Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Juillet 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME VIII **N° XLVI**

SOMMAIRE

CHRONIQUES :

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Principes d'esthétique fondamentale

A y regarder de près et sans ajouter à la nature essentielle du mot par quelqu'un de ces effets de l'imagination qui en modifient le sens, *Art*, si paradoxal que cela paraisse, ne veut pas dire davantage que, méthodes pour obtenir la perfection d'un ouvrage selon certaines règles. Donc, pour le plus modeste terrassier comme pour le plus merveilleux poète, travailler avec art est atteindre, par l'effort, au parfait accomplissement de l'œuvre entreprise, ce qui est quand le produit créé satisfait pleinement aux conditions exigées par le principe, les moyens et la fin de sa création.

Ce n'est que par un déplacement du sens réel, par une espèce d'altération abstractive et particularisatrice que la valeur absolument positive du mot s'est restreinte au genre de travail qui a pour objet la satisfaction des facultés morales de l'homme. En fait cela provient de la nature même de l'espèce humaine qui poursuit la perfection à la fois dans le domaine utilitaire nécessaire à son bien-être matériel et dans le domaine somptuaire indispensable à son progrès moral. Le physique et le moral étant conjoints et, en apparence, irréductiblement opposés dans l'homme, de même dans toutes les civilisations sont conjoints et en apparence irréductiblement opposés les deux modes de la perfection qui leur correspondent. L'avènement de l'un marque infailliblement la déchéance de l'autre, et du récit de leurs fastes se compose l'Histoire de la Civilisation Humaine.

Sans rechercher la cause intime de ce dualisme, recherche qui est extérieure à notre sujet, nous sommes condamnés à reconnaître qu'il en résulte, indépendamment du caractère de perfection que nous avons accepté pour être la fin de l'effort créateur humain, les caractères d'utilité et de beauté selon que ses créations tendent à suppléer, par la satisfaction d'un besoin, à son activité personnelle dans le domaine matériel ou qu'elles tendent à exalter cette même activité dans le domaine de la conscience.

Les besoins de l'homme se multipliant au fur et à mesure qu'il progresse et son ingéniosité raffinant quotidiennement les moyens d'y satisfaire, il invente un nombre toujours croissant de productions utiles, plus ou moins durables se-

lon la qualité du besoin auquel elles satisfont et elles sont innombrables depuis les origines de la civilisation. Toutes ont pour objet d'augmenter son bien-être et de lui rendre l'existence plus facile en diminuant son effort pour subsister dans la nature. Elles diffèrent les unes des autres en raison du besoin auquel répond chacune d'elles, mais elles naissent, vivent et meurent obscurément comme tout ce qui se rattache au sens. Nous n'en prendrons pour témoignages, par exemple, que notre ignorance des moyens mécaniques employés par les Égyptiens pour la construction des pyramydes ou plus simplement celle de leurs procédés pour tailler et graver leur granit sur lequel s'émoussent tous nos outils modernes, et encore que, quelle qu'ait été, que soit encore et que puisse être pendant longtemps l'utilité de la brouette ce n'est point pour l'avoir inventée que Pascal fut un grand génie.

C'est que ce mode de la création humaine a ses moyens et sa fin dans la matière même dont l'homme discipline l'énergie. Il la travaille aussi dans sa substance pour la soumettre à toutes ses exigences, mais dans l'un comme dans l'autre cas la matière plie l'effort de l'homme aux nécessités de sa propre nature. La domination de celui-ci n'est qu'apparente : Mieux il connaît son esclave mieux elle l'asservit ; plus il utilise sa substance, plus il dépend d'elle. En cela réside l'étrange singularité de cette possession où chaque nouvel effort, par lequel il croit la dominer et s'en affranchir, lie plus étroitement l'homme à cette matière qui le sert docilement sans cesser de lui demeurer mystérieuse et contradictoire.

Ondoyante et diverse elle sait tenir en haleine la curiosité de son maître et alors que, par quelque grande découverte scientifique, il croit la connaître enfin tout entière, elle lui présente un nouvel aspect d'elle-même, aspect qui le déconcerte et qui suffit pour rompre le laborieux équilibre d'une science qu'il espérait concluante. Par compensation toutefois elle lui accorde ainsi de nouveaux éléments pour satisfaire à ses besoins. Car, maîtresse docile, en même temps qu'elle se refuse à une connaissance absolue, elle se prête agréablement à toutes les fantaisies d'un amant qu'elle abuse sur sa puissance réelle en lui fournissant constamment des moyens nouveaux et différents pour réaliser les caprices de son pauvre égoïsme.

Aucun élément d'amour n'entre dans cette lutte obstinée. L'homme ne maîtrise la matière qu'en raison de la toute puissance de son intelligence asservie à ses sens. Aussi leur œuvre commune n'est point dans ce cas une œuvre de lumière et de vie, mais bien une œuvre de ténèbres et de mort. C'est pourquoi, vaincues par l'attraction de l'égoïsme

qui est leur support fondamental, les créations utilitaires rampent à la surface du sol incapables de s'élever au-dessus des besoins physiques dont elles naissent ; c'est pourquoi, dans les civilisations, elles forment, par leur ensemble, le grouillement formidable, obscur et confus au dessus duquel resplendissent les vivantes créations de beauté !

La Vie et non l'énergie matérielle, la vie essentielle, — insaisissable dans son principe, une et innombrable dans ses manifestations, telle est effectivement l'origine et la fin de toute production esthétique !

L'exaltation morale, la puissance active et unitive de l'amour et non le pouvoir restrictif du besoin physique, tel est le support du génie artistique !

Résultant d'un acte de la volonté humaine qui impose à la matière le joug de l'idéal afin de la faire participer à un mode d'être nouveau, la *Beauté* n'est que la marque du pouvoir créateur attaché à l'idée qu'elle révèle par une apparence sensible.

Vivante par sa perfection et en raison même de cette perfection, la création esthétique tient sa vie de ce qu'elle unit en elle, pour les y faire collaborer, les lois de la vie spirituelle avec les puissances essentielles de la vie matérielle : Elle est ainsi la concentration intégrante de la vie universelle dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus actif, de plus durable comme conséquence formelle.

Par son existence seule la forme implique la détermination à cause des limites précises dans lesquelles se trouve incluse en quelque sorte cette vie universelle qui, si étrange que cela paraisse, ne peut cependant perdre son caractère d'universalité. Une et indivisible elle s'y révèle simplement organisatrice par des lois fixes et définies qui dépendent de son unité et qui y ramènent en assurant l'unité intégrante et personnelle de l'œuvre dont les éléments hétérogènes sont conjoints et harmoniés par elle dans la synthèse organique qui prend ainsi ce caractère de Beauté, apparence sensible de l'idéal.

Mais la Vie universelle ne borne pas là son action : Humblement soumise au caractère personnel de l'œuvre, qui n'est que par elle, elle rayonne à travers la forme créée pour en assurer la splendeur. Par ce rayonnement elle atteint notre être moral dont elle rompt l'équilibre avec l'exaltation émotionnelle qu'y provoque la Beauté, elle y suscite une ardeur propre à la fructification de l'idée qu'elle sert et qui peut indéfiniment s'épanouir dans la réalité temporelle de nos actes quotidiens.

Et ne croyons pas que ce soient là de pures hypothèses spéculatives puisque la vie universelle crée dans la nature

et constamment de la Beauté dont il nous est possible de connaître la réalité et où nous devons découvrir la science même de cette Beauté.

Minéral, végétal, animal ou homme, chacun des êtres ne peut-il jouir individuellement d'une certaine beauté, à la fois particulière et générale, s'il réunit en lui les caractères essentiels du règne, de la classe, de l'espèce et du genre auxquels il appartient, Beauté aussi temporaire qu'exceptionnelle sans doute mais réelle et concrète néanmoins. Or il est constant que la perfection n'est pas un phénomène vulgaire à quelque ordre qu'elle appartienne. Et pourtant, si imparfait que soit un être, ne peut-il, dans de certaines conditions,se vêtir de beauté ? Que se dégage et s'harmonie le caractère dominant de sa nature et il atteindra dans son individualité même à cette manière de perfection accidentelle et typique qui est une forme de beauté : Certaines fleurs vues dans une certaine lumière, certaines attitudes d'un animal plus spécialement en rapport avec l'instinct de son espèce, certains gestes d'un homme se développant exactement selon le sentiment qui les provoque ne nous révèlent-ils pas la Beauté dans ce qu'elle a de plus éphémère et de plus défini pendant qu'un ciel pur sur une mer étale ou le vertigineux aspect d'un abîme ouvert entre des rocs éclatés nous révèle cette même Beauté dans ce qu'elle a d'infini et partant d'insaisissable autrement que par le sentiment de la grandeur qu'elle nous impose.

Extérieurement à nous, indépendamment de nous, la Beauté est donc aussi permanente qu'évidente dans la nature où elle peut apparaître en tout être soudainement réalisée selon des lois constantes,simples aussi peu nombreuses qu'absolues, issues, comme nous l'avons vu, de l'unité de la vie universelle, se pliant aux exigences combinées des êtres et du moment pour les réintégrer par harmonie dans cette unité, et cela sans attenter à leur personne.

En cela réside, peut-être, le secret de la perfection esthétique qui consiste à révéler l'infini par le fini, l'essentiel par le déterminé, le mobile par le fixe. Telle est du moins la conclusion à laquelle nous conduit fatalement l'expérience puisque nous voyons la forme finie contenir la vie infinie, la beauté être le signe de l'idéal et son existence dépendre de l'harmonie des parties hétérogènes de la création esthétique. Mais alors nous sommes également en droit de penser que ce peuvent être là les caractères universels et saisissables de ce *Beau* dont la Beauté n'est que l'apparence matérielle et que ces caractères sont les fondements immuables sur quoi reposera cette science de la Beauté à laquelle nous ont, tout à l'heure, amenés nos constatations objectives.

En sorte que : absolu et un comme l'infini, le Beau est réel et multiforme comme le fini, qu'il est à la fois simple et complexe, éternel et temporaire, qu'il a l'univers pour domaine et tous les êtres pour s'y manifester.

Mais si nous ne pouvons atteindre à la réalité de son être autrement que par cette espèce de communion mystique qui est l'inspiration chez l'artiste ou par cette exaltation émotionnelle qui résulte du spectacle de la beauté chez son admirateur, le Beau peut du moins nous devenir intelligible dans ce qu'il a de fini sous les espèces de ses manifestations.

Et d'abord sa participation avec l'Infini revêt le fini d'un caractère d'immuabilité qui est une nécessité de l'existence de la Beauté. Cette immuabilité n'existe qu'autant que le fini apparaît dans l'harmonieuse plénitude de ses rapports avec l'infini qui est d'ailleurs son origine première. Alors, quelque forme qu'il revête, le fini est un, inaltérable et indivisible dans son être ; il possède donc les conditions essentielles du vrai par lequel s'affirme la nature du Beau.

Par ailleurs la Beauté n'apparaît qu'autant que sont harmoniées les parties hétérogènes de la création esthétique et, partant, qu'elles sont pourvues de leur caractère personnel de vrai. Que leur vérité intrinsèque s'atténue ou s'efface et la beauté de l'œuvre est compromise, ce qui nous porte à croire que l'action du Beau. tant sur chacun des éléments qui la constituent que pour l'existence de l'œuvre constituée, est une action d'épuration, de perfectionnement par cela qu'elle tend à révéler ce qu'il y a de fixe et d'essentiel en tout être et que c'est par quoi elle conjoint les éléments nécessaires à la formation de la Beauté. Or les caractères de ce mode d'action sont ceux-là même du Bien.

Ici encore ne nous insurgeons point contre de telles conclusions puisque nous voyons la nature elle-même tendre uniquement, à travers la multitude infinie de ses créations, vers l'évidente perfection de chacune d'elles. Ce mystérieux effort, l'artiste ne fait que le continuer. Par ses œuvres il montre qu'il a pris conscience de sa réalité, il en révèle les lois rationnelles, il en exprime la fin dont seul il peut avoir connaissance puisque c'est en cette connaissance que réside précisément son incontestable royauté dans l'Univers. A cela il n'atteint que par la parfaite Beauté d'une œuvre nous montrant jusqu'à quel point il a pénétré dans l'Etre de ce Beau, qui est aussi le Vrai et le Bien selon la doctrine platonicienne.

Nous voici donc amenés à chercher maintenant quelle peut et quelle doit être la part de l'homme dans la manifestation du Beau. Nous entendons parler de sa part en tant

qu'artiste, c'est-à-dire que créateur Son effort dans ce sens dépend d'une part de ce qu'il est susceptible de connaître le Beau et d'autre part de ce qu'il peut jouir de la Beauté indépendamment de cette connaissance

Connaître, et jouir telles sont effectivement les deux facultés sur lesquelles repose le génie esthétique de l'homme, connaissance en quelque sorte mystique puisqu'elle a pour objet la science des lois fixes qui président à la synthèse d'éléments variables dans leur nature et partant dans leurs rapports respectifs, jouissance purement morale puisqu'elle a pour moyen une apparence qui n'est que la fin temporelle du Beau sous forme d'œuvre d'art et pour conclusion une modification probable de nos états de conscience.

De la collaboration permanente de ces deux facultés résulte la qualité du génie de l'artiste : plus celui-ci sera accessible à la Beauté sous toutes ses formes, plus son entendement du Beau, pourra être profond et sûr et plus les transports de l'inspiration seront intenses ; plus grande sera sa connaissance du Beau, mieux il saura créer de la Beauté et plus intenses seront les joies de la création.

Plus que rare, exceptionnel est, dans cette collaboration, le parfait équilibre des facultés esthétiques. C'est même de sa rupture et de la variété des rapports qui en est la conséquence que naissent aussi bien les différentes espèces du génie artistique que les doctrines d'écoles et les diverses modalités d'une production où, dans l'Histoire de l'Art, on les trouve parfois en conflit.

Mais le génie ne suffit pas pour réaliser une œuvre. L'artiste a également besoin d'une substance à travailler et la nature de cette substance varie selon l'espèce de son génie. Si merveilleux que soit son pouvoir créateur il ne peut prétendre à tirer du néant cet élément nécessaire à sa production esthétique et il le trouve exclusivement ou hors de lui-même ou en lui-même selon qu'il veut manifester plus expressément sa connaissance ou son sentiment du Beau.

Aussi quand l'espèce de son génie le porte vers la réalisation concrète et plastique de son idéal, c'est avec la matière qu'il crée de la Beauté. Avec elle et pour elle en qui il lui est également possible de découvrir la science de la Beauté il fera positivement et d'une manière durable cette perfection vers laquelle la nature tend fatalement. Et ce sont les Arts du Dessin sous leurs diverses formes : Gravure, peinture, sculpture, architecture.

Quand, au lieu d'exprimer les harmonies des apparences extérieures à lui-même et dont le spectacle l'émeut, il prétend révéler le Beau par le sentiment qu'il en éprouve ce n'est ni à la ligne, ni à la couleur, ni au marbre que l'artiste a recours, mais au son, à cette substance fluide et vi-

vante, capable de répercuter à l'infini jusqu'à la plus subtile de ses émotions. C'est également au geste, mais alors d'une manière à la fois plus réelle et plus abstraite, plus fugace aussi et strictement individuelle. La science commune à ces deux arts est celle du mouvement réglé par le rythme et elle a pour objet la Musique et la Mimique dans leurs diverses modalités.

Enfin quand son génie l'incline à manifester le Beau par la connaissance des choses, des êtres et de leurs rapports, l'artiste use de la Parole, cette substance complexe où la plasticité du signe unie au son lui sert à manifester idéologiquement l'univers sous tous ses aspects. Cet art a pour science la rhétorique et pour objet la Littérature.

Ainsi la production esthétique se limite exactement à quatre espèces, espèces parfaitement définies aussi bien par leur substance respective que par la faculté humaine à laquelle répond chacune d'elles. Bien que strictement séparées en apparence, elles ont des points de contact et des lois générales communes, ce qui permet de les unir dans une splendide et synthétique harmonie pour atteindre humainement à la plus haute manifestation du Beau qui est celle de la vie intégrale où, soumis à un commun idéal, les arts du Dessin se joignent à ceux de la Musique, de la Mimique et de la Parole : Symbolique et rituelle quand il s'agit de la vie universelle, cette Beauté est celle sereine et glorieuse des cérémonies cultuelles où les arts sont unis pour l'exaltation et la justification de la foi dans l'âme humaine ; rationnelle et positive quand il s'agit plus simplement de la vie humaine, cette Beauté est celle du théâtre où les actes humains se présentent dans un décor approprié, avec leur maximum d'intensité et accompagnés de toutes leurs conséquences.

Pour transcendante que soit cette forme esthétique, pour si intégrale et absolue qu'elle apparaisse en principe, elle ne laisse pas de se manifester dans la réalité sous des aspects très variés. En fait la différence est sensible entre une tragédie d'Eschyle et une comédie d'Aristophane, et pour être plus subtile elle n'est pas moins nette celle que l'on peut constater entre une œuvre de Sophocle et une d'Euripide. Qui songerait à réunir sous la même étiquette un opéra de Wagner et une œuvre musicale d'Offenbach, un drame de Hugo et un vaudeville de Labiche ?

Différences de génie ! évidemment, et personne ne le contestera. Pourtant il serait bon de nous souvenir qu'aux jeux olympiques chaque auteur avait à présenter quatre pièces et nous sommes en droit de supposer qu'elles pouvaient parfaitement composer un tout par leur ensemble, mais qu'assurément chacune d'elles devait appartenir à

un genre différent. Toutes proportions gardées et si arbitraire que cela soit en apparence, rien ne nous empêche d'invoquer l'exemple moderne de Richard Wagner et de sa tétralogie.

Quoi qu'il en soit, et pour nous en tenir exclusivement à la différence de génie, nous n'en sommes pas moins condamnés à conclure que cette variété des genres a son fondement dans la nature même de l'inspiration dont l'œuvre est le produit. En conséquence, si le génie de l'auteur le porte à établir cette œuvre sur les lois mystérieuses de l'Univers et à les interpréter symboliquement de cette manière purement religieuse dont Solon ne voulait pas que les poètes s'écartassent, nous voilà en face d'un genre de création esthétique nettement caractérisée et que nous retrouvons dans la littérature française sous les espèces balbutiantes des Mystères pendant qu'elle est d'une réalisation parfaite dans les tragédies d'Eschyle. Si au contraire son génie le porte à établir cette œuvre sur les fondements moraux de la conscience humaine, nous nous trouvons en présence d'un produit esthétique non moins particulier et qui jouira de cette sorte de rigueur didactique exaltante et spéciale aux tragédies de Sophocle et de Corneille où les héros atteignent au sublime par leur perfection surhumaine. Qu'elle ait pour principe, cette œuvre, l'apparente incohérence et les troublantes variations des sentiments humains, alors, à son spectacle, comme si nous étions habités par le génie de son auteur, nous partageons toutes les transes et tous les émois passionnels des héros. Comme eux et avec eux nous subissons une sorte de fatalité obscure et pénétrante qui n'est pas sans charme pour nous. Et n'est-ce point là le caractère le plus évident des tragédies d'Euripide et de Racine. Enfin si son génie se limite à ses propres sensations et qu'en leur nom l'auteur s'institue censeur de tout ce que la vie lui offre en apparences, il nous convie à partager ses opinions sur cette vie dont son œuvre est une imitation critique aussi réelle et parfaite qu'il lui sera possible de l'obtenir avec ses moyens personnels. Qui niera qu'Aristophane et Molière aient produit des œuvres particulièrement marquées de ce caractère.

Or, de ces quatre types fondamentaux naissent tous les genres d'œuvres et ce par le simple moyen du talent des auteurs qui les combinent respectivement selon toutes les variantes dont leurs rapports sont susceptibles. Chaque formule ainsi réalisée peut être illustrée par des chefs-d'œuvre dont la vie dépendra du génie de leur auteur, leur Beauté de son talent et leur caractère concret du moment de la civilisation qui les voit naître.

Pourtant si variées, si complexes et si nombreuses que

puissent être les œuvres d'art, la prédominance fatale de l'un ou l'autre des caractères qui différencient nos genres radicaux finit toujours par les apparier à l'un d'eux. C'est pourquoi nous sommes portés à croire que par les tétralogies exigées d'eux les poètes grecs satisfaisaient tout uniment à ces quatre genres.

Mieux encore, ce qui est vrai pour l'art intégral du théâtre l'est également pour chacun des arts qu'il unit et qui peuvent en outre s'emprunter mutuellement certains caractères comme, par exemple, la Parole emprunte le rythme à la musique pour créer la Poésie.

Néanmoins si innombrable et si variée qu'elle soit par les œuvres, la production esthétique résulte uniquement de ces quatre types radicaux indéfiniment combinés et sous multipliés par le génie personnel des artistes.

Partis de principes rationnels et avec les éléments simples que nous avons découverts être nécessaires pour la manifestation du Beau, nous voici en face d'une production innombrable aussi variée dans ses lois d'harmonie et dans ses formes de Beauté que la Nature l'est dans ses espèces, ses races, ses individus. Comme elle et avec elle, par son effort permanent, l'Homme tend vers l'immuabilité essentielle de ce Beau qu'elle paraît vouloir réaliser en fait et qui est aussi le Vrai et le Bien comme nous l'avons reconnu ailleurs. Chaque œuvre d'art est donc un monument de la lutte obstinée que l'homme soutient contre le temporaire et le fini au profit d'une perfection qui paraît devoir être dans la nature même de ses origines mystérieuses.

Mais si durables que soient ces œuvres de Beauté, si longtemps qu'elles survivent à l'auteur qui les a créées, à la civilisation qui les a vues naître et resplendir, elles ne sont pourtant pas éternelles. Un temps vient toujours où leur apparence masque l'idéal qu'elles contiennent ou, pour mieux dire et être plus vrais, un temps vient toujours où les hommes cessent d'être sensibles à leur Beauté, où ils ne veulent plus connaître la splendeur qu'elle enferme, et c'est quand l'idéal manifesté par ces œuvres cesse d'être conforme aux convictions philosophiques et aux aspirations morales d'une époque. Par la suite, les œuvres qui survivent ne sont plus que les momies esthétiques de périodes révolues dans l'Histoire de la Civilisation. Elles valent néanmoins par le merveilleux de leur organisme et on les dissèque, comme des cadavres, pour y trouver le secret de leur durée qui est aussi celui de leur Beauté. Alors on découvre dans leurs corps inertes les principes de ces combinaisons organiques, variées à l'infini et dont la détermination conduit à la connaissance de cette réalité essentielle, éternellement vivante : le Beau un et indivisible, simple et

complexe, précis et indéterminé qui est en fin de compte le support rationnel de leur être.

La recherche du Beau est donc une fonction naturelle de l'activité humaine dont on retrouve des traces évidentes même aux époques les plus éloignées de nous dans les temps préhistoriques, traces relatives aux arts plastiques, mais qui montrent un sens précis de l'observation et, si rudimentaire qu'elle soit, une certaine habileté technique.

Plus tard, quand nous abordons l'histoire exactement connue de la civilisation nous y voyons le Beau se manifester dans la succession des temps par des périodes que caractérisent respectivement les quatre modalités radicales que nous avons définies. Abandonnant l'hiératisme égyptien ou chaldéen et le panthéisme grec pour ne considérer que l'Art dans la civilisation de l'Occident, nous pouvons effectivement constater, qu'au début, animé par sa ferveur religieuse, l'artiste tire toute son œuvre de la connaissance mystique de l'Univers. Ici, comme en Egypte, comme en Chaldée, comme en Grèce, l'art est un attribut de la Religion et, à ce moment, l'artiste, par son œuvre, illustre des textes sacrés. Sa foi et son génie se confondent dans une même ardeur dont il pénètre si intimement ses productions qu'elles émanent une espèce de splendeur morale, qu'elles s'enveloppent d'une manière de sérénité sublime qui en font de parfaits symboles des mystères qu'elles interprètent.

Tout d'abord l'ardeur de la foi l'emporte sur la connaissance esthétique. Epuré jusqu'au sublime, ce sentiment du divin fait toute la valeur des œuvres qu'il anime et qui pèchent beaucoup dans leur réalisation. L'architecture seule est admirable au point même qu'on est en droit de se demander d'où vient, dans une civilisation somme toute fort rudimentaire, cette merveilleuse science de l'art gothique caractérisé par la gracilité nerveuse de ses courbes, l'élancement hardi de ses flèches, la massivité élégante de ses tours dont on voit de constants exemples dans les splendides cathédrales des XIIIe et XIVe siècles. Parfaits dans leur architecture, ses monuments sont pourtant ornés par des ymagiers peintres, sculpteurs ou verriers, d'une partie décorative adorable par la candeur de son réalisme et la naïveté de son exécution. En ce temps-là, la musique n'est-elle pas aussi exclusivement religieuse et ne se borne-t-elle pas, ou à peu près, au plain chant. Pour ce qui est de la littérature, les farces et les soties sont-elles davantage que des intermèdes entre les différents récitatifs des Evangiles plus ou moins longuement accommodés en vers. Et si nous en appelons à la Divine Comédie elle n'en est que plus nettement mystique, aussi bien par sa composition que par son inspiration. Par elle comme par tout l'art du Moyen

Age nous sommes illuminés par la pure lumière d'un génie qui nous arrive à travers la plasticité de l'œuvre comme dans la pénombre des cathédrales nous atteint et nous baigne la Lumière du soleil violemment colorée par les vitraux qu'elle traverse.

Mais quand les ymagiers-peintres et sculpteurs atteignent à la perfection plastique, c'en est fait de ce qu'on appelle le style gothique. L'hiératique rigidité, le réalisme brutal et ignorant des XIII, XIV et presque XVe siècle disparaissent devant la magnificence d'une forme qui efface le rayonnement de la foi. Alors se déploient, sous toutes les apparences matérielles, la puissance inouïe du Beau. Non seulement la perspective et l'anatomie sont soigneusement observées, mais les êtres que l'on peint ou sculpte ne sont plus que superficiellement symboliques, ce sont des êtres présentés dans la perfection de leur beauté harmoniée avec le sentiment qui les anime. Peu à peu les arts d'ornement, peinture et sculpture, se sont détachés de l'architecture pour vivre indépendants, et l'art chrétien, né en France avec le gothique, pousse en Italie cette admirable floraison que l'on nomme la Renaissance et qui a pour caracteristique le triomphe de la beauté plastique. Littérairement ce mouvement vient se continuer, en France encore, par le classicisme où nous voyons, sous forme de tragédie, l'opposition constante de ce qu'il y a de sublime en l'homme avec ce qu'il y a de passionnel. La domination du sublime sur le passionnel dépend exclusivemeut du pouvoir de la raison qui lui impose ses limites. En conséquence, la raison triomphant de la foi établit la suprématie de l'ordre et de la mesure si puissamment que deux siècles seront utiles pour l'user. Avant que d'aboutir à une action passionnelle il faudra qu'à la froide et rationnelle majesté du XVIIe siècle succède ce débordement de grâce et de fantaisie du XVIIIe siècle, grâce et fantaisie néanmoins toujours mesurées même dans leurs pires excès. Il faudra qu'à l'esthétique correction du Poussin succède les chatoyantes et vaporeuses allégories de Watteau, à la tragédie la comédie larmoyante, à la comédie de Molière, la comédie d'intrigues jusqu'à ce qu'affranchie de toute contrainte et, bénéficiant de la tourmente révolutionnaire, la passion règne enfin sous le nom de lyrisme. Au rationalisme et à la mesure des classiques l'imagination et le rythme se substituent comme fondements esthétiques. C'est pourquoi nous voyons au XIXe siècle un épanouissement exceptionnel de l'Art de la Musique.

A cette époque et, littérairement, puisque tel est en somme notre domaine, le mouvement lyrique se manifeste par deux formes successives et en apparence contradictoires qui ont reçu les noms de Romantisme et Naturalisme.

Issues d'un principe commun elles ont des éléments communs et, dans leur ensemble, concluent à la toute puissante possession du génie occidental par le génie grec entendu à la manière rationaliste du XVIIe siècle. Le démontrer en appliquant les quelques principes que nous venons de définir à ce dernier moment de notre histoire littéraire telle sera la tâche que nous entreprendrons prochainement et ici même si on nous le permet. Nous aboutirons ainsi et par manière de conclusion à préciser où en est de ses destinées notre littérature, vers quelles fins elle se dirige et, partant, quel effort on peut et doit immédiatement attendre d'elle pour assurer son avenir. Le problème nous parait intéressant à résoudre d'anarchie, d'impuissance et d'ignorance esthétique comme celle où nous vivons.

Louis RICHARD-MOUNET.

La Morale de l'Action française

(Suite)

C'est dans son livre sur « l'Utilisation du Positivisme » que Brunetière, s'appuyant sur l'autorité d'Auguste Comte, a combattu l'erreur du XVIIIe siècle. Les publicistes d'alors, dit-il, divisés pour le reste, ont tous partagé cette croyance qu'Auguste Comte a si bien définie quand il a dénoncé cette tendance générale, inévitablement propre au grand préjugé révolutionnaire, à entretenir directement des habitudes éminemment perturbatrices en disposant exclusivement à *chercher dans l'altération des institutions légales la satisfaction de tous les besoins sociaux.* » Transposée en langue moderne, l'erreur du XVIIIe siècle signifie que « la question morale est une question sociale. » « Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, écrivait en 1746 Vauvenargues, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société ; et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine. *Voilà le grand caractère du bien et du mal* (1). » Helvétius est encore plus précis et plus clair : « Les vices d'un peuple sont toujours cachés au fond de sa législation... On ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple qu'après en avoir fait dans sa législation, et c'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs... c'est uniquement par des bonnes lois qu'on peut former des hommes vertueux (2). » Ainsi pensent, avec des mots différents, Montesquiou, Voltaire, Diderot, Rousseau. Pour eux, « il n'y a pas de vertu, ni de vice, mais des actions utiles ou avantageuses, et des actions nuisibles ou dommageables à la société. » Brunetière signale dans un paragraphe spécial « quelques conséquences de l'erreur ». C'est en dénaturant, « mieux en niant l'idée morale qu'Helvetius est arrivé à l'apologie de la prostitution et Diderot à admettre la communauté des

(1) *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*
(2) Helvetius, *De l'esprit,* passim.

femmes, s'il en doit résulter, comme il l'espère, un accroissement de population ». Et l'illustre critique, en des pages qui ne sont pas les moins durables de son livre, prouve que « si les exigences de l'utilité sociale sont évidemment changeantes, on n'y saurait subordonner la morale, qui n'est rien si elle n'est absolue (1). »

La théorie de l'*Action Française* n'est donc pas nouvelle. Mais il est plus qu'étrange qu'on nous la propose au nom du catholicisme ou qu'en tous cas, les catholiques et les prêtres comme M. de Pascal et Dom Besse, n'aient jamais protesté contre elle. Pour éclairer leur religion et leur administrer les preuves dont ils pourraient avoir besoin, nous ne saurions mieux faire que de traduire à leur intention une page où l'admirable Balmès examine la doctrine de l'utilitarisme social. Nous ne connaissons pas de réfutation plus claire et plus adéquate.

« Sera-t-il possible, se demande le philosophe espagnol, de fonder la moralité sur l'utilité de tous ? En sorte que ce qui favorise le bien commun soit moral et ce qui s'oppose à lui soit immoral ? Dès l'abord se présente une grosse difficulté contre cette doctrine : elle rejette l'égoïsme comme base de la morale, mais d'autre part elle dispense l'individu de la moralité dans ces actions qui n'ont pas de rapport avec la société. Ainsi pour un individu seul, isolé, il n'y aurait pas d'ordre moral. La raison est évidente : si la moralité consiste dans la relation avec le bien commun, quand elle manque il ne peut plus être question de moralité. La conséquence est profondément immorale, mais légitime, nécessaire. Il n'y a pas moyen d'y échapper. D'après cette doctrine, un être intelligent, considéré dans ces relations avec Dieu, ne serait pas soumis à la morale. Donc s'il n'y avait pas de société, s'il y avait un homme seul dans le monde cet homme pourrait faire ce qu'il voudrait par rap-

---

(1) Voici les grandes lignes de cette démonstration : 1° On nie l'éternité de la morale parce qu'on fait perpétuellement la confusion entre elle et « l'histoire des mœurs » ; 2° Aucune morale n'a jamais fait l'apologie de l'adultère, ou du vol ou du meurtre ; 3° Sous prétexte d'utilité sociale politique on arrive à la justification de toutes les tyrannies ; 4° Subordonner la morale à l'utilité sociale c'est fausser l'éducation de là volonté en la détournant de son objet principal ; 5° Former des « citoyens » veut dire dans cette théorie former des électeurs ou des fonctionnaires ou du moins qu'on est citoyen avant d'être homme ; 6° En oubliant de chercher en nous-mêmes la cause de nos misères et de l'y trouver, nous nous déshabituons du sentiment de la responsabilité ; 7° Cette subordination du moral au social est le grand obstacle au progrès de la morale : de ce point de vue les plus grands abus sociaux sont considérés comme intangibles. « Le socialisme, en un certain sens, n'est qu'une protestation de l'éternelle morale contre le plat utilitarisme du XVIIIe siècle ».

port à lui-même et à Dieu, sans enfreindre des lois morales.

« De plus beaucoup de nos actes extérieurs et intérieurs n'ont pas la moindre relation avec la société. Ce sont des actes purement individuels, qui ne sont ni utiles ni dangereux au bien commun. En admettant que la moralité vient uniquement de ses rapports avec ce bien, une grande partie de nos actions reste hors de l'ordre moral. Ce qui est non seulement contraire à la raison et au sens commun, mais une source d'immoralité. Non : la société n'est pas nécessaire pour que les idées morales aient une existence et une application : une créature intelligente qui serait seule dans l'univers, aurait des devoirs envers elle-même et envers le Créateur. Du moment où il y a intelligence et liberté, l'ordre moral qui est leur règle, existe.

« Mais outre ces difficultés en voici une autre qui n'est pas moins grave. Si la règle de la morale était le bien commun, il faudrait expliquer en quoi consiste ce bien. Est ce le développement de l'intelligence, le bien-être matériel ou les deux à la fois ? Dans toutes ces hypothèses la moralité reste flottante. Parce que si l'intelligence est la fin, on pourra ne pas se préoccuper du bien-être matériel, et il ne sera pas immoral de lui porter atteinte et de lui nuire. Si l'on donne la préférence au bien-être matériel, alors la perfection consistera pour les peuples dans le plus grand nombre possible de jouissances ; l'épicuréisme condamné chez l'individu, sera transporté à la société Si ce sont les deux choses en même temps, il faudrait savoir dans quelles proportions on doit les combiner : doit-on sacrifier l'un à l'autre dans certains cas ? En faveur de qui le conflit doit-il se résoudre ? Il n'y aura rien de constant. La moralité flottera à la merci des passions et des caprices des hommes. Ce que les uns appellent moral, les autres l'appelleront immoral ; ce que ceux-ci loueront comme vertu, ceux-là le condamneront comme vice (1). »

(1) Balmes-Etica, p. 27. Dans *la Pensée Contemporaine* de novembre 1909, nous trouvons à l'adresse de la philosophie de Maurras, en qui l'on entend toute l'Ecole, ces justes réflexions qui corroborent les nôtres.

« L'attitude de M. Maurras entraîne des conséquences particulières qu'il faut signaler. Justement opposé à l'individualisme, il met l'intérêt social au-dessus de l'intérêt privé. Mais, en vertu de quel principe pourra-t-il prescrire à l'individu de se sacrifier à la société ? L'expérience sociale ne suffira jamais à nous démontrer què, dans tel et tel cas, nous devons sacrifier notre bonheur temporel et nos plus chers intérêts à quelque devoir social réputé indispensable, D'ailleurs, les droits de l'individu ne se subordonnent pas de tous points à ceux de la société. Celle-ci ne peut rien entreprendre sur certains droits individuels, qui sont absolus. Au-dessus des lois humaines, il y a la loi naturelle, qui se révèle à la conscience et que Dieu promulgue, en outre, au dehors par son Eglise.

Ainsi nous touchons encore du doigt le défaut de la méthode pure-

Les catholiques et les prêtres qui forment le troupeau docile et peu conscient du néo-monarchisme acceptent-ils eux aussi comme critérium du Droit et de l'Humanité l'utilité générale ?

Il semble qu'on puisse répondre affirmativement, d'abord parce que jamais ils n'ont dit le contraire, et parce que, comme nous le verrons, ils ne répudient pas le « par tous les moyens » au sens immoral et si logique avec la théorie que nous avons examinée.

4) *Poursuivons la lecture de M. Moreau :*

« Ce que nous avons toujours dit sur la définition du droit, comme sur les exigences des lois naturelles, n'en est pas moins extrêmement différent de ce que M. Lugan nous fait dire. Lorsque l'on définit le droit « comme un fait couronné des consentements de l'histoire, c'est-à-dire un fait d'une bienfaisance éprouvée », cela signifie très évidemment que le droit ne consiste pas dans le simple fait naturel et que tous les faits humains n'ont pas force de droit : on s'explique sans peine que M. Lugan se déclare lui-même honteux de ne point voir une vérité aussi claire (1).

Inutile de nous répéter. Le critérium du Droit, de l'Honnête, n'est pas la prospérité que d'ailleurs on ne définit pas.

Que signifie le « consentement de l'histoire » « la bienfaisance éprouvée ? » Qui en est le juge sans appel ? L'esclavage, l'immolation de l'individu à l'Etat, ont eu les consentements de l'histoire païenne, ils furent pour les peuples qui les acceptèrent des faits « d'une bienfaisance éprouvée ». La conquête de la Gaule par les Romains, dans les condi-

---

ment expérimentale, qui tend à justifier toutes les pratiques sociales qui réussissent. Elle ne saurait rien opposer de suffisant à ce que l'on appelle « la raison d'Etat, qui a couvert tant d'abus et d'injustices. L'esclavage antique, que nous rappelions tout à l'heure, a fort bien pu se réclamer de la raison d'Etat. Elle fut invoquée par les empereurs romains, qui cherchaient à imposer le polythéisme aux premiers chrétiens. Elle a couvert ainsi les pires attentats contre la conscience chrétienne. Nous constatons avec plaisir que M. Maurras répudie la maxime que « la raison d'Etat justifie tout ». Mais nous devons ajouter qu'il ne lui oppose rien d'efficace ; car il ne suffit pas de dire que « la raison d'Etat peut seulement justifier des mesures prises dans l'intérêt de l'Etat et à l'occasion d'une affaire d'Etat ». On justifiera donc par la raison d'Etat tous les coups de force, et si, par exemple, on estime que la forme démocratique du gouvernement est incompatible avec le bien public, on dira qu'il faut « renverser la république par *tous les moyens* ». Le principe est gros des pires conséquences, et l'on a cherché vainement à les dissimuler.

Pour conclure, la philosophie sociale de M. Maurras manque de bases suffisantes ; elle entraînerait des pratiques condamnables, qu'elle ne peut blâmer sans inconséquence ; tôt ou tard, elle entre en conflit avec la morale chrétienne... » Dans le même sens Cf. Cathrein *Philosophia moralis*, p. 62.

(1) *A. F.* 15 juin 1909, p. 415.

tions odieuses que l'on sait, fut-elle un bienfait ? Vous le prétendez peut-être, mais d'autres soutiennent et ils ont leur raison, que l'indépendance lui eût valu des avantages encore plus appréciables. Comment nous imposerez-vous ces bienfaits que vous dites éprouvés, ces consentements de l'histoire, vous qui n'avez d'autre appui que l'hypothèse et le relatif? Des bienfaits dans le passé, en quoi préjugent-ils de l'avenir ? La lutte des classes, l'exploitation des classes, eut-elle été jadis un fait couronné des consentements de l'histoire, il faudrait hardiment le découronner devant l'idée de la justice et du droit pour tous. Il ne serait donc pas permis à Tauxier d'écrire : « Le Play n'a pas vu ce fait original des sociétés, la lutte des races, dans les races l'exploitation des classes, et que cette exploitation était « le fait providentiel » (??) de la constitution sociale (1) ».

« On ne peut qualifier M. Lugan que de faussaire quand il prétend tirer de nos écrits la preuve que la réussite d'un acte suffit pour le rendre légitime à nos yeux. Lorsque M. Jacques Bainville écrivait que la prospérité, la réussite, le succès, sont le seul critérium « pour nous autres hommes qui vivons là d'une vie de ce monde », cela ne s'entendait manifestement pas de la réussite passagère d'une coterie de partisans quelconques, mais bien de la durable prospérité que la politique a pour objet d'assurer à un peuple donné. »

« Faussaire » voilà de bien vilains mots 1) Admettons que ce n'est pas la réussite passagère mais la prospérité durable qui légitime un acte. Cet acte en lui-même est-il légitime ou non ? Voilà toute la question. Et cette prospérité quelle est-elle ? Combien doit-elle durer pour justifier l'acte ? Pourquoi me défendriez vous de réaliser une autre ou une meilleure prospérité que celle que vous voulez faire revivre? vous surtout positiviste ? Auguste Comte votre maître était un peu plus logique et il n'emprisonnait pas la prospérité d'une race dans la résurrection d'une forme monarchique qui d'ailleurs ne fut jamais réalisée telle qu'on nous la présente solennellement pour réaliser la prospérité (2). Mais si la réussite passagère ne légitime pas un acte, qu'on nous explique cette sentence d'un « Maître », de Retz, cité par l'*Action Française* : « Dans les affaires publiques, la morale a plus d'étendue que dans les particulières ; mais il est toujours judicieux de ne se servir qu'avec d'extrêmes précautions de cette licence, *parce qu'il n'y a que le succès qui la justifie* (2) ». De Retz ne se préoccupait guère de succès durable, il se préoccupait avant tout de son succès à lui qui n'était pas immortel. Et

(1) *A. F.* 1903, p. 283.
(2) *A. F.* 1906, p. 305.

que signifie donc cette pensée de M. Vaugeois : « toute force est bonne en tant qu'elle est belle et qu'elle triomphe », sinon que le « triomphe » qui n'est jamais que passager en tant qu'il exprime l'abaissement d'un adversaire, légitime tout acte de force quel qu'il soit. Et nous voudrions savoir aussi si la force qui ne « triomphe » pas est, par le fait, une force mauvaise... ? Ce serait grave de conséquence pour la politique néo-monarchiste. Qui ne voit que le « par tous les moyens », au sens le plus immoral, est renfermé dans la théorie d'un acte légitime soit parce qu'il est cause d'une réussite passagère, soit parce qu'il produit une prospérité durable.

« Le procédé de M. Lugan vaut celui des feuillets anonymes, où l'on insinue, que nous ne voulons qu' « arriver », parce que l'auteur d'une conférence reproduite chez nous délarait se « réjouir » *à un point de vue de pure curiosité littéraire* (?) que Stendhal ait été quelque temps, ce que nous appellerions un simple « arriviste ». On ne sait du reste, alors que continue à régner chez nous la République anticléricale, s'il est plus odieux ou plus ridicule d'attribuer un culte du succès ou du fait accompli à des gens qui depuis dix années travaillent à la restauration de la Monarchie Nationale. »

Voici la citation incriminée : « Proprement et s'il était permis d'employer à l'égard d'un aussi grand homme un terme aussi bas, on peut dire qu'en 1804 M. de Stendhal était tout a fait ce qu'aujourd'hui on appelle un arriviste. Il faut nous en réjouir... (1) ». 1) Je ne crois pas qu'on ait essayé d'insinuer que vous ne vouliez « qu'arriver. » On a voulu simplement s'étonner de votre réjouissance devant cet arrivisme. Si c'est une réjouissance de pure curiosité littéraire il faudra le dire en note à la prochaine édition. La curiosité littéraire ne permet d'ailleurs pas qu'on se réjouisse d'une bassesse. A moins cependant qu'on n'admette que la littérature comme la politique vit tout à fait indépendante de la morale. 2) Non, l'on ne vous attribue certes pas le culte du succès, ou du fait accompli à l'égard de la République anticléricale, mais l'on vous l'attribue à l'égard du coup qui doit vous débarrasser de cette République pour fonder votre monarchie, qui doit être à sa manière, vous le savez bien, « anticléricale (2) ».

E) ILS ACCEPTENT LE « PAR TOUS TES MOYENS » DANS LE SENS LE PLUS VIOLENT ET LE PLUS ANTIMORAL

1) Le droit et par conséquent la moralité étant réduit, à « un fait d'une bienveillance éprouvée » tout acte quel qu'il

(1) Jean de Mitty, *A. F.*, t. II., p. 971.
(2) *Enquête*, II. p. 57. *A. F.*, 1er mars 1907, p. 397. *Enquête*, I, p. 15.

soit qui produira cette bienfaisance, sera tenu pour honnête. La fin, l'intérêt social justifie le moyen. « Toute force est bonne en tant qu'elle est belle et qu'elle triomphe (1) ». Il n'y a pas de bien en soi, de droit en soi, de loi éternelle du juste Il n'existe que des phénomènes, réalisant d'autres phénomènes par exemple, la prospérité sociale. Tous les phénomènes, tous les moyens doivent être tenus pour bons, que le succès durable justifie.

2) On admet donc que le cas de nécessité n'est pas le cas de moralité. — Maurras avait écrit : « *Le cas de nécessité n'est pas le cas de moralité*. En cas de nécessité, s'approprier un pain n'est pas le voler, faire la guerre, n'est pas organiser l'homicide : une autre loi, une loi suprême ou extrême intervient alors (2). » Nous avons fait observer que ces exemples ne prouvaient rien et que la moralité ne disparaissait nullement dans ces cas. Sur quoi M. Moreau garde un silence obstiné. Donc pour lui aussi le cas de nécessité n'est pas le cas de moralité. Voyez plutôt et n'oubliez pas ce que nous venons de dire sur les phénomènes bienfaiteurs sociaux, et agents de prospérité.

« En négligeant de considérer qu'une « bienfaisance éprouvée » est le caractère essentiel qui définit le droit aux yeux des plus incroyants d'entre nous, M. Lugan a pu présenter à ses lecteurs des interprétations entièrement fausses de nos principes, la « raison d'Etat », le « salut public », et de notre devise, « par tous les moyens ». Charles Maurras ayant quelque part distingué « le cas de nécessité » et « le cas de moralité » — « En cas de nécessité, disait-il, s'approprier un pain n'est pas le voler, faire la guerre n'est pas organiser l'homicide », — M. Lugan paraît croire que selon nous toute politique serait également recevable à invoquer cette distinction, à s'en servir de prétexte pour couvrir les plus grands attentats, pourvu seulement que le « succès » justifiât cette politique. Le critérium de la nécessité varierait ainsi « autant que les partis qui s'en prévaudront » (p. 91), et notre adversaire n'a point de peine à marquer les dangers d'une telle doctrine. Nous ne l'avons d'ailleurs jamais professée, et Maurras n'a jamais distingué du « cas de moralité » que le « cas de nécessité », et non par conséquent l'on ne sait quel cas de nécessité prétendue ou imaginaire (?) Nous ne pouvons que plaindre M Lugan lorsqu'il se range parmi les pauvres cervelles de libéraux qui se refusent à faire la différence entre l'erreur et la vérité. »

Ami lecteur, vous retrouvez-vous dans ce fatras verbal. Il y a « le cas de nécessité » et « le cas de nécessité prétendue ou imaginaire » ?? C'est le même M. Moreau qui écrivait, vous en souvient-il ? « Beaucoup de contemporains parmi les plus clairvoyants, renoncent simplement à

(1) Henri Vaugeois.
(2) *A. F.*, 15 mai 1906, p. 283.

distinguer d'aucune façon en matière de philosophie, la vérité de l'erreur » ; le même qui écrivait « c'est pour un enfant un jeu de constater au regard de la raison l'arbitraire et l'incertain de toutes les croyances importantes » ; c'est ce relativiste, ce sceptique, cet agnostique qui nous plaint de nous ranger parmi « les pauvres cervelles de libéraux (???) qui se refusent à faire la différence entre l'erreur et la vérité ».Quittez ce souci,brave homme, il part, je veux le croire,d'un bon naturel. Nous distinguons l'erreur de la Vérité parce que nous ne sommes pas comme vous agnostique ou sceptique. Mais nous n'entendons pas que de votre autorité privée vous nous imposiez votre vérité. Nous avons pour la découvrir d'autres moyens et d'autres critériums que vos affirmations qui sont souvent des intimidations car on sent gronder dans leur profondeur le « crois ou meurs » du Prophète.

3) En effet, ces Messieurs l'ont ainsi décrété. Pour l'instant il y aura « une vérité » une « croyance certaine ». Nous nous trouvons dans un de ces cas de nécessité où il n'y a plus de moralité,où tout est permis. Ce cas a-t-il existé ici ou ailleurs, se représentera-t-il, jamais ? Nous l'ignorons. Ces pyrrhoniens se sont transformés en dogmatistes échevelés.

« Si l'on admet, dit M. Moreau, non pas simplement que nous « croyons le salut public menacé » par le régime républicain, mais que cette « croyance » est juste et que nous avons raison de nous y tenir, tout bon citoyen *devra* se juger dans ce « cas de nécessité (1) » dont parlait Maurras ; ainsi seulement se légitime le « par tous les moyens » qui nous est reproché, et encore faut-il noter que le sens en est fort différent de celui que donne à penser le livre de M. Lugan. Notre devise n'implique nullement un parti pris de méconnaître ou de sacrifier les « règles éternelles de la morale » et pour faire croire le contraire M. Lugan a dû recourir à l'une de ses interprétations les plus étonnantes. »

Vous attendez sans doute que M. Moreau nous prouve qu'en admettant que le cas de nécessité n'est pas le cas de moralité, qu'en étant des « proxénètes », en achetant les femmes et les consciences, en criant « A mort les juifs », on ne viole pas les lois éternelles. Pas du tout. Cet homme terrible au moment du danger se dérobe, il fait une pirouette, enjambe les pages où j'exposais les moyens proposés par eux pour réaliser leur fait bienfaisant, et heureux d'avoir esquivé la difficulté qu'il importait de résoudre, il s'arrête triomphant sur une citation où j'aurais mutilé un texte en lui faisant dire tout le contraire de ce qu'il exprimait et de ce qu'ont toujours pensé lui et ses amis. Voici la page

(1) ... Où il n'y a pas de moralité.

de Moreau. Il ne nous accusera pas de l'interpréter et de le trahir.

« Charles Maurras ayant écrit que « la vertu est bien belle », mais que « de grands saints n'ont pas cru qu'elle fût capable de trouver le chemin du ciel toute seule », et qu' « à plus forte raison est-elle insuffisante sur la terre dans les complexités de la vie politique », notre censeur déclare que peut-être » (!) notre ami sous-entend-il « logique avec les principes » que nous prête M. Lugan, que « les nécessités sociales et civiles ne sont pas compatibles avec les exigences de la morale et de la vertu » (p. 106 et 107). On ne distingue guère à première vue de rapport entre le texte cité d'après Maurras et l'étrange sous-entendu que propose d'y voir M. Lugan : la plus belle vertu serait sans doute insuffisante pour diriger un navire en temps de brouillard, et l'art de la navigation n'est peut-être pas incompatible avec les exigences de la morale. Mais si l'on se reporte au *Dilemme de Marc Sangnier*, il faut bien constater que nulle méprise n'était possible à M. Lugan, puisque les quelques lignes qu'il a choisies sont *immédiatement* précédées de quelques autres lignes singulièrement explicites, celles que voici : « La perception de l'intérêt général suppose *de la vertu* et *du talent*, mais aussi une qualité impersonnelle, *cette compétence* qui résulte d'une longue évolution économique et historique réelle : or la pauvre asymptote laisse de côté tout cela. » Ainsi, loin de « sous-entendre» que la politique fût incompatible avec les exigences de la morale, Maurras spécifiait très expressément qu'elle veut à la fois de la compétence, du talent et de la vertu ; et l'audacieuse traduction que M. Lugan donne à ses lecteurs de la pensée de notre maître et ami était formellement exclue par le contexte immédiat du passage invoqué contre nous. Cela ne pouvait pas arrêter notre pauvre juge : son dessein étant d' « exposer » un « amoralisme néo-monarchiste » (p. 107) qui n'a jamais existé, il était bien forcé de donner lui-même un corps à cet amoralisme en interprétant, mutilant et dénaturant nos écrits en dépit de leur sens évident. La méthode est partout la même, et il serait difficile de l'expliquer uniquement par les préventions involontaires d'un esprit naturellement faux qui ne jugerait merveilleux que de telles altérations pussent être réalisées en toute inconscience ? »

1° En supposant que Maurras ait admis ici « la vertu » dans les complexités de la vie politique, il faut croire que c'est par oubli ou par illogisme. a) Il avait écrit que le cas de nécessité (politique) n'étant pas le cas de moralité, donc de vertu au sens général de ce mot. b) Il avait écrit « L'ordre de la politique et l'ordre de la conscience, sont distincts ». Nous croyons, nous, que la vertu a ses racines dans la conscience. Si l'acte politique est distinct de la conscience elle n'a donc rien a faire avec la vertu. Elle est sur un plan tout différent dans un autre ordre. c) Il a écrit ou laissé écrire que tous les moyens sont bons pour réaliser les bonnes fins politiques. L'emploi de ces moyens seraient-ils

des actes vertueux ? d) Il s'est lui-même fort agréablement moqué des gens qui parlent de vertu dans les affaires publiques, et il n'a pas caché ses préférences pour les coquins intelligents sur les vertueux impuissants. Lisez ceci, M. Moreau, et apprenez à modérer vos colères et vos indignations : « La vertu ! la vertu ! Tel est le refrain de Cancal. C'est peu dans un rôle aussi vaste que le sien que cette bonne volonté, ce désir de justice et de vérité, si l'on n'y ajoute des idées précises et pratiques. Même tout compte fait je ne sais si d'âpres coquins intelligents et ambitieux sans scrupules, faisant bien leurs affaires, mais faisant celles de l'Etat (1), ne vaudraient pas mieux pour un peuple que ces vertueux impuissants (2) ».

2° Et comme il est difficile d'admettre en ce logicien un défaut de cohérence, regardons d'un peu près le texte que j'aurais mutilé. Dans la phrase qui précède immédiatement celle que j'ai citée M. Maurras écrivait « *La perception de l'intérêt général suppose* de *la vertu* et *du talent*, mais aussi une qualité impersonnelle, cette compétence qui résulte d'une longue évolution économique et historique réelle » et il disait.mais dans un nouveau paragraphe précédé du chiffre XII : « La vertu est bien belle. De grands saints n'ont pas cru qu'elle fût capable de trouver le chemin du ciel tout seul. A plus forte raison est-elle insuffiante dans les complexités de la vie politique ». Voilà le passage complet. Au fond il ne contredit pas les précédentes affirmations. La conscience, « la vertu », restent bien distinctes de la politique. La première, d'après lui, sert avec le talent et la compétence à percevoir l'intérêt général. A parler en rigueur le rôle de la vertu dépend plutôt de la volonté que de l'intelligence. Mais dans les complexités de la vie politique, non plus dans la théorie, la vertu est insuffisante. Et cela signifie que si l'on peut faire de la bonne politique avec de la vertu, on peut aussi en faire sans elle. « L'ordre de la politique et l'ordre de la conscience (de la vertu) sont distincts. La conscience humaine poursuit des fins spirituelles, elle cherche le salut individuel.» Et étions nous donc bien loin du sens de Maurras quand nous commentions ainsi son texte. « Peut-être sous entend-on logique avec les principes (des deux fins de la conscience et de la politique), *que la vertu, la pratique des lois morales qui commandent tous les actes humains n'est pas suffisante, ni pour trouver le ciel, ni pour surmonter les difficultés de la vie politique*. En d'autres termes, les nécessités sociales et civiles ne sont pas toujours compatibles avec les exigences de la morale et de

(1) Comme des coquins sauraient les faire.
(2) Ch. Maurras, *Revue Encyclopédique*, p. 369.

la vertu. » « Le cas de nécessité n'est pas le cas de moralité (1) ».

3° D'ailleurs il n'y a point, à proprement parler, de relations entre la vertu et les formes politiques : « Il n'y a point de relation directe entre la perfection morale et la perfection des formes politiques, celle-ci étant liée à des objets étrangers à la moralité des hommes. (2) » Et ce qu'on place « au-dessus de tout » n'est pas la vertu, mais « l'intérêt français (3). »

4) Détail des moyens immoraux proposés. — Et maintenant nous allons examiner à loisir, s'il est vrai que la fameuse devise « par tous les moyens », n'implique nullement un parti pris de méconnaître ou de sacrifier les « règles éternelles de la morale ». Logiquement la cause nous paraît jugée. Pratiquement elle va l'être pour tout esprit sincère.

a) Ils veulent arriver par la force et par la force violente : — « Comment faire la monarchie?... Par la force. (4) » « Il va sans dire que nous ne voulons pas renverser la République par des moyens légaux... Nous voulons renververser la République par la violence (5) ». Description de l'instinct national qui restaurera l'intérêt national.

« Il a nécessairement quelque chose de brutal, d'aveugle, il peut cependant contribuer à la défense, à la restauration *de l'intérêt national* le mieux entendu, le plus certain si l'on sait observer, comprendre interpréter ses violentes révoltes, ses révolutions. Il proscrit, il dénonce, et il repousse naturellement, il tend à distraire et à nier tout ce qui déforme et tue la justice, alors même que personne n'est là pour lui nommer et lui désigner ce qui la ferait vivre. Telle est sa loi et telle est sa fonction. Tant pis pour qui l'ignore, mais tant mieux pour qui la connaît. (6) »

b) Ils veulent arriver par des coups d'Etat militaires.

« L'émeute est-elle un bon moyen ? Très bon. La conspiration ? Excellent. Le coup d'Etat ? Parfait. Faut-il s'adresser à un général, avoir un préfet de police ? Quand nous y serons, nous aviserons (7). »

« Les dix premières années du gouvernement de Bismarck furent un coup d'Etat méthodique et continué contre les pouvoirs légaux et constitué du Parlement prussien :

(1) *L'Action Française et l'Idée chrétienne*, p. 106-107.
(2) Dilemme de Marc-Sangnier, p. 170.
(3) Ibidem, p. 205.
(4) Ch. Maurras
(5) *A. F.* 1er janvier 1904.
(6) H. Vaugeois, 1er oct. 1909 p. 9.
(7) Ch. Maurras, lettre à Drumont.

l'unité, la force, la prospérité allemandes sont sorties de ce coup d'Etat. Courage donc ! Courage et confiance dans la bonté des causes et dans le droit fil des épées ! (1) »

« Je souhaite un *coup* militaire, mais n'en souhaite qu'un, à la condition que ce soit le bon... Il y aurait de nouveau une France. Pour cette fin, mon cher Vaugeois, tout est permis. J'ose écrire : — tout est béni et tout est dû. Mais, à ce propos, où avez-vous pris que je ne veuille pas « violenter » ? *On rentre comme on peut*, a dit un jour le chef de la Maison de France. Et l'on refait la France comme on peut. Je suis seulement convaincu que toute tentative dans l'ordre politique sera consécutive à l'organisation d'un pouvoir spirituel royaliste. (2) Constituer cette très haute autorité scientifique (!) en rassembler les éléments, les proposer à tous les Français réfléchis : voilà quelle est ma tâche et quelle devrait être la vôtre. (3)

c) Plusieurs font appel à la trahison, à la corruption, à l'achat des femmes, au proxénétisme.

« Prenons donc les amis les plus chers du pouvoir actuel, les plus fidèles de l'escorte prétorienne de Clémenceau. Ayons de l'argent et par l'argent *achetons* tous les moyens et tous les mobiles. *Achetons les femmes, achetons les consciences*... les trahisons. Quelque romanesque que puisse paraître le moyen préconisé, je parle à des gens trop revenus des moyens parlementaires, pour n'être pas approuvé sans réserve. (4) »

« Si la lyre d'Orphée est impuissante pour le moment à attendrir les viles brutes qui nous entravent, saisissons l'épée ou le caducée, ayons la ruse, pratiquons la violence, nous devons être tour à tour des combattants, des apôtres, *des proxénètes*. (5) »

d) D'autres provoquent aux bombes et au meurtre.

« Un jour ou l'autre, le Français indigène apercevra la nécessité du *Risagimento*. Nous ferons notre *Tugenbund, nous susciterons notre Sand et notre Orsini. L'Action Française* sème un grain qui finira bien par lever. (6) »

« Nous n'avons qu'une réponse, qu'un cri à leur jeter : MORT AUX JUIFS ! *A bas la République ! Vive le roi de France !* Et surtout qu'ils prennent note de la déclaration de l'*Action Française* : PARTOUS LES MOYENS ! » (7)

(1) Paul Robain *A. F.* 1er juillet 1906.
(2) « Un pouvoir spirituel royaliste » ? ? Comprenez-vous ? Moi pas.
(3) Ch. Maurras. Commentaires à la lettre de H. Vaugeois. Enquête 2 fascic. p. 20.
(4) *A. F.* 1er mars 1908, p. 417.
(5) *A. F.* 1er sept. 1905, p. 317.
(6) Ch. Maurras *A. F.* 1er oct. 1907, p. 61.
(7) Henri Vaugeois, *A. F.* 15 juillet 1906, p. 102. Les soulignements sont dans le texte de l'*A. F.*

L'*Action Française* du 1er janvier 1904 cite naturellement avec éloge ces réflexions de son collaborateur et ami, M. Jules Soury : « Un Juif ne devrait point porter l'épée, il ne devrait point siéger dans un tribunal ni donner l'instruction à des enfants chrétiens. « *Si l'Aryen*, qui a créé la science et la philosophie, *mérite seul le nom d'homme, le Juif n'est même pas un homme. Et c'est bien ainsi que nos ancêtres, Celtes et Germains ont toujours traité cette engeance.* « Je suis le premier à reconnaître, a écrit un Celte, « Ernest Renan, que *la race sémitique*, comparée à la race « indo-européenne, *représente réellement une combinaison* « *inférieure de la nature humaine.* »

Ces provocations tombant dans des cerveaux de primaires y sont encore exagérées et portées à leur paroxysme. On ne se croirait pas devant des civilisés, me disait un catholique suisse très distingué qui avait assisté à une réunion d'*Action Française*. Nous avons relevé dans une liste de souscriptions publiée dans la Revue de l'*Action Française* en l'honneur du général Mercier, ces cris sauvages qui ne prouvent que trop que *le par tous les moyens a été compris*.

« A quand *l inventaire* chez ces canailles de Juifs ».

« Boucher *qui saignerait bien volontiers tous les traîtres...* » 1 fr.

« A quand *la Saint Barthelémy* juive et franc-maçonne » 1 franc.

« Pour acheter quelques cartouches le jour où nous prendrons nos fusils. catholiques et royalistes » 2 fr.

Et à une date plus récente dans le numéro même de l'*Action Française* quotidienne, du 19 février 1909 où un soi-disant canoniste romain prétendait s'autoriser de Saint Thomas pour justifier « le coup » que préparent ces messieurs,je relevais par hasard dans une autre liste de souscriptions cet appel au meurtre : « Ch. Achard, Vivent les camelots du Roi, mort aux Juifs ! 0 fr. 50 »

e) Ils proclament la doctrine de la Raison d'Etat.

« Nous sommes défenseurs de la Raison d'Etat. Nous croyons que les personnes soumises à des responsabilités et à des obligations particulièrement graves, doivent jouir de droits plus étendus.Un tel système, pour peu qu'il fût interprété largement, nous autoriserait à dire, à faire bien des choses. » (1)

« Le salut public,voilà mon unique critère. Et c'était celui de Danton. Les oreilles de M. Ernest Bonhaye devraient être flattées du son de nos discours : il n'a rien d'archaï-

(1) Ch. Maurras. Dilemme de M. Sangnier *A. F.* 15 avril 1905.

que. Il sonne à chaque instant le meilleur souvenir de la Révolution, l'organisation de la Patrie en danger. » (1)

Nous trompons-nous quand nous disons que cette politique est la résurrection des pires théories païennes. Qu'en pensent M. de Pascal et Dom Besse ?

« L'idée de l'Etat dominante, voilà ce qui s'appelle raison d'Etat. Vous avez senti qu'il y avait quelque chose de supérieur à tous les principes : le salut de l'Etat. Et alors vous avez dit : France d'abord ! France d'abord ! C'est purement et simplement sous un autre vocable, la raison d'Etat. » (2)

f) Le docteur de la Raison d'Etat au sens le plus brutal et le plus immoral est leur « Maître. »

« Nos maîtres. — Machiavel. — De la ruse et la force en matière politique : Il est rare, j'allais dire impossible, de s'élever d'un état médiocre à un rang très élevé, sans employer ou la force ou la mauvaise foi. Je ne crois pas même que la force ait jamais suffi ; mais nous trouvons que la ruse seule y a fait parfois parvenir... Tous moyens sont bons pour défendre la Patrie (3) ».

Il s'est même trouvé un des « Junius » de l'*Echo de Paris* qui n'a pas hésité le 3 mars 1908 à proposer « l'admirable Florentin » comme directeur de conscience politique aux Français. La renommée assure que ce « Junius » n'est pas un inconnu à l'*Action Française*, bien qu'il n'y collabore pas. Son style et son vocabulaire scientifique le désignent assez : « *Allons au collège chez Machiavel*, écrit Junius. *C'est un bon maître, en dépit des légendes, surtout pour des Français, auxquels manque par trop cette objectivité politique ; la qualité suprême de l'admirable Florentin*. Hélas ! c'est le parti de l'ordre qui en est le plus dépourvu chez nous, quand, par définition, il devrait la posséder le plus complètement. Qu'est-ce que l'ordre, sinon la conformité de l'action humaine aux lois profondes de la réalité? (4) »

---

(1) *A. F.*, t. V, p. 329. *Salus populi suprema lex esto !*

(2) L. de Montesquiou. (*La Raison d'Etat*).

(3) *A. F.* Juillet 1904.

(4) Si ce « Junius » était catholique ; il aurait su, ou on lui eût dit que Machiavel (Nicolas) *fut mis à l'Index par le Concile de Trente et parmi les auteurs « 1ae classis » !*... Ce n'est pas une « légende ». Certains ecclésiastiques en se jetant dans la mêlée politique y perdent le sens chrétien. L'on me citait un publiciste qui porte robe, grand ami de l'*Action Française*, qui déclare sans broncher et sans rougir à qui veut l'entendre que Machiavel est son 5e évangile. J'engage ce ministre d'un Dieu qui mourut victime de la Raison d'Etat, à lire le livre du « Prince » de son évangéliste, en particulier le chapitre XVIII. *Comment les Princes doivent tenir leurs engagements*. Il y trouvera avec l'éloge de la fourberie des Borgia cette sentence : « L'on doit comprendre qu'un prince et particulièrement un prince nouveau, ne peut pas exercer toutes les vertus qui font passer les hommes pour bons, parce

g) Il n'y a donc aucune raison d'être surpris des sympathies ardentes de l'*Action Française* pour les saboteurs sociaux. On a dit avec raison que « l'anarchisme blanc avait fait sa jonction avec l'anarchisme rouge. »

« Ces propagandistes d'Extrême-droite (qu'on se figurera peut-être à Paris comme des doctrinaires immobilisés dans une formule archaïque, ou tout au plus des chevau-légers, braves, baillants mais sans méthode) se sont portés, rapidement en vieux tacticiens vers l'Extrême-gauche ; c'est avec les collectivistes qu'ils ont engagés tout d'abord la conversation ; et non pas pour lier un pacte d'opposition et de révolution stérile, mais pour reconstruire avec eux, proportionnée aux besoins les plus récents et aux plus modernes nécessités, la maison nationale, selon les matériaux éternels et dans le style indestructible des plus anciens édifices de la Patrie. (1) »

« Sur les deux plans de la vie sociale,la politique etl'économique, deux organisations jeunes, mais qui sont bien l'expression de l'expérience séculaire de notre peuple, poursuivent une action parallèle, *inspirée par un même instinct et tendant au même but* : la destruction du régime républicain et démocratique. C'est l'*Action française* et c'est la *Confédération Générale du Travail* (*Action française* du 15 septembre 1907. — La Révolution sociale ou le Roi, par : *Un Syndiqué* : *Georges Valois*).

h) Sous la pression de ses doctrines, l'*Action Française* a inauguré dans la presse et dans la rue, contre les hommes et contre les institutions, des procédés d'une violence inouïe, inconnus jusqu'ici au moins parmi ceux qui se réclamaient du catholicisme.

Qui a le sens de la mesure, de la dignité, ne peut qu'être choqué par le ton agressif et insolent de leurs polémiques. Ils sont impitoyables et sans équité.Dictateurs de l'opinion, régulateurs de la vérité politique, malheur à quiconque refuse de plier les genoux, d'exécuter leurs volontés et leurs caprices ! Pas d'hésitation, il faut marcher où ils veulent aller dans la forme et le ton qu'ils ont décrétés, sinon ils n'épargent pas plus leurs ennemis que leurs coréligionnaires. Le royaliste directeur du *Gaulois*, le nationaliste directeur de l'*Echo de Paris*, le catholique Bernaërt, rédacteur à l'*Univers* pour n'avoir pas courbé la tête se sont vus assaillis d'épithètes injurieuses,désobligeantes et parfois infamantes. *(A Suivre).* A. LUGAN.

que étant dans la nécessité de conserver l'Etat, il doit souvent agir contre la foi, la charité, l'humanité et la religion. » Comment des catholiques et des prêtres qui approuvent et soutiennent de pareilles doctrines pourraient-ils se plaindre des persécutions et des injustices... !

(1) *A. F.* août 1909, p. 224.

Stances de printemps

J'ai guetté ton éveil pour chanter ta louange,
Frère de ma jeunesse, ô Printemps merveilleux.
Je m'abandonne toute à ta douceur étrange
Afin de m'en pénétrer mieux.

Tous les ans, je t'accueille avec plus d'allégresse
Et, parmi tes splendeurs rien ne m'est étranger
Immarcescible azur du ciel, molle caresse
Du vent frôleur, tiède et léger,

Vert tendre et lumineux des frondaisons nouvelles,
Candeur des poiriers blancs précocement fleuris,
Gazouillements d'oiseaux et frémissements d'ailes :
J'ai tout saisi, j'ai tout surpris.

Mais mon cœur, trop ému par ton troublant prestige,
S'enfièvre à ton contact, ô capiteux Printemps.
Ton souffle ardent me brûle et, prise de vertige,
Je crois défaillir par instants.

Cette langueur éparse autour de moi m'oppresse...
Et, frissonnant soudain dans le vent parfumé,
Je sens grandir en moi la secrète détresse
De n'avoir pas encore aimé.

Marie-Louise VIGNON.

Sur un plaidoyer féministe

Le vrai et le faux, le bien et le mal sont tellement enchevêtrés dans l'œuvre de Madame Claire Galichon que pour faire une complète critique de son plaidoyer « pro femina » il nous faudrait y consacrer plusieurs gros volumes. (1)

Aussi, tout en recherchant ce qui dans son ouvrage nous semble conforme à cette question de justice dont elle affirme à chaque instant un si noble souci, tout en essayant de signaler au lecteur quelques-unes des innombrables erreurs que l'auteur accrédite si malheureusement, de son talent et de son autorité ; nous nous en tiendrons aux faits généraux, aux grandes lignes, à la vue d'ensemble.

Notons en passant que l'expérience personnelle a mis Madame Galichon sur la voie de la vérité féministe :

« Des années se passèrent :

« Peut-être en aurais-je dédaigné le nombre si mon sou-
« rire avait gardé son efficacité et si les petites rides au
« coin de mes yeux et à la commissure de mes lèvres ne
« m'eussent avertie que mon règne touchait à sa fin.........
« Je me mis à méditer........ Est-ce digne d'une âme cons-
« ciente que de ne régner que par les charmes du
« corps ? »

Nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher un si loyal aveu, d'autant qu'au lieu de se confiner dans des regrets égoïstement personnels, elle a voulu de ses désillusions tirer toute une philosophie, épargner aux femmes à venir jusqu'à la frayeur de semblables déboires et cela en rappelant que « l'amour véritable part de l'âme » et que « seulement quand les âmes se rencontrent l'amour est réel ».

En dépit de l'affirmation des éditeurs, tout n'est pas logique, harmonieux dans « *l'Eve réhabilitée* ». Par contre, il nous faut reconnaître que là, le féminisme loin d'être un cri de guerre, une révolte discordante, *cherche* à réaliser une épopée d'amour dans le sens élevé du terme.

Mais nous disons « cherche à réaliser ». En effet, il y a loin trop souvent de la coupe aux lèvres, du bon vouloir à l'heureux résultat.

Après un chapitre consacré à la définition d'un spiritualisme dont la discussion nous entraînerait trop loin, l'auteur, fervente adepte de ce spiritualisme, nous présente la femme comme l'égale de l'homme aux points de vue physique, physiologique, psychique, psychologique et social.

Il est dit quelque part au cours de l'ouvrage « qu'il est

(1) CLAIRE GALICHON : *Eve réhabilitée.* (Chacornac, ed.)

« absurde de parler de supériorité ou d'infériorité entre « deux sexes qui se *complètent* à tous les points de « vue. »

Parole très sage trop souvent oubliée dans la pratique et c'est cet oubli, je le crains, qui nous vaut les si nombreuses pages du plaidoyer « pro femina ».

Suit en effet une bien longue discussion où à la nature physique de l'homme on oppose celle de la femme, à la moralité masculine la moralité féminine, à la bonté, à la raison, à l'intelligence de l'homme ; la bonté, la raison, l'intelligence de la femme.

Et beaucoup des affirmations énoncées au cours de ces chapitres sont certainement justes ou contiennent tout au moins une grande part de vérité :

« Le sexe ne fait pas la supériorité, mais l'esprit qui s'y « incarne ».

« C'est au sexe seul que nous distinguons l'homme de la « femme, jamais à la manifestation de son âme » (Il s'agit « de l'éveil de la personnalité chez le petit enfant) per- « sonne ne saurait dire avec assurance tel être a pensé, « souffert ou aimé de telle sorte, donc c'est un homme, donc « c'est une femme. »

« Une morale, une ligne de conduite en tout pour la « femme comme pour l'homme. La femme peut et doit « avoir l'âme loyale ; le sexe ne pouvant engendrer la dé- « loyauté, on ne saurait ni accuser la femme d'être déloyale, « ni l'excuser de l'être. »

« Moralement la femme n'est ni inférieure ni supérieure « à l'homme, elle est souvent différente grâce à son rôle et « à son éducation ».

« L'homme et la femme n'ont formé l'humanité que réu- « nis. Du sort de l'un a dépendu le sort de l'autre, du bien « de l'un, le bien de l'autre et ce n'est que leur bien- « être commun qui a marqué la marche du progrès. »

Pourquoi faut-il qu'à travers ces réflexions si sages nous trouvions non seulement des affirmations trop hâtives, mais encore de telle sorte qu'un esprit éclairé ne saurait ni les croire ni les propager.

L'auteur reconnaît dans le Christ le premier féministe de notre ère :

« Jamais le doux Nazaréen n'enseigna deux morales, « deux droits et deux justices ; jamais il ne parla de préro- « gatives hominìstes.

« A l'adultère de la femme, il opposa celui de l'homme ; « au lieu de mépriser la pécheresse, il la releva au nom de « l'amour ; à la femme comme à l'homme il indiqua le « même chemin de la perfection ».

C'est cependant les enseignements de ce même Christ,

transmis à ses disciples « exploiteurs du troupeau humain » qui nous vaut cette recommandation, faite, paraît-il, aux femmes « de ne pas raisonner et d'abandonner la vie de la pensée » de « s'abrutir par une passivité mentale absolue, ce qui semblait, nous dit-on, la grande vertu chrétienne ».

L'auteur oublie les Paule, les Marcelle, les Eustoche, les Theresia et tant d'autres femmes chrétiennes.

Il oublie les monastères de France, d'Angleterre, d'Irlande où les femmes s'appliquaient à l'étude.

Monsieur de Montalembert dans son bel ouvrage « Les moines d'Occident » tome V, joint son témoignage à tant d'autres en faveur de la réalité de ces travaux intellectuels.

C'est là où nous rencontrons les célèbres correspondantes de St Boniface, Ste Lioba, célèbre entre toutes.

Et la savante Hilda admise aux délibérations des évêques « lumière et oracle de la Northumbrie », et Cécile, abbesse d'un monastère à Caen, Emma, abbesse de St Amand, Ste Gertrude d'Eisleben, Ste Brigitte.

Au XIIe siècle Ste Hildegarde et Ste Elisabeth de Schönau qui a écrit l'admirable page citée dans la Logique du P. Gratry.

Et Ste Catherine de Sienne au XIVe siècle ?

Et Ste Catherine de Bologne et Ste Catherine de Gênes au XVe

Mais on ne peut tout citer. Terminons cette énumération en nommant notre géniale Ste Thérèse, géniale au double point de vue religieux et littéraire.

« Tertullien et mille saints à sa suite, veulent, dit encore « Mme Claire Galichon, enlever à la femme tous les char- « mes que la nature lui a cependant donnés à dessein. »

« Pour le masculiniste dogmatisant l'humanité, c'est « l'homme et non le couple humain ».

« Impies sont ceux qui croient que l'âme de la femme « puisse avoir un but individuel, une autre vocation que « celle de servir l'homme, soit comme objet d'utilité, soit « comme agréable passe-temps.

« La femme des pays d'Occident croit assez générale- « ment que l'Eglise catholique a émancipé l'âme de la « femme ; que d'esclave de l'homme elle l'a rendue libre. « C'est une erreur qu'il lui faut enlever car toute erreur « entrave l'évolution des êtres. »

Et l'auteur appuie son assertion de la façon suivante :

« L'histoire ecclésiastique est là pour nous prouver que « longtemps l'Eglise a douté de *la réalité de l'âme* de la « femme, puisque ce n'est que près de six cents ans (1)

(1) En 585, au concile de Mâcon.

« après le Christ, ce féministe et ami de la femme, qu'elle « s'est officiellement prononcée en sa faveur ».

Madame Claire Galichon sera heureuse d'apprendre, nous n'en doutons pas, que ce fameux concile de Mâcon n'eût jamais à discuter l'âme de la femme.

La seule discussion qui pût donner lieu à l'affirmation de cette énormité fut une discussion grammaticale. Il s'agissait de savoir si le mot latin *homo* signifiait tout individu humain sans distinction de sexe ou s'il y avait lieu au contraire de désigner plus spécialement la femme.

Les pères du Concile se prononcèrent d'ailleurs en faveur de la première solution.

Enfin nous pouvons rappeler à Madame Claire Galichon, que l'Eglise a toujours proclamé l'homme et la femme également faits pour Dieu, que si quelquefois elle a paru condamner la beauté féminine, c'était justement pour faire régner la femme autrement que « par les charmes du corps », pour lui faire acquérir une beauté plus profonde et plus durable, pour incliner plus fortement dans l'amour les âmes vers les âmes ; que l'Eglise enfin a toujours défendu les droits de la conscience individuelle, que l'obéissance à la conscience est une loi qui prime toutes les autres, mais que cette conscience, nous avons tous, édicte sagement l'Eglise, le devoir de l'éclairer.

Ceci répond à bien des objections faites encore contre l'Eglise et exposées dans les chapitres suivants

Non, l'obéissance du croyant n'est pas, quoi qu'on en dise, « l'abdication de toute initiative personnelle », ne crée pas pour lui « une parfaite irresponsabilité ». — Elle n'est que la mise en œuvre d'un devoir reconnu comme tel devant sa conscience, d'un devoir que le croyant entend accomplir en toute liberté parce qu'il l'accomplit intelligemment et volontairement.

Madame Galichon nous parle ensuite longuement de l'éducation, de l'instruction, du travail de la femme, du mariage, de ses principes, de ses lois, de ses mœurs, de ses cérémonies, du divorce etc....

Et là encore nous trouvons de bonnes pages :

« L'éducation de la femme uniquement envisagée au « point de vue de l'*utilité*, fera d'elle une servante, peut-« être bonne et excellente, *mais une servante irresponsa-« ble*. L'éducation de la femme envisagée comme un moyen « de perfectionnement « en soi » fera d'elle une personna-« lité libre et responsable à l'instar de l'homme, une « personnalité *quand même utile* soit dans un sens, soit « dans un autre.

« Cette pensée, cela va sans dire, n'implique pas, qu'il « faille donner à la femme une direction masculine. L'iden-

« tité d'éducation entre les deux sexes ne signifie pas « masculinisation ».

« *Vouloir* masculiniser la femme serait aussi absurde que « de vouloir féminiser l'homme. »

« L'homme et la femme se complètent ; la nature a souvent privé l'un de ce qu'elle a donné de trop à l'autre, « en leur laissant le soin d'équilibrer leurs propensions à « mesure qu'ils avancent dans la voie de progression ».

« Ce que nous devons chercher, c'est à développer, « dans la femme, les qualités de l'homme qui peuvent lui « convenir, non à élever « l'homme dans la femme. »

« Développer la beauté du corps, surtout chez la femme, « c'est faire œuvre d'éducation, car la beauté naturelle « supprime forcément la beauté artificielle, celle qui est le « produit de la coquetterie dans ce qu'elle a de mau- « vais. »

« Qu'on habitue l'esprit tout d'abord à penser à l'ori- « gine et au but de la vie.......... La vie de la femme qui « n'a pas appris à penser, devient, à l'âge mûr, une ago- « nie plus ou moins longue ; car le regret d'avoir vu pas- « ser ce qui ne peut revenir, crée un vide dans son âme « qui la fait, pour ainsi dire, mourir avant l'heure fa- « tale.........

« La vie est toujours belle, *si elle est comprise* ; elle est « belle à tout âge, malgré son déclin, malgré ses épreuves « finales.

« Car la vie intérieure, ne faisant point échec devant la « tombe, porte en elle une éternelle jeunesse...... »

« Un certain travail, celui qui ne dépasse pas les forces, « s'adresse à tout être vivant. Sans effort d'aucune sorte, « la vie n'est pas la vie. »

« L'effort vers un but voilà la vie de tout être humain ; « l'effort vers ce but, librement choisi, voici le seul bon- « heur réellement réalisable ».

« Un mariage n'est pas un pacte sanctifié s'il est dé- « pourvu du mobile qui seul l'autorise : l'*amour* dans le « sens complet du mot.

« Tout réel mariage implique amour, désintéressement, « obligation et devoir.

« Là où il n'y a ni amour ni obligation, ni devoir, mais « seulement « plaisir » ou calcul, il n'y a pas mariage, mais « débauche ; débauche légale, si l'on veut, mais quand « même débauche ».

« Que les époux comprennent que le mariage ne doit pas « plus être un lien légal de débauche sexuelle, que l'asso- « ciation froide de spéculations malsaines ; qu'ils com- « prennent que loin d'être la consécration d'un système « d'esclavage intime, il doit être une union d'amour où

« règnent l'harmonie et la justice, où l'homme est à la
« femme ce que la femme est à l'homme et où tous les deux
« *unis dans un but moral*, travaillent à l'évolution humai-
« ne, soit dans un sens soit dans un autre ».

Enfin l'auteur s'élève non sans raison contre les vices de l'éducation actuelle contre la séduction et contre la plupart des lois qui régissent le sort de la femme : lois sur la puissance paternelle, sur les droits de gérer, de tester en jugement etc.... ou encore absence de lois, telle que la loi sur la recherche de la paternité.

Mais madame Galichon nous présente de nouveau l'Eglise comme responsable de toutes les fautes humaines.

Il paraît que « devant tous les cultes le mariage n'est qu'une cérémonie qui autorise l'homme à se rendre maître de la femme », il paraît que « la religion catholique n'a jamais fait de l'amour une condition *sine qua non* du mariage ».

Que Madame Galichon relise donc à ce sujet le délicieux chapitre de St François de Sales dans « *La vie dévote* ».

L'auteur se plaît aussi à relever les contradictions de M. Joran, mais elle n'en est pas exempte ; tantôt elle nous présente le Christ comme préconisant le divorce (1), tantôt soutenant elle-même la thèse du divorce elle ajoute en note :

« L'on pourra nous accuser de nous éloigner ici de la mo-
« rale du Christ ; mais depuis le Christ, la vie morale, de
« la femme surtout, a évolué..... (2) ».

Au début de ce chapitre sur le divorce l'auteur s'exprime ainsi : Des partisans de l'indissolubilité du mariage ou des partisans de sa dissolubilité « qui a raison ? »

« Dans un monde plus avancé que le nôtre la solution
« du problème ne serait pas douteuse ; elle serait dans le
« sens de *l'indissolubilité* non par une loi sociale *imposée*
« à la volonté individuelle, mais par la *loi de la conscience*
« inhérente à cette volonté. »

Alors pourquoi tant invectiver l'Eglise ?

Le jour où la morale dont elle est la gardienne infaillible sera universellement respectée, le jour où cette morale sera la loi de toute conscience, ce jour-là, la société aura atteint son maximum de perfection et c'est pourquoi l'Eglise a toujours maintenu l'indissolubilité du mariage, se conformant à la parole de Jésus : « l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. »

Et s'il est vrai « qu'il y a pour l'union des époux un « moyen plus efficace que tous les serments de la terre,

---

(1) pages 419-422 et suivantes
(2) page 448 note (1).

« que ce moyen est de se faire aimer et estimer à la fois « par la bonne conduite et l'intelligence » : c'est encore dans les richesses de leur foi que les catholiques puiseront des forces infinies pour réaliser ce grand, ce véritable amour, lien le plus haut comme le plus puissant pour unir l'homme et la femme.

Mais il nous faut terminer.

Si le féminisme consiste à revendiquer la parité des âmes devant la loi éternelle, à affirmer qu'il n'y eut jamais deux morales, deux droits, deux justices, le féminisme a raison.

Lorsque Madame Claire Galichon définit le féminisme, « l'humanité affirmée dans la femme ; les plaintes de « toutes les femmes, amantes, mères et épouses, portées « devant le tribunal de la justice », lorsqu'elle nous affirme que le féminisme ainsi compris est un bien, que loin d'être un mouvement laïque, il est dans toutes les religions parce qu'il est non une question de goût mais une question de justice ; qu'il peut être prêché au nom de la raison comme au non de la foi parce que la raison et la foi ne peuvent être en antagonisme, nous sommes avec le féminisme.

Il est vrai, il n'y a qu'une seule morale, une seule justice, un même devoir, cependant il y aura toujours de par le monde des tâches diverses et toujours la généralité des femmes ira et devra aller vers certaines tâches déterminées qui pour être plus obscures n'en seront pas moins glorieuses et dans l'accomplissement de ces tâches, la femme, tout comme l'homme, devra vivre d'une vie consciente, jouir de sa liberté individuelle, arriver à une plus juste compréhension des lois de la solidarité humaine, de ses responsabilités sociales, à une vue plus large et cependant plus stricte des droits de la conscience, des devoirs de la vie familiale ; se développer en amour et en intelligence.

Mais tout cela nous le trouvons dans ces « *vieux dogmes* » dont Madame Galichon nous voudrait affranchis. Nous croyons même que plus ces dogmes, si vieux qu'ils en sont éternels, vivront en chacun de nous, plus nous nous rapprocherons de la source de toute vérité, de Celui qui premier auteur des dogmes et de la morale est aussi le premier qui ait dit sans distinction d'hommes et de femmes : « Aimez-vous les uns les autres. »

Et cette parole pratiquée largement, sera toujours le plus sûr garant de l'accomplissement des réformes nécessaires, comme le plus puissant agent de tout véritable progrès.

CLAIRE SENNIVAL.

Sur Léonard de Vinci philosophe

Léonard de Vinci passionne légitimement notre âge. On s'émerveille d'un génie qui s'est manifesté sous plusieurs rapports. Les uns gardent leur ferveur pour l'artiste, d'autres se plaisent à l'enthousiasme pour le savant comme pour le maître des formes. M. Péladan vient demander qu'une place soit réservée dans l'histoire de la philosophie à ce grand homme dont il parle toujours avec une dévote prédilection. Le peintre de la Joconde serait « l'instaurateur de la méthode expérimentale », on comprend dès lors toute l'injustice à ne point se rendre à l'invitation de son pieux exégète (1).

Nous ne sommes pas admis à la directe initiation de la philosophie de Léonard de Vinci. Il faut auparavant nous convaincre de l'inutilité de la Réforme. Il semble que ce chapitre, dont nous n'infirmerons pas la thèse, puisque nous-mêmes nous la posions voici longtemps déjà, ne présente pas un caractère de nécessité logique. Toutefois, grâce à l'écriture prestigieuse de l'auteur, il est d'une lecture assez captivante pour oublier son allure d'article séparé. Nous assistons à un éreintement de Luther où le pittoresque de l'expression s'unit à la justesse de l'opinion. S'élevant même sur le plan des idées générales, M. Péladan conscient de l'actuel mouvement nationaliste de l'Allemagne protestante, si rigoureusement formulé par le célèbre M. Harnack dans une occasion encore récente, formule avec précision quele «protestantismere présente une race et malheureusement, une race qui ne peut s'élever que par notre abaissement. »

A retenir de cette première partie du volume cette définition de l'humanisme qui est « une confluence des anciennes doctrines vers le fleuve catholique ».

Nous ne relèverons pas les imperfections d'érudition. Notons cependant que nous ne partageons pas certaines

(1) *La philosophie de Léonard de Vinci* d'après ses manuscrits, par M. PÉLADAN. (ALCAN,éditeur).

affirmations de M. Péladan sur Savonarole lorsqu'il le suppose, par exemple « en contradiction avec la culture si avancée de l'époque ». Les relations que le saint martyr entretenait avec le Prince de la Mirandole qu'il appelle « l'une des merveilles du monde par son savoir » (1) aurait dû au moins prévenir la hâte du jugement. Pic de la Mirandole est également présenté comme un croyant aux horoscopes ! alors que c'est l'auteur qui a le plus écrit contre l'astrologie.

Dessinant l'évolution théologique, notre auteur en marque les étapes : philosophique, puis naturelle. Pour caractériser mieux cette dernière, il fixe à grands traits la doctrine de Raymond de Sebonde. Mais, à notre avis, quelques lignes importantes n'ont pas été tracées. Il importe de préciser. M. Péladan écrit : « La création enseigne le créateur ; il n'est besoin ni de lecture, ni d'étude, ni de temps, pour s'instruire d'après cette nouvelle méthode : quinze jours suffisent pour épeler la véritable Ecriture, la bible de la nature ; et celle-ci on ne l'apprend pas par cœur, ni on ne la copie : on ne l'oublie jamais cependant. Chaque créature est une lettre : en combinant les lettres on écrit des mots et on s'exprime : c'est dans la création qu'il faut lire la pensée divine. Là, aucune interpolation : le texte est bien authentique. » A ne retenir que de tels principes c'est trop écourter le système doctrinal du philosophe de Toulouse, Raymond de Sebonde. En effet, celui-ci n'omet point, afin de n'être pas répréhensible à réduire sa méthode investigatrice à la révélation naturelle, n'omet point, disons-nous, d'admettre la révélation surnaturelle. Le curieux écrivain mal traduit par le Sire de Montaigne ajoute : « Dieu, auteur des créatures et de la Bible, a plus donné à l'homme par ses paroles que par ses créatures. » Comme le latin de Raymond de Sébonde est d'une syntaxe peu commune, nous citerons encore un mot typique. Notre lecteur remarquera que la phrase latine est calquée sur la phrase française : « *Homo lapsus non potest invenire Deum, quem perdidit, nisi ascendat per secundam scalam, gratiæ ; et si per primam, naturæ, vult ascendere et ire ad Deum, tunc frangit collum suum.* Evidemment ! l'homme se casserait le col à ne remonter à Dieu que par l'échelle de la nature. Comment, en effet, l'homme découvrirait-il le dogme de l'Immaculée Conception, pour en citer un, dans l'admiration du spectacle du monde, et celui de la Trinité ?..

Nous avons appuyé sur la philosophie exprimée par le

(1) Cette expression se trouve dans le *Triomphe de la Croix*.

Livre des Créatures parce que M. Péladan y trouve, telle qu'il l'a présentée, les mêmes principes que dans les manuscrits de Léonard (1).

Mais voyons la philosophie de Léonard de Vinci.

L'artiste apporte, dit-on, une nouvelle méthode, l'expérience.

Nous n'abordons pas la doctrine de Léonard immédiatement. Quelques propos sur les humanistes et sur Luther précèdent ; poursuivons sans halte.

« Quel fut l'initiateur de la méthode expérimentale ? demande M. Péladan. Le Chancelier Bacon ou Galilée ? » Non, ce serait ce que nous appelons aujourd'hui « un artiste peintre ». Léonard de Vinci « a découvert un nouveau moyen de certitude : qui discute (affirme le grand homme) en alléguant l'autorité ne fait pas preuve de génie mais plutôt de mémoire». M. Péladan cite les paroles du maître en les encadrant de réflexions. Son improvisation le conduit à promener la fantaisie de ses opinions un peu sur tout. Si nous lisons bien, le point important de l'évolution philosophique serait la laïcisation de la théologie, l'émancipation de la pensée humaine à l'égard de l'autorité. Léonard serait un « libre-penseur » n'attachant pas à ce mot le sens fâcheux d'athée. Libre-penseur correspondrait à libre-croyant. « D'un seul coup, déclare l'auteur, le Vinci abolit à la fois la scolastique et le rationalisme, il refoule la gent cléricale d'une main et contient de l'autre les arguties logiciennes. Il n'y a pas d'autre texte sacré que la Création. C'est en lui et autour de lui que l'homme cherchera et trouvera Dieu : et le nouvel interprète entre le mystère et nous s'appelle le savant. Que devient le prêtre et le moine « qui par inspiration divine savent tous les secrets » ? Ils passent au second plan et ne gouvernent plus que ceux que nous appelons aujourd'hui les primaires. Le docteur a disparu, il ne reste que le pasteur : et aucun clergé n'acceptera d'être réduit au rôle pastoral, quoique Jésus-Christ n'en ait point accompli d'autre. »

Donnons, pour ne point trahir l'auteur, décidé que nous sommes à l'exposé objectif de sa thèse, donnons textuellement la conclusion du chapitre intitulé : *De la méthode expérimentale*.

« La Providence rend aujourd'hui à son adorateur tout ce qu'il lui avait offert. L'heure de Léonard a sonné, l'heure de véritable apothéose. Les propositions qui eussent

(1) M. Péladan dit avec raison que le *Prologue* seul du *Livre des Créatures* est à l'index. Il est à craindre que l'ouvrage y aurait été inséré lui-même si l'auteur n'avait pas complété sa méthode au cours du livre.

été séditieuses et blasphématoires en 1516 sont aujourd'hui conservatrices et pieuses.

« L'humanité a mis cinq cents ans à atteindre le point de la route où l'Archimède d'Amboise l'attendait, pour lui offrir la nouvelle charte consentie par la Divinité à l'activité de l'homme. Le Moïse de l'expérience a fait pour nous un pacte avec l'éternel, il a renouvelé les motifs de croire ; il a rendu à l'esprit humain sa liberté qu'oppressait le cauchemar israélite. Oui, Léonard a incarné le génie aryen, et notre race lui doit la plus sage formule de ses libertés. Après lui, il n'y a plus de place au soleil de Dieu pour aucune inquisition, ni de Torquemada, ni de Calvin : un nouveau Luther est impossible, il ferait rire.

« Notre Bible, c'est l'univers ; il n'en existe pas d'autres commentaires que l'expérience et le chef-d'œuvre.

« Théodicée, morale, tout se simplifie, tout s'éclaire, la hiérarchie des êtres s'affirme d'elle-même.

« L'humanité prend conscience de son créateur et d'elle-même, par les œuvres ; elles seules sont le salut et l'unique justification de Dieu devant les hommes et des hommes devant Dieu. Voilà pourquoi Léonard de Vinci est un second Thomas d'Aquin. Ses formules constituent la *Somme contre les Sémites*. On l'appellera un Père de l'Eglise, lorsque l'Eglise sera vraiment universelle. »

Nous citons. Citer n'est pas approuver. Passons à la troisième partie de l'ouvrage : « La méthode analogique. » Léonard, en effet, aurait complété la méthode expérimentale par la méthode analogique. « L'analogie conclut du visible à l'invisible ; du possible à l'impossible ; de la nature à la surnature ; du corps à l'esprit et plus précisément encore de ce monde à l'autre. »

Nous ne nous attarderons pas au milieu des nombreux textes de Léonard que son admirateur reproduit avec commentaires. Les redites ne sont pas exclues de ce chapitre qu'on ne lit pas sans ennui. Nous n'oserions pas cette franchise si M. Péladan lui-même n'avouait plus loin que seul l'art de Vinci le séduit. Nous ne nous y attardons pas parce qu'au fond en dégageant la thèse que présente M. Péladan de toutes ses longueurs cette philosophie se réduit à peu de formules. De quoi s'agit-il ?

Par l'étude des phénomènes, l'esprit saisit la loi. La contemplation, ce mot pris dans un sens où l'esthétique et la science confondent leurs acceptions, nous élève au-dessus de la contingence et motive la croyance en Dieu. Nous ne comprenons pas, s'il en est ainsi — et ce doit être notre faute — la valeur hyperbolique des éloges. M. Péladan revient encore du reste à déclarer qu'il y avait, avant Léonard, une théologie naturelle en affirmant que Raymond

de Sebonde serait, quoique le florentin l'ignorât, « son ancêtre intellectuel le plus immédiat. » Nous avons déjà répondu que notre contemporain paraît ignorer les principes qui rendent irrépréhensibles la philosophie du professeur de Toulouse. Mais, assurément l'originalité de Léonard consisterait, à s'en tenir aux énoncés, dans une méthode, — l'expérimentale et l'analogique, — et cependant les principes de cette philosophie qui nous est présentée comme nouvelle n'ont-ils pas été connus de la Scholastique ? C'est là-dessus que portera notre critique.

Nous nous permettrons de faire remarquer qu'un des principes les plus fondamentaux de la scholastique devait l'incliner, au contraire de ce que l'on suppose vulgairement, à tenir compte de l'observation. Rappelons ce principe :

Sensus sunt primi cognitionis nostræ duces. Le fameux axiome de l'école, *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, cette formule essentielle tant reprochée au Thomisme par de très bons esprits, a sonné assez longtemps dans les disputes philosophiques pour qu'on se souvînt à propos que la méprise est flagrante de diviser les temps en âges de sciences spéculatives ou mystiques et en âges d'observation et d'expérimentation.

Opposer un mysticisme qui aurait méprisé le sensible à la philosophie qui l'étudie pour y trouver indéniablement la preuve du divin paraîtra peu juste à ceux qui ont médité sur les systèmes du moyen-âge. Ne confond-on pas involontairement la matière et la chair, le sensible et les passions. Le mysticisme a évidemment porté le poids de ses invectives contre la chair et les passions et c'est la scholastique dégénérée qui a fait naître cet ouvrage que nous n'appellerons pas, suivant l'usage, le plus beau des livres écrits par un homme : l'*Imitation de Jésus-Christ* ; mais ce n'est que la Scholastique dégénérée, celle des *quodlibeta*. Nous ne nous occupons pas des interprétations esthétiques du Moyen-âge qui ne correspondent pas, à notre avis, à son intellectualisme, nous ne disons pas à ses opinions religieuses. Nous n'en prendrons, pour justifier notre affirmation, qu'une preuve : la place que la matière possède dans la dogmatique chrétienne. L'illustre princesse de Sayn-Witgenstein a fait sur ce sujet un ouvrage considérable et qu'on regrette, seulement un peu verbeux, — caractéristique féminine. On retrouve en son œuvre, magistrale cependant, les grands principes thomistes. La Scholastique donnait même tant d'importance au sensible et aux faits qu'elle a été maintes fois accusée de favoriser le sensualisme. Il s'agit là tout au moins du Thomisme puisque la Scholastique n'était pas uniforme

dans ses axiomes. Guillaume d'Auvergne était ce qu'on pourrait appeler un cartésien avant la lettre. Quand nous aurons noté que les grands esprits de la Renaissance, si vantés à titre de novateurs, comme Galilée, Kepler, sont des mystiques résolus, pythagoriciens et néo-platoniciens, nous aurons rétabli l'histoire de la philosophie sur un terrain qui ne peut pas admettre la contradiction, car la vérification expérimentale en est possible par l'étude des penseurs de ces diverses époques.

A moins de se laisser aller au plaisir de disserter, on peut renvoyer aux travaux de Frédéric Morin pour avoir de justes notions sur le mouvement philosophique, antique et moderne. C'est un regret que ce savant n'ait pas été plus connu et par conséquent suivi. Hélas ! les hommes dont il importerait que les jugements fussent approfondis sont livrés aux misères de la vie, alors que l'erreur suit son cours, toutes digues rompues.

Ce Morin, éminent par ses études sur la Scholastique, devait écrire un remarquable travail sur St Thomas, en prison, arrêté qu'il se trouvait pour ses opinions politiques par « l'Empire libéral ». Ce ne fut pas le moindre malheur de son existence entravée par la triste nécessité. Et, ce philosophe est le seul auteur qui ait élevé un monument de quelque importance à la théologie et à la philosophie du Moyen-Age.

Produire, divulguer les études de Morin sur la philosophie et la théologie scholastique eussent prévenu bien des opinions fantaisistes, des préjugés sur l'époque, si calomniée et si louangée sans compétence du Moyen-Age. (1)

Pour en revenir à Léonard de Vinci, à moins d'erreur de notre part, nous estimons que les hyperboles de laudation paraissent tomber à faux. Moïse de l'expérience ! Nous savons que d'autres héros porteraient avec plus de justice ce titre Ce n'est là rabaisser du reste le génie de Léonard.

Il est un anneau de la chaîne des hommes d'élite qui font estimer l'humanité. Du reste nous conseillerions plutôt le lecteur curieux de savoir la valeur du Vinci sous le

(1) Les idées de F. Morin ont été partagées et reprises par le savant docteur Cruveilhier, qui était son ami et son disciple. Morin a publié un recueil des œuvres de Cruveilhier (Pagnerre 1862), où se trouve une étude remarquable sur Paracelse. On doit à Morin un opuscule sur St-François d'Assise, c'est un petit chef-d'œuvre. On ne peut bien comprendre le patriarche d'Assise sans l'avoir lu.

rapport scientifique de prendre pour initiateur M. P. Duhem. Ce professeur, d'un savoir étendu, qui s'est plu à dépouiller les archives obscures de la science chez les prédécesseurs du grand artiste n'a rien moins que créé, en suivant pas à pas les doctrines qui ont précédé ce que l'on est convenu d'appeler l'époque moderne, l'histoire critique des sciences physiques. Il ressort clairement des travaux de M. Duhem « que Léonard n'était nullement l'autodidacte que l'on s'est plu, bien souvent, à voir en lui. » M. Péladan célèbre, encore une fois, à tort, une autodidactie prétendue.

Tout bien considéré, Léonard apparaît à nos yeux comme un scholastique qui, par l'influence heureuse du Cardinal de Cusa, c'est-à-dire l'idée de la Force introduite dans le domaine scientifique et métaphysique, serait le savant représentatif d'un âge qui finit splendidement en se renouvelant.

Encore une fois, non, cela n'est pas possible d'admettre que Léonard soit l'instaurateur de la méthode expérimentale. Le nom de Roger Bacon surgit à ce mot, l'observation nous rappelle immédiatement celui d'Albert Legrand, la contemplation de l'univers révélateur d'une cause infinie nous rappelle d'autre part la spéculation rationnelle et le mysticisme a trouvé dans cette opération le motif de son symbolisme, greffe spirituelle sur l'observation naturaliste. Tous ces sens allégoriques qui nous étonnent ne sont que l'extension d'une observation physique et si quelquefois se glissent d'étranges opinions — il y en a chez Léonard — c'est que la méthode a été exagérée ou faussée, sans que les abus puissent être une raison de discrédit pour la méthode.

La méthode expérimentale ! mais Léonard de Vinci en est si peu l'inventeur que maints textes du peintre sur cet objet se retrouvent chez les Scholastiques. Il n'est pas jusqu'à cet homme qu'on ne juge que sous le rapport de la Foi, Savonarole lui-même qui, dans son *Compendium de philosophie* ne montre qu'il connaît assez l' « induction savante ».

Retenons à quel point il serait plus juste d'assigner le titre d'initiateur de la pensée moderne au moine d'Oxford, Roger Bacon. Ce moine affirmait que les mathématiques sont la clé de toutes les sciences. Il affirmait que l'autorité de l'expérience était la seule qui dut prévaloir. Il a écrit sur la nullité de la magie. Il attribuait l'ignorance de son temps à l'influence de l'autorité. Il réduit la confiance au témoignage des anciens en disant que l'esprit de l'homme doit se livrer au libre examen des faits, il met aussi les lois de l'Eglise hors de cause. Quant aux inventions mécaniques, la liste de tout ce qu'il aurait inventé est prodi-

gieuse, à faire envie à Léonard. Songez donc ! tout y est jusqu'à l'automobile et l'aéroplane (1).

Il y a là une identité frappante entre Roger Bacon et Léonard de Vinci. Le lecteur au courant des deux pensées l'aura suffisamment remarqué. On y trouve jusqu'à cette division entre les sciences divines et les sciences humaines qu'on signale chez Léonard lorsqu'il dit : Je laisse, sans y toucher, les sciences couronnées parce qu'elles sont la suprême vérité. Ce n'est point là un trait ironique. Pierre Lombard, comme autrefois longtemps avant lui le pape Gerbert, a tracé les limites respectives des domaines.

Nous n'avons pas à indiquer les caractéristiques des divers âges philosophiques, ce qui a conduit à les distinguer en époque du Moyen-Age et en ère moderne. M. E. Faguet appréciant le choix des textes léonardiens publiés par M. Péladan écrivait : « On pourrait croire, à s'en tenir aux citations que je viens de faire et que je pourrais multiplier jusqu'à concurrence de trois cents pages, que M. Péladan a *choisi* ses « textes choisis » pour donner, très méchamment, cette idée que Léonard de Vinci était un imbécile. « A la vérité, après avoir disculpé le colligeur d'aussi noirs desseins, l'académicien conclut que Léonard « a besoin d'être un peu repensé par un penseur. » Puis, M. Faguet donne comme exemple M. Séailles, en quoi il a tort. Mais son affirmation est juste et concorde avec celle de M. P. Duhem qui déclarait, justement à propos de M. Séailles, et il aurait pu ajouter d'autres noms, que le tort des écrivains qui se sont occupés de Léonard est de n'avoir pas connu les sources de son génie.

La grande préoccupation de M. Péladan paraît en effet de mettre en valeur l'autodidactie du grand florentin. Là est peut-être l'erreur de cet esthéticien qui retrouve sa compétence d'artiste pour parler de Léonard artiste. Il faut aussi regretter chez cet auteur une inclination ininterrompue aux commentaires étrangers à son sujet.

PAUL VULLIAUD.

---

(1) Currus etiam possent fieri ut sine animali moveantur cum impetu inestimabili. Voilà pour l'automobile.

Possunt etiam fieri instrumenta volandi, ut homo, sedens in medio instrumenti, revolvens aliquod ingenium per quod alæ artificialiter compositæ ærem verberent ad modum avis volaret. Voilà pour l'aéroplane.

CHRONIQUES

RELIGION. ESOTERISME.

QU'EST-CE QUE LE QUIÉTISME ? par J. PAQUIER, 1 vol in-16 de la collection *Science et Religion*. Prix 1 fr. 20, Bloud et Cie éd.).

L'auteur n'étudie pas seulement le quiétisme au XVIIe siècle, c'est-à-dire chez Mme Guyon et chez Fénelon, il remonte à sa source plus immédiate en la trouvant dans les œuvres de Molinos. M. Paquier pose que les deux principes du quiétisme sont : 1° la corruption intégrale de la nature déchue ; 2° la simplification de la vie de l'âme ; l'ontologisme.

Nous sommes en présence d'un écrit qui révèle un esprit amateur des synthèses. Il croit trouver des rapports d'étroite conséquence entre la théologie en quelque sorte luthérienne, puis l'ontologisme mystique et le quiétisme Il affirme que les conceptions mystiques et les conceptions philosophiques au XVIIe siècle et au moyen-âge se correspondent et il semble opposer ces deux âges.

M. Paquier n'a peut-être pas su distinguer que la doctrine de Fénelon serait mieux nommée « Pur Amour » que Quiétisme. D'autre part, que les quiétistes aient été ontologistes, évidemment, mais les ontologistes ont-ils été tous quiétistes au sens hétérodoxe ? Enfin le quiétisme n'est pas synonyme d'inaction chez tous les auteurs. M. Paquier rangerait-il S. François de Sales à côté de Madame Guyon, et pourtant il parle, lui aussi, Docteur de l'Eglise, dans son traité de l'Amour de Dieu d'un état supérieur qu'il appelle de « sainte indifférence ». « L'indifférence, dit-il, aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu que le paradis sans la volonté de Dieu. »

Partisan de la Scholastique, M. Paquier se figure que l'ontologisme a été réprouvé par Rome. Quelques propositions tenues par des ontologistes n'incriminent pas l'ontologisme lui-même, cependant on s'aperçoit que cet auteur, comme tous ceux à peu près qui s'occupent actuellement de théologie, n'a pas porté son effort studieux sur la philosophie chrétienne d'Alexandrie. C'est dommage que les esprits défenseurs de l'orthodoxie ne se tournent pas de côté. En mettant plus en lumière les théories catholiques de la gnose d'un clément, le catholicisme reprendrait la grande influence qu'il a perdue.

Au demeurant, la publication de M. Paquier est pleine d'intérêt, elle montre un esprit subtil et spéculatif, ce qui est digne de remarque en notre temps.

L'Histoire des Religions et la Foi chrétienne. A propos de l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach, par J. Bricout, directeur de la *Revue du clergé français*, 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion*. Prix : 1 fr. 20 (Bloud et Cie éd.)

Les gens qui s'occupent avec loyauté de l'histoire des religions et de leur comparaison savent qu'au seul rapport scientifique l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach est une œuvre sans valeur. C'est un pamphlet. Mais l'ouvrage de M. Reinach a atteint une sixième édition, et l'on songe à augmenter le nombre des traductions. Cela devient alors nécessaire de réfuter les singulières théories de l'auteur d'*Orpheus*. Quel *pensum* ! Enfin l'apostolat a ses charges. M. Bricout a suffisamment prouvé que l'Orpheus était construit sur des bases erronées.

Jacques Trêve : *Le Royaume des ombres* (Librairie universelle.)

Nous ne cacherons pas un certain goût pour ce genre littéraire où quelque doctrine théosophique, pour s'exprimer, emprunte les charmes d'une prose poétique. L'auteur est évidemment disciple de Bergson et ceci prouve que ce maître, puisque nous pouvons citer encore des Baruzi, a une influence qui ne sera pas moindre en littérature. Peut-être se prépare-t-il un mouvement qui élèvera l'âme nationale. *Le royaume des ombres* est en somme un commentaire de la « Caverne de Platon ». Au cours de ces pages empreintes de nostalgie se remarque une anxiété de *connaissance développée*. « L'intuition va droit à la connaissance » dit M. Trêve ; Oui ! mais comme cet auteur n'est allé qu'à l'école de Bergson, il semble ne point savoir que l'intuition ne s'adresse qu'au Dieu de l'Entendement. A Alexandrie, on apprenait à connaître le Dieu de la Raison. C'est ce qui paraît manquer à M Trêve qui met tous les messies sur le même plan. Nous trouverons fâcheux que M. Trêve ait pensé que les mystiques reniaient l'apparence. C'est au contraire par le chemin de l'apparence qu'ils ont traversé jusqu'au Réel. A part ces restrictions le *Chemin des Ombres* mérite les éloges.

W. S. Solovioff. *Les Mages* traduit du russe par Maurice Luquet. (Librairie hermétique).

Curieux roman dont l'un des héros est Cagliostro, « le grand mage. » Nous sommes en plein merveilleux et nous pénétrons en Russie. Les mœurs de la haute aristocratie sous la grande Catherine nous sont dévoilées. Un personnage du roman, doué d'une force magique extraordinaire, s'oppose au plan de Cagliostro, son rival. Le « grand mage » est dans ce livre présenté sous le jour d'un homme « habile ».

Paul VULLIAUD.

LES ROMANS

Paul Adam. *Le Trust* (*Fayard*).

La première pensée de tous ceux qui durent parler de ce livre ne fut-elle pas hésitante et sans courage devant cet amoncellement prodigieux qui joint les vies modernes terriblement hâtées aux formidables naissances des civilisations égyptiennes, dans l'inquiétante morale des plus gigantesques efforts ?

Surprise, honte aussi à feindre un jugement médiocre et précipité d'une telle œuvre. Certes, nul plus que nous n'estime qu'il n'est pas en art de *petits sujets* ; pourtant — et ceci ne contredit pas cela — il en est de grands, et qui récompensent ceux qui osent s'y attaquer. A son sujet seul le *Trust* devrait d'être colossal. Mais la puissance est en chacune de ces pages : dès la première l'imagination et la pensée sont ravies par la chaude senteur qui s'en exhale ; la vie y a respiré l'air âpre et cordial des vastes espaces. Paul Adam voit grand. Il voit épique : quelques dénombrements épars dans ce livre si divers évoquaient pour nous, et dans l'expression même, les énumérations de Salammbô, les monologues de Ruy Blas et de Don Carlos : dans l'expression, disons-nous, car l'écrivain du Trust est de la grande lignée de ces aimeurs de mots qui, depuis Rabelais, donnent un opulent démenti à cette légende d'une langue française claire et sèche, personnifiée par le seul verbe de Voltaire. Puissance de vision, abondance de langue : deux vertus voisines et parentes qui font les poètes, Paul Adam est un poète.

Romancier, les noms qu'il nous plairait de rappeler à son propos seraient d'un Zola ou d'un Balzac. Il n'en est pas écrasé. Sans doute reste-t il sur l'ensemble de l'œuvre comme un tremblement de brume : et peut-être vaudrait il mieux qu'il n'y fût pas. Mais remarquons que c'est la même apparente confusion qui saisit à la première lecture de Balzac : on sait assez que par la suite, livres fermés, le personnage se recrée en nous et revit plus vivant, plus obsédant que les figures de l'apparente réalité; et d'ailleurs qu'on ne s'y trompe point : ce tremblement, loin d'être celui de la faiblesse, est celui même de la vie. Un des héros du roman le dit : *Le Simple, le Clair, le Net sont les surnoms de l'Erreur* ; comme dans la vie, d'abord on ne sait pas très exactement ce que veulent tous ces êtres qui se pressent, se bousculent, s'attaquent, se confondent, mais très fortement on sent qu'*ils veulent*.

La confusion ne serait pas du reste dans les grandes lignes de l'œuvre, dans les Idées qui puissamment en dirigent et en gouvernent la vie profonde : elles sont fort nettes pour qui sait voir; elle ne serait pas davantage dans le détail de l'exécution, fouillé, sculpté, historié, colorié, avec une si vive, si pénétrante et si poignante maîtrise. On la trouverait plutôt au second stade, dans l'exposé des moyens, où fourmillent les secrets de l'industrie et de la finance, arcanes assez troublants pour de bonnes gens de France, peu versés en ces sciences équivoques. Mais ici, en fait, qu'importe ? Souvenons-nous, puisque nous parlions de Salammbô, de telles accumulations de mots savants et barbares : nous ne cherchons pas le sens exact dans les lexiques spéciaux, et cette obscurité même devient évocatrice de la vie,

mystérieuse et colossale ; l'auteur a atteint son but. Il en est de même ici : ces obscurités ne doivent pas gêner le lecteur intelligent pour qui une connaissance précise des mystères de la Bourse est superflue s'il est atteint, dans ces obscurités mêmes, par l'impression que voulut l'écrivain (1).

Il voit donc *grand* ; mais à la fois, à travers la splendeur des conquêtes, des voluptés et des soleils, il voit *vrai*. Chacun de ces personnages innombrables vit dramatiquement, par la netteté de sa mise en scène individuelle Nous citerions au hasard, comme exemple de cette vérité épique l'atroce description d'un linchage où l'auteur réussit à nous faire vivre la passion abominable de la foule ; qu'on relise telles lettres de vierges modernes, tels propos des domesticités livrées à leur basse frénésie : on y trouvera même l'esprit, et le sens de tous les comiques.

C'est pourtant ailleurs encore, croyons-nous, qu'est le plus admirable de ce livre ; c'est qu'il unisse ces deux aspects qui semblent s'exclure : — d'une œuvre d'observation chaudement et précisément vivante, — et cet autre, qui nous intéresserait même plus particulièrement ici, d'un nouveau roman dépassant et surpassant celui-là, du roman métaphysique des Nombres ; les péripéties ne semblent pas combinées du dehors ; elles sont imposées nécessairement par la vérité profonde des choses : c'est la débâcle du lac, et l'effort unanime des hommes, c'est la lutte grandiose de l'être contre les Forces, et ce symbole poignant de la Femme créatrice qui meurt, rançon de l'Œuvre ; c'est la volonté d'un homme groupant, entraînant les volontés des foules, adversaires ou amies, dans la solidarité étroite et mystérieuse de la vie mondiale, et qui deviennent sa seule volonté, alors que peut-être, par un mouvement opposé et complémentaire, naît de ces foules l'excitation nécessaire à l'activité de cet homme. Et ce serait enfin cette autre grande idée-maîtresse que l'œuvre consciente des hommes, œuvre d'action ou de pensée, est, après son accomplissement, une matière encore vivante où s'élaborent des forces nouvelles, inconnues de leurs créateurs eux-mêmes, et que recueilleront et développeront les hommes de demain.

J.-H. Rosny aîné. *La Vague Rouge* (*Plon*).

De ses vastes curiosités, de ses larges et profondes études, J.-H. Rosny a nourri cette pensée patiente et forte, cette insatiable imagination puissante et lourdement somptueuse, prompte aux aperçus évocateurs, aux rapprochements saisissants, aux images fines et grandioses, et qui l'égalent aux plus grands sujets ; car *la Vague Rouge*, comme *le Trust* et pour des raisons analogues, est d'abord un grand sujet.

A nous recueillir devant ce roman, notre impression d'ensemble pourrait se comparer aux premières émotions dont nous frappe quelque colossale architecture moyenâgeuse. C'est un

(1) Peut-être aussi les figures de premier plan semblent-elles d'abord raides et sans netteté ; mais comme chez Balzac, se fait peu à peu la reconstitution, dans les grands traits, puis dans les détails.

monument, maçonné avec la hardiesse vigoureuse et patiente d'un homme qui se sait le maître de l'heure et qui en même temps sait le prix de l'heure, dans le dédain des adresses mesquines qui ne trompent que les snobs — snobs de la foule, snobs plus sots et plus perfides des petites chapelles. Rosny donne l'impression d'une force naturelle par la tranquillité sans hâte avec laquelle il établit son action ; mais du monument majestueux et d'abord presque accablant par sa masse vont se dégager les richesses délicates du détail : tant pis pour qui ne veut voir dans la cathédrale qu'un amas de matériaux !

Parlerons-nous d'un reste de longueurs et de lourdeurs ? Il y a un peu trop, peut-être, de discours pour réunions publiques, d'ailleurs enlevés avec un accent qu'on aimerait à retrouver chez tous les discoureurs ; certaines poses pourraient à cet égard servir de manuel Roret aux orateurs des foules ; mais la confiance généreuse apportée par l'écrivain à sa tâche justifierait aisément cette faute, si c'en était une ; et nous ne le croyons pas, car il faudrait alors nommer ainsi les contreparties indispensables à toute œuvre d'art forte.

Cet art de Rosny, probe, puissant, patient, peut s'apparenter à l'art d'un Zola ; sans artifices, sans truquages, sans ficelles ni grimaces, on se sent entrer dans le sujet, entrer dans la vie : simplicité plus habile que les petites ruses des auteurs inquiets. Dès le début nous savons où nous allons : et si, par exemple, l'arrivée de Rougemont, le héros principal de la Vague Rouge nous rappelait l'arrivée d'Etienne Lantier au début de Germinal, dès les premières lignes nous saisissons la différence : aux premières touches du tableau s'évoque distinctement le paysage sentimental : c'est de l'art honnête et du grand art.

On entre dans la vie, immense, chaotique et minutieuse, des êtres et des choses. Ayant nous-mêmes l'avantage de jouir de l'existence quotidienne de ce treizième arrondissement décrit par l'auteur, nous avons pu apprécier l'exactitude de la peinture. Tels mots que nous relevons dans le volume actuel : « *Toute l'histoire moderne, sauvage et ordonnée, brutale et délicate, formidable et pacifique*... » pourraient servir d'épigraphe à l'œuvre de Rosny. Il se dégage d'un bas réalisme de photographes et de policiers par un amour chaud, violent et même attendri de la vie, rendue avec le souci balzacien d'être complet. Lui aussi est un poète : poète par le don visionnaire ; poète plus rare par ce qu'on pourrait appeler *le sens légendaire* : sens des époques de l'être humain symbolisées par les passions et par les mots, se livrant dans les cerveaux, dans les discours, dans les cœurs, dans les vies entières de grandioses combats analogues à ceux que se livrent sur leurs champs de bataille les troupes de l'espace ; ce sens étrange et comme redoutable des *temps* est une des forces les plus émouvantes du talent de Rosny ; dans ce volume en particulier il nous livre, corrélativement, une admirable et toujours vivante étude du renversement des valeurs, de la transposition des mythes sociaux dans l'âme des individus, employant les puissances morales, héréditairement développées par tel ou tel de ces mythes, à renverser ce mythe lui-même pour le remplacer par un nouveau qu'à son tour un autre détrônera. Cette étude, qui n'est pas gâtée de pédantesque éru-

dition et que crée en nous la vie intense du roman, est d'une originalité saisissante et dans sa beauté tragique elle mêle à l'action de véritables personnages, abstraits et vivants, analogues au personnage de la Fatalité dans le drame eschylien.

Ce sens légendaire qui domine l'œuvre en a pénétré, en quelque sorte analytiquement, le détail, on le retrouverait dans maintes notations d'une vérité psychologique poignante ; citons au hasard un passage où est étudiée avec une pénétration saisissante la secrète influence des incidents en apparence insignifiants de la vie extérieure sur les grandes crises de la vie profonde (le passage d'une péniche, à la vue de quoi un jeune soldat prend la résolution de quitter la France).

On connaît le stye de Rosny ; il y a longtemps que ceux qui ne tiennent pas la langue française pour un article exclusivement d'exportation ou de nécropoles le considèrent comme un des plus significatifs de ce temps, et admirent que ce peseur hardi, mais prudent, de bonne foi, rebelle aux entraînements passionnés atteigne à ces rudes vigueurs d'expression, à ces illustrations d'un trait sûr et d'une couleur franche, à cette poésie zoologique et monstrueuse, à ce don caricatural de la vie que l'on dirait d'un Daumier compliqué parfois de Benjamin Rabier. Nous relèverons seulement cette forme de l'imagination particulière au penseur quand la puissance créatrice de l'artiste s'exerce sur les idées et qui manque par exemple au poète philosophe que voulut être Sully-Prudhomme ; nous noterons cette phrase : « Sa pensée demeure quelques instants ensevelie dans des souvenirs sans date ni perspective, entremêlés comme les épis d'une mense. » Et à la dernière page : « Les sensations et les images s'emmêlaient comme les herbes, les pétales emportés par la rivière ; le bruit affreux de la mort commença... »

Il y a dans de telles délicatesses d'observation une noblesse épique; il y en a dans cette dure émotion dont les phrases sont comme secouées : mais cette pénétration sentimentale ne s'insinue pas, elle entre comme un couteau. Il faudrait citer ces pages dépeignant les regrets du vieil homme amoureux ; à les lire, c'est encore au poète que nous songions, aux paroles du vieux Ruy Gomez de Silva dans *Hernani* : Espagne du 16e siècle ou 13e arrondissement d'aujourd'hui, c'est la même grandeur que nous admirions tout à l'heure dans *le Trust*, si différent. Et ce nous sera une grande joie de constater ici, une fois de plus, l'absolu de l'art : il n'y a d'écoles, de doctrines, de systèmes, vaines créations de la mode et du temps, que pour les œuvres médiocres soumises au temps ou pour les parties médiocres des œuvres fortes ; et une fois de plus nous nous plairons à constater le néant de la recherche à tout prix de *l'originalité*, recherche qui perd de bons artistes, et où s'obstinent tous les cabotins qui n'ayant rien à dire, habillent ce rien des plus saugrenus oripeaux et à la porte de leur petite baraque soufflent dans leurs trompettes d'un sou. La *Vague Rouge* est une œuvre originale parce qu'elle exprime honnêtement, c'est-à-dire avec la plus grande exactitude, la plus grande précision et la plus grande puissance où l'auteur a pu atteindre, une conception personnelle des choses ; on n'est pas

original parce qu'on a voulu l'être ; et il est aussi vain de vouloir, à toute force, *faire différent* des maîtres, maîtres d'hier ou maîtres de toujours, que de vouloir refaire éternellement ce qu'ils ont fait.

Paul Bourget. — *La dame qui a perdu son peintre* (*Plon*).

L'opinion que nous pouvons avoir de l'œuvre de M. Bourget doit importer fort peu à l'auteur et à ses lecteurs : aussi voudrions-nous simplement, en marge de son dernier livre, proposer quelques réflexions générales qu'il nous a suggérées.

On a parfois reproché à Paul Bourget l'insuffisance de son style : avouerons-nous en être arrivé à ne plus savoir ce que signifient ces mots fatidiques par quoi tant d'oracles prétentieusement illettrés se plaisent à embrumer les conversations dans tous les milieux littéraires :*bien écrire* ? Il en est de certains termes comme des mots d'amour ; ils ont été employés, ressassés, triturés par tant de gens dont souvent les idées étaient confuses et la langue embarrassée qu'ils ne sont plus que de vieilles défroques usées et amorphes dont on ignorera désormais si ce furent pantoufles, chapeaux ou casaquins : une enquête à laquelle s'est récemment livrée un journal sur *une renaissance d'un idéal classique* a été d'une joyeuse fantaisie sur ce point : *classique*, *barbare*, *culture*,... sont des mots qui n'ont plus aucun sens, non plus que tels autres termes trop généraux de la phraséologie politique, religieuse ou sociale. C'est la tarte à la crême où l'on peut tout mettre, les notions les plus bizarres et les plus contradictoires, et surtout le néant. Toutes ces discussions oiseuses proviennent d'un manque de clarté dans les définitions ; or ces mots sont usés ; mais ils sont si chargés encore de leurs anciens sens qu'en les employant au hasard on donne encore l'illusion d'une très profonde pensée. Entendons-nous ; ces mots qui se signifient plus rien en eux-mêmes, isolés, retrouvent une valeur par les combinaisons intelligentes où ils peuvent prendre place, en se précisant.

Pour en revenir au cas propre de M. Bourget, le reproche qu'on lui fait de son style nous paraît dépourvu de talent : il plaît à cet écrivain de s'intéresser aux personnages de l'aristocratie, à leurs goûts, à leurs amours, à leurs tristesses : Il leur prête un langage qui leur sied, et parle d'eux dans leur langue ; c'est le principe même de Flaubert. Que lui demander de plus? Dirons-nous qu'il a tort de réserver son intérêt à ces personnages ? C'est affaire d'opinion, et en tous cas, en dehors de l'art du roman, dont nous voulons nous occuper ici. Ajoutons que, des récits que comprend ce volume plusieurs rappellent des paysages d'Italie et des sensations d'art dont l'évocation, on le sait, fut souvent le plus pur et le plus séduisant de son œuvre. Le recueil, pour parler comme la prière d'insérer « se clôt par une sorte de décaméron », qui se compose au demeurant de six nouvelles ; l'une d'entre elles (*une ressemblance*) est, en moins de 20 pages, une des meilleures études de passion désenchantée qn'ait données Bourget.

Quant au petit roman qui donne son nom au volume, il pourrait provoquer de curieux commentaires sur une esquisse qu'il trace du jeune critique d'art possédé par l'amour de la mé-

thode, de la Critique, de la Science, etc ; le portrait est plaisant, mais il serait d'une indulgence excessive s'il voulait être un portrait-type : M. Rabosson a fait, depuis Abel Hermant, d'effrayants progrès, et si la sottise prétentieuse est demeurées au cuistre, elle ne se corrige pas d'ordinaire de candeur amoureuse, comme chez le Courmassel de Bourget, mais bien du plus froid, du plus féroce et du plus bas arrivisme : il reste de beaux coups de fouets à donner, pour préparer un bon coup de balai, qui vaudrait mieux encore.

MARCEL MARTINET.

PHILOSOPHIE

La Loi de l'Etre. — Principe d'une Philosophie de la Gravitation Universelle (Bernard Grasset, éd.)

Un auteur anonyme vient de publier chez M. Grasset cette plaquette. Elle est d'un esprit original malheureusement trop rempli de Barréssisme ; la thèse qui pourrait être intéressante est exposée d'une façon trop subjective où la personnalité de l'auteur tient trop de place.

La Multiplicité, le moindre être gravite autour de l'Unité, de l'Etre. Je crois que l'auteur, sans abandonner son idée, gagnerait pour la mise au point à fréquenter l'immortel Lacuria.

Si c'est là le premier essai d'un esprit jeune en voie de formation et qui n'a point encore trouvé sa voie, nous pouvons lui crier courage en souhaitant qu'il parvienne à oublier ses maîtres et à trouver la grande route de Vérité Chrétienne.

MANUEL DEVALDÈS. — *Réflexions sur l'Individualisme* (Le Libertaire, éd.)

Depuis que le christianisme existe, nous assistons de temps à autre à un réveil du vieil égoïsme s'érigeant en libérateur de l'humanité, et livrant un furieux assaut à la morale de sacrifice, d'humilité et d'abnégation de l'Evangile.

Nietzche a dernièrement relevé cette vieille loque boueuse ; M. Manuel Devaldès marche sur ses traces bien qu'il n'ose pas le suivre jusqu'au bout de ses conséquences ; car, disons-le de suite, cet auteur a inconsciemment un certain désir de justice, mais manquant sans doute de connaissances philosophiques approfondies, il s'est laissé séduire par une théorie qui est la négation de la justice, et il aboutit ainsi à de graves inconséquences.

Chaque homme est pour lui-même le centre du monde, nous dit-il : « *Je* suis pour *moi*, *tu* es pour *toi*, *il* est pour *lui* le centre du monde. « Ausssi ne doit-il pas agir pour une Cause Supérieure : « A toute prétendue Cause Supérieure, j'oppose *ma* Cause. » L'Egoïsme sera donc le seul moteur : « Une de ces vérités définitivement acquises est à la base de la philosophie individualiste, c'est celle de l'égoïsme, seul moteur des actes humains. » Mais voici où notre auteur se sépare de Nietzche : « C'est de l'égoïsme que veut parler Nietzche lorsque, fort justement, en refaisant la table des valeurs morales, il place au premier plan la « volonté de puissance », et c'est pour con-

server à l'homme cette force vitale qu'il condamne la morale d'esclaves » issue du christianisme. Où est l'erreur, c'est lorsqu'il assimile la puissance à domination et oppose à la morale d'esclaves la « morale de maîtres ». Que ne lui a-t-il simplement opposé une morale d'hommes libres ? Sa conception de l'existence n'eut pas abouti à la sauvagerie, à la tyrannie, à l'esclavage, à un idéal social qui, réalisé, vaudrait peut-être moins que l'état actuel. »

Eh ! bien non, ici c'est le philosophe allemand qui a raison ; en dehors de toute loi morale, il n'y a plus place que pour des maîtres et des esclaves, il n'y a plus d'hommes libres. L'histoire nous montre d'ailleurs que le christianisme avec sa morale d'abnégation et de renoncement, est le grand ennemi de l'esclavage, qui ne saurait durer dans un pays devenu chrétien.

D'ailleurs le système de M. Manuel Devaldès est une pure utopie : comment supposer, en effet, que l'intérêt des individus, même « lorsqu'ils *sauront* » sera toujours l'entente, la concorde et la paix ; ce sera, sans doute, l'intérêt général, mais c'est là un mot qui n'a aucun sens pour notre auteur ; quant aux intérêts particuliers, je doute fort qu'ils aient toujours cette concordance et cette stabilité, je suis même certain qu'il n'en sera jamais ainsi.

Il y a une question plus haute et plus générale qui se pose à propos de ce petit volume. M. Devaldès dit en effet : « Ainsi la formule bismarkienne : « La force prime le droit » serait vraie et excellente en ses termes, en tant que constatation, si le droit résidait ailleurs que dans les régions nébuleuses de la métaphysique. »

Voilà la question posée : la Force et le Droit sont en présence ; et, de même que, dans l'Apocalypse, les hommes sont obligés de choisir entre l'Agneau et la Bête, de même le moment approche où il faudra choisir entre l'esprit de sacrifice et la force, entre le Christ et Moloch.

D'un côté l'on nous dit :

« Bienheureux les doux...

« Bienheureux les pacifiques...

« Bienheureux les miséricordieux.

De l'autre :

« Bienheureux les forts...

« Soyez durs...

D'un côté, est N. S. Jésus-Christ et son cortège de saints, de martyrs et de vierges, depuis le diacre Etienne, jusqu'à l'Abbé Vianney, curé d'Ars en passant par le Séraphin d'Assisses, Saint Louis, roi de France et Jeanne la lorraine, la suppliciée de Rouen.

De l'autre, voici la cavalcade de tous les tyrans, de tous les conquérants, avec leur bruit de ferraille, de canons et de chaînes, de Nemrod à Bonaparte et à Bismarck, sans oublier César, Attila et Gengis-Khan.

D'un côté, l'Amour qui se donne et se sacrifie tout entier.

De l'autre, la Brutalité qui soufflette un Pape, ou s'écrie : « La Force prime le Droit. »

Entre les deux, il faut choisir, car, a dit le Christ, notre

maître : Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. »

Mais les fidèles de l'Amour seuls connaissent la véritable paix intérieure, et attendent dans la joie l'issue de cette lutte antique et incessante.

C'est qu'ils savent que Dieu est Amour, qu'il est plus fort que la Force et la Haine, et que tôt ou tard les tenants de la force doivent prendre en vaincus le chemin de Canossa ou de Ste-Hélène.

CARL DE CRISENOY.

LES REVUES

RELIGION, PHILOSOPHIE

Dans la revue romaine *Ultra*, le professeur GIULIO BUONAMICI commence une étude sur Paracelse. Il l'appelle « le premier des hommes nouveaux ». et le montre un peu comme un Galilée.

Pour son étude, M. Buonamici annonce qu'il se servira, des travaux récents d'Hartmann, Freval et René Schwæblé. Il eut suffi peut-être de se servir des textes de Paracelse.

Il y a d'ailleurs sur le savant Bombast plus d'une étude à faire et l'on attend encore le travail définitif qui montrera le rôle exact de Paracelse dans la création de la médecine moderne.

—

La revue qui a publié *la Ville des Expiations* de BALLANCHE doit signaler l'article, paru dans les *Documents du Progrès*, que M. Erich Lilienthal, de Berlin, consacre à « la Forge d'âmes » de Redhill.

Les enfants condamnés en Angleterre, sont envoyés à Redhill, dans le Surrey, pour être « élevés ».

A Redhill, pas de grilles, pas de portes fermées. C'est l'amour qui forge les âmes. Le paysage est souriant et l'enfant sort de la misère londonienne. Il s'éveille. On le conduit aux champs pendant six mois. Il devient un bon petit gars aux joues rouges qui pendant une demi-année n'a ni entendu de jurons, ni reçu de coups. Puis il apprend un métier.

Ainsi 92 0|0 des petits condamnés arrivent à se créer des situations honorables. C'est là, dit M. Lilienthal, un résultat infiniment supérieur à ceux que donne l'école primaire.

Ballanche eut aimé la forge d'âmes de Redhill.

—

La Raison catholique : A. PERROT : *Jeanne d'Arc fut-elle martyre* ? La question est de savoir si elle est morte pour ne pas commettre une action qui n'est pas conforme à la religion ou parce qu'elle a fait une action conforme à la religion et interdite par un tyran. » Pour répondre oui, on a recours à l'épisode des habits masculins qu'elle dut reprendre pour éviter d'être violée par ses gardiens.

— Dans le même périodique M. Gratien donne des explications allégoriques de l'Evangile. Exemple :

Le lac de Tibériade est l'emblème du monde, avec ses alternatives de calme et d'orage ; une barque de pêcheurs, celui de l'Eglise ; la capture des poissons figure la conquête des âmes, et une tempête apaisée par sa voix, la sérénité qu'il ramène en notre cœur troublé. Tout se transfigure et s'agrandit. Le monde entier semble entrer dans ce petit horizon palestinien, comme en réalité il se réflétait dans la pensée de Jésus.

—

L'Echo du Merveilleux : enquête de JULES BOIS sur le merveilleux ; bon article de démarquage sur le merveilleux bulgare ;

—

L'Initiation : Les histoires du petit ourson astral qui appartient au médium Jean Gouzik ; Les écoles occultes et la franc-maçonnerie par X... (X... déduit de ce qu'on a trouvé gravés en Egypte des signes employés depuis par les francs-maçons, que « la maçonnerie actuelle est la fille archimillénaire des antiques religions. » C'est galoper un peu vite en raisonnement) ; *Le Spectateur*, revue de critique : étude sur les noms des stations du Métropolitain (!)

—

Littérature

Des vers à lire : FAGUS : *l'enfer de l'Athée* (dans *Pan*) ; SÉBASTIEN CHARLES LECONTE : *Les 26 lettres de l'Alphabet* (dans *le Beffroi*.

Là haut, l'immensité pleine d'astres, muette
Prolonge son silence éternel, ignorant
Qu'ici-bas, formidable ainsi qu'elle, et plus grand,
L'Esprit des vingt-six lettres noires l'interprète,

La Phalange : GUY LAVAUD : *A. Francis* VIELÉ-GRIFFIN ; etc...

—

Mercure de France : (16 juin) : *la captivité d'une langue, le polonais* par M.-A. LEBLOND, émouvant par le récit des tortures infligées aux petits polonais par les instituteurs prussiens. — EMILE BARRÉ : *la généalogie définitive de Leconte de Lisle.*

(1er juillet). — Une remarquable et attachante nouvelle sud-africaine de H. A. GONOD : *A l'Ecole de la Circoncision.* Les Cafres avaient échappé à Loti et à la littérature. M. Gonod les exploite à leur tour. Cela nous fait un monde de plus, pour rêver. — RICCIOTTO CANUDO : *Gabriele d'Arrunzio et la Vie Moderne.*

—

Des Nouvelles : *La Revue des Lettres et des Arts* : HIPPOLYTE SCHEFFER : *Les passiflores* : *Pan* : *Passer*, par ALEXANDRE MERCEREAU (c'est une excellente et outrée physiologie du citadin) ; *Le Beffroi* : THÉO VARLET : *L'étrange aventure* (Théo Varlet a-t-il fait de l'occultisme ? Sa nouvelle est, dramatisé, le récit des deux morts successives d'un homme)

—

L'écho bibliographique du boulevard : enquête d'André Billy sur l'Evolution actuelle du roman.

—

Une nouvelle revue a paru : *La Vogue Française*. (C'est le genre : *Hommes du Jour*, en plus littéraire.

—

Et, vite, un petit catalogue des meilleures articles auxquels il faut renvoyer les curieux de choses intéressantes :

La Société Nouvelle : MAURICE KUVEL : Baudelaire à Bruxelles (le séjour à l'hôpital de la rue des Cendres).

La Revue Française : R. DE BETTEX : *Mme de Ségur*.

La Jeune Wallonie : Pages de France ; extraits d'œuvres de poëtes du Haut-Languedoc.

La Flamme : *Combats*, par EUGÈNE MONTFORT (histoire banale mais bien contée.)

Les Rubriques Nouvelles : *Le pur* style Louis-Philippe, par ANDRÉ BILLY. (Sur les écrivains de ce temps-là, cette phrase ci : « Ecrire était pour eux un passe-temps, une attitude, une élégance, une manière de se singulariser et de briller, rien de plus. Ne nous hâtons pas trop, pourtant, de dire que leur mentalité était vulgaire. Je crois plutôt qu'elle était nulle... »

—

Autres revues reçues : *Arlequin*, *le Thyrse*, *la Renaissance contemporaine*, *l'Ile Sonnante*, *Propos*, *la Coopération des Idées*, *les Flèches*, *le Feu*, *Revue du Spiritualisme Moderne*, *la Critique Indépendante*, *Le Centaure*, *les Actes des Poëtes*, *Ombres et formes*, *l'Hexagramme*, *Belgique-Athénée*, *Revue bibliographique belge*, *les Pages Modernes*, *Le jardin de la France*, *Filosofia della Scienze*, *l'Action Française*, *Ultra*, *Luce Ombra*, *l'Occident*, *l'Alliance spiritualiste*, *etc...*

FERNAND DIVOIRE.

———

INFORMATIONS

On poursuit le projet en divers milieux littéraires et régionalistes d'élever dans un jardin de la mystique ville du Puy un monument d'ailleurs fort simple à la mémoire de deux poètes du Velay : Olivier Calemard de La Fayette (1877-1906) dont il a été longuement question dans notre dernier numéro et son aïeul Charles Calemard de La Fayette (1815-1901) qui, entre de nombreuses et très élevées productions, fut surtout l'auteur de ce *Poème des Champs*, consacré par un des retentissants *Lundis* de Sainte-Beuve et dénommé « les Géorgiques françaises ».

Le Comité de patronage est ainsi composé :

MM. Maurice Barrès, de l'Académie Française, Pierre de Bouchaud, Charles Brun, président de la Fédération Régionaliste Française ; Joseph Denais, secrétaire général honoraire de l'Association des journalistes parisiens; Auguste Dorchain, Emile Faguet, de l'Académie française, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Paul Fort, directeur de *Vers et Prose* : A. Gazeau, proviseur du Lycée Condorcet, René Ghil, Pierre de Nolhac, conservateur des Musées de Versailles et des Trianons ; marquis de Panat, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, Charles de Pomairols, Pierre Quillard, Henri de Régnier, de l'Académie française ; Eugène de Ribier, directeur de la *Revue des Poètes* et de la *Veillée d'Auvergne*; Edouard Schuré, Alfed Vallette, directeur du *Mercure de France*, Emile Verhaeren, Francis Viélé-Griffin, Ern. Zyromski, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

Les souscriptions sont reçues par MM. Pierre Fons, *14, rue Mayet, Paris (VIe) et* Ulysse Rouchon, *20, Boulevard Alexandre-Clair, Le Puy en Velay (Haute-Loire).*

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. Daniel-Chambon, St-Amand (Cher).

Vulliaud

Etudes d'Esotérisme catholique

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

Au moment où la foi subjective cherche à s'élever sur les ruines de la tradition dogmatique et pense légitimer sa chimérique tentative au nom d'une critique prétenduement scientifique, il importait assurément de montrer qu'en réalité la science est de nos jours mutilée. Aussi avons-nous rappelé (1) que le Livre Sacré d'une Religion, et du Catholicisme nommément, ne contient pas tous les éléments de la Foi et qu'il faut tenir compte, ce que les contemporains ont oublié, de la Tradition orale. *Traditum est*, telle est d'abord la maxime religieuse et non pas *scriptum est*.

En même temps que nous, un auteur étudiait *le problème religieux en face de la critique* et, à son insu puisque nos publications sont simultanées, nous contredisait. Il écrivait dans un dernier numéro du *Mercure de France* (2) : Dire qu'il ne faut pas tout demander aux documents écrits, qu'il faut aussi, dans la détermination des *vérités dogmatiques*, tenir compte de la tradition orale et vivante, c'est assurément donner une réponse excellente dans le système catholique, mais qui n'aurait pas beaucoup de prise sur la critique. Celle-ci professe en effet de ne connaître que les textes et les documents. C'est par l'examen et l'analyse de ces textes qu'elle construit ses théories et dégage ses conclusions. En dehors des textes qui fondent l'objectivité de la science, elle ne voit qu'élaborations subjectives, changeantes et réformables selon les opinions individuelles, et dès lors forcément arbitraires. Elle pourrait donc répondre que le recours à la tradition orale est un simple expédient d'apologétique, tendant uniquement à servir les besoins d'une cause, à sauver une thèse qu'on ne peut pas justifier par des procédés scientifiques. Que les théologiens emploient la tradition comme partie intégrante de leur synthèse doctrinale, c'est leur droit, puisqu'ils s'adressent à

---

(1) V. *Les Entretiens Idéalistes* du 25 janvier 1910 : *Le Modernisme et l'Esotérisme catholique*.

(2) 1er mars, p. 59, sous la signature de M. l'abbé Ermoni.

des esprits qui reconnaissent la légitimité d'un tel critérium. Mais ils n'auraient que peu de chance de l'imposer à la critique, qui ne vit que de documents et qui se refusera probablement à admettre, pour fixer le dogme, ce qu'on voudrait lui imposer précisément en vertu d'un principe dogmatique. »

Voilà donc, si l'écrivain que nous citons avait raison, notre thèse compromise. Nous verrons si le docte auteur juge bien. Et que propose-t-il pour convaincre d'erreur les négateurs d'aujourd'hui? « La véritable réponse, dit-il, se trouve dans la théorie du développement des dogmes, qui a définitivement pris place dans la théologie catholique, et que la critique elle-même a suggérée, mais en la défigurant. » C'est ici l'argument volontiers donné depuis que Newman a été acclimaté en France. Seulement nous n'hésiterons pas un seul instant à déclarer que la doctrine du développement est, elle aussi, un expédient, car le célèbre cardinal le dit en propres termes, quitte à justifier sa théorie qu'il appela d'autre part une « hypothèse avancée ». Mais nous admettons le « développement », comme nous restons séduits par la mise en valeur de la « tradition orale » ou de la « discipline de l'arcane » et nous donnons le pas à la seconde réponse — la tradition orale — sur la première — le développement —. En effet, qu'affirme encore Newman: « nous avons dit qu'un développement fidèle conserve l'*idée essentielle* du sujet d'où il émane, et qu'au contraire une corruption le perd ». Le problème est donc remis en question puisque la critique contemporaine prétend, s'il est vrai qu'elle admet l'hypothèse, que le développement n'a pas été fidèle. Ouvrons les ouvrages des adversaires au catholicisme, que disent-ils? Ils accusent précisément le catholicisme d'avoir transformé, — par le fait même de son développement, — au cours des âges le Christianisme primitif. N'opposent-ils pas un Christianisme de leur façon, qu'ils ont l'ambition de retrouver à l'origine de notre ère, du Catholicisme moderne? Du reste, qu'est-ce que le développement, n'est-ce pas en somme la lente fixation littérale de la tradition orale? Relire saint Vincent de Lérins. Voilà pourquoi nous inclinons à l'étude de la loi orale, parce qu'elle peut être scientifique. L'opposition est bien entre les croyances des temps apostoliques et celles de nos jours actuels. Donc, il faut les confronter. L'argument du développement doctrinal frappera-t-il mieux que celui de la tradition orale lorsqu'il s'agit de l'expression théologique proclamée à Ephèse: θεοτοκος, alors qu'il est préférable de nous assurer que ce dogme était, comme l'assure Théodoret, d'apostolique tradition?

Hier, Calvin déclarait dans son *Commentaire sur Saint*

Jean, que les Anciens avaient abusé de ce texte : *Mon Père et Moi nous sommes un*, quel argument pouvait-on lui opposer autre que celui de l'universel consentement de l'Eglise, c'est-à-dire de la Tradition. Aujourd'hui, arrêtée par la différence entre les synoptiques et le quatrième Evangile où se trouve décisive la *formule* sur la consubstantialité du Fils et du Père, la critique rejette l'historicité de l'écrit johannique. Sera-t-elle fondée en sa négation si des notions positives lui sont fournies sur le caractère des synoptiques et celui de cet Evangile qui ne devait pas être publié ?

Les Sociniens jadis accusaient les Catholiques d'avoir au Concile de Nicée transformé la Foi prêchée par les Apôtres. De même actuellement, l'accusation reste entière chez les négateurs que la doctrine du Christ est embarrassée, étouffée même, par des efforts successifs que l'Ecriture ne justifie pas. Notre opinion garde donc sa force. Il est d'une immédiate importance de mettre au jour le principe de la tradition, sans exclure du reste d'autres principes, car l'apologétique n'est pas asservie à d'uniques recettes et d'étudier cette tradition à sa source. Elle garde sa force parce que l'examen peut s'en faire encore une fois par le procédé scientifique et c'est en quoi, il est injuste de dire que le recours à la tradition est un expédient. Un tel travail demande qu'on fouille dans le même champ que les critiques indépendants, les origines ; qu'on emploie d'identiques méthodes, la consultation de l'histoire. Qu'importe l'argument du développement aux échos qui répètent Arius, à ceux qui ruinent le Catholicisme au nom de la lettre évangélique.

La critique ne vit que de documents ! Elle n'en consulte pas assez. En vertu de quelle science rejette-t-elle une partie de l'érudition, celle qui s'érige contre ses conclusions ? La « critique moderne », la « science positive » n'avance pas un mot, dit-on, qui ne soit appuyé de textes et de documents. Sur quels titres positifs les « grands savants » se sont-ils appuyés pour affirmer l'existence d'un Proto-Evangile ?

Loin de répugner à l'étude des textes, des documents, des origines, nous ne venons déplorer qu'une chose, c'est qu'on les scrute mal. Historiens, nous devons l'être, mais pleinement ; exégètes, nous devons l'être, avec pénétration. L'Ecriture est souvent obscure, mystérieuse, elle a tous les charmes du mystère et n'éprouve-t-on pas plus de plaisir à découvrir le secret des Ecritures qu'on y a pris davantage de peine ? Notre esprit s'éclaire à l'analyse des mots, à leur

analyse que nous appellerons hiérologique (1). On doit chercher la raison de l'emploi des mots, comme on doit chercher la diversité de leurs sens. Les mots, il faut les étudier dans leur acception intérieure et de même par rapport à l'époque où ils ont été employés, en considérant les lieux où ils ont été prononcés. Exemple : Clément d'Alexandrie déclare que St Paul se conforme aux mystères secrets qui sont la source des mystères grecs, ne devons-nous pas alors lire ses prédications dans les cités où les mystères florissaient en rapport avec les termes mystériaux de la Grèce. Puis, consulte-t-on, par *information directe*, car l'érudition est trop souvent de troisième ou quatrième main, les leçons des anciens docteurs ? Interrogeons, comme il convient, les textes historiques, les documents positifs, l'orthodoxie peut-elle refuser une enquête dont les résultats doivent tourner à la justification de ses affirmations séculaires ?

Saint Paul ne peut être profondément étudié et compris qu'en fonction de sa culture hellénique et hébraïque. Son langage, son mode de penser, et celui de la célèbre école d'Hillel et de Gamaliel, conforme au langage du Talmud. Dans sa manière de citer l'Ecriture, on retrouve chez lui les formules en usage dans la littérature talmudique, haggadique, targumique, midraschique et cabalistique. De même, la philologie constate l'harmonie des termes qu'il emploie avec ceux des mystères d'Eleusis (2). Sa méthode d'exégèse est celle des Rabbins.

Comment saisir la pensée de St Paul lorsqu'il dit que les femmes doivent être voilées dans les assemblées « à cause des anges » si l'on reste étranger à l'érudition rabbinique (3).

Evidemment, il faut en quelque manière revivre les premiers moments du Christianisme, apprendre ses modes d'enseignements. Nous avons avancé que le procédé d'énonciation dogmatique fut pendant les premiers siècles celui de l'Initiation successive, qu'il y avait en un mot un exotérisme et un ésotérisme dans la religion chrétienne. N'en déplaise aux historiens, on trouve incontestablement le vestige de la « loi de l'arcane » à l'origine de notre religion,

---

(1) D'après Hœhne le mot ἐρᾶν qui signifiait chez les païens l'amour sensuel n'existe pas dans le *Nouveau Testament*. On employait celui d'ἀγαπή.

(2) On peut en dire autant pour d'autres écrivains sacrés.

(3) Les hébraïsants peuvent consulter le *Bereschit Rabba*. Par. XVII. Est-il nécessaire de dire que nous ne cherchons pas à faire passer St Paul pour un rabbin influencé seulement par Jésus.

aussi lorsque les négateurs contemporains ne craignent point de prétendre que le Christianisme, tel qu'il est devenu, n'a qu'un rapport éloigné avec ce qu'il était primitivement, cela revient à déclarer que ce changement s'est accompli dès les temps évangéliques, que la transformation a été opérée par ceux mêmes qui popularisaient la Foi chrétienne. L'absurdité de cette proposition se dégage de la contradiction qu'elle renferme.

Pour bien saisir clairement l'enseignement doctrinal de la Révélation Chrétienne, il faut admettre, comme nous y avons précédemment insisté, le double degré de la prédication évangélique. La loi qui ordonnait de ne révéler les dogmes qu'aux Initiés se perpétua assez longtemps pour que les plus aveugles et les plus réfractaires puissent en surprendre les traces indéniables (1). Sozomène, un *historien*, écrit à propos du Concile de Nicée qu'il voulait tout d'abord en rapporter les détails « afin de laisser à la postérité un monument public de vérité ». On lui conseilla de taire « ce qui ne doit être connu que des prêtres et des fidèles ». La « loi du secret » par conséquent se perpétua, en certains lieux, après l'universelle divulgation conciliaire du Dogme Elle se perpétua non seulement par les exigences de la discipline, mais encore par la prudence des mœurs. St Basile dans son ouvrage sur *la vraie et pieuse foi* raconte qu'il s'abstenait de se servir des termes de Trinité, de consubstantialité qui ne se trouvent pas dans les Ecritures, disait-il, quoique les choses qu'ils signifient s'y trouvent. Mais enfin, par quelle sorte de cécité les prétendus fouilleurs de documents sont-ils frappés ? Comment se fait-il que leur curiosité ne soit point piquée lorsque, lisant les écrivains — s'ils les lisent ! — ils tombent sur des passages du genre de celui, par exemple, où Tertullien, contre Praxéas, dit qu'il ne faut, à mots clairs, parler de la Divinité de Jésus-Christ et qu'on doit appeler le Père *Dieu* et le Fils *Seigneur* ? Pourquoi les critiques, amateurs de vieille littérature chrétienne, ne cherchent-ils pas la raison d'un langage vraiment singulier, à ne juger les choses que sur leur seule apparence déjà ; de telles locutions, habituelles, ne semblent elles point comme les indices d'une convention puisque cette formule de langage réticent se retrouve chez tous les auteurs des premiers siècles, qu'elle est d'application canonique. A ne point vouloir connaître le sens de ces expressions mystérieuses, rituelles, on s'inquiète et l'on s'interroge si les

(1) Newman n'a pas connu toutes les ressources qu'on peut tirer de la « doctrine orale » parcequ'il semble avoir ignoré son existence en des âges très éloignés des origines. V. l'introduction de son histoire du développement.

tendances de la critique moderne, historiques ne sont point *a priori* négatrices.

La primitive discipline du christianisme comportait une séance d'examen où les *compétents* (ceux qui demandaient le baptême) étaient admis à l'élection. Cette séance était appelée le *scrutin*. On décrivait un signe de croix sur les oreilles du catéchumène en prononçant : *Ephpheta*, ce qui faisait nommer la cérémonie le « scrutin de l'ouverture des oreilles ». Les oreilles étaient ouvertes à la *réception* (cabâlâh), à la *tradition* (παράδοσις) des vérités divines. A quel motif faut-il attribuer les erreurs contemporaines ? Au « mystère de l'ouverture » (apertionis mysterium) qui n'est point opéré, c'est-à dire à l'enseignement religieux qui n'est pas assez développé, ou les oreilles se sont-elles refermées volontairement ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que les défenseurs officiels du dogme se contentent vraiment d'une pauvre science.

Le problème synoptico-sjohannique qui passionne les exégètes actuels ne peut se résoudre qu'en rappelant l'existence du double enseignement (1), exotérique et achromatique, historique et théologico-mystique. Les synoptiques s'étaient plutôt appliqués à montrer l'humanité du Christ, c'est pourquoi St Jean composa son Evangile spirituel. Il l'écrivit sollicité qu'il en fût (2) contre les erreurs du Gnosticisme surtout. Cet évangile ne faisait point partie du KHROYGMA, (type de la prédication évangélique) (3) ; son transcendalisme n'aurait pas été saisi par les intelligences inférieures du peuple, sa sublimité ne pouvait être comprise que par les lettrés, les philosophes, les initiés aux doctrines théurgiques, les esprits d'élite rationnelle.

La méthode d'écriture chez les synoptiques est surtout parabolique. Cet enseignement a pour objet au surplus d'exercer la subtilité intellectuelle des auditeurs, s'il a été pris aussi dans le but de cacher certaines vérités. Son intérêt, d'après Lisco, réside en ce que les paraboles sont simples et profondes pour les hommes de pensée (4). Jésus-Christ n'enseigna point par mode abstrait, il usa beaucoup de la méthode parabolique ; quelquefois, divin mystagogue, il expliquait lui-même le sens de la parabole. C'est ainsi qu'il

---

(1) Quand il s'agit de double enseignement, le lecteur doit omprendre double degré de l'enseignement.

(2) Au reste pour les autres évangélistes il y eut aussi un motif occasionnel.

(3) Ce type de prédication fut oral.

(4) Sur l'enseignement parabolique on peut consulter : Salmeron, Unger, Greswell, Trench, cardinal Wiseman, Gœbel, etc., etc.

y a une théologie parabolique. Elle faisait partie de ce patrimoine que Théodoret appelle dans la Préface de son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* l' « hérédité paternelle » ce qui signifie la transmission du sens qui s'applique à l'interprétation des Ecritures.

Le dogme, en sa partie divine, constituait la révélation réservée aux Initiés, sous « la discipline de l'arcane ». Tentzelius prétendait faire remonter l'origine de cette « loi du secret » à la fin du IIe siècle. Le témoignage de tous les écrivains ecclésiastiques des premiers temps du christianisme le contredisent. Emmanuel à Schelstrate, bibliothécaire du Vatican, la constatait avec raison aux siècles apostoliques (1). En réalité, le mode ésotérique de transmission des vérités divines et d'interprétation des textes existait chez les Juifs comme chez les Gentils, puis enfin parmi les Chrétiens Il est universel et perpétuel.

Si l'on s'obstine à ne pas étudier les procédés initiatiques de Révélation, on ne parviendra jamais à avoir une intelligente assimilation subjective du Dogme. Les liturgies antiques ne sont pas assez mises à contribution, et de même l'érudition hébraïque est absolument négligée. De part et d'autres les ténèbres sont épaisses. L'illustre hébraïsant de Cambridge, Lightfoot, affirmait justement l'utilité de cette érudition pour bien comprendre les nouvelles Ecritures.

Nous venons de déclarer que le procédé ésotérique d'Initiation religieuse fut perpétuel et unanime. Remontons le cours des siècles.

C'est une chose qui passe trop inaperçue qu'il n'y a qu'UNE religion et que ce que nous désignons sous le nom de religion chrétienne remonte à l'origine des siècles et, d'autre part, qu'une seule loi constante préside à l'évolution de la Révélation. Chez les Hébreux, comme chez les Gentils, disions-nous, il y eut un dépôt occultement gardé de certaines vérités en raison de ce que la masse populaire était incapable de supporter le poids de leur révélation ; d'autres traditions également transmises par voie orale étaient généralement connues. Le Nouveau-Testament est rempli de faits inexplicables sans le recours à la « loi orale », Jésus Christ en appelle souvent aux Prophètes, à Moïse lorsqu'il s'agit d'un dogme fondamental. « Si vous croyiez Moïse, dit-il, vous me croiriez aussi. » (2) A Emmaüs il

(1) V. *Disciplina arcani*. Imprimé à Rome en 1685.

(2) Quelques esprits opposent Jésus à Jéhovah, Wagner par exemple, l'auteur de Parsifal. Comment expliquent-ils alors cette fréquente référence de Jésus au magistère de Moïse ? Comment admettent-ils même, sans contradiction, la mission du Christ qui est venu « accomplir la Loi » ?

cite encore l'autorité de Moïse sur la nécessité de ses souffrances pour entrer dans la gloire (Luc XXIV, 26) et cependant Moïse n'en parle pas. Donc tradition orale. L'observation est du Cardinal Wiseman.

Le même auteur observe que la doctrine de la Régénération (1) qu'un « docteur en Israël » devait connaître n'est pas enseignée dans les livres de l'ancienne Loi. L'expression « naître de nouveau », rapporte-t-il d'après le très docte Windischmann, signifie en langage mystique des Pharisiens eux-mêmes, « l'action de devenir prosélytes ». Cette expression est employée par les Brahmanes pour indiquer ceux qui embrassent leur religion.

La foule des Juifs ne connut d'abord que la « Loi » de Moïse. Et le dogme évoluant, certains livres, malgré leur antériorité à Moïse, ne furent insérés dans le canon hébraïque qu'en des temps postérieurs. David publia des Psaumes déjà chantés par les Patriarches, les livres de Salomon ne furent connus qu'au Temps d'Ezéchïas.

Avant leur incorporation dans le canon des Ecritures sacrées, les dogmes y contenus, n'étaient connus que par des Sages. Ils faisaient partie jusque là de la tradition, de la Cabale. Un écrivain de grand savoir, Molitor, remarque très justement : « Si les Juifs n'avaient pas connu par « cabale » certaines des plus hautes vérités, il s'en suivrait que le peuple de Dieu réduit à sa science monothéistique, eût été moins avancé que les païens dont la théosophie renfermait implicitement (quoique mêlés et confondus avec de graves erreurs) les mystères de la Trinité et de la Rédemption, tandis néanmoins que la Providence ne devait lui laisser aucun moyen d'excuse ». Et de son côté, Gioberti, une des gloires de la philosophie tant méconnue de l'Italie contemporaine, reconnaissait que sans l'admission d'une doctrine achroamatique, le Judaïsme est en grande partie inexplicable.

Cependant, il n'est pas permis d'identifier les deux lois de l'arcane, la Juive et la Chrétienne. Voici pourquoi : dans ia première les secrets mystériaux n'étaient pas confiés à tous, loin de là, puisqu'ils ne l'étaient pas même au commun des docteurs, tandis que sous la loi chrétienne, s'ils étaient réservés aux Initiés, tout le monde était invité à se faire initier, sous conditions requises.

D'autres raisons, mais il n'est point nécessaire de les indiquer ici, éloignent toute idée de confondre les deux pro cédés arcaniques.

L'exégèse actuelle délaisse l'érudition hébraïque, et c'est

(2) Le texte évangélique porte exactement le mot de Palingénésie.

là un de ses torts. M. Renan a appelé l'attention sur le Talmud. Il eût été préférable, quoique le Talmud ne soit pas, en effet, complètement négligeable, de proposer l'étude des Livres targumiques et cabalistiques. Ils peuvent être d'une grande utilité pour l'explication des Ecritures, anciennes et nouvelles. La tradition ésotérique des Juifs offre une multitude de rapports avec les données de la foi chrétienne, ses rites et son symbolisme (1). Origène dit que les premiers chrétiens empruntèrent leurs explications aux allégories hébraïques. Les noms de *Porte d'Ivoire, Tour de David, Maison d'or* ne sont interprétables que par la Cabale et de même le symbole de la *Vierge couronnée de douze étoiles*, l'Apocalypse n'est lisible qu'à ce flambeau. La négligence apportée à l'étude des Targums, des Midraschims et des Livres cabalistiques pour l'intelligence de la Doctrine Chrétienne qui remonte aux premiers âges du monde tient à ce qu'on semble considérer le Christianisme comme une nouvelle religion. Sa supériorité sur l'ancienne alliance ne constitue pas une distinction essentielle. Il n'y a qu'une Religion.

Cet appui trouvé chez les Hébreux était recherché par les Pères de l'Eglise, comme ils avaient le souci de montrer l'accord entre les anciennes et les nouvelles Ecritures : « Un hébreu me l'a rapporté » disaient-ils, ou bien « ce jugement est celui des Hébreux. » Les docteurs les plus instruits à l'époque contemporaine de Jésus Christ passèrent au Christianisme : Siméon, Nathanaël, Nicodème, Gamaliel dont le nom figure avec celui de son fils Abibon au martyrologe de l'Eglise.

Mais rien n'est plus capable de susciter l'étonnement que de trouver l'expression catholique « mystère de la foi » dans le livre *Zohar*. On sait qu'au moment de la consécration le prêtre prononce ces paroles : « Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang, de l'alliance nouvelle et éternelle, le MYSTÈRE DE LA FOI, qui sera répandu .. » J. Kreuser dit que cette parole « le Mystère de la Foi » qui a été primitivement ajoutée aux paroles de l'Evangile est inconnue d'origine. Il est singulier de la trouver dans un livre composé de fragments qui remontent, pour certains, à la plus haute antiquité. Mais nous devons nous souvenir que plusieurs liturgies juives ont été chrétiennement continuées et certaines expressions en ont été gardées, « Calice de bénédiction » en est une. C'était la coupe de vin de la célébration pascale, on la bénissait, comme dit le *Zohar*, de la bénédiction dont le Fils de

(1) Une confrontation avec les dogmes et les liturgies païennes a aussi sa valeur.

l'homme bénit le Saint, Béni soit-il, car c'est le Mystère de la Foi.

Il est de la plus haute importance, nous le répétons, de suivre le passage de l'Ancien Testament au Nouveau. On juge trop généralement que le Christianisme est une rupture avec le Judaïsme. Cette erreur provient de la fausse gnose. Le Christianisme n'est que l'accomplissement de la Loi et non son abolition.

Aussi retrouvons-nous une similitude d'enseignement et une identité d'expressions qui s'expliquent parfaitement. « C'est une tradition, n'en demandez pas davantage » disaient les Pères de l'Eglise. « C'est une tradition de nos Sages », disaient les Docteurs de l'Ancienne Loi. Cette tradition est ce que la théologie chrétienne appelle la PATROPARADOSIS (ce qui est transmis par les Pères). Que de choses transmises par la tradition orale : le signe de la croix n'est pas plus indiqué par l'écriture que l'attitude du Chrétien tourné vers l'Orient pour prier. Les apôtres et les Pères ont conservé dans le secret et le silence la « Majesté des Mystères », St Denys l'Aréopagite a cherché avec affectation l'emploi des mots obscurs ; comme le Christ affectait de s'appeler le « Fils de l'Homme, il appelle le baptême : *l'initiation à la Théogénésie*. Nous voyons dans cette habitude de s'exprimer une preuve d'authenticité de cet auteur.

La discipline de l'arcane a été très légitime Les prophètes et le Christ lui-même n'ont pas révélé les divins arcanes avec une clarté qui les rendît compréhensibles à tous. Comme le Sauveur avait parlé en paraboles à l'exemple de la prophétie et de la loi qui avaient été données en mode allégorique, les Evangélistes en agirent de même. Aussi ne devons-nous pas entendre les discours du Sauveur d'une façon charnelle, mais en approfondir le sens caché par une recherche qui en soit digne, et avec toute la pénétration dont notre esprit est capable. C'est pour nous un devoir, non d'entendre la parole divine d'une manière superficielle, mais d'appliquer notre intelligence au sens caché de sa pensée. Au sens littéral de l'Ecriture, celui qui en est le corps, s'ajoute celui qui en est l'âme et l'esprit. Le premier correspond à la foi du simple fidèle. Le sens allégorique suppose une foi perfectionnée et correspond à la gnose.

Les Anciens entendaient par gnose la « connaissance supérieure ». Le Christ reproche aux Scribes et aux Docteurs de la Loi d'avoir dérobé les « clés de la gnose ». L'apôtre demande que le fidèle grandisse dans la « grâce et la gnose » de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu donna, après sa résurrection, la science de la gnose à Jacques le Juste, à

Jean et à Pierre, ceux-ci la transmirent aux autres apôtres et les autres apôtres aux 70 disciples.

Nous n'insistons pas aujourd'hui sur la gnose, c'est-à-dire la connaissance supérieure de la Foi chrétienne, nous promettant de développer peu à peu ces études, et peut-être nous déterminerons-nous à spéculer sur les *finalismes* de la Religion catholique, quoique nous y soyons peu incité par l'inquisition de l'opinion plus redoutable que l'inquisition juridique.

Mais enfin, il nous sera bien permis de regretter que les théologiens et les éxégètes ne consentent pas à se débarrasser des liens d'une science toute superficielle. Actuellement les Pères de l'Eglise sont davantage étudiés, c'est déjà quelque chose, mais les savants les plus renommés leur prêtent de singulières opinions, et justement parce qu'ils ne sont pas initiés à la lecture de ces hommes au subtil langage. En maintes occasions, il serait préférable qu'on se contentât de donner au public de bonnes traductions. C'est bien une honte, une flétrissure pour la science catholique que les traductions ou tout au moins les éditions des fondateurs de la Pensée chrétienne ne soient pas vulgarisées. La négation triomphe, se plaint-on, mais à vrai dire les négateurs s'en donnent la peine. Des vingt millions de francs se sont dépensés pour que le peuple fût à même de connaître facilement les Voltaire, les Rousseau et les Volney.

Il serait donc de la plus haute importance de comprendre le lexique canonique et patristique. Sa subtilité aidera à saisir les *rationes mysterii*. Le mot n'est que le revêtement de la pensée, c'est la pensée qu'il faut appréhender. Les modernes ne s'attachent pas à l'étude des modes expressifs chez les théologiens antiques et dédaignent, par le fait de leur ignorance, l'érudition extérieure qui pourrait éclairer les doctrines. Il faudrait enfin avoir la science des *Théologismes* et des *Curiologismes*.

Donnons pour finir un exemple de la manière que nos savants ont de lire les Pères.

Mgr. Duchesne, alors qu'il professait à l'Institut catholique de Paris, apprenait à ses élèves que St Ignace était partisan de la génération (προέλευσις) temporelle du Verbe, parce que ce Père dit que le Verbe a été proféré *après le silence*. M. Duchesne trouva un contradicteur qui lui était évidemment supérieur dans la querelle au sujet de l'orthodoxie des Pères. Ce docte lui répondit que le *silence* dont parle Saint Ignace n'a existé que *quoad nos et non quoad Patrem*. Et cependant ce n'est pas là encore la vraie signification du langage de St Ignace. En effet celui-ci dit : le *Verbe éternel qui ne sort pas du silence*, c'est-à-dire de

l'éon que la Gnose appelle ΣΙΓΗ (silence). Tout s'explique. L'ancien écrivain réfute en somme certaines erreurs de la gnose hérétique. Le texte patristique devait donc être compris en rapport avec les doctrines erronées du temps où il fut écrit, et non d'après l'insuffisante pédagogie dont s'enorgueillit à tort notre époque. Nous avons cherché un exemple chez le savant d'une grande célébrité ; que penser des autres ?

Paul VULLIAUD.

ÆTHERIS UMBRA

A Edouard Marye ;

A l'Ami, au Poète, qui, jadis, avec moi, là-bas, où meurent les continents, où règnent les flots, où trônent les étoiles s'enthousiasma des beautés augustes de la Nuit sacrée, affectueusement je dédie ces pages.

J. G.

PROLOGUE

Ors et pourpres mêlés, le soleil glissait vers l'océan dans une apothéose. Ses flammes, traversant les vapeurs d'orage que ce jour de juillet avait amoncelées sur la mer, entraient à larges jets dans la crique pour venir embraser les falaises de granit rose. Massives, farouches, solennelles, les grandes murailles montaient droit de l'abîme, entassant leurs chaos, enchaînant leurs assises qu'entaillaient des briches formidables. Le flot, comme écrasé sous la buée qui fumait, mauve ou violette, de la vaste cave, les baignait de ses transparences d'émeraude, étouffant dans l'atmosphère stagnante des sanglots de cristal.

Au fond de la crique, face au couchant, dans un effondrement de roches, à ras le grand miroir liquide aux reflets apâlis d'argent et d'étain mystérieux, s'ouvrait une caverne. Le dernier rayon du soleil, s'y traînant, ensanglanta la nappe d'eau qui dormait sur son seuil. Alors, de l'antre éclairé soudain d'une grande clarté d'or, animant par son sortilège d'invisibles puissances, jaillit, subtile, l'onde de la Symphonie.

..... Et d'abord, sur une étrange consonance tenue en sourdine et planant au-dessus d'un rythme rapide mais tranquille comme le rythme de l'Aither au-dessus des abîmes avant le Premier Jour, ce fut, dans un frémissement continu, l'union pleine, intime mais monotone, de deux voix satisfaites de leur chant, n'en appelant aucune autre, ni pour la tristesse, ni pour la joie. Et pourtant, incomplète, leur expression demeurait ambiguë, tel le charme d'un archange glissant sur les espaces sans fin, en la volupté souriante de sa contemplation orgueilleuse.

Après un silence, comme lasses de se confondre, les

deux voix se détachant, commencèrent, timides, de mesurer leur intervalle, s'interrogeant, se répondant, s'enlaçant et s'aidant à descendre l'échelle des sons, se poursuivant au-dessous du rythme imperturbable, puis remontant ensemble au degré initial. Ainsi l'esprit, avant d'être captif de ses erreurs, plongé à sa guise vers les régions du Monde où les substances, d'être plus lourdes, rendent un son plus grave, puis revient d'un trait aux sphères plus vibrantes.

Déjà, dans leur vol obtéré coupé de pauses, se pressentait une aspiration confuse, une angoisse imprécise. Mais liées l'une à l'autre, comme le flanc d'un vase à l'autre flanc, le désir qu'elles enfermaient d'un plus large épanouissement s'écrasait aux fatalités de leur être, aux lois étroites et rigoureuses de leur nature.

Soudain l'une d'elles, s'enhardissant, redoubla son élan et, brisant la cadence, convia l'autre à l'imiter. Aussitôt, le joug de l'ordre brisé, s'affranchissant de la tyrannie primordiale, elles engendrèrent un nouveau mouvement par la vertu de leur volonté propre. Une autre vie, plus variée, plus riche, plus généreuse en ses promesses et en ses espérances, naquit de leur audace, de leur conquête de la Liberté.

Mais le rythme, se brisant pour s'étendre à son tour, précisa l'Harmonie, leur en rappelant le nécessaire appui. Renforçant sa vague, il voulut maîtriser cette nouvelle énergie, rejeter l'être naissant, étouffer ses désirs sous la Loi primitive. Superbe lui tint tête un cri dominateur. Alors, comme éveillées d'un lourd sommeil par le tonnerre de sa révolte, d'autres voix surgirent, se mêlèrent à la sienne. Ardentes, résolues, martelant leurs clameurs, elles hurlèrent leur enthousiasme farouche, leur titanesque défi, leur ivresse triomphante. Une majesté tragique plana sur leur tumulte. Profonds, anxieux, redoutables ; des silences hachèrent une montée d'accords.

... Et déferla, en lames sonores, l'océan magique de la symphonie.

— Torpeur languide des âmes avant leur naissance, flammes légères, fulgurations, étincelles du Feu créateur, inconscientes, sans besoins ni volontés, flottant au sein de l'Aither, bercées au rythme de son souffle comme les germes de la Bête au sein des eaux.

... Aspirations vagues, attractions lointaines, enfin irrésistibles. Naissance de l'Etre. Sortilège de la curiosité. Lutte entre le désir et la contrainte. Aube de la conscience. Révolte du désir trompé par l'ignorance contre l'Ordre et la Loi. Volupté de la désobéissance. Ivresse du « Moi »...

Soif d'une vie plus intense. Dédain tranquille de la menace qui gronde. Renoncement à la Paix, au Bonheur. Consentement au Malheur, à la Fatalité. Rayonnant orgueil de la Damnation.

Détaché de l'Etre-Parfait, d'abord, dans le vertige de lui-même et l'horreur de sa chute, le Génie de l'homme s'abîme, au risque du Néant... Enfin, il relève le front ; et bientôt son audace ne redoute plus rien. Déjà le désespoir l'a saisi. Il brave même la folie et ricane à la mort. Le Monde croulât-il sous ses pas, quelle que soit la forme qui le contient, il sait éternel le feu qui l'anime. Hardiment, il interroge la Nature, lui ravit ses secrets, la dépouille de ses voiles ; puis, dressant ses regards vers l'Esprit, il scrute ses ordres, discute leur intelligence, en vérifie la force, en mesure la valeur.

Mais quelle nuit, par degrés, l'enveloppe ! Ah, tu triomphes, malheur ! — Non, même au fond des gouffres, point de liberté ! O Destinées, sombres sœurs du Génie, Destinées, vous peuplez les abîmes, vous, les filles du crime, ses filles aux yeux fixes, au cœur froid, aux ongles d'acier.

... Pleurez, pleurez, âmes déchirées ! Jadis, étroitement unies en couples innocents, tranquilles et fortes comme la colombe sur ses deux ailes, vous alliez dans la Paix. Mais, penchées sur l'Infini, les unes : son mystère vous a fascinées ; les autres l'ont redouté... Lors, malgré l'angoisse, sur les bords du gouffre vous vous êtes séparées. Pleurez ! Pleurez !! Toutes ont été perdues et les téméraires et les tremblantes. Toutes ! les unes, par leur audace ; les autres, par leur impuissance. Toutes ont chu aux sphères ténébreuses ; et celles qui s'y sont jetées, et celles qui s'y sont laissées tomber, d'être seules ! — O râles, ô sanglots ! Maintenant, perdues dans la Nuit, la proie de ses fureurs, dévorées du besoin de vous retrouver, ne pouvant plus vous reposer avant de vous confondre, vous vous renvoyez d'un espace à l'autre, le cri de votre tourment, l'écho de votre détresse. O dégoût de l'existence maudite, horreur de la marche sanglante sous le fardeau du monde, dans le bercement de l'Univers, criblant les âmes, les reprenant ou les noyant au flot montant de la Douleur... O sinistre blasphème : Vie, suprême désespoir ; Mort, ultime espépérance. Appel à la dispersion, au silence, à l'oubli dans le néant total, dans le vide éternel.

Quand l'être, à force de plonger de gouffres en gouffres, touche leur fond d'airain et s'y heurte, incapable, en s'y brisant, d'y trouver l'oubli, l'épouvante de la nuit qui l'étreint lui rappelle le calme de la lumière rythmée. Mieux

que la vue des cieux la profondeur de sa misère lui en révèle la limpide et souveraine beauté.— Hélas, les cieux sont perdus. Au fond de l'abîme, il ne peut que rêver de leur magnificence, que duper sa douleur de leur mirage... Quelle tristesse, quelle agonisante lassitude !

Pourquoi t'élever ?.. Qu'espères-tu, chant d'espérance? Insidieuse, ta voix rappelle les jours où régnaient l'ignorance et la paix... Non, point de stériles regrets ! Rompue, c'en est fait de toute virginité : le flanc est déchiré. O Science, breuvage sévère, qui donc, te possédant, ne préfère boire à longs traits ton amertume plutôt que de te renoncer !

Chant qui ressuscites le passé, le passé pacifique comme une aube sereine, morte la joie que tu vantes, et saignante, et vivante la plaie de qui t'écoute. Saigne, blessure sacrée ! Le flot de ton sang noir est la sublime semence. Il nourrit la future et suprême beauté.

A tout on s'accoutume, même à la Damnation. Et pourtant, que la solitude est cruelle !.. Ah, deux douleurs appuyées l'une à l'autre nouent déjà une volupté ; et dans les larmes mêlées brille un reflet de joie. — Hélas ! ô vaste univers, on voudrait se perdre en toi, se perdre en toutes les créatures qui t'animent... On y est seul !

— Extase ! A force de s'appeler tous deux, d'un bord à l'autre de l'Infini, dans le désespoir de leur désir, ils se sont attirés, rencontrés, reconnus.

O chant ineffable, chant de pure ivresse, cantique de joie, nostalgique comme une prière, mystérieux comme un arcane, voluptueux et troublant comme une féerique évocation, chant qui pénètres l'âme, qui la transportes, qui la ravis, tes deux voix tantôt se confondent, s'enlacent, tantôt elles se parlent, s'interrogent, se répondent tour à tour.

Soudain, un cri !.. et voilà les deux amants détachés l'un de l'autre, rejetés chacun d'une part de l'Infini, séparés pour une éternité nouvelle. Les larmes redoublent, les sanglots, le désespoir ; et l'esprit maudissant est prêt à succomber.

Qu'est-ce que l'Homme en face de lui-même ? Remâchement de cendres, écroulement de poussières, fantôme de néant. A quoi bon tant d'efforts, de souffrances, de révoltes, de chaînes brisées, d'énigmes déchiffrées, de fatalités vaincues ? Et que valent les joies brèves, les heures fuyantes d'ivresse ? La Vie n'est qu'un cycle où la Passion, insatiable et sanglotante, exténuée et dévorante, se ronge sans l'espoir de se satisfaire ni de se consumer...

Ah ! si magnifique que soit l'orage avec sa nuée déchirée d'éclairs, qu'elle est plus douce et plus belle, et plus généreuse, la sereine lumière !

Chaos des volontés égarées, folie des passions obscurcies, est-ce vous qui triompherez ? Est-ce vous qui tiendrez l'Homme, à jamais, malgré ses luttes et ses douleurs, en vos enfers ? Grondez, ô voix sombres ! lamentez-vous, chœurs désespérés ! et toi, hurle, esprit inassouvi !

— Grave, mystérieuse, une voix semble descendre d'un autre univers : une voix prophétique. Comme une aurore, elle conseille l'attente, promet la lumière. Mais l'attente, quelle raillerie, au milieu de ces tortures sans fin ! Et trop profondes les ténèbres où l'Homme est descendu. Son orgueil hésite entre le ricanement et l'aveu du désir. Cependant il s'émeut. Comme les parfums lointains d'un sol natal, les parfaites extases d'une heure de jadis viennent à lui, le caressent et le troublent. Leur nostalgie le charme d'un regret où tremble une espérance. Lentement, comme la gloire du soleil dans un ciel d'hiver, en son âme forgée sous les coups de la Douleur s'élève la vision d'un amour sans borne. Et soudain jaillit le Verbe. Délivrant l'esprit, arrachant ses voiles, dissipant ses doutes, brisant ses entraves, il lui révèle l'effort suprême de la Vie, la volonté passionnée de l'Ombre et de la Lumière.

« Joie ! pure et divine flamme ! fille de l'Empyrée !.. »

Et des voix exaltent cette joie rédemptrice ; et d'autres poursuivent la révélation.

« Qui s'est cherché un ami, qui s'est trouvé une compagne, ceux-ci, qu'ils entrent dans notre ronde. Mais qui, jamais, ne s'est tendu vers une âme, sœur de son âme, celui-là, qu'il s'écarte de nous en pleurant !

« Au sein de la Nature, tous les êtres boivent la Joie, tous y suivent leur chemin de roses. Elle leur donne raisins, baisers, et palmes dans la mort.

« Frères, élancez-vous dans le Monde, donnez-vous à vos combats, fiers, hardis, en héros qui courent à la victoire.

Ainsi, les trois lois de la vie divine révélées :

Sacre de l'Amour
Bonté de la Nature
Vertu de l'Héroïsme

dans un cri superbe et vainqueur, les créatures se jettent à la conquête du Feu vivant, de la Joie immortelle. Maintenant, c'est l'élan du courage, la volupté de l'audace, le transport de l'espoir, c'est l'enthousiasme de la foi.

Et bientôt éclate l'hymne triomphal.

Solennel, il s'appuie sur l'harmonie et l'extase des mondes qui, dans l'Aither, glorifient l'Eternel.

« Embrassez-vous, myriades ! Un baiser au monde entier ! Prosternez-vous, myriades ! Plus haut que les étoiles, un tendre Père doit régner. »

Toutes leurs voix en un chœur d'allégresse, l'Homme et la Nature, êtres et choses, célèbrent, éperdus, l'Etre sublime, Foyer d'où s'élancent, claires, radieuses, ardentes, les Intelligences et les Energies, Unité totale où ramènent les volontés du Destin, les lois de l'Univers, les grâces de la Vie.

Détachant la créature de la Paix primitive, le Désir l'a jetée à l'océan du Monde. Mais le souvenir qu'elle emportait du Divin a déchaîné en elle la tempête des passions. En vain aurait-elle voulu le détruire. Elle gardait en elle la soif de l'Infini et rien ne pouvait l'en chasser. Il a fallu qu'elle cherchât l'Amour d'une poursuite inquiète, fiévreuse, obstinée. Elle a traversé les longues nuits, lourdes, froides, sans étoiles, où la chair crie de douleur, et les autres nuits où, la lèvre épuisant les coupes de l'orgie, l'âme hurle de dégoût. Et pourtant, même en désespérant, elle a tenu tête aux ténèbres ; même en se révoltant elle a franchi les flammes qui la purifiaient de ses ulcères. Par la lutte elle a pris conscience du monde, par la douleur elle s'est reconnue ; et par l'aide du Verbe, elle a reconquis la Joie, la Félicité, au sein de la vie glorieuse.

Prodige de la Chute grâce à la Rédemption. Au commencement peut-être n'était-ce que le Rythme. Le Rythme fermé, tranquille et monotone, le Rythme sans trêve ni heurt, au sein de l'Absolu, entre ses deux pôles. Mais avec le Désir la Vie est née. La Vie : gloire du temps, chant de l'Eternel. Toutes les voluptés auront été goûtées et toutes les amertumes. Le miel aura été bu, la cendre remâchée. Mais, à ce prix, ce n'est plus la seule respiration de l'Incréé qui émeut la Substance. L'Univers vibre de la Beauté des mondes et de l'ivresse des créatures : chacune une voix de l'Harmonie vivante : et l'abeille dans la rose, et l'Homme à celle qu'il aime, et l'Archange devant Dieu !

II

La nuit s'était faite et le silence.

Au loin, sur l'océan, à de longs intervalles, des éclairs tressaillaient dans la brume. Au ciel, vers le zénith, entre

les nuées déchirées, une étoile étincelait, comme un pâle saphir frappé de rayons glacés.

Au fond de la caverne, les troncs de pins dressés en bûcher achevaient d'en incendier les parois et la voûte. Rongées par les flammes où craquait la résine, les bûches géantes s'ouvraient par le milieu. Leurs débris s'émiettaient au cœur du foyer, rejaillissaient en gerbes d'étincelles ou roulaient sur les roches. Nus jusqu'à la taille, le front et la poitrine en sueur, avec des gestes de Cyclopes, deux hommes, armés de longs crochets de fer, ramenaient les tisons dans le brasier. Violentes et souples, les langues de feu s'élançaient vers la voûte, léchaient les granits rougis, puis s'engouffraient dans une fente qui devait les rejeter vers quelque brèche de la falaise.

Mais avant d'y disparaître, leurs clartés, renvoyées par les blocs entassés au fond de la caverne, promenaient sous les voûtes des lueurs fantastiques puis retombaient en nappe de lumière chaude et somptueuse.

A sa faveur on découvrait, au milieu de la crypte, assemblés par groupes sur l'arène de sable, les chœurs et les artistes. Ils pouvaient être trois cents : hommes, femmes, jeunes filles. Des garçonnets les éclairaient de torches aux places où manquait la lumière.

Au centre de leur foule, debout sur un bloc de porphyre taillé en forme d'autel par le caprice des eaux, leur chef les dominait : un homme petit, sec, maigre, aux gestes nerveux, aux yeux vifs sous une chevelure d'argent. Deux torches plantées aux fentes de la pierre achevaient de le détacher de ses compagnons. Devant lui, un cahier était ouvert... Mais maintenant le dernier accord, après s'être longuement prolongé de falaises en falaises, ayant amorti sur la mer son suprême frémissement, une main sur les yeux, l'autre main sur la roche, la nuque pliée, le vieillard s'était laissé tomber dans une profonde méditation. Essayait-il de ramener en lui, pour les transfigurer, quelques-unes de ces voix qui avaient magnifié ce lieu habitué à d'autres clameurs ? Ou bien... ? O mélancolie qui nous frappe, angoisse qui nous étouffe quand se dissipe une extase éperdument cherchée ! L'accomplissement d'un désir marque la fin de ce désir et c'est, avec ce désir, encore de nous qui meurt ! O rêve que l'on tient, rêve longtemps appelé ! On voudrait poursuivre l'ivresse. Mais le temps emporte. Il faut dénouer l'étreinte... Et maintenant, Passion, que le Monde coule, jamais tu ne jouiras plus de ton objet en sa virginité.

... Mais toujours le maître demeurait immobile, l'esprit dans l'empire des puissances invisibles et sacrées...

Autour de lui choristes et musiciens s'appliquaient à respecter sa songerie. Tous d'ailleurs étaient sous l'emprise du miracle sonore. Tous sentaient qu'ils venaient de vivre une heure exceptionnelle, une heure que nul d'entre eux sans doute ne retrouverait jamais. Peut-être avaient-ils atteint la cime des plus nobles voluptés accordées à cette sphère, et, déjà redescendus de cette cime, ils en étaient réduits à son regret.

Peu à peu, néanmoins, la méditation de leur chef se prolongeant, leur ferveur s'était dissipée. Les groupes s'étaient disloqués, des entretiens s'étaient ébauchés, à voix basse d'abord puis d'une voix plus haute. Tous s'apprêtaient pour le départ tandis que les porteurs de torches laissaient tomber sur le sable, les uns après les autres, leurs flambeaux consumés. Déjà, au fond de la caverne, les derniers tisons, ramenés dans le foyer, n'y formaient plus qu'un amas de braises ; et sur les voûtes saignant, au caprice des mousses et des salpêtres de pierreries et de métaux, dansaient des ombres de plus en plus fantastiques à mesure que la lumière s'assombrissait, descendant de l'or joyeux au rouge sinistre.

Enfin le maître releva la tête et l'aspect même de la crypte lui révéla la durée de sa méditation. Devant lui les deux torches achevaient de brûler, bouillonnant une flamme goudronneuse. Il promena ses regards sur les groupes et le silence y retomba. Mais n'y trouvant pas celui qu'il y cherchait, il se retourna vers l'entrée de la caverne, la tête en avant, l'oreille aux écoutes. Et telle fut, après la force de son attention, l'inquiétude croissante de son impatience que tous les regards, suivant les siens, se portèrent vers la mer. Et ce fut chez tous, une attente déçue et anxieuse.

Alors, sortant de la nuit épaissie sur la grève pour entrer dans les clartés de la caverne, apparurent, se tenant par la main, deux êtres étranges.

C'était un homme jeune encore et pourtant comme sans âge — grand, les reins forts, la nuque puissante. Un long manteau de laine l'enveloppait. A ses chevilles s'attachaient des sandales de cuir et dans sa main droite il tenait, avec sa coiffure, un bâton de voyage. De noblesse et de souffrance, sa face était déjà ravagée des convulsions de la pensée aux prises avec le mystère. Le front vaste se bombait, comme une plaque de métal sur un brasier, sous les flammes noires de boucles tordues. Le nez lourd, à l'épine écrasée, aux narines vibrantes, surplombait des lèvres voluptueuses mais serrées pour l'effort. Un menton puissant, adouci d'une fossette, saillait de la mâchoire massive. Quant aux yeux, enfoncés sous l'arcade, ils lui-

saient d'une énergie farouche en même temps qu'ils se voilaient d'un indicible regret.

A sa gauche, il menait une jeune fille, grande et mince, drapée de voiles blancs qui la dressaient comme une flamme infernale et dansante à mesure que les pénétrait la lumière souterraine.

Dans sa face pâle, d'un bel ovale, au nez droit et fin, aux lèvres tragiques et subtiles, ses yeux étincelaient, au fond des orbites, en diamants noirs.

A leur vue, une stupeur émut l'assemblée : car ni l'un ni l'autre n'était celui qu'elle attendait. Quant au maître, redressé sur son piédestal et même un peu hautain, il les laissa venir dans leur démarche orgueilleuse et presque solennelle.

A trois pas devant lui, ils s'arrêtèrent. Comme s'écartant de tous et se roidissant dans ses seuls désirs, la jeune fille baissa les yeux. Le jeune homme au contraire s'inclina légèrement ; puis, relevant la tête et s'adressant à tous :

Magnifique, dit-il (et sa voix d'un bronze ample et sonore, fouillant les profondeurs de la caverne en tirait de longues résonnances) magnifique le chœur où de belles voix chantent que tous les hommes sont frères. Mais plus magnifique le monde où les êtres exaltent cette fraternité par leurs désirs, par leur ardeur et par leurs œuvres !

*
* *

Une rumeur de louange et même quelques applaudissements accueillirent ces paroles. Les artistes resserrèrent leur cercle autour du couple étrange. Intrigués, ils s'interrogeaient entre eux du regard, du geste, de la voix : « Qui est-ce ? » Mais nul ne pouvait répondre. Quant au vieillard, aussi surpris du salut que de l'apparition, un sourire avait néanmoins détendu son visage.

— Mais plus magnifique, approuva-t il enfin, le monde où les êtres exaltent cette fraternité par leurs désirs, par leur foi et par leurs œuvres. Oui, l'Harmonie du Troisième Jour !

Et secouant la tête, las et déçu, légèrement railleur, il demanda :

Eh seriez-vous le prophète ? Et nous apportez-vous la promesse de sa prochaine aurore ?

— Non. La parole prophétique a été dite et déjà peut-être s'est levée l'aurore Quand la lumière s'élance sur notre ciel l'heure n'est plus de l'annoncer. Mais de nous

enivrer de ses rayons ou de nous enrichir de ses faveurs.

La voix du jeune homme s'était faite plus vibrante, son geste plus passionné, son regard plus ardent. Le vieillard leva sa droite jusqu'à son front dans un geste cordial de regret et d'envie : — Heureuse jeunesse !

Mais des derniers rangs du cercle, âpre, fanatique, une voix protestait :

— Point de chimères ! La Vérité, si dure qu'elle soit ! Les aurores à luire seront pareilles à celles qui ont lui. Ce monde ne connaîtra jamais qu'une lumière : la lumière des ténèbres. Jamais n'y resplendira le Troisième Jour. Dieu n'est pas de ce monde condamné.

— Où règne l'Amour Dieu brille. Vivons dans la Lumière, pour la Lumière, héros du Troisième Jour ! Sur les haines de ce monde faisons régner l'Amour.

— En ce monde seules triomphent la Force ou la Ruse. L'Amour jamais n'y fut que crucifié.

— Par la misère des hommes. Mais que les hommes le veuillent, le sang tombé refleurira en roses, les épines de la couronne deviendront rayons.

La voix s'obstinait :

— Vouloir changer les hommes, autant vouloir changer les eaux de l'océan !

Cette fois le jeune homme prit souffle ; puis, le geste plus calme, le ton plus posé :

J'entends là, dit-il, les paroles de détresse par lesquelles, au long des âges, les hommes simples furent tenus dans la voie des mornes soumissions. L'aveu de nos infirmités et de notre impuissance légitime trop de lâchetés. Heureux plutôt que l'homme des premiers jours ne se soit pas soumis à la Nature ni résigné à sa faiblesse ! Heureux qu'il ait broyé le grain ! qu'il ait pressé la grappe ! Sans son effort, sans sa recherche l'homme serait encore privé du pain et du vin : ce pain et ce vin si précieux qu'il les divinise ! La claire volonté du Monde, est-ce que l'homme accepte la Nature et sa propre faiblesse, ou qu'il les surmonte sans cesse, l'une et l'autre.

Mais la voix aussi bien s'obstinait.

— Subtil le génie de l'homme et grand son orgueil. Mais, malgré son tourment, la voix qu'il donne à ses orgues et ses lyres sont moins belles que la voix que, parfois, Dieu lui donne.

— Je vous prends tous à témoin, protesta le jeune homme. Ai-je mis l'Art au dessus de la Vie ? L'Art est notre vie, mais la Vie est l'Art de Dieu. Je dis : « Vivons pour la Beauté, dans la Beauté » non parce que le Beau est un rêve de notre orgueil, mais parce que le Beau est la

Loi de l'Univers, le rayonnement de la création. Le Beau, faisons vivre le Beau : le Divin rayonnera sur les hommes.

Comme une sentence la voix prononça :

— Dieu ne descendra plus sur la Terre.

L'œil brûlant, le poing serré, le jeune homme eut vers son adversaire le geste d'un archange révolté.

— Mais nous, nous nous forgerons des ailes pour le reconquérir.

Un rire de sarcasme fusa dans un tumulte d'enthousiasme. Puis un silence tomba.

Enfin, quelqu'un, perdu dans la foule, demanda :

— Des ailes ! Qui nous forgera des ailes ?

Mais le jeune homme se tut, son regard dans le regard du vieux maître. Car tous deux déjà s'étaient compris.

Un autre insista : — Qui nous forgera des ailes ?

— La Science, a su dire un enfant.

— L'Art, corrigea le vieux maître.

— L'Amour, appuya le jeune homme.

Pour la première fois, comme appelée à la Vie, sa compagne tressaillit. Un frisson passa sur ses paupières et sur ses lèvres ; puis elle ajouta, mais si bas que personne, peut-être, ne l'entendit :

— La Douleur.

***

Un nouveau silence plana dans la caverne où les braises ne jetaient plus qu'un rougeoiement, redoublant la fantasmagorie de l'atmosphère et l'allure spectrale des personnes.

— Qui êtes-vous ? demanda enfin le vieil artiste. Si nous sommes heureux de vous voir parmi nous, encore — pardonnez-moi ma franchise ! — n'êtes-vous pas celui que nous attendions.

Le jeune homme présenta sa compagne.

— Maître, voici ma sœur, Laura-Diale. Et si les noms que les destins me donnèrent à ma naissance sont lourds à porter, ils ne sauraient encore rien vous dire. Soyez certain toutefois que, depuis longtemps, César-Dante Ardor est l'admirateur fervent de Heinrick Arlbr.

L'artiste eut un sourire amical et tendit sa main au jeune homme.

— La gloire de César-Dante Ardor effacera un jour la gloire de Heinrick Arlbr.

— Non. Une nouvelle étoile peut briller au ciel sans qu'aucune autre ne souffre en sa splendeur.

Des murmures s'élevèrent. Et approuvant l'éloge du vieillard certains protestaient contre l'audace du jeune

homme. Il parut n'en rien apercevoir ; mais, qnand l'émoi se fut apaisé, il reprit :

Maître, vous me disiez que je n'étais pas celui que vous attendiez. Peut-être l'ai-je vu celui-là ; et peut-être... Ah, si vous l'aimez, puissé-je me tromper !

Heinrick Arlbr fit un pas vers César Dante : — Qu'est-ce donc ? Que savez-vous ? Et, se passant la main sur les yeux, il laissa tomber de ses lèvres l'aveu de son angoisse : « Ah ! mes pressentiments ! »

César-Dante hésitait :

— Qu'il me pardonne de le trahir ! Il avait demandé le silence.

Mais du regard, du geste le vieux maître absolvait. Alors César-Dante expliqua :

Pour voir le soleil sombrer dans l'océan par ce jour d'orage nous étions venus, ma sœur et moi, dans ces rochers. Et la mélancolie de son engloutissement nous pénétrait des regrets que cette heure transmet aux hommes d'âge en âge lorsque nous saisit l'admirable et prodigieuse stupeur d'entendre les mille voix de la symphonie.

Nous nous rapprochions de la caverne pour mieux entendre quand, au détour d'un rocher, nous vîmes venir vers nous, glissant avec le courant comme emportée par la moire du flot, une barque noire. Des guirlandes de lierre traînant jusque dans les eaux festonnaient sa proue. Aucun voile ne s'accrochait à sa mâture, mais des palmes desséchées de cyprès la chargeaient par delà le bordage. Debout vers l'avant, les épaules appuyées à cette sorte de bûcher, une forme humaine rêvait. Il me parut d'abord que c'était une jeune fille. Sa face brune, au profil antique, s'auréolait de boucles voluptueuses que ceignait une couronne de violettes. Une tunique de pourpre ramassait sur sa poitrine et ses reins la gloire solaire. Mais bientôt, au son de sa voix, je reconnus un éphèbe, tel que les anciens eussent rêvé Dionysos. Les chants désespérés pleurés dans la caverne sanglotaient sur la mer. Il y mêlait des paroles étranges.

« Entrailles, poussière avide, gouffre dévorant, sépulcre où se débat mon âme, c'est vous qui me liez à ce monde, vous qui m'enchaînez aux hommes, hélas ! non point lèpres vivantes, mais bêtes de proie ou de ruse... O chair, ton plomb écrase mon esprit ! Mais puissent ses ailes bientôt être assez fortes pour rompre ton enceinte et me rendre à l'Aither. »

Je saisis mieux alors son redoutable projet. Mais il était si beau, dans l'extase de son attente, que je n'osai dissiper de mes cris la sublimité de son recueillement. Pourtant,

dans l'espoir que ma vue détournerait peut-être le cours de ses pensées, je m'avançai vers lui, sur une roche qui prolonge le promontoire. Il m'aperçut ; et d'abord ses yeux se retirèrent dans ses orbites et son bras se replia sur sa poitrine, dans un geste de défense et de colère. Puis, sans doute apaisé par mon silence, son bras retomba : une volupté mélancolique rayonna sur sa face. Enfin, me souriant au passage de sa droite mi-levée il m'indiqua le ciel, et, tandis que, jailli de la trompette, éclatait sur la mer l'appel de la victoire, il me jeta ces mots :

« Frère, médite mon conseil et garde mon secret. Les hommes entassent trop d'horreurs et mes yeux en sont las. Mais que ton cœur soit assez vaillant et qu'il les surmonte, à toi la joie héroïque ! Pour moi, les dieux ne m'ont pas taillé le bras assez fort. Je les bénis qu'ils me consentent de m'en aller, par un beau soir, dans l'ivresse d'un chant d'apothéose, vers la gloire expirante de leur lumière. »

Remués, tremblant d'une terreur sacrée, Heinrick Arlbr, et les artistes à sa suite, s'étaient précipités vers la grève désertée du reflux.

... Limpide, hyaline, la nuit baignait le monde et sa sérénité pacifiait jusqu'aux géantes falaises dressées dans la transparence des ténèbres. Au loin, vers l'horizon où s'était englouti le soleil, une flamme d'or dansant sur les flots montait vers le ciel, joignant d'une écharpe de feu les abîmes cachés aux gouffres où, ruisselant, s'écrasaient les étoiles.

III

Devant la nuit où s'agitent les hommes, s'évader de ce monde dans la foi de retrouver plus vite la lumière et les dieux, est-ce criminelle folie ? est-ce suprême sagesse ?.. Il n'était pas de la terre ni pour elle. Ses gestes étaient toujours sincères, ses lèvres toujours loyales, et il n'était point de créatures pour qui son cœur ne débordât d'amour. Il ne haïssait que la laideur ; mais les êtres les plus vils trouvaient grâce à ses yeux, car il voyait en eux une profonde misère. Il n'était que ferveur, tendresse, respect. Jamais il n'eut d'envie ni de mépris contre personne. Ses ennemis eux-mêmes ignoraient sa rancune, mais, au besoin éprouvaient ses bienfaits. Pourtant, parce que rêvant de passer parmi les hommes, le front droit, la lèvre souriante, la poitrine nue, il refusait leurs masques et leurs épées, avait-il le droit de rompre le fil de ses jours ? Ou, les rompant, ne fit-il que répondre à son plus haut destin ? — Nous ne pouvons rien savoir.

Ainsi s'attristaient Heinrick Arlbr en compagnie de César-Dante, de Laura-Diale et de quelques autres. Tandis que les artistes se dispersaient, aussitôt le bûcher, sous une suprême gerbe englouti dans la mer, le vieux maître, séduit par la beauté de la nuit, décidait de regagner à pied le gîte qu'il avait pris lui-même au bourg le plus voisin. C'était une promenade d'une lieue et davantage, le long des falaises, à travers des landes où se crispaient, parmi la rocaille et les bruyères, de maigres ajoncs. César-Dante, Laura-Diale et quelques jeunes gens avaient obtenu de le suivre.

Après une heure de marche, la petite troupe était arrivée dans un bois de pins qui montait en pente douce du rivage pour couronner une éminence d'où l'on dominait, à perte de vue, les campagnes et l'océan. Là, sur le tapis d'une herbe rose, entre des touffes d'iris, d'énormes blocs de granit se dressaient, pareils à quelque table druidique renversée. D'un commun accord Heinrick Arlbr et ses compagnons s'y étaient arrêtés.

Une paix religieuse, une douceur ineffable régnaient en ce temple d'Elysée, sous cette voûte qui laissait voir les astres et que supportaient mille et mille colonnes. Devant eux, des étoiles animaient l'océan des frissons qu'y jetaient leurs rayons glacés. Derrière eux, sur les campagnes, dans une clarté nacrée, se levait à l'orient un croissant de lune, fin et blond comme un cil de Muse. — Tout était fluide, subtil, comme baigné d'éther. Tout n'était que pureté, silence, grandeur sacrée où s'épanouissaient, mystérieuses, les énergies de l'Univers, toutes tendues, toutes frémissantes comme les cordes d'une lyre.

D'une voix assourdie par l'émotion Heinrick Arlbr poursuivait la louange de l'ami en-allé :

« Il souriait aux beautés de la chair ; et pourtant, de la chair, il avait, je crois, la terreur formidable. Elle lui paraissait une onde ensorcelante, un abîme vorace où l'Esprit s'éteint, où l'amour succombe ; et, pour le lui pardonner, il aimait trop ce qui vibre et ce qui rayonne. Sa fraîcheur et son éclat n'étaient à ses yeux que le reflet de l'argile et dans chaque goutte de sang il voyait fumer la trace des crimes par lesquels, chaque jour, s'accroît sa puissance. Seule de la chair le touchait sa fragilité, sa fatalité de chose périssable — et c'était alors le fond de son désespoir que les beautés les plus délicates ou les plus triomphantes dussent se faner... Oui, c'était un esprit peuplé de chimères. Mais quelles étaient belles, ses chimères ! Idées fières, subtiles, traversant l'Univers dans un étincellement ! Anges pétris de rayons ! Victoires aux ailes de flammes !... Hélas, quand ses regards devaient se tenir sur la terre, il

y voyait les hommes, il s'y voyait lui-même, se traînant, s'agitant comme des bêtes ; et tout en lui se révoltait que la plus belle figure que pût lui proposer la sagesse humaine, ce fût un vieillard s'avançant avec prudence entre les ornières, ses pas appuyés d'un bâton. Il n'a pu se résigner à cette vision de son meilleur avenir... A-t-il eu tort ? — Qui peut savoir ?

Le vieillard se tourna vers César-Dante sur les genoux de qui Laura-Diale appuyait sa poitrine et ses bras, son visage vers le sien et ses yeux brillant dans la nuit, comme éclairés d'une phosphorescence.

« Vous avez eu, lui dit-il, le bonheur de l'entrevoir à son heure suprême. Mais vous ignorez son charme profond. Je le connaissais depuis quelques années et je lui dois beaucoup. N'est-ce pas lui qui m'a permis, en écartant de moi les soucis, d'achever mes dernières œuvres ! Grâce à lui une aube de gloire luit sur mon couchant Quelles choses, en ce monde, pour rendre ce bienfait ?

Il aimait le Beau pour lui-même et ne pouvait se satisfaire de le trouver dans les prestiges, dans les leurres, dans l'impuissance de notre Art. Il l'aurait voulu dans la vie comme il l'a voulu dans sa mort. Pour couronner ses jours terrestres, quelle divine fantaisie ! Depuis qu'il l'avait conçue il ne vivait que pour la réaliser, en réglant les détails. Trois mois, il explora ces rivages pour trouver cette grotte au fond d'une gorge s'ouvrant sur l'agonie de la splendeur solaire. Alors cette recherche m'apparaissait puérile. N'aurait-elle pas dû m'éclairer comme le soin qu'il prenait de tout ordonner de manière que chacun gardât de cette heure un souvenir satisfait ! Si je l'avais mieux aimé, comme un père son fils, n'aurais-je pas compris que des arrangements étaient ceux d'une personne qui va partir et qui ne veut laisser qu'un sillon généreux après soi. Mais il était si souriant, si affable, dans l'ivresse de son entreprise !... Comment soupçonner son secret !

Et, tout bas, la voix mouillée de larmes, le vieux maître reprocha :

Mon fils ! mon fils ! pourquoi ne m'avoir pas dit adieu ? — Mais je ne t'aurais pas laissé partir !

Après une pause il reprit :

« Devons-nous le pleurer ? ou devons-nous pleurer de n'avoir pas eu son destin ? Du fond de sa jeunesse il se présente mystérieux comme un être de légende. D'où venait-il ? Quels étaient les siens ? En sa fleur, j'imagine, survivait une grandeur écroulée. Mais, bien jeune, il avait dû sentir d'une manière cruelle la fragilité de nos ambitions, l'incertitude de nos lendemains, la vanité de nos

efforts, la misère de nos intrigues. Où donc, quand son œil était si clair, avait-il pris cette expérience des déchirements intimes, des drames occultes, des désespoirs humains ? Il semblait qu'il eût souffert longtemps des maux sans remède dans les ruines que l'on ne relève point. Maintes fois, alors que son regard rayonnait, que sa lèvre souriait, j'ai senti peser sur ses épaules le poids de longues existences. Cette lassitude incline à l'indulgence : elle ne dresse pas vers les triomphes.

Le veillard s'abandonnait à ses souvenirs ; et les jeunes gens, à ses pieds, allongés sur les roches, l'écoutaient immobiles, comme assoupis.

« Il avait la grâce morbide, le charme languissant d'un Adonis au sortir heureux d'une longue étreinte. Si les déesses couraient encore la terre, une fois de plus l'Anadyomède eût été conquise. Mais déesses, nymphes, fées, bacchantes ont déserté ce monde. Lui-même qu'avait-il vu aux yeux les plus clairs, aux lèvres les plus riantes ?... — Sa vénusté était chaste. Il préférait les beautés de marbre, orgueilleuses et froides comme des immortelles, aux beautés de chair toujours soumises à leurs entrailles, toujours esclaves. La Femme pardonne-t-elle à l'homme qu'il cherche le Beau plus haut que son sein ? Celles qui l'approchèrent le traînèrent dans la lèpre de bruits infâmes. Dès lors, même ému des rythmes de leur taille ou touché par leur voix, farouche, il les fuyait. Hélas ! que n'a-t-il, à défaut d'une amante, rencontré une amie, une sœur secourable ! Peut-être eût-il été sauvé ! Mais meurtri par les uns, sali par les autres, depuis longtemps, le corps toujours en ce monde, par ses désirs et ses regrets il vivait dans un autre. Enfant perdu de l'Idéal, il n'a pas eu la prudence d'attendre qu'il lui fût rendu ni la patience de le reconquérir. Il a voulu s'en emparer. Il a violé le seuil comme un aspirant qui, las des épreuves, forcerait le temple des initiations. Les lâches à tenter l'aventure sont sans doute dévorés par les dragons du seuil, mais le ciel parfois a donné raison à ceux qui, confiants en leur étoile et pleins d'audace, ont brisé pour eux les fers des disciplines et se sont lancés sur les foudres de l'Arche.

L'un des jeunes gens parut se réveiller.

— Maître, protesta-t-il, oubliez-vous la leçon qui nous fut donnée. La Passion du Divin se libère de ce monde non par l'Ivresse ni par la Victoire, mais par le sacrifice.

Le vieillard secoua longtemps la tête.

— Qu'il est beau, soupira-t-il enfin, qu'il est beau de mourir à trente-trois ans, par son martyre sauvant l'humanité, ouvrant aux justes et aux souffrants les portes du ciel. Aux affres de l'agonie, c'est l'union suprême avec

Dieu et les hommes. Quel grand cœur enthousiaste, rêvant d'une nuit d'amour, ne donnerait la plus belle pour pareille mort ?... — Mais nous, aujourd'hui, quand nous mourons, nous ne sauvons plus personne.

Et s'adressant, une fois encore, à César-Dante :

Que vous êtes heureux, lui dit-il, de voir se lever le troisième jour ! Moi comme vous, vers votre âge, j'ai cru le voir se lever sur l'horizon de l'homme. Alors, que les aurores étaient belles !... Je les voyais vous ressusciter tous, nous animer de leur ivresse magique, nous transporter sur leur aile rapide. Oui, la lumière montait, baignait les cîmes, emplissait les vallées, et c'était, dans le frémissement du ciel, un grand cri d'amour, le cri d'une Joie féconde qui jaillissait des lèvres de l'homme..... puis, un matin, comme j'atteignais trente ans, devant une aurore plus belle, plus resplendissante que les autres, j'ai senti que nulle de ces aurores si belles n'était l'Aurore que j'attendais... O mes enfants ! nous ne sommes pas, j'en ai peur, les fils de l'Aurore. — Il l'avait bien compris, lui qui nous a quittés — nous sommes nés au crépuscule et déjà nous voici dans la nuit.

— Espérons, dit César-Dante. Bientôt rejaillira le jour.

— Le jour que le soleil nous apporte de son pas inflexible. Mais le jour que nous appelons ?... Les hommes ont amassé trop de ténèbres. Et la nuit qu'ils ont faite n'a pas la poésie de la nuit qui nous couvre.

— Oui, dit quelqu'un. Quelle nuit lugubre ! Une nuit où luttent des clartés, mais fausses comme l'orgie, mais troubles comme la débauche, mais sinistres comme le crime et qui n'inspirent aux hommes que la haine des étoiles.

— Hélas, Maître, poursuivit un troisième, en vain voudrions-nous répondre à ceux qui nous appellent à l'enthousiasme. Malgré nous, à peine avons-nous respiré que nos yeux sont dessillés ; et, quel qu'en soit notre tourment, nous ne nous pardonnerions pas de nous tromper. C'est vous qui avez raison. Le mieux que nous puissions dire de l'heure où nous passons, c'est qu'elle est désolante. Nos pères ont épuisé toutes les espérances. Ils ont gravi tous les devoirs, se sont offerts à tous les dieux, ont pleuré sur tous les calvaires ; et notre cœur est lourd de leurs déceptions. Ils ont saigné pour la Justice, saigné pour la Pitié, saigné pour le Mystère, pour la Science, pour la Liberté, pour l'Amour ; Erreurs et Vérités ne comptent plus leurs martyrs ; et, de leur sang versé la moisson qui nous reste, c'est de ne plus rien croire. Quant à construire, les temples, les palais, les cités de jadis ne sont plus, sous nos pas, que poussière et poussière deviendra la Cité que nous cimenterons de nos larmes... Ah ! si nous ne savons plus

pour qui mourir, combien moins encore savons-nous pour quoi vivre !

Un autre gémit :

— Pour tourner la meule qui mesure le pain à nos entrailles.

Le vieillard se courba davantage, se parlant à lui-même.

— Rêve, vision de l'Aurore ! Sous nos doigts faire jaillir des chants, sous nos pas enivrer la terre, arrachant les foules aux mornes tâches, les redressant vers la grandeur des cieux, les soulevant aux noces de l'Esprit avec la Beauté. Noces enthousiastes, resplendissantes ! Triomphes des musiques, des clartés, de la Joie et de la Victoire !.. Hélas ! même en tendant mes bras à la lumière, je n'aurai fait que m'agiter sur un monde blême, flétri, avide d'un dernier plaisir puis de sommeil... Bientôt, que restera-t-il de moi ? Quelques accords peut-être ! Quelques phrases sanglotantes ! Quelques râles déchirants ! Valent-ils ce que j'ai souffert ?

Et, le regard dans le vide, il se désespéra :

— Ah, siècles héroïques, siècles où l'homme ignorait, espérait, tandis que lui souriait la jeunesse du Monde !... Siècles lointains, siècles révolus, c'est en votre temps, peut-être, qu'il fût beau de vivre, quand l'Acropole s'élevait dans l'azur, gardée par la Pallas ! Alors, dans les combats, les héros luttaient poitrine contre poitrine et, dans la paix, les hommes libres taillaient le marbre pour la gloire de leurs dieux ou pour l'orgueil de leur cité... Alors, tous vivaient pour l'Idéal, s'élevant dans sa splendeur. Mais aujourd'hui, ô Christ — pourrions-nous te le reprocher ! — les esclaves, affranchis par ta parole, sont maîtres à leur tour. Les premiers à te renier, bafouant ton Verbe, ils jouent aux Césars, sur les ruines des empires, avec les débris des sceptres et des trônes ; et sous leur poids, ce monde va croulant à l'universelle laideur.

Ecartant sa compagne, César-Dante se redressa :

— Mais nous, vivants, l'y laisserons-nous crouler ?

Tous gardaient le silence. Il insista.

Nous, vivants, souffrirons-nous qu'y soit mutilée toute force, prostituée toute beauté ?

Alors quelqu'un, le front à terre, d'une voix étouffée se lamenta :

— Nous ne sommes pas dix, perdus dans ses ténèbres. Que pouvons-nous faire ?

— A frapper les ténèbres la lumière resplendit.

Le vieillard, cette fois, éleva la main.

— César - Dante, c'est vous qui l'avez dite, la parole vraie. Qui est las de l'Humain doit gravir au Divin. Seul, dans les voies surhumaines, l'enthousiasme est fécond.

L'expérience de la terre et des hommes stérilise. Ni rêves, ni chimères ! Mais le Monde est beau ; mais la Vie est sublime. Gardons leur notre foi !

Ramenant sa main aux yeux, un instant Heinrick Arlbr retomba en lui-même, comme hésitant; puis la parole grave, le geste prophétique :

Quelque sphère que nous traversions, dit-il, notre plus haut destin, ce sera toujours d'y lutter pour notre idéal, d'y jeter notre sang et nos larmes à sa gloire. A nous, amants de la Beauté parfaite, à nous de souffrir parmi les hommes pour l'affirmer contre les hommes ou pour la conquérir ! Le temple qui célébra les dieux antiques était de marbre. Le temple qui glorifiera le Divin sera fait de nous-mêmes..... — O mes enfants, notre destin est mieux que de cristalliser l'Idéal en marbre pentélique. Que notre chair, que notre esprit — marbre et feu vivants, — rayonnent en énergies pures comme un chant de la Lumière !

Dans l'enthousiasme de sa foi ressuscitée le vieux maître s'était dressé parmi les roches, relevant de son élan ses compagnons. Ils se pressaient autour de lui, comme n'attendant qu'un signe pour marcher sous son bras à la conquête du Monde, y faire vivre par leur talent, par leur cœur et par leurs forces l'Evangile de l'Amour et de la Beauté !

La ramure des pins étendait sur eux une voûte solennelle, et sur leurs fronts une légère haleine glissait comme un souffle sacré. Autour d'eux la terre et l'océan se recueillaient dans une muette extase. Devant eux l'Aigle étincelant se laissait tomber vers les flots tandis que, sur leur droite, vibrait la Lyre et que le Cygne planait sur leurs têtes. Pégase, plus loin, s'élançait en plein ciel et la lune tranchait l'azur de sa faucille d'or. Enfin déjà l'aube, à l'orient, versait ses transparences aux profondeurs de l'Aither.

Le vieillard leva ses deux mains dans un geste de gratitude et d'adoration :

« O Nuit, Nuit sacrée, si les hommes étaient nés pour passer, travaillant ou se déchirant, les yeux à terre, leur destin n'eût point été si cruel que de leur révéler ta magnificence et ta poésie. O Ciel, Ciel étoilé, Visage de l'Infini, Verbe de l'Eternel, en nous, grâce à ton chant, quelle auguste certitude ! Que le Divin, en fixant les lois de l'Univers, n'a point voulu l'Ordre— ni le Chaos— mais la Beauté.

Un instant encore, transporté par sa Joie, le vieillard demeura, la poitrine tendue, les mains levées. Puis, les laissant tomber, il vacilla. César-Dante le reçut dans ses bras...

La poussière à la poussière, et la flamme au feu — le rayon à la lumière !

Gréach-Andrée, février 1909. JULES GARAT.

Essai sur l'œuvre de Verhaeren

Cet Essai n'a pas la prétention d'être une étude définitive et fortement charpentée. Il n'a d'autre but qu'une échappée bien minime sur l'Œuvre immense du Grand poète ; une échappée que le signataire de ces lignes voudrait originale et neuve. Mais il s'estimera heureux s'il parvient à intéresser nos lecteurs, s'il parvient, surtout pour ceux qui n'admirent point Verhaeren, à leur ouvrir les Horizons de Beauté instaurée partout en Maîtresse absolue ; trône que nulle révolutionnaire rafale n'abattra ; trône qui se dresse trop haut dans l'azur, pour ressentir les atteintes rugueuses des brises ou du vent, trône enfin, que l'on ne parvient à atteindre, qu'en se blessant les mains, les yeux, le front contre toutes les parois humaines grouillantes devant soi.

Ce trône est aussi celui d'Emile Verhaeren ; ce trône vers lequel tendent tous nos efforts affolés ; ce trône qui n'est point tant il paraît, une utopie d'ironie, dressée dans quelque inaccessible Eden, mais une palpable réalité, vérité non fantômatique qui surgit à dix pas de nous, toujours, à dix pas d'indifférence, qu'il nous faut, coûte que coûte franchir vaillamment, énergiquement, sans regarder derrière soi, la foule des incompréhensions, qui ricane, hurle et maudit.

Ces pas d'indifférence, quoique cela semble exagéré, il faut encore les franchir pour atteindre le Trône d'Emile Verhaeren. Non point que le Grand poète soit méconnu ou incompris, mais trop de choses le séparent du peuple, de la foule en un mot. A ce propos, laissez-moi vous narrer une anecdote authentique « vieille » de quelques jours. Ici, dans ma wallonne province, j'ai souvent l'occasion de m'entretenir avec cette caste pittoresque et intéressante que sont les mariniers. Un soir donc de la semaine écoulée, je causais avec un de ces gaillards, néerlandais robuste, jeune, bien découplé. Je ne sais à propos de quoi, il vint à me dire son nom : Emile Verhaeren. Je fus frappé.

« Comment, m'écriai-je, c'est votre nom, Emile Verhaeren, et vous êtes ?

— Néerlandais, de Nymègue.

— Ah ! bah ! Vous vous doutez bien peu sans doute de l'existence de votre célèbre homonyme ?

— Un Homonyme ? Moi ? Et célèbre. Je suis très curieux. Serait-ce un aviateur, par hasard (*sic*) ?

— Point du tout. C'est un grand poète qui a du sang de flamand dans les veines, le grand, l'unique poète de la Belgique et de la France. Il fallut un temps à notre homme pour comprendre ce qu'était un poète. Je le lui expliquai donc, tant bien que mal en sa langue maternelle.

— Oh ! fit-il, c'est un « dichter » (1) belge, vous le connaissez ?

— Non, fis-je, je n'ai point cet honneur.

— C'est dommage, me répondit-il. Je vous aurais prié de lui transmettre mes respects : « Emile Verhaeren, marinier, Nymègue, où environs (je n'ai pas retenu le nom du village).

Si donc, cet essai tombe, comme bien je l'espère, sous les yeux du Maître, je lui prie d'agréer au nom de ce brave garçon de Neerlande, l'hommage qu'il lui a si spontanément offert dans toute la naïveté et la simplicité de son cœur de marinier, poète errant des eaux.

Je n'ai vu là, dans cette coïncidence étrange du grand homonyme de la poésie, et de l'homonyme des eaux, que la preuve, une fois encore palpable, de l'origine néerlandaise d'Emile Verhaeren. J'ai vu souvent dans cette vie curieuse qui me force au coudoyement presque quotidien avec la race aux yeux bleus, le geste ultime et superbe d'Emile Verhaeren, ce geste qui le fait unique et beau dans toute l'Intensité Dramatique de la race qui se fait jour. On l'a déjà dit, mais je le répète et crois pouvoir le répéter avec plus de raison que les autres : Verhaeren est un aboutissement des origines flamandes et néerlandaises. Verhaeren est l'immense espoir de cette race ; et c'en est le chef-d'œuvre. Regardez-le bien tel que je vous le proclame. Il ne faut point à propos de régionalisme s'écrier inconsidérément : Tel est le résumé de sa race. Je ne connais qu'un seul homme de génie, à l'heure actuelle, en qui se résument entièrement toutes les particularités minimes de ses origines, Et cet homme, c'est Emile Verhaeren. On a parlé de l'Evolution idéologique. Elle est plus apparente que réelle en Verhaeren. Certes, il y a eu une évolution ; on ne saurait le contester. Mais cette évolution est restée radicalement séparée de son Evolution primitive qui

(1) Poète

a toujours subsisté et subsistera toujours. Je ne veux pas avancer ici que Verhaeren est un flamand dans l'intacte et pure acception du mot. Loin de là. Verhaeren est français, et par son éducation, et par son développement intellectuel. Mais il est flamand et l'ignore : il l'est avec inconscience et puissamment, car il est en lui, quelque chose d'invincible, de grand, d'incommensurable : le génie flamand et ce dans une enveloppe française. Je crois utile ici d'intercaler quelques notices sur l'origine de la famille Verhaeren. Je les emprunte au volume de M. Léon Bazalgette paru chez Sansot.

« Emile Verhaeren » est fils de Gustave Verhaeren et de Adèle Debock. *Les Verhaeren étaient probablement d'origine néerlandaise.*

Vient à l'appui de ceci, je pense, l'anecdote citée plus haut. On m'a dit d'ailleurs que les Verhaeren étaient nombreux en Hollande. Ils sont souvent natifs des bords de la Meuse, ou de la Waal et sont mariniers de père en fils. M. Emile Verhaeren n'éprouve-t-il pas une sympathie toute particulière pour les bateliers ? Plus on avance dans cette œuvre superbe de Verhaeren et plus on se sent dominé par une idée fixe, étrange, obsédante même devant ce paroxysme de sensations, dont tous ses livres sont emplis. C'est un mystère qui n'est point facile à élucider, mystère qui restera dans l'âme du poète. Quoi qu'il en soit et malgré les accalmies passagères, M. Emile Verhaeren revient toujours à cette exhubérance de vocables, à ces étrangetés discordantes même qui entraînent l'esprit dans toutes les manifestations fantastiques évoquées par le poète.

C'était un soir d'automne. Dans une ferme flamande du Limbourg, ferme solitaire, sur les bords de la Meuse, j'étais venu me reposer quelques semaines, de mes fatigues.

Sous un chêne, voluptueusement assis dans un soyeux fauteuil, je lisais à haute voix, lentement, rythmiquement ces vers sombres des « Flambeaux Noirs » :

> « En sa robe couleur de feu et de poison,
> « Le cadavre de ma raison,
> « Traîne sur la Tamise ».
> Elle est morte de trop savoir,
> De trop vouloir sculpter la cause,
> Dans le socle de granit noir
> De chaque être et de chaque chose ».

A ce moment je crus ouïr l'affreux huhulement de la chouette. Je m'arrêtai, puis :

> « Elle est morte atrocement
> « D'un savant empoisonnement

Elle est morte aussi d'un délire
Vers un absurde et rouge empire,

Cette fois, je l'avais entendue, scandant la strophe lugubrement. Epouvanté, je me levai, haletant ; titubai sur la digue une minute. La peur me prit follement à la gorge. Je m'écriai dans la nuit pour bien me convaincre de la réalité des faits : Verhaeren, Verhaeren. Un paysan sortit de la ferme. Il entendit le cri de la chouette : « Mon fils, fit-il, c'est un malheur qui se prépare ». Deux jours après le fils du fermier se noya.

C'est une impression toute personnelle, mais j'ai toujours attribué sa mort à l'influence des vers sombres des « Flambeaux Noirs ».

Henry MAASSEN.

La Morale de l'Action française

(*Suite*)

On sait de quelles grossières insultes ils poursuivent M. Piou, dont il est permis de discuter les idées politiques, mais au caractère, au dévouement désintéressé, au talent de qui tout homme équitable et sincère rend hommage. Ils ont harcelé de leur hostilité et de leurs sarcasmes Brunetière, Huysmans, Leroy-Beaulieu, Et. Lamy, Fidao, Fonsegrive, Marc-Sangnier, etc. Tout journaliste qui ne se pâme pas d'admiration devant les exploits d'un Mathis et de leurs camelots, est traîné aux gémonies, qu'il s'appelle Judet, de Nalèche, Bazire, Féron-Vrau. Dégrader ou barbouiller des statues, inscrire pendant la nuit sur les murailles des nombres cabalistiques, leur paraît un moyen infaillible de ramener le roi et de sauver la Patrie. Ils ne reculent pas devant les violences matérielles. On les voit casser les vitres de restaurants, chasser des professeurs catholiques, comme Denys Puech, de leur chaire, souffleter ou frapper les gens qui ne leur plaisent pas comme ce rédacteur en chef de l'*Express de Lyon* qui leur administra la correction littéraire méritée.

Ces mœurs peuvent être une application du « par tous les moyens ». Elles ne sont pas plus honorables. Il est à regretter que des catholiques les autorisent de leur silence et de leur complicité.

5) Et l'on voit dès lors plus clair que le jour le cas qu'il convient de faire de déclarations comme celles-ci et d'autres semblables Elles ne peuvent tromper que les simples et ceux qui veulent l'être :

« Il reste que les principes de notre politique sont forts différents de ceux que M. Lugan a prétendu dénoncer. D'une part, il n'est pas vrai que la manière dont nous invoquons le salut public et la raison d'Etat autorise à invoquer les mêmes principes en faveur d'entreprises indifférentes ou contraires au salut de l'Etat (1). D'autre part, il n'est pas plus vrai que, selon

(1) Le salut de l'Etat, l'utilité publique, n'est-elle pas la raison, la fin et la règle de la moralité? (Cf. plus haut). Et l'on comprend donc parfaitement l'ordre de leurs amours et de leurs haines. Un vrai positiviste monarchiste met au premier rang : « l'amour de la patrie » puis « l'amour

nous, la politique, parce qu'elle est distincte de la morale, en soit aucunement indépendante (1). Mais aussi bien notre « par tous les moyens » n'a-t-il jamais eu les caractères d'un défi à ce que M. Lugan veut bien de sa grâce nous faire nommer « préjugé moral ». Quelques hypocrites ayant feint l'an dernier de s'indigner de notre devise, M. de Montesquiou en a exposé la véritable signification, dans un article auquel nous reviendrons dans la troisième partie de cette réponse. Il nous suffira pour le moment de noter que le « par tous les moyens », de l'*Action française*, n'a jamais été entendu par personne de nos amis comme impliquant une apologie de l'emploi de moyens immoraux (2). On serait d'ailleurs bien embarrassé pour établir que notre politique soit *en fait* plus immorale ou amorale qu'une autre (3), elle l'est même nécessairement beaucoup moins qu'une politique électorale, puisque son premier moyen d'action est de répandre partout, dans toute leur vérité, les raisons qui nous font agir dans le sens de la monarchie (4). »

Nous ne voulons pas oublier l'explication que donne M. Dimier du « par tous les moyens » :

« Enfin, nous prêchons le rétablissement de la Monarchie « par tous les moyens ». Vous interprétez cela contre nous. Cependant, *cette formule est permise, elle est recommandée, elle est en usage pour toutes les causes que l'on met fort haut, et dont le succès est regardé comme important avant tous les autres. Par exemple, un père de famille dira qu'il assure « par tous les moyens » la bonne éducation de ses enfants. Ce disant, l'accusera t on de s'engager dans des voies réprouvées ? Non pas, car, des moyens requis pour une si sainte cause ne sauraient jamais être que* légitimes *en soi*. De même, selon nous, ceux qui seront capables de rétablir en France la Monarchie. Il est vrai que ces moyens peuvent n'être pas *légaux*, mais c'est une grande différence (5). »

Ainsi s'il est requis, pour assurer l'éducation d'un enfant, que la mère et le père volent ou même pire (le cas n'est pas chimérique), ce moyen sera légitime en soi ?? S'il est requis pour la sainte cause du rétablissement de la monar-

---

de la religion » entendue comme nous verrons, « l'amour de la tradition » « l'amour de l'ordre moral ». Celui-ci doit évidemment arriver en dernier lieu. Après les amours, les haines : « La haine et la crainte de l'anarchie », « la crainte et la *haine* de l'Etranger qu'il soit intérieur ou extérieur ». *Dilemme*, p. 179.

(1) Vraiment. Qui a donc écrit que « le cas de nécessité n'était pas le cas de moralité ? » Il est vrai que pour vous le droit, la moralité, est « le fait bienfaisant » tel que vous l'entendez et le décrétez, « couronné des consentements de l'histoire », que vous seul pouvez expliquer.

(2) N'est-ce pas un peu trop abuser de la naïveté du lecteur ? On n'a qu'à repasser les pages ci-dessus.

(3) La belle excuse ! Est-ce que les péchés d'un tiers excuseraient les vôtres.

(4) Et voilà pourquoi votre fille est muette !

(5) *Bulletin de la Rochelle*, 24 février 1908.

chie, d'acheter les femmes et les consciences, de faire appel aux bombes et au meurtre, ces moyens seront légitimes en soi ?... On ne discute pas de pareilles affirmations même signées par un agrégé de l'Université et catholique.

7° Plusieurs des dirigeants de l'Action Française sont des Nietzschéens résolus

1) *Dénégation de M. Moreau* :

« Nous ne sommes pas non plus des « naturalistes » au sens des adeptes de la brutalité nietzschéenne, et nous ne croyons pas que toute contrainte soit bonne en elle-même, ni qu'une contrainte soit seule propre à maintenir un ordre parmi les humains (1). »

2) *En face des textes* :

a) De Pierre Lasserre, professeur à l'Institut d'*Action Française* :

« Si (comme quelques-uns n'en doutent pas) une réaction est en germe dans l'élite de l'Europe contre tout ce que le siècle a adoré, réaction du positivisme contre l'idéalisme, du classicisme contre le romantique en art, de la clarté hellénique et latine contre les obscurantismes judéo-chrétiens et anglo-saxons, des *Dieux contre Jéhovah*, de la Raison contre l'Esprit, de *la Beauté contre la Morale*, du Midi contre le Nord, — Nietzsche, sans être l'auteur de ces *heureux retours* qui ne dépendent pas d'un génie seul, aura magnifiquement contribué à les hâter, et à les enhardir...

Nietzsche est trop épris du net, du clair, du tranché, du fini, trop droit, ajouterai-je, pour ne pas expulser impitoyablement de toute controverse sur la morale, avec cette notion de nature, si vague qu'on peut y fourrrer tout ce qu'on veut, et on s'y fourre également soi-même, *ces autres entités également obscures et dangereuses : Raison pure, Libre arbitre, Autonomie, Conscience, bref la Métaphysique*. Il n'est pas le premier, dira-t-on, il est le premier à l'avoir fait avec cette intransigeance et cette malice...

Il est une autre espèce d'anti-chrétien. *Il n'éprouve aucun besoin d'innocenter, d'édulcorer la nature. Il sait que l'homme a commencé par être un loup et un renard, qu'il l'est encore, et que c'est fort bien ainsi, car un agneau n'est propre qu'à être mangé, et la douceur et l'honnêteté de l'agneau n'ont rien d'admirable, étant chez cet animal stupides et justement naturelles* (2). »

« Pour beaucoup de personnes sans instruction (et notamment pour les anarchistes) christianisme, gouvernement, ordre public, code pénal, code militaire, gendarmerie, tout cela ne fait qu'un. Qui remue l'un ébranle l'autre.Et Nietzsche ayant eu la haine du Christ a été regardé comme anarchiste... Schuré a traité Nietzsche

---

(1) Réponse à M. Lugan. La politique de l'*Action Française*. — *A. F.* Octobre 1909.

(2) *A. F.*, t. I, p. 484-497.

un peu comme les polémistes cléricaux faisaient de Renan après la vie de Jésus (1) ».

b) De Charles Maurras, le grand docteur de l'Ecole.

« Comment échapper aux lois de la nature puisque j'en suis moi-même un simple effet? Par exemple on a beau vouloir suivre le Christ ou Bouddha, et à leur exemple, préférer le faible au fort, le blessé au sain, renverser toutes les catégories de l'esprit humain ; on ne renverse pas les procédés de la nature qui fait bientôt payer à l'homme ses erreurs. Ce qui était voué de par sa faiblesse à périr est conservé et donc entravé ce qui était capable d'une vie plus puissante. Le bas, l'infime et le médiocre pullulent. La grâce, la beauté et la force du monde qui ne s'épanouissent aux clartés de la vie que pour la mort, l'absorption, ou la sujétion des faibles et des humbles, se trouvent ralenties, taries dans leurs causes même, arrêtées et mises en échec *Il n'y a que cela d'intéressant dans l'Univers, c'est l'essence de la morale. de l'art, de la pensée, etc... Une sagesse plus profonde, apprise, il est vrai, autre part que dans l'Inde ou la Judée, une pitié plus haute et un plus véritable amour de l'Univers, lui* (à Jean Lahor) *eussent enseigné qu'il est bon que des existences obscures souffrent la prison et la mort pour la conservation d'existences supérieures* (2) ».

« Je ne vois aucun moyen d'établir sainement comme des principes de philosophie naturelle ni que toute vie, même toute vie d'homme, soit intangible, ni que le progrès humain soit fatal... ni que le signe évident du progrès soit un respect croissant des légères formes vivantes: si donc j'admets de tels principes, c'est dans l'ordre mystique, métaphysique et même chrétien. C'est en vertu du principe sinaïtique « tu ne tueras point » ou de quelque autre impératif d'origine pareille (3). »

« En principe, la personnalité doit être considérée comme un pur accident, dit Barrès. En d'autres termes il y a très peu de personnes. *L'âme humaine se réalise dans le genre humain à des intervalles très longs*. S'il est bon ou mauvais qu'il en soit ainsi, ce n'est pas le lieu de le discuter, mais s'il en est ainsi, il n'est pas mauvais que les foules adoptent une loi commune, un ordre supérieur aux individus ; sans cette condition leur effort ne peut être heureux et il se soldera par trop de déficits (4) ».

c) D'Hughes Rebell, l'un des premiers maîtres :

« Nous ne voulons pas plus de supériorités intellectuelles que de supériorités sociales, disent les démocrates : vous, sots, malades, impuissants, vous êtes les égaux des forts, des sains, des intelligents, c'est l'arrêt de *notre* justice : la nouvelle et la meilleure. Répondons-leur donc : « Comme certains êtres d'une constitution robuste et dont la dépense de forces est excessive, ont besoin de plus de nourriture que les hommes d'énergie et de travail ordinaire, *nous*, *qui naturellement et fatalement accom-*

(1) *Revue Encyclopédique*, 1900, p. 6, Article d'admirateur et sans aucune réserve.
(2) *Revue Encyclopédique*, 1897, p. 271-273.
(3) *Revue Encyclopédique*, 1899, p. 237.
(4) *Revue Encyclopédique*, 1897, p. 1077.

plissons une œuvre supérieure à celle de plusieurs milliers d'êtres, nous avons des besoins et des droits supérieurs. Ces droits, autrefois, notre génie et notre habileté nous les décernaient, mais maintenant vous voulez nous les retirer! Apprenez donc ceci : vous nous volez en donnant aux misérables, et comme l'humanité n'est point représentée par la foule, mais par une élite, vous volez aussi l'humanité... » Sous la menace d'un même danger, la noblesse et la richesse doivent se liguer contre la démocratie, mais il faut d'abord qu'elles aient conscience de leurs devoirs. (1) »

d) De Georges Valois dont le vrai nom, dit-on, est peu connu du public. Il passe pour le docteur du syndicalisme révolutionnaire monarchiste.

« Je dois à Nietzsche ma libération à l'époque où nous pataugions dans le marécage démocratique humanitaire où nous avaient plongés nos bons maîtres de la petite science et où nous gaspillions notre énergie à résoudre d'ineptes problèmes... A cette époque nous avons reçu de Nietzsche un coup de fouet qui nous ramena à considérer avec sincérité les vraies réalités... Il entra chez nous avec tant de brutalité que l'on n'eut pas le temps de le reconnaître et que l'on n'osa pas ensuite le masquer : c'est pourquoi son action put s'exercer sur nous, si prompte, si décisive (2). »

8° Explications complémentaire de M. Moreau

a) Exposé des explications.

« M. Lugan a été prendre d'un discours de Paul Robain une formule d'où il semblait résulter que, Bismark « ayant réussi par un coup d'Etat », cela légitime à nos yeux l'utilisation des « bons traîtres » ; après quoi l'on s'empressait de citer quelques mots de Maurras d'après lesquels, « l'irrégularité » trouvant une excuse naturelle dans le succès », « le seul tort » du colonel Henry (qui est présenté par M. Lugan comme un simple faussaire), aurait été de ne point « réussir » et de « se laisser prendre » (p. 100 et 101). Il est vrai que Maurras avait tout d'abord donné plus de six pages d'explications sur le cas du colonel Henry, qu'il avait longuement insisté sur les justes préoccupations que devait inspirer à un patriote la désorganisation de l'état-major, et sur la différence qu'il y a entre un faux commis dans la vie civile, pour des intérêts particuliers, au préjudice d'un innocent, — et un faux commis dans un service de police internationale, sans préjudice pour personne qu'un traître avéré, et dans le seul dessein de sauvegarder une institution nécessaire à la défense du pays. M. Lugan se garde bien de *mentionner des explications qui légitiment aussi complètement les conclusions reprochées à Maurras*. Quant à la formule que notre adversaire prétend avoir extraite d'un discours de Paul Robain, *c'est lui-même qui l'a inventée* pour résumer à sa manière trois pages où l'on exposait : 1° que non point le seul Bismarck,

(1) Hughes Rebell, *A. F.*, p. 259, 260, 15 août 1905.
(2) *L'Homme qui vient*, pp. VIII, X.

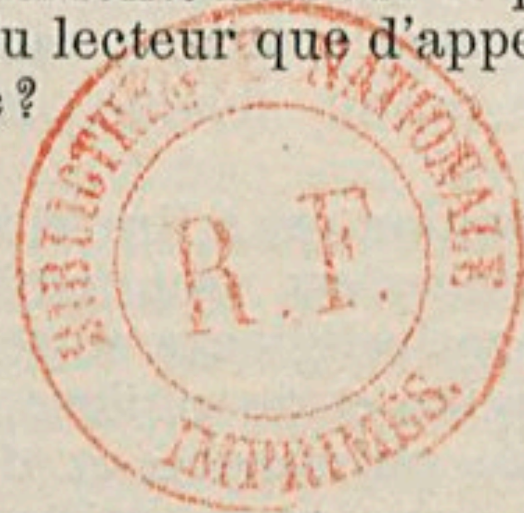
mais plusieurs « bienfaiteurs des nations modernes » (entre autres l'Autriche et l'Espagne aussi bien que la Prusse), n'ont pas craint de commettre des coups d'Etat « au profit des légitimes autorités » ; — 2° qu'il y a dans l'administration républicaine de braves gens auxquels on ne peut demander de se compromettre, et qui sont pourtant assez patriotes pour rendre les services les plus précieux au moment d'un coup d'Etat, s'il est organisé par une opposition vraiment nationale : « Direz-vous, ajoutait Robain, que nous leur prêchons une trahison ? Cette trahison ne trahit que les traîtres, et trahir ces Dreyfus, c'est sauver la patrie. » On voit assez pour quelle raison M. Lugan n'a point voulu définir avec nous « ces bons traîtres » dont il nous reproche de ne point refuser le concours... Pour ce qui est enfin de la bizarre parole attribuée à Bernard de Vesins sur « l'injustice » qui « ne doit pas passer avant l'intérêt national », elle n'a jamais été dite ni par lui, ni par aucun de nous. M. Lugan déclare l'avoir trouvée dans un compte rendu de journal que nous n'avons pas sous les yeux, et dont l'auteur, si la transcription de M. Lugan est exacte, se serait étrangement mépris sur le style aussi bien que sur la pensée de Vesins. Sommes-nous responsables de cette erreur, et n'est-ce pas une singulière méthode que d'aller chercher ailleurs que chez nous l'expression de notre pensée ? (1) »

b) Observations sur ces explications.

1° A propos du texte de Maurras :

a) M. Moreau ne nie pas après son maître que le faux Henry ne soit une simple « irrégularité » que le succès eût justifiée. *b*) Il admet que le faux est permis dans un service de police international. Henry se trouvait-il dans « un service de police international » ?? S'y fût-il trouvé, ce faux qualifié lui était-il permis ? Le *Syllabus*, commenté par Maurras, dit qu'on ne peut commettre un mensonge pour sauver sa Patrie. *c*) Le « préjudice » du faux international est toujours pour celui qui le commet et pour la nation en faveur de qui il est commis. La dépêche d'Ems fut un « préjudice » pour Bismark et pour la Prusse. Il est donc constant que les explications de M. Maurras ne légitiment pas du tout ses conclusions. Et n'est-ce pas jongler avec les mots et se moquer du lecteur que d'appeler « irrégularité » une fausse signature ?

(*A suivre*). A. LUGAN.



(1) Lucien Moreau. Réponse à M. Lugan. *A. F.*, juin 1910.

CHRONIQUES

UNE ENQUÊTE SUR L'OCCULTISME

La brochure que publie M. Pagnat (1) est d'un grand intérêt et l'on doit féliciter cet auteur de l'heureuse et originale idée qu'il a eue de conduire une enquête sur l'occultisme. Le temps est bien venu en effet d'interroger les contemporains sur cet objet. Depuis longtemps maintenant est né ce mouvement de l'occultisme et il a grandi.

Ce qui était la spécialité d'un très petit nombre a trouvé beaucoup de vulgarisateurs, à titres différents. On peut donc sinon apprécier complètement les résultats, car une enquête est toujours un peu défectueuse, non par le fait de l'enquêteur, mais à cause des répondants qui ne restent pas exactement sur le domaine où on les a placés, on peut, disons-nous, connaître tout au moins des opinions, quoique d'inégale valeur sans doute, qui permettent de s'orienter. M. Pagnat a groupé les déclarations de MM. G. Séailles, Han Ryner, Pierre Piobb, J.-E. Michelet, Fonsegrive, E. Schuré, H. Poincaré, F. Le Dantec, J. Brieu, J. Péladan, Papus, etc., et nous ne citons pas tous les noms.

Telle que nous lisons l'Introduction, il importe de retenir que la Science, ou plutôt notre Science, comme s'exprime avec raison M. Pagnat, grande discuteuse de dogmes et de philosophies, est discutée à son tour, Et, circonstance infiniment plus grave, ajoute-t-il, les objections qu'on lui oppose, cette fois, elle-même les fournit. Evidemment la chose est à peine croyable, tant paraissait inattaquable et définitive la foi fondée sur son universelle estime.

Toute cette introduction est à lire et à méditer. Nous en concluons, nous, qu'on s'est trop hâté à transformer la science en machine antireligieuse et politique. En un mot les négateurs de religion et de philosophie au nom de la Science, ont trop vite philosophé et dogmatisé, sont trop rapidement sortis du domaine scientifique.

---

(1) Ph. Pagnat : *L'Occultisme et la Conscience moderne* (Ed. des Pages Modernes).

Tour à tour, notre auteur nous éclaire sur la situation actuelle de la Science en différentes branches. Voici maintenant que les mathématiques n'élèvent plus leur orgueil sur le fondement de la certitude. Elles repoussent la légitimité de leur titre séculaire « d'exactes ». Mais comment pouvaient-elles y prétendre dans le sens restreint du mot ? Pourquoi seraient-elles en effet plus *exactes* que la théologie, puisqu'elles aussi mettent à leur base l'Infini, l'axiome éternel qui s'affirme dans le cœur de l'homme ? Finalement M. Pagnat écrit : « Quand il y a quinze ans les mots « faillite de la science » furent prononcés, les résultats seuls étaient visés. Aujourd'hui, ce sont les principes mêmes qui sont en cause. » Le mystère pour beaucoup se serait donc, en somme, déplacé. Les dévôts de la Science paraissent en être les victimes. C'était fatal pour les savants qui sont sortis du domaine scientifique avec une logique boiteuse pour guide.

Evidemment, si nous devons assister à une renaissance de l'idéalisme, la vraie science peut nous y mener, soit par les conclusions qu'elle posera... soit par sa faillite, puisque faillite il y a. Cette renaissance ne pourrait qu'être entravée par la fâcheuse confusion que notre société contemporaine accrédite, la confusion entre la science et le machinisme et l'industrialisme.

Sur un mouvement idéaliste, nous voulons bien y compter,la Science — la vraie — nous le garantit, et c'est pourquoi nous ne répèterons pas avec M. Pagnat que la religion ou les religions ont vieilli. Sont condamnées à la vieillesse et à rouler dans je ne sais quel néant les seules misérables conceptions, voiles d'obscurité qui cachent la beauté de l'éternelle et toujours vivante religion. Mais il importerait de dégager l'Idée religieuse de toute impureté, de la montrer aux intelligences telle qu'elle est en soi, et non d'en faire l'apologie avec de secrets desseins. La substance dogmatique est immuable, toutefois les compréhensions des vérités fondamentales sont ou inférieures ou supérieures en différents degrés. L'enseignement Catholique autrefois donné à Alexandrie a toute supériorité évidemment sur celui qu'on donne aux séminaires. Il séduirait encore beaucoup d'esprits restés en dehors du Catholicisme et que d'autres méthodes ne convaincront pas. Sans aucun doute, ce qui est l'objet du dogme gardera toujours l'obscurité propre au mystère, mais les inquisitions rationnelles pourront entourer le dogme de si radieuses lumières qu'il en deviendra, pour ainsi dire, transparent. Cet alinéa s'adresse à la méditation des consuls.

Telle explication de l'énoncé chrétien assurera l'unité du dogme religieux et du dogme scientifique. Pendant de

longues époques, les adversaires de la Religion ont ridiculisé le récit de la Genèse au nom de la Science ; que faisaient donc nos Thomistes lorsqu'ils ne répondaient point que St Thomas avait prononcé que le langage de Moïse était accordé avec l'opinion du peuple ?

Assurément, ces doctes n'étudiaient pas leur maître. C'est qu'au fond, notre temps est veuf de théologiens intelligents comme elle est privée de vrais savants.

Une des conclusions fournies par l'enquête à M. Pagnat est la suivante : « Ce que ne peuvent nous donner ni la science expérimentale, ni la philosophie mutilée dans les sciences philosophiques autonomes, ni les religions, les méthodes occultistes seules sont susceptibles de nous le fournir à l'aide de leur clef mystérieuse. » A la vérité, si la méthode analogique — ce qui est vrai — détermine la méthode occulte, elle ne répugne pas à la religion puisque la théorie catholique met à sa base ce principe que les visibles révèlent les invisibles. Jusqu'ici les méthodes occultistes, et nous avons ici l'importante critique de M. Jacques Brieu pour le prouver, n'ont pas eu de résultats proportionnels à leurs ambitions.

L'Occultisme n'a été souvent qu'un bélier de plus dressé contre le catholicisme que parce qu'on a multiplié inutilement le miracle. D'autre part l'attitude défiante à l'égard des phénomènes occultes tenue par les hommes préoccupés de science, M. Le Dantec, par exemple, n'est pas celle de vrais savants. « Je n'ai jamais songé à des causes extra-physiques » dit-il à propos des phénomènes inexpliqués. Et qui le lui demande s'il en peut donner de naturelles ? C'est bien le sentiment de M. Fonsegrive, qui se tient aussi sur quelque réserve, en déclarant : « Les savants qui se refusent même à examiner les expériences qu'on leur propose me paraissent agir contrairement à leur méthode scientifique même, qui exige la liberté de l'esprit. Il ne faut pas plus avoir de préjugés négatifs que de préjugés positifs. »

La science officielle est restée inattentive jusqu'ici, l'orthodoxie a, probablement, nous l'espérons, gardé sa rigueur par suite de la fausse position où s'était affirmée l'Occultisme à l'égard du surnaturel. La devise : Il n'y a pas de surnaturel condamne l'Occultisme qui l'adopte. D'abord, cette devise implique une conclusion qui est en dehors du terrain scientifique proprement dit.

Le Positivisme affichait l'indifférence à l'égard des causes ; mais la situation positiviste est intenable car l'homme est un animal philosophique, aussi les positivistes spéculent-ils à leur façon, et leur réserve prétendue n'est qu'un euphémisme qui se traduit par athéisme. L'Occul-

tisme, lui, ne se tient pas comme le Positivisme sur la réserve de principe, avec laquelle, nous le savons, il est inconséquent. L'Occultisme affirme : Il n'y a pas de surnaturel. Nous ne réfuterons pas *ex professo* cette maxime qui aboutit à la négation de Dieu. Nous nous contenterons de renvoyer les occultistes à une autorité qu'ils ne récuseront pas, l'abbé Calixte Mélinge pour lequel ils confessent une grande admiration. La thèse de doctorat en théologie que soutint M. Mélinge en 1876, porte précisément sur la *philosophie du surnaturel* et la faculté de théologie de Paris a dû vraiment entendre soutenir peu de thèses aussi remarquables. Disons simplement que le miracle, car la formule occultiste doit viser le miracle, a pour objet la révélation du surnaturel. Il y a donc beaucoup de phénomènes appelés miraculeux qui ne le sont pas à parler théologiquement. Si les occultistes se préoccupent d'expliquer les phénomènes prœter-naturels de lévitation, de télépathie, etc., que ne le font-ils sans outrepasser la limite des droits scientifiques en entrant, comme ils le font, dans la sphère religieuse.

Il est donc inutile de multiplier les miracles. Et du reste les occultistes devraient bien s'en tenir à cet énoncé, car ce n'est pas chez eux qu'on trouvera pénurie de miracles. Leur vrai nom, il est vrai, sera maintes fois supercheries, affirmation de phénomènes incontrôlables.

L'attitude du savant devant les faits occultes devra en définitive être celle qu'indique le distingué président de la *Société des Etudes anciennes*, M. Piobb : « Ne philosopher que lorsque la science a sur une question proféré son dernier mot. » N'a-t-il pas raison devant ces hypothèses d'hier et frappées d'erreur aujourd'hui sur lesquelles on a bâti des systèmes moraux, philosophiques, religieux .. et politiques ?

Le savant helléniste René Ménard avait une conception du monde républicaine, des sophistes ont appuyé leur doctrine monarchiste sur la science de M. Quinton !

La Religion, et nous entendons par ce mot le Catholicisme, sollicite l'étude scientifique. Où trouvons-nous la plus imposante, la plus *respectueuse* considération de la nature sinon dans sa théologie, cependant cette théologie il faut aller la chercher dans ses maîtres autorisés non par les titres personnels mais par le génie Au fond lorsque l'homme de science — le matérialiste — en vient à nous prononcer ce mot Mystère inconsciemment, il vient de confesser à sa manière sa croyance obscure en Dieu. Mystère, nous dit-il, parce qu'il n'a pu saisir ce que les philosophes appellent la « chose en soi ». Il se plaint de ne point connaître toutes les propriétés des êtres. Il soupire

vraiment comme le mystique qui désespère de mesurer l'étendue de la sagesse de Dieu. Car la connaissance de la propriété des êtres entraîne celle de la sagesse divine. La science de la nature est la science de Dieu.

Shakespeare déclarait qu'il y a plus de mystères entre le ciel et la terre que jamais l'homme n'en rêvera. L'homme deviendra-t-il alors l'adepte de cette philosophie bonhomme qui paresseusement murmure, à la Montaigne, qu' « en toute science il y a des étendues et des enfoncements très inutiles, que nous ferions mieux de laisser là » ? Bien au contraire, nous aurons l'audace de nous élever sur l'échelle compréhensive. Nous nous élevons par la science et nos idées sur Dieu sont proportionnelles en sublimité à la profondeur des leçons que nous enseigne la nature,

L'étude de l'occultisme — ce mot étant pris dans un sens générique — est d'autre part importante pour l'explication des actes thaumaturgiques ou miraculeux du Christ. Marie-Madeleine appelle Jésus ressuscité « Rabboni ». Rabboni est un titre significateur de l'autorité suprême, dans le sens physique, le langage rabbinique le traduit par le « Maître du ciel » — Rabboni schal hôlam — pour exprimer la toute puissance. Le miracle exprimant la toute puissance est accompli, la mort est vaincue par celui qui est la vie, le Logos créateur du Monde, et Madeleine, par une divine intuition, salue le dominateur des éléments.

Nous ne pouvons songer à détourner nos propos sur l'*Enquête* que nous signalons aujourd'hui en étudiant l'évangile sous le rapport occulte. Jésus marche sur les eaux, il apaise le tumulte des flots, il ressuscite Lazare, il chasse les démons par l'*esprit de Dieu* alors que les Pharisiens l'accusaient de les chasser par la *force de Belzébuth* ; il guérit la femme affligée du flux de sang par le seul toucher des franges de son manteau, il connaît la *force* qui sort de lui, etc. Comment répondre à Strauss et aux partisans du mythisme autrement que par l'argument du « ce qui plaît à Dieu ».

N'y a-t il pas une explication de ces actions miraculeuses qui satisfasse la raison ambitieuse de pénétrer au sein des arcanes ? Ne devons-nous pas nous appliquer à surprendre les harmonies du Logos et du Cosmos ?

Enfin, au sujet de l'Occultisme, voilà où nous en sommes : Devant l'affirmation occultiste, bon gré ou mal gré, la science officielle sera contrainte d'étudier les phénomènes qui nous laissent dans l'étonnement et de faire entrer dans

le domaine du savoir (1) ce qui appartient encore à ce que le langage courant appelle « sciences occultes ». Nous terminerons par ces lignes de M. Pagnat : « La science contemporaine a poussé la méthode analytique jusqu'à un degré extrême, qui pour elle est un danger, et qui, pour la mentalité moyenne, est un mal. Fatalement elle doit revenir à la synthèse, laquelle constitue tout l'Occultisme. »

« La conscience d'une époque, ajoute-t-il aussitôt, pour trouver des raisons d'agir a besoin de convictions. Où les prendre à l'heure actuelle ? »

Qu'il nous soit permis de répondre dans l'étude de la Réalité intégrale et non dans la négation *à priori* de cette Réalité.

P. VULLIAUD.

---

(1) Cf. Dr. O. BÉLIARD ET L. D. GAUBERT : *Le Périple*. (Librairie Tassel).

RELIGION - ESOTÉRISME

Sédir : *La Médecine occulte.* (Bibliothèque universelle Beaudelot, 36 rue du Bac). 2 fr.

Dans ce curieux et intéressant ouvrage, M. Sédir part de ce principe qu'à chaque élément de la constitution de l'homme correspond une thérapeutique. Il analyse avec érudition tous les modes de médication, et traite de la méthode qu'il appelle la « médecine divine ». La critique catholique trouvera le chapitre qui porte ce titre trop hardi ; l'auteur n'admet que la transcendance de la spiritualité, si nous avons bien lu. Les mystiques catholiques admettent sans doute les communications directes sous certaines conditions et ils maintiennent la voie rituelle qui conduit au divin. Avouons toutefois qu'il est regrettable que les fidèles soient peu initiés aux deux sens de la vérité.

Le Grand Livre de la Nature ou l'Apocalypse philosophique et hermétique, ouvrage curieux dans lequel on traite de la Philosophie occulte, de l'intelligence des Hiéroglyphes des anciens, de la Société des Frères de la Rose ✝ Croix, de la transmutation des métaux et de la communication de l'homme avec les êtres supérieurs et intermédiaires entre lui et le Grand Architecte. Nouvelle édition, revue et corrigée, augmentée d'une introduction par Oswald Wirth. (Librairie du Merveilleux, 176, rue de Rennes, Paris).

L'introducteur de cette nouvelle édition d'un ouvrage rarissime de la fin du xviii[e] siècle donne de nombreux et précis renseignements historiques sur les sectes et les personnages maçonniques de l'époque qui vit naître ce singulier Grand livre de la Nature. Son auteur aurait été Philalèthe. M. Oswald Wirth nous dit alors que « pour se faire une idée des doctrines initiatiques professées par les Philalèthes, aucune lecture ne saurait être mieux appropriée que celle du *Grand Livre de la Nature*, qui fait l'objet de la présente publication. La compétence de M. Oswald Wirth en doctrines maçonniques est aujourd'hui notoire. Or, à notre avis, ce qui rend précieux cette édition, c'est que nous sommes admis à pénétrer au centre même de la philosophie maçonnique. Jusqu'ici la plupart des publicistes s'en sont tenus à apprécier la Franc-Maçonnerie sous le rapport moral, social, politique et historique.

La Philosophie de l'histoire ne peut être expliquée qu'avec une ample connaissance des différentes sectes qui ont eu la plus

grande influence. Les faits extérieurs de l'histoire ne peuvent être connus qu'en fonction des actes occultes des associations. Tout est là, et nul historien ne peut se soustraire désormais à l'étude, quoique longue et difficile, des Loges, pour analyser l'évolution des sociétés, surprendre les desseins de la Providence dans ses rapports avec le Destin et la volonté de l'homme. Mieux encore, on ne peut dégager la Loi théosophique du rythme individuel et social que par une science pénétrante en rapport avec la nombreuse documentation révélant l'activité maçonnique dans ses combinaisons politiques universelles, sous l'impulsion d'un mysticisme particulier caché par d'étranges formules. Les écrivains, jusqu'à présent, n'ont pas tenté l'exégèse de la théorie intellectuelle de la Maçonnerie, du Mysticisme essentiel à la secte, il importerait d'y porter quelque attention.

A l'aide du commentaire de M. Oswald Wirth, bien des obscurités semblent se dissiper.

P. V.

PHILOSOPHIE.— SOCIOLOGIE.

Les Idées morales de Mme de Staël par M. Souriau, professeur à l'Université de Caen — (Bloud, éd.)

C'est un intéressant travail sur Mme de Staël et sur son évolution morale ; l'auteur nous le montre partant de la philosophie encyclopédiste, pour aboutir, après avoir connu le malheur, très près du catholicisme.

Il est curieux de voir se développer ce talent que l'on a tant surfait : au début de sa vie, Mme de Staël n'est qu'une pédante vaniteuse ; lorsque la douleur lui a tordu le cœur, avec l'épuration morale, apparaît le vrai talent et les vraies beautés de son œuvre.

Il faut remarquer aussi que plus elle s'élève et grandit, plus elle se rapproche du catholicisme, et il n'est pas imprudent de penser que, si la mort ne fut pas arrivée si tôt, elle aurait probablement accompli, poussée par la logique de sa vie intérieure, la dernière étape : du Protestantisme au Catholicisme.

Voilà ce que M. Souriau nous a montré, et c'est là un utile et intéressant travail.

Henri Lorin — *L'idée individualiste et l'idée chrétienne.* — (Bloud, éd.)

Voici un excellent petit volume, et qui prend une grande autorité de ce fait que son auteur est le président des Semaines sociales de France.

Après un début, qui critique la conception individualiste de la Révolution et dont la forme est parfois un peu embarrassée, M. H. Lorin développe cette idée que le christianisme est adéquat à la vie individuelle et sociale ; nous ne résisterons pas au

plaisir d'en citer quelques lignes ; voici quelques considérations sur la propriété :

« L'autorité de l'homme sur les biens terrestres, la propriété, n'est pas non plus une situation, elle est une mission, elle est une fonction, Dieu seul, de par son essence même, est propriétaire des choses créées ; tout droit humain de propriété vient de lui et doit s'exercer en vue d'une fin conforme à ses desseins. Dieu, en fondant la nécessité d'un régime d'appropriation des biens naturels, délègue une charge à ceux dont le feu de ce régime fait des propriétaires : et ce régime a pour but le maintien du rôle que Dieu a donné à la Terre d'être la pourvoyeuse universelle, la sauvegarde de la dignité d'auteur qu'il a conférée à l'agent humain, la garantie de l'efficacité du travail humain qu'il a fait seule cause efficiente de production. La Force, qui impose le respect d'une propriété gérée contrairement aux intentions du Créateur, ne trouve pas de justification directe devant la conscience formée par le christianisme. La propriété tire de Dieu, son origine, son prestige, sa vigueur vraie. »

Certes voilà une belle page, pleine d'idées justes et simples, aussi anciennes que le Christianisme, et cependant complètement méconnues à notre époque.

On voudrait citer quelques autres passages, qui s'appliquent merveilleusement à notre temps : les jugements sur l'interdiction du prêt à intérêt, qui est « l'empêchement pour l'individu de faire sien le fruit de l'industrie d'autrui, le résultat d'un effort dans lequel il n'y a rien de sa personne » ; sur les lois injustes, que l'on est tenu de ne pas observer quand elles contredisent aux lois divines, et qui n'auront jamais le pouvoir de faire mourir de faim un individu, sans qu'il ait le droit de prendre ce qui lui est nécessaire, car ce serait « enlever à la terre sa destination divinement fixée de pourvoyeuse universelle.. Il n'y a, dit saint Thomas, dans ce cas ni vol ni rapine. »

Voilà une façon de concevoir la propriété malheureusement trop peu répandue.

Georges Deherme. — *Croître ou Disparaître* — (Perrin éd.)

La question de la dépopulation est décidément à l'ordre du jour ; voici qu'après tant d'autres, M. Deherme y consacre un important volume.

De grandes qualités sont à signaler dans ce travail ; l'auteur n'est pas un de ces simplistes systématiques, comme il y en a trop, on sent qu'il a vécu les problèmes sociaux et qu'ainsi il a pris conscience de leur complexité. Malheureusement ces qualités font place à une grande naïveté intellectuelle quand il s'agit du positivisme.

Ce que l'on peut reprocher à M. Deherme, c'est de n'avoir vu qu'un côté de la question ; il faut pourtant considérer et l'individu, et la société ; la solution du problème, c'est l'équilibre entre les devoirs de chacun envers tous, et les devoirs de tous envers chacun. La Révolution, réagissant contre l'organisation sociale d'alors, n'a vu qu'une face du problème, l'individu ; M. Deherme et les positivistes en général affectent de ne voir que l'autre, la société.

On oublie que jamais une solution extrême n'est durable,

qu'une exagération dans un sens entraîne toujours une réaction en sens inverse, et que le repos ne se trouve que dans l'harmonie des contraires.

Certes, l'auteur nous explique clairement et justement le seul côté de la question qu'il ait voulu voir ; mais l'absence de la contre partie rompt l'exactitude de ses déductions : c'est une balance dont l'un des plateaux est soigneusement chargé, mais dont l'autre est oublié ; l'équilibre est rompu.

La thèse de M. Deherme est celle-ci : l'individualisme métaphysique de la Révolution a désorganisé la société française, on a parlé des Droits de l'homme et non de ses devoirs, aussi toutes les notions se sont-elles obscurcies ; la propriété, par exemple, considérée comme un droit absolu est jugée justement, mais sévèrement : « Proudhon était donc parfaitement bien fondé à dire que la propriété, comme la conçoit la bourgeoisie propriétaire depuis la Révolution, la propriété sans devoir, sans contrôle, sans responsabilité, est le vol. » La dépopulation nous est présentée comme une conséquence logique de cette désorganisation ; et l'ordre apparaît comme le vrai remède, l'ordre dans les esprits et dans la société ; seul, paraît-il, le Positivisme est capable de rétablir, spirituellement et temporellement, l'ordre.

Nous croyons, comme M. Deherme, que l'anarchie intellectuelle contemporaine, est la cause de grands maux ; mais, pour nous, c'est le Catholicisme qui doit reprendre son empire sur les consciences individuelles, et c'est son influence bienfaisante sur les mœurs qui sera seule capable de rétablir l'ordre là où la loi ne peut atteindre.

Quant au pouvoir spirituel du Positivisme et à l'alliance que l'on nous propose, nous pensons qu'il n'y a là qu'un phénomène symptomatique de cette même anarchie dont se plaint M. Deherme.

Les positivistes, qui ont la prétention de « révéler à l'Eglise ses vertus essentielles » ne comprendront jamais, que, *pour nous catholiques*, L'EGLISE, C'EST D'ABORD LA VÉRITÉ, si métaphysique et intellectuel que cela leur paraisse ; nous n'admettons pas les distinctions entre le « néologisme du catholicisme », et son soi-disant « positivisme ». Nous ne pouvons pas admettre le compromis qui nous est proposé dans ces lignes, pas plus que les propositions qui le précèdent : « Le positivisme continue le catholicisme. S'il va plus loin socialement, c'est dans le même sens. Il ne le contredit, il ne le contrarie pas, il l'assimile, il l'incorpore. Il est assez large pour le comprendre. Tout ce que l'Eglise reconquiert, il sait que c'est contre l'anarchie, et il ne peut que l'y aider. S'il faut demander beaucoup au destin pour obtenir peu, l'Eglise doit penser que, de tout ce que sent le positivisme, on ne réalisera que ce qu'elle peut accepter. »

Il y a dans cette citation quelques propositions qui ne sont que risibles : je ne vois pas, par exemple que le positivisme soit assez large et surtout assez haut pour comprendre jamais le dogme chrétien.

Qu'un protestant affirme que le christianisme et le catholicisme sont opposés, c'est dans la logique de ses erreurs ; mais qu'un incroyant vienne, le sourire aux lèvres, le dire aux catho-

liques, en leur proposant une alliance sur de telles bases, voilà qui est vraiment invraisemblable, et voilà pourtant ce que font depuis longtemps les positivistes.

Quand donc voudront-ils entendre ces simples paroles, chrétiennes et par conséquent catholiques: la société n'est pour nous qu'un moyen et un état de passage ; elle a, comme dit Blanc de St-Bonnet, un but au-delà du temps, et ce but c'est le salut individuel près duquel le reste n'est rien ; car nous croyons à ces paroles de l'Evangile : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et tout le reste vous sera donné par surcroît.»

CARL DE CRISENOY.

POEMES

ANDRÉ LAMANDÉ : *La Vie ardente.* (Jouve éd.)

Dans une préface qui nous présente l'auteur de « La Vie ardente» M.Beaupin pose avec raison la distinction entre la poésie sociale et la poésie « socialiste » On a trop souvent en effet confondu l'une avec l'autre en opposition avec un art qui serait du dilettantisme. On nous dit, et c'est juste, que la « poésie socialiste est inefficace, parce qu'elle est dépravante ; elle se donne l'air de susciter les énergies, quand elle ne contribue qu'à énerver les volontés, en leur dissimulant la nécessité de l'effort quotidien du sacrifice.

Toutefois, puisqu'il s'agit avec M. Lamandé de poésie et de poésie sociale, nous affirmerons, d'autre part, qu'en définitive l'art a sa moralité en soi, et n'a pas pour but de se substituer à la morale. Il arrive que, sous prétexte d'exalter les vertus, on accuse l'art de dilettantisme qui n'a point ses immédiates préoccupations. L'écueil est à éviter. Pas de confusion ni d'un côté ni de l'autre. Ce problème esthétique n'a pas encore été discuté suffisamment ; comme beaucoup d'autres questions, il s'offre à la discussion. Ceci dit, nous féliciterons M. Lamandé d'être souvent mieux qu'un glorificateur des idées morales et sociales, ce qui est évidemment bien, mais en maints poèmes, il se révèle simplement un poète dans la pure acception de ce mot. Cet artiste à qui nous devons déjà un recueil « En forgeant » possède une qualité maîtresse : l'enthousiasme. La vie, dans sa chaleur, donne à son inspiration une énergique gaieté. Ce livre est bien nommé « la vie ardente », à chaque page éclate, cette joie, rayon de soleil que nous portons en nous et qui s'appelle la Foi. M. Lamandé sait le poids du jour, mais poète, il exprime et pour lui, et pour tant d'autres, la parole de courage qui relève des accablements humains, qui aide à monter le douloureux chemin de lumière. Sans doute, il y a tels poèmes où l'auteur revèle qu'il a le sens profond, intime, religieux de la vie ouvrière ou rustique. Ecoutons-le chanter les carillons.

"Des marteaux d'acier sur l'enclume
Bruyants, nombreux des tourbillons

Dans une humble forge qui fume !
Eclats de rire d'atelier...

Son vers est d'un rythme harmonieux pour décrire le paysan dont

la faulx se balance en la plaine dorée ;

ou les bonnes bêtes sur qui

le soleil de l'été pose son nimbe blanc.

Nous aimons les vers ensoleillés, la pureté de fraîche inspiration chez ce poète dont nous citerons quelques vers de la pièce intitulée « Plain-chant » :

Ce fut l'âme d'un Peuple en extase pour Dieu,
Aux époques de Foi candide et de Lumière,
Où moines et laïcs, avec des mains de feu,
Bâtissaient et sculptaient jusque dans le ciel bleu
Les Eglises d'amour en poèmes de pierre.

Nous citerons encore du poème « les ouvriers d'antan » :

Je les vois, travaillant toujours, sauf les dimanches,
Courbés, sous la beauté du labeur grave et doux,
Martelant le fer rouge, enluminant des planches,
Et brodant, ouvriers bénis, les robes blanches
Des cathédrales à genoux.

Encore une strophe où se résume toute la pensée religieuse de M. Lamandé :

Semons, semons toujours ! Un coup de vent mystique
Fait deux égales parts de la graine mystique :
L'une va dans la terre et l'autre vers le ciel ;
Elle monte, légère, aux régions superbes,
Grossir d'un épi d'or les lumineuses gerbes
Pendant aux mains de l'Eternel.

Le reproche qu'on pourrait faire à « La Vie ardente », c'est que l'auteur ne renouvelle pas suffisamment les motifs de son inspiration. Ne terminons pas nos quelques lignes sur les poèmes de M. Lamandé sans en extraire ce beau vers appliqué au poète chrétien.

Ce n'est qu'un instrument, mais il est éternel.

Que l'auteur réfléchisse sur la question d'esthétique dont nous avons parlé en commençant, s'il consent à ne point subordonner la poésie à un rôle *immédiatement* moralisateur, peut-être pourrons nous compter un bon poète, car M. Lamandé a une âme d'artiste.

P. V.

LES REVUES.

Philosophie

L'histoire, a écrit l'inimitable Max Nordau, n'a aucune valeur scientifique. Il a même fait un livre exprès pour développer cette sentence.

M. Jules de Gaultier dans *le Mercure de France,* le commente avec énormément de sérieux. C'est que Max Nordau aussi s'est mis à tirer des théories biologiques de Quinton des tas de choses qui n'y sont pas.

Mais Max Nordau fait une découverte assez curieuse : il suppose que l'homme né pendant une période chaude, *paradisiaque* a été plus tard plongé dans une période froide où s'est brusquement manifestée l'hostilité du milieu.

M. Nordau n'indique pas là-dedans le rôle du serpent, mais l'hostilité du milieu, ça doit être dû à l'ange qui chassa l'homme du paradis où il faisait chaud.

—

Nouvelle revue française : G. K. Chesterton : *les paradoxes du Christianisme.*

Chesterton élevé dans l'incroyance adopta tour à tour toutes les doctrines de son temps et tour à tour les attaqua avec une extrême violence. Le traducteur dit : « l'anarchiste dynamitait l'Anarchie ». La traduction que donne la nouvelle revue française constitue le sixième chapitre de son dernier livre : *Orthodoxie.* Le chapitre est traité avec humour. Chesterton y explique comment il vint au christianisme. Toutes les objections qui sont faites au dogme lui font des reproches contradictoires. Un l'accuse d'être pessimiste et inhumain, un autre d'être trop optimiste.

M. Chesterton en déduisit qu'une chose qui avait tant de vices opposés devait être bien curieuse et il l'étudia. Il y trouva la vérité. Mais pour lui le catholicisme n'est pas l'harmonisation des contraires, c'est l'assemblage des extrêmes. Le chapitre se termine par une vision galopante de l'histoire du catholicisme et du miracle de ce galop sans faux pas à travers les hérésies.

—

Dans l'*Initiation* M. Karl Nissa explique posément qu'il n'y a point de création, (ni émanation ni transformation). Il n'y a, dit-il, que l'Identité éternelle.

Le panthéisme de M. Nissa est plus panthéiste que ce qu'on a fait de mieux jusqu'à présent comme panthéisme ; « quand je prie Dieu, c'est ma conscience présente qui s'adresse à ma suprême Conscience future ». Nous n'avons pas besoin d'une autre phrase pour connaître le fond de la pensée de M. Nissa.

—

La Raison Catholique : M. Gaudefroy écrit sur le mode de l'origine astrale de la vie. — *Luce e Ombra : Hypathie la Philosophe,* par A. Agabiti.

Littérature

Vers et Prose : Au sommaire du dernier numéro : un poème inédit de Rodenbach qui n'est pas inédit : *La passante* ; une étude posthume de Moréas sur Lamartine ; une étude de Mæterlinck sur J. H. Fabre ; la suite de l'analyse de *la Nef* d'Elémir Bourges par Emile Bernard et de nombreux poèmes.

—

Une nouvelle revue, que fait paraître André Salmon : les *Nouvelles de la République des Lettres*. Baju fils y tient la rubrique des scènes de la vie littéraire et les livres y sont critiqués avec intelligence.

Formule nouvelle. Cela aura du succès.

—

Le Feu a consacré son dernier numéro à Elémir Bourges. Plusieurs auteurs ont collaboré à cet hommage. Nous voulons citer une phrase de Rachilde : *la Nef* c'est la réhabilitation de la recherche de l'Absolu.

—

Dans *Pan*, Boyer d'Agen raconte sa première conversation avec Rops. Pour bien comprendre Rops, ce mâle, il faut lire cet article. Le numéro a l'attrait de plusieurs reproductions des meilleures œuvres de Rops.

—

Articles à signaler : *La Phalange*, André Spire : *la grande danse macabre des hommes et des femmes;* Sadia Lévy : suite de la traduction des psaumes.

Les Marches de l'Est : un article intéressant de Georges Ducrocq sur le Slesvig : *les provinces inébranlables.*

Les Flèches : un article sur Jules Lemaître.

Les documents du Progrès : le Sionisme par Alfred Valensi (l'auteur précise après Max Nordau, que l'état juif à fonder en Palestine n'est destiné qu'aux juifs qui n'ont pas trouvé de pays où se fixer définitivement).

—

Autres revues reçues : *la Société Nouvelle, Feuillets de la Rosace, les Rubriques Nouvelles, la Revue des Poètes, le Thyrse, l'Hexagramme, la Revue du Spiritualisme moderne, l'Action française, les Argonautes, le Centaure, le Spectateur, la Chronique des Lettres françaises, le Divan, les Pages modernes, l'Alliance Spiritualiste, Filosofia della Scienza, les Actes des Poètes, la Revue Bibliographie Belge, l'Echo du Merveilleux, le Penseur, la Renaissance contemporaine*, etc., etc.

FERNAND DIVOIRE.

INFORMATIONS

La Revue d'Art **Paris-Noël**, que dirigent nos confrères Emile Martel et Lionel Nastorg, ouvre entre tous les poètes français un concours de contes de Noël, dans la note gaie ou triste.

Un jury composé de *Fernand Divoire, René Fauchois, Lemercier d'Erm, Maurice Levaillant, Emile Martel, Lionel Nastorg* et *Gabriel Volland*, sera chargé de distinguer l'œuvre la meilleure, qui devra comprendre deux cents à deux cent cinquante vers.

Le prix consistera dans l'édition du conte en une plaquette de grand luxe, illustrée par le dessinateur *Géo Dorival.*

Tout manuscrit devra porter une devise qui sera répétée sur un pli contenant le nom et l'adresse du concurrent, et être adressé aux bureaux de la Revue, 11, rue Chomel, Paris.

Le délai pour la réception des manuscrits expirera irrévocablement le 5 octobre 1910.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. Daniel-Chambon, St-Amand (Cher).

Principe lyrique du Naturalisme

Vers le milieu du dix-neuvième siècle le lyrisme agonisait. Après avoir eu le magnifique et triomphant éclat d'une révélation esthétique laquelle prétendait soumettre à sa loi et le ciel et la terre avec tous leurs êtres et tous leurs éléments, ce Romantisme, dont les disciples ivres de génie et d'emphase se proclamaient des prophètes, des messies, des dieux, n'avait plus pour le servir que de prestigieux assembleurs d'images, de délicats virtuoses du verbe, de mirifiques acrobates de la syntaxe : Leurs artifices dissimulaient aussi mal la caducité de leur inspiration que les fards masquent peu les ravages de la vieillesse sur un visage de femme.

Trente ans avaient suffi pour amener à sa déchéance l'ardente et juvénile beauté de cette religion littéraire. C'est qu'elle avait pour origine la passion et qu'elle devait à cela même son éclat, la ferveur de ses fidèles et aussi la brièveté de son existence.

Comme tout ce qui naît de la passion elle s'épuisa par manque de mesure. Après avoir longuement essayé d'envahir tous les domaines, après avoir nié toutes les lois, rompu tous les équilibres, elle n'avait plus qu'à se consumer elle-même et elle l'acceptait orgueilleusement, se nourrissant de sa propre substance ainsi qu'elle le proclamait par sa redondante et creuse devise l'Art pour l'Art !

C'est que, malgré les apparences, le Romantisme a des origines très antérieures au dix-neuvième siècle : En fait, il n'est, à ce moment, que l'explosion du mysticisme d'une race esthétiquement en révolte contre le rationalisme cette forme naturaliste de la pensée sous la dure loi duquel elle était pliée depuis plus de deux siècles, loi à laquelle le premier empire par sa constitution politique, venait de donner une rude conclusion sociale.

Déjà, au dix-septième siècle, avec l'ardeur puissante et la lumineuse certitude de sa foi, presque seul en face de Montaigne et de Descartes, Pascal s'évertuait pour la liberté du génie de la race française. Son effort ne fut pas

stérile puisque Racine en bénéficia au point de réaliser esthétiquement ce que Pascal avait accompli dans le domaine de la raison et de donner, par son œuvre poétique, la mesure exacte du profit que notre génie littéraire pouvait tirer du rationalisme.

Et plus tard, tout à la fin du dix-huitième siècle, parut, pour continuer cet effort, le délicat et tendre talent d'André Chénier. Ses touchantes élégies annonçaient la renaissance d'une poésie de même inspiration et de même science que celle de Racine, laquelle en se développant normalement eût peut-être abouti à un sain et parfait épanouissement lyrique. Malheureusement le rationalisme eut aussi son génie et qui l'emporta : ce fut Rousseau. Il l'emporta si hautement que le dix-neuvième siècle a, tout entier, subi son influence.

Accoutumés à la foi et à la scholastique catholiques, mais excellents humanistes, les classiques avaient étudié l'homme en tant qu'être moral et d'une façon toute cartésienne, c'est-à-dire avec ces qualités de logique et de raisonnement positifs dont la plus haute expression et aussi la plus ardue est dans Pascal pendant que la plus frivole mais la plus décadente se trouve dans les spirituels ironistes que sont les Encyclopédistes. Par leur espèce de vulgarisation philosophique ceux-ci ont tout particulièrement travaillé à établir l'influence de ce Rousseau demi fou, demi-ignorant, que tout blesse dans le monde et qui le reconstruit chimériquement à la mesure de ses instincts et de ses besoins. Spirituellement frondeurs et sceptiques avec élégance les Encyclopédistes se bornaient à tout critiquer. La subtilité de leurs sophismes ne leur permettait guère qu'une action dissolvante sur les esprits de leur temps, mais, par cela même, ils étaient propices à Rousseau puisqu'ils détruisaient dans l'opinion publique la valeur de notions acquises et, partant, la confiance qu'on y pouvait avoir, livrant toute une époque à la puissance passionnelle d'un individu.

C'est d'abord par l'étonnement que Rousseau a conquis ses contemporains. Il apparut dans leur société raffinée comme une manière de sauvage cynique, brutal, grossier et qui intéressa parce qu'il avait de monstrueux. Ses idées étaient confuses, son raisonnement illogique, ses mœurs déplorables, ses manières vulgaires, mais il imposait sa personnalité barbare par la toute puissance de son âpre égoïsme en lutte ouverte avec une société aimable et voluptueuse.

Selon la méthode cartésienne il se posait en face du monde mais au lieu de le considérer avec l'humilité et le respect que commande notre chétivité et d'appliquer sa raison à en comprendre l'ordre éternel et à concevoir de

quels principes cet ordre peut dépendre il le censurait avec l'orgueil et le sensualisme implacable d'un homme qui n'y trouve rien à sa place pour lui assurer l'entière satisfaction de sa concupiscence.

« La nature rendant toujours malheureux en tous états, dit Pascal, nos désirs nous figurent un état heureux parcequ'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état ».

« Il faut particulariser cette proposition générale, ajoute Pascal, et Rousseau et tout le dix-neuvième siècle avec lui, seront, dans la réalité, cette particularisation même, Egoïste ingénu, Rousseau condamne l'état où il se trouve au nom d'un idéal imaginaire qui a pour objet ses propres désirs et dont il arrange les détails au gré de ses réactions sensorielles en face de la réalité. Il détrône la pensée au profit de l'imagination et quand, après s'être efforcée d'être raisonnable, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'Assemblée Législative, la Révolution, subissant la logique des événements, s'abandonne à l'inspiration de Jean-Jacques elle passe de l'anarchie intellectuelle des Encyclopédistes à l'anarchie de fait la plus désordonnée et la plus terrible.

Et pourtant sous l'effroyable chaos de cette sinistre crise le mysticisme inné à la race domine les destinées. C'est lui qui engage, follement en apparence, la Révolution Française dans le noble et surhumain effort des guerres héroïques entreprises pour l'affranchissement de tous les peuples du vieux continent. C'est lui qui l'empêche ainsi, par un sublime aveuglement, de voir que se crée au dedans un idéal individualiste exceptionnel et monstrueux au profit duquel il travaille et qui a bientôt pour glorieuse apothéose la triomphante aventure du général Bonaparte reconstruisant la société française à la mesure de son génie et asservissant la nation à sa personne.

Ainsi par la Révolution et l'Empire le rationalisme passionnel de Rousseau est passé de la théorie à l'acte, de la multiplicité anarchique à l'unité de la dictature personnelle. Il s'est substitué en fait aux traditions d'un peuple, il est devenu une nouvelle manière d'être nationale qui développera toutes ses conséquences dans le XIX[e] siècle. Une fois encore le libre génie de la race paraît définitivement vaincu. Dupé et rejeté du domaine positif où il était descendu pour vaincre au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, c'est esthétiquement qu'il va reprendre l'offensive. Il y apportera toute la puissance acquise dans ce dernier effort qui, détourné de sa fin première et portant désormais tout entier sur l'individu dont il exaltera

les facultés émotives, deviendra ce lyrisme dont le merveilleux pouvoir anime et grandit tout ce que touche le génie des romantiques.

L'idéal que le rationalisme victorieux est incapable d'établir dans la réalité, où d'ailleurs il s'opposerait en fait aux fins mêmes de la Nature, le génie romantique le situe dans son domaine réel qui est celui de la Beauté. Là, et en vérité là seulement, peuvent exister dans un état de perfecfection durable les formes idéales dont rêve le désir des hommes, formes essentielles et vivantes de la religion du Beau quelque apparence qu'il revête, formes parfaites et néanmoins toujours changeantes dont la beauté resplendissante excite l'éternelle espérance qui soutient l'Humanité dans sa marche obstinée vers des fins qu'elle ignore.

Comme toute faculté humaine le génie lyrique est indéfinissable en soi, mais nous pouvons reconnaître qu'il est, ainsi que le rationalisme, une conséquence de l'opposition de la nature humaine avec l'univers où elle vit, et qu'il naît de l'action de nos facultés émotives. Au lieu de le connaître, le romantisme perçoit le Beau. Dans les œuvres qui lui appartiennent l'inspiration dépend de l'intuition et non de l'idée, la composition du sentiment et non de la raison, l'esthétique de la sensation et non de la règle. Etant mobiles par nature, aucun de ces éléments n'est susceptible de fournir à l'œuvre le fondement de son unité ou le principe de sa beauté concrète. Elle trouvera le premier dans la personnalité même de son auteur qu'elle exprimera uniquement en des modes plus ou moins variés ; quant au second il sera, celui de la vie matérielle c'est-à-dire le Mouvement.

Aussi le lyrisme ne s'acquiert pas. Il est une faculté de l'artiste et une faculté qu'il apporte avec lui en venant au monde : en recevant personnellement la vie, il reçoit le pouvoir de la manifester dans toute sa beauté plastique. Le lyrisme est l'aspiration de la *Vie* vers l'immuabilité du Beau. Attribut esthétique de la vie il jouit et de sa puissance égalitaire, et de son irrésistible action désorganisatrice qui sont parmi les moyens de sa nature les plus sûrs pour le rôle que le romantisme doit remplir.

Ce que le rationalisme triomphant a prétendu établir de positif, de fixe, et sur quoi repose précisément la société nouvelle, le lyrisme va le pénétrer et le désorganiser par la seule puissance de son mysticisme esthétique. De l'homme le Romantisme fera une divinité, celle du Bien ou celle du Mal selon les besoins de sa cause, mais une divinité toute amour ou toute haine et toujours égale à soi-même dans le pouvoir et l'action. Pareillement le sublime de l'Univers sera toujours égal à lui-même. Splendeur et

harmonie pour le Bien, ténèbres et chaos pour le Mal afin de les situer l'un et l'autre dans un décor convenable. C'est pourquoi mêlant l'imaginaire avec le réel, le romantisme crée un monde chimérique et resplendissant dans lequel, monstrueux ou sublimes, des êtres s'agitent, vibrent, vivent avec la toute puissance absolue de leurs facultés uniformément tendues par une exaltation frénétique et permanente.

La volonté est anéantie par le transport des joies qu'il nous procure avec de tels moyens, et l'éblouissement de ses évocations éclaire dans toute leur laideur les pauvres réalités de l'existence.

Déplaçant ainsi l'objet du désir humain, le lyrisme le fait porter sur la volupté qu'il irrite jusqu'à l'exaspération de manière qu'en s'efforçant d'y satisfaire l'homme détruit lui-même les dernières conquêtes du rationalisme. Son œuvre achevée dans le domaine moral, il n'hésite point à subir lui-même la dure loi dont il s'est affranchi un moment pour que demeure vivante et glorieuse la notion du Beau puisqu'avec lui qui se sacrifie la Beauté va mourir !

Elle ne meurt pas tout d'un coup et l'Histoire de sa passion n'est autre que celle du Naturalisme. Le sens du Beau s'atténue progressivement comme la lumière dans un ciel crépusculaire et en avançant vers le XXe siècle la science de la Beauté se perd chaque jour davantage.

C'est ainsi que l'inspiration des naturalistes, au lieu de relever de l'intuition qui est une manière de constatation morale sur laquelle repose la ferveur romantique, relève de l'observation qui n'est qu'une constatation objective dans le domaine des apparences. De même la composition n'est plus soumise au mouvement des passions, mais au développement fatal des instincts. Pour ce qui est de l'esthétique, le naturalisme conserve celle du romantisme pour la raison bien simple que la sensation est la plus humble des facultés humaines susceptibles de nous mettre en rapport avec la Beauté.

C'est pourquoi, s'instituant apôtre du naturalisme, Emile Zola n'hésite pas à proclamer :

« Aujourd'hui, quand on étudie le mouvement littéraire depuis le commencement du siècle, le romantisme apparaît comme le début logique de la grande évolution naturaliste. *Ce n'est pas sans raison que des poètes lyriques se sont produits les premiers*. Socialement on expliquerait leur venue par les secousses de la Révolution et de l'Empire : après ces massacres les poètes se consolaient dans le rêve. »

L'explication est d'une sentimentalité séduisante et naïve. Elle relève de l'imagination et non de la philosophie et si elle se réclame de la science, ce ne peut être que

d'une science singulièrement ingénue. Cela est d'ailleurs sans importance dans l'esprit de l'écrivain qui continue :

« Mais ils venaient surtout parce que, littérairement, ils avaient une besogne considérable à accomplir. Cette besogne c'était le renouvellement de la langue. Il fallait jeter l'ancien dictionnaire dans le creuset, refondre le langage, inventer des mots et des images, créer toute une nouvelle réthorique pour exprimer la société nouvelle ; et seuls peut-être des poètes lyriques pouvaient mener à bien un pareil travail. »

N'est-ce pas en effet le premier et le plus nécessaire des travaux que de transformer un vocabulaire quand on veut détruire tout un système de pensée. La confusion dans le sens, le désordre dans la syntaxe ne sont-ils pas les moyens les plus efficaces pour l'anéantissement de certaines notions et n'est-on pas sûr de les imposer quand on possède un magique pouvoir d'enchantement ?

L'apôtre du naturalisme constate devant le fait accompli. qu'on avait à « créer toute une rhétorique nouvelle pour exprimer une société nouvelle » sans se douter qu'il nomme création quelque chose qui en est tout le contraire, puisque c'est à la vérité un acte de désorganisation et le premier d'une formidable entreprise contre cette société nouvelle. Parfaitement dupe des apparences, il conclut à ses affirmations réitérées par ce cri d'anarchie littéraire :

« Les romantiques venaient à leur heure, ils conquéraient la liberté de la forme ! »

Pas seulement de la forme, mais plus essentiellement du sentiment en l'affranchissant de toute doctrine pour en faire l'objet de la libre expression de l'individualisme. C'est par là que le romantisme semble continuer le mouvement révolutionnaire quand il est au contraire le principe de la contre-révolution qui doit acheminer la race française vers ses fins naturelles.

La libre expansion du moi par le moyen de l'imagination, sans le concours de l'idée et de la raison : voilà la forme lyrique. C'est dire qu'elle est tout mouvement, toute harmonie, et l'on conçoit que ni le vocabulaire abstrait, ni la belle ordonnance de la syntaxe classique ne puissent lui convenir comme moyens d'expression.

La passion romantique s'accommode mal en effet de la simplicité du mot épuré jusqu'à son sens abstrait et qui possède ainsi une netteté froide répondant d'autant moins aux nécessités évocatoires du lyrisme que son rangement dans la phrase, toute faite pour le développement logique de l'idée, ne lui accorde aucun relief, puisqu'il se borne à y apporter sa part de sens utile au raisonnement.

D'ailleurs, pour les lyriques, l'idée est une cause d'émo-

tion et pas un objet de dissertation comme pour les classiques. Ce n'est point sa valeur philosophique qui les tente, mais seulement ce qu'elle enferme de beauté plastique à leur convenance. Ils lui demandent de séduire leur imagination et de se prêter au jeu brillant des métaphores et des épithèses merveilleuses par quoi ils représentent les sentiments et les sensations qui en dérivent. Dès lors on admet que les idées générales leur soient plus accessibles que les conceptions philosophiques, avec quoi ils les confondent d'ailleurs, et que ce qui leur est utile est moins le sens grammatical du mot que sa valeur concrète en tant que : sonorité harmonieuse des syllabes, puissance évocatrice ou pittoresque de l'épithète, parce que, frappés dans leur émotivité plus que dans leur entendement, les lyriques adoptent pour moyens esthétiques, tous les artifices de langage propres à renforcer cette valeur particulière et concrète du mot, soit : la métaphore, l'épithète, l'antithèse, l'ellipse, faisant succéder à la langue sobre et précise des dix-septième et dix-huitième siècles la langue abondante et colorée qui sera celle du dix-neuvième.

Ecrivains, les classiques développent simplement leur pensée ; les romantiques évoquent leurs émotions personnelles ; les naturalistes prétendront à décrire avec exactitude les apparences réelles des objets et à définir non moins exactement la nature humaine.

Ainsi ramenée à ses éléments fondamentaux on voit quelle peut être la part de l'imagination dans chacune de ces espèces littéraires, et également celle de la personnalité de l'écrivain. Pour les romantiques, l'imagination et la personnalité se confondent dans une même action littéraire parce que l'imaginaire et le seul domaine où le lyrisme se puisse épanouir souverainement. Avec les lyriques nous n'avons point, comme avec les classiques, l'auteur soumis à la stricte observation de règles adaptées des anciens, soumis aussi à l'incontestable autorité du texte auquel ils empruntent leur sujet, ne se réservant que l'invention de détails accessoires utiles au développement logique de leur œuvre et soumis enfin à une discipline philosophique d'après laquelle ils établissent la psychologie de leurs personnages. Nous avons au contraire la sublime incohérence du génie ivre de liberté, affranchi de toute règle, se plaisant aux jeux des images pittoresques et savantes, au sens singulier des mots, à des arrangements harmonieux de syllabes dépourvus de sens précis, parce que ce sont des moyens sûrs de retrouver soi-même et dans toute son intensité l'émotion qu'on a voulu exprimer.

Par l'élan de leur lyrisme ils rompent la belle ordonnance de la syntaxe classique ; Au lieu de subordonner

l'arrangement des mots au sens de la phrase, les lyriques le soumettent à son harmonie, à son effet oratoire. Ils font leurs procédés ordinaires d'écriture de tout ce que les classiques considéraient comme des fautes contre le bon goût à cause de ce qu'il y a d'excessif et de pénible pour l'intelligence d'un texte dans l'antithèse, l'enjambement, l'ellipse, la prédominance objective de l'expression sur ce qu'elle exprime, la répétition, la redondance, la recherche du bizarre et la tension parmanente du style qui trahit l'effort de l'extension indéfinie du moi.

L'œuvre étant absolument imprégnée de cet individualisme passionnel,ce n'est pas seulement sur sa matière verbale que porte son action anarchique,'mais encore sur la composition. L'unité, l'ordre et la proportion de l'esthétique classique ne répondent plus aux aspirations de ces révolutionnaires de lettres quand l'orgueil ne saurait accepter de règles précises. Ils la dédaignent, cette esthétique, parcequ'elle opposerait une limite à leur aspiration vers le Beau et que l'incompatibilité est absolue entre un mode de développement artistique qui la penseé pour support et le leur qui a l'imaginaire. C'est qu'ils n'exposent pas leur sujet: ils l'illustrent, substituant aux effets oratoires des effets évocatoires qui forment les différents plans d'un tableau ou d'une fresque et l'importance y appartient fatalement à celui des plans sur lequel porte plus spécialement la puissance lyrique de l'auteur, parce quelle s'y trouve traduite par le maximum d'effet et qu'elle est ainsi mise en valeur au détriment de toutes les autres. Par cela même est détruit le principe de toute architecture littéraire.Le désordre est dans l'œuvre dont la succession des parties dépend tout particulièrement dè l'ordre des images se présentant à l'imagination au moment de sa conception et de leur puissance émotive en provoque d'autres par répercussion. Elles vont ainsi de la plus intense à la moins intense et leur succession évoque les domaines les plus opposés de la connaissance humaine,en sorte que leur chaos prend une fausse apparence d'universalité et que, par confusion, on a pu croire à quelque profondeur où il n'y avait généralement que de l'étendue.

Quant à la vie de l'œuvre, sa source n'est plus morale. Elle n'a plus pour origine les conflits entre le sentiment et la raison, ni pour développement la discussion par thèse et antithèse, ni enfin pour événements des situations rationnelles et simples. Non ! la raison a disparu de l'œuvre et le sentiment privé ce ce soutien qui la maintenait dans le domaine moral est descendu au domaine sensuel de la passion. L'amour n'est plus un sentiment, mais une force irrésistible souveraine, dominatrice, dont la puis-

sance exclusive établit l'égalité des reliefs dans le chaos romantique. Sa frénésie supplée à tout élément psychologique. Il est le principe et la fin de tout. Il est le moyen d'expression le plus sûr de l'individualisme romantique parce que, opposé à tout ordre, il permet de réaliser cet unique dualisme de l'être avec tout ce qui lui est extérieur et qu'il s'efforce en quelque sorte de contenir sans le concours de la raison. Il est encore l'amour, le plus infaillible prétexte au développement lyrique dont l'étourdissante et brutale harmonie éclate comme un splendide chant de victoire et grise jusqu'à faire supporter un instant ces adjonctions des pires grandeurs aux pires bassesses, ces juxtapositions grossières du rire et des larmes, et enfin ces extraordinaires situations que dénouent des effets oratoires accompagnant des fins atrocement tragiques.

En dépit de l'abondance de ces scories, on voit dans l'œuvre romantique d'incontestables éléments de beauté. Ils y resplendissent dans un désordre farouche et superbe, êtres d'un monde nouveau, créés par des démiurges qui ont pris pour le vrai leur sentiment du vrai et dont l'aspiration puissante vers le Beau s'épuise dans le fracas d'une création tumultueuse et vaine qui n'a de la vie que le mouvement parce qu'elle n'a point l'idéal pour appui : partant mouvement essentiellement désorganisateur.

A y regarder de près on peut en effet constater que l'action romantique abaisse d'un degré cette langue que ses auteurs ont mis quelque huit cents ans à amener à la perfection classique.

Du domaine philosophique du dix-septième siècle ils la ramènent au domaine panthéiste du seizième,pas exactement, bien entendu, et parcequ'elle conserve une netteté dans l'éclat qu'elle doit à la précision classique,puis aussi parce que le principe de cette régression est exactement contraire à celui qui préside au progrès de la langue au moment de la Renaissance.

En effet les écrivains du seizième siècle travaillaient à la formation d'un langage homogène qui serait le français. Pour enrichir son vocabulaire ils rançonnaient hardiment le latin et tous les dialectes de leur temps.

La virtuosité de Rabelais jouant avec les mots est égale à celle de Hugo et ni l'un ni l'autre ne se sont privés d'inventer des arrangements de syllabes au gré de leur fantaisie. En considérant leur truculence et leur pittoresque à tous deux,on pourrait pousser plus loin l'analogie, mais la différence essentielle qui est aussi celle des deux époques, c'est que Rabelais entassait dans son œuvre l'ensemble des connaissances et des mœurs de son siècle, substance de son vocabulaire dont les mots avaient ainsi une valeur con-

crète absolue ; tandis que Hugo et les romantiques trouvaient dans leur imagination cette substance et subtilisaient avec l'ardeur de leur sentiment cette matière verbale que les classiques avaient si merveilleusement cristallisée. L'image masquait le sens réel du mot, la couleur modifiait sa valeur positive et la turbulence lyrique achevait le désordre et la confusion des idées.

Telle est la matière verbale qui constitue tout le patrimoine esthétique du Naturalisme et dont il réclamera âprement la propriété chaque fois que l'on prétendra l'astreindre à définir quelle est dans une œuvre et à côté de celle de la Science, la part de l'Esthétique. En fait elle est uniquement celle de cette rhétorique si cruellement répudiée par Emile Zola. Rien ne serait donc plus grotesque et plus illogique que cet usage d'un vocabulaire où dominent la confusion et l'imaginaire pour fixer les relations exactes et les apparences réelles des choses s'il n'y avait là une preuve incontestable et une nécessité absolue de cette lutte acharnée du génie mystique de la race contre ce rationalisme qui semble une fois encore le dominer sous prétexte de Science. Encore faut-il une raison pour appeler la dite Science à la rescousse, et cette raison ne peut être évidemment qu'une raison d'expropriation, d'exclusivisme, car enfin pour que le Naturalisme s'acharne comme il fait contre le Romantisme,il apparaît évident que celui-ci occupe un domaine que l'autre lui conteste. L'Histoire est ce domaine parce que l'Histoire est dans le temps, l'œuvre de l'Homme. Les classiques s'étaient bornés à lui demander le fait incontestable et réel qui était l'objet de leur génie.Conquérants audacieux, les Romantiques l'avaient soumise à leur génie. Elle leur appartenait depuis les époques fabuleuses de la Création jusqu'à celle des plus récents événement appelés à y prendre place. Romantique jusque dans ses affirmations les plus contradictoires, le Naturalisme prétend soumettre à sa loi ce domaine dont il n'est pas le conquérant et, qui plus est,l'expliquer littéralement au nom des connaissances appartenant à un tout autre génie que le génie artistique.

Partout et toujours, l'observation nous montre que les mouvements littéraires se manifestent simultanément par des formes exactement contraires dont l'une domine par un épanouissement spontané pendant que l'autre se résume en quelques œuvres essentielles où sont enfermés tous les éléments nécessaires à la continuation et à l'achèvement de ces mouvements quand la première manière est épuisée.

Conquête littéraire du Romantisme, l'Histoire nous est évoquée par ses poètes qui prétendent, au nom de la toute

puissance magique de leur lyrisme, nous montrer réels et vivants les temps révolus pendant que ses romanciers vont employer cette même puissance lyrique à s'efforcer de faire entrer la Société de leur temps toute vivante dans l'Histoire. Plus grands que nature par les traces qu'ils ont laissées dans l'Histoire ou par les pouvoirs qui leur sont attribués pour légitimer leur droit d'y appartenir postérieurement à leur création, les héros romantiques sous ces deux espèces ont de commun d'être des types généraux dont le caractère synthétique est susceptible de fournir les principes suffisants au développement du lyrisme.

Senancourt, Chateaubriand et tous les premiers lyriques confondirent à l'origine les deux espèces d'une manière indissoluble qui est celle de Jean Jacques. Ils exaltèrent leur propre individualité jusqu'à prétendre y enfermer tout le passé qu'ils connaissaient au nom de l'avenir qu'ils préparaient et qui eut, en fait, Hugo pour génie triomphant.

L'évocation ne suffisant point à celui ci, il prétendit à l'action et aborda le théâtre. Force lui fut alors de s'opposer à lui-même et, partant, de polariser en présent et passé pour les opposer l'un à l'autre comme des attributs de sa personnalité, les éléments esthétiquement et harmonieusements unis par ceux qui l'avaient précédé. Et comme il faut que, pour se manifester la vie détruise la mort, on voit dans tous les drames de Hugo, le présent, si chétif qu'il soit en fait, s'élever par la seule puissance du lyrisme, jusqu'à écraser sous sa nouvelle splendeur l'imposante majesté de l'Histoire. Rejetée au second plan celle-ci ne fournit plus que les éléments de beauté nécessaires à l'établissement d'un décor dont la somptuosité plastique réponde à la sublimité des aspirations lyriques. Mais qu'un écrivain soit assez hardi pour, confiant en son génie, vêtir ses héros à la mode du temps et les faire se mouvoir dans le décor qui leur est habituel et du même coup il mettra en œuvre la prétention romantique de faire entrer tout entier et tout vivant le présent dans l'Histoire. C'est ainsi que la Comédie Humaine continue la Légende des Siècles continuant elle-même le Génie du Christianisme.

Et à y regarder de près, la différence n'est pas telle entre Ruy-Blas et Rastignac, par exemple, qu'on ne puisse les comparer. Ils ont de commun cette toute puissante aspiration du lyrisme qui les porte l'un et l'autre à s'élever au-dessus des conditions de leur origine et de leur époque. Ruy-Blas, en vertu de cet idéal poétique que représente une reine qu'il aime d'une passion surhumaine et sublime, Rastignac, au nom d'appétits qui le poussent à devenir un dominateur du monde. L'un et l'autre n'en sont pas moins qu'une expression exacte du génie qui les enfanta.

La différence de ces génies ne réside pas seulement dans la différence d'altitude à laquelle moralement s'élèvent leur héros, elle réside aussi dans la puissance de l'action qui ne porte pas également sur les types opposés. Chez Hugo, le Bien et le Mal agissent avec une égale vigueur pendant que chez Balzac le Bien est passif. Perdant ainsi son centre d'activité synthétique, l'œuvre s'accroit analytiquement et changeant de forme devient de poétique, romanesque et d'évocatoire psychologique. Et c'est ainsi que s'abaissant progressivement pour continuer son œuvre destructive, le lyrisme passe du poème au roman, ce genre littéraire dont Madame Bovary réalise la forme parfaite et qui est presqu'exclusivement pratiquée pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Si parfaite qu'il l'ait conçue et écrite, Flaubert n'a pas moins volontairement exclu de son œuvre cette espèce de clarté émanée par le Bien passif et qui est, chez Balzac gar exemple, la dernière trace du lyrisme dualisé ; en sorte que, désormais toute la puissance du génie lyrique va porter exclusivement sur les appétits humains pour en montrer le jeu et l'action. Pour les décadents lyriques que sont les naturalistes, la jouissance matérielle est la rançon que l'homme doit obtenir pour prix de son existence. L'éternité ne lui appartenant point c'est au libre épanouissement de ses instincts qu'il demandera de lui procurer ce bonheur idéal dans l'espérance duquel l'humanité trouve la certitude morale de sa supériorité. Et cette certitude, il ne la veut plus fondée sur les abstractions des classiques ou sur les aspirations des romantiques, mais sur les réalités objectives du monde matériel si instables qu'elles puissent être.

Chimère donc que l'ordre et l'harmonie classiques ! et cela est logique pour qui pense qu'un monde nouveau a dû sortir du chaos révolutionnaire où a irrémédiablement sombré tout ce qui était susceptible d'entraver la marche triomphante de l'individualisme. Chimère aussi que ce lyrisme qui a été impuissant à situer l'idéal nouveau dans le monde réel et qui s'est égaré dans les splendeurs de l'imaginaire pour y créer des individus dont les types parfaits dépassent la mesquinerie de notre nature instinctive de toute la magnificence de leur foi en eux-mêmes.

Principe et fin de tout effort l'instinct va désormais soumettre à sa loi le sentiment et la raison chez l'homme. Et dès lors, moralement, l'action esthétique ne sera-t-elle pas exactement semblable dans sa progression et ses moyens à l'effort tenace et permanent de la Nature tendant obstinément à travers la foule des êtres qu'elle crée vers le type exceptionnel en qui elle réalisera individuellement le type de la Beauté parfaite d'un règne ou d'une espèce, en sorte

que voici les romantiques amenés à réaliser leur propre personnalité extérieurement à eux-mêmes. Or, c'est une chose qu'ils se sont interdite en rejetant la raison de leur œuvre. En conséquence, grâce à la confusion des idées qu'il a su établir le Romantisme est prêt à permettre l'emprunt à la Science de données positives qui lui rendront cette tâche possible et même qui sembleront lui donner plus que le domaine perdu par ses restrictions successives, puisqu'il y trouvera les origines et la justification matérielle de l'individualisme dans le domaine même où cet individualisme est le principe de toute existence.

La nature du lyrisme n'étant point dépendante des lois auxquelles il se soumet, il en montrera le pouvoir mortel en y succombant, lui qui est pourtant la synthèse et la vie. Par sa mort apparente il achèvera glorieusement son rôle puisqu'il n'entre dans ce domaine du rationalisme que pour affranchir définitivement l'Art de sa loi terrible et dans tout ce qui doit en être affranchi. Nous ne devons donc pas nous étonner d'entendre les Naturalistes se révolter au nom de la Vérité puisque la Vérité est l'unique principe qui soit commun à l'Art et à la Science.

La vérité, esthétiquement parlant, pouvait conduire les naturalistes à la recherche philosophique de la naturemorale de l'homme et par là les amener à établir le parfait équilibre qui manquait au lyrisme pour s'élever à une forme supérieure et plus pure du Beau. Pour toutes les raisons que nous avons définies, il était nécessaire qu'ils empruntassent à la Science la forme de leur vérité, d'autant mieux que l'idée de cet emprunt ne leur appartient pas davantage que tous les autres éléments de leur art :

« L'Idéal moderne a son type dans l'Art et son *moyen dans la Science*, écrit Hugo dans les *Misérables*. *C'est par la Science qu'on réalisera cette vision auguste des poètes* : LE BEAU SOCIAL. *On refera l'Eden par A + B* ».

Que la Science réalise la vision auguste des poètes ne signifie point que le Beau puisse dépendre des règles de la Science. Hugo n'associait pas les deux termes pour un produit commun et dans sa pensée, ainsi formulée : le beau social n'est certainement pas le roman social à la manière des naturalistes. Car ceux-ci nous font assister à quelque chose d'esthétiquement très comique qui est la rationalisation absurde par ses plus farouches ennemis de cette doctrine de l'Art pour l'Art à laquelle on ne peut donner aucune forme qui ne soit celle de la promulgation de la liberté du génie individuel. Et cette rationalisation sera faite au nom de la Science Naturelle. La Comédie Humaine de Balzac deviendra naturelle et sociale, ce qui veut dire qu'au lieu d'être l'Histoire géniale et vivante d'une époque

de la Société française, elle sera la révélation critique et plus ou moins systématique des vésanies morales ou des tares physiologiques d'individus considérés comme des phénomènes sociaux. Ce n'est plus l'épanouissement vers l'infiniment grand, c'est la résorbsion dans l'infiniment petit. Ce n'est plus l'effusion ardente de la vie c'est la régression vers la Mort sous la servitude écrasante de l'instinct auquel le lyrisme prête vainement sa puissance expansive. Cette puissance le Naturalisme l'enferme aveuglément dans la méthode déterministe et il achève ainsi de faire mourir le lyrisme sans s'apercevoir qu'il tue avec lui le principe même de leur vie commune.

Ainsi le Naturalisme ne possède aucune existence réelle. Son principe est romantique comme est romantique sa matière verbale, comme l'est sa loi esthétique relevant uniquement du pittoresque romantique. Quant à son mode de Vérité et à la méthode qui en résulte, nous devons les restituer à la Science puisqu'elles lui appartiennent. Et il en est de même pour toutes les modalités de l'Art à cette époque. Aussi, quand nous examinons un peu attentivement la production artistique de la seconde moitié du XIXe siècle nous remarquons d'abord la nature exclusivement objective de son inspiration : Confondant le vrai avec le réel l'artiste s'applique à étudier et à reproduire les apparences des choses et plus nous avancerons vers la fin du siècle plus nous constaterons combien les arts plastiques s'attachent à l'exacte imitation des choses et des êtres ; combien la musique se perfectionne dans l'harmonie imitative pendant que la mimique abandonnant toute emphase, ajuste le geste à l'intensité du sentiment qui le produit et combien indéfiniment la littératurere commence avec chaque œuvre son effort de Sisyphe pour tâcher de fixer par le Beau ce qui n'a aucun rapport avec lui dans la nature ni dans l'homme.

C'est qu'au lieu de communier intimement avec l'objet de son œuvre par cette espèce d'illumination exaltante qui lui révèlerait dans quelle exacte mesure cet objet participe de ce Beau et partant quels doivent être le sens et l'intensité de son effort pour l'amener à y être adéquat dans son œuvre, l'arfiste se borne à un examen attentif de cet objet et qu'il fait de la connaissance critique qu'il en prend la substance de cette œuvre.

A naître ainsi, l'œuvre d'art se dépouille de cette sorte d'autorité incontestable qu'elle émane quand elle a pour fondement la connaissance intime et réelle du Beau. Elle ne possède pas davantage cette magique puissance d'enchantement que donne la beauté parce qu'elle ne peut jamais la réaliser intégralement par le parfait équilibre de ses éléments constitutifs.

Puisqu'il ne nous convainct ni ne nous exalte, l'Art de la fin du XIXe siècle ne peut que nous décevoir. Telle est en effet son action et si évidemment qu'au début du XXe siècle, l'art a perdu, non seulement toute autorité, mais encore toute influence sociale et que, dépourvu de maîtres aussi bien que de groupements attachés à propager ou à défendre une formule nouvelle, il achève de s'épuiser dans la pire des anarchies, celle-là même née de la liberté conquise par le lyrisme, mais régie depuis par la loi égalitaire du Naturalisme.

Louis RICHARD-MOUNET.

UNE RELIGION NÉGATRICE

Léon Tolstoï

Il est un pays au Nord de l'Europe, où se remue un peuple jeune et ardent, mystique et religieux par nature d'esprit, et qui semble fait pour se porter aux extrêmes en toutes choses. On n'imagine pas facilement un Tribulat Bonhommet russe. A côté de la claire intellectualité des Latins, du sens pratique et positif des Saxons, de la rêverie du Germain, rêverie réfléchie et dirigée, le mysticisme ardent mais illogique, et la violence passionnée et brutale du Slave, ressortent rigoureusement.

C'est ce mysticisme qui a trouvé, chez Léon Tolstoï, un interprète qui l'aime sans le comprendre, et qui, à force d'illogisme et d'irréflexion, finit par détruire les bases mêmes de tout mysticisme.

Tolstoï, en effet, est foncièrement un agnostique ; il ne croit pas à la Vérité ; s'il s'inspire des Evangiles, qu'il a la prétention de comprendre mieux que tout le monde, c'est uniquement parce qu'il y voit la morale la plus pure, actuellement connue ; mais quand nous aurons réalisé cette morale, une autre viendra qui lui sera supérieure : « Révélée par le Christ, nous dit-il, elle est reconnue aujourd'hui par les hommes, et son observance est obligatoire tant qu'il ne nous sera pas révélé une nouvelle loi, encore plus nette, répondant mieux aux appels de la conscience humaine. (1) » Inutile de dire qu'avec une pareille conception, l'écrivain russe ne croit pas à la divinité du Christ, et rejette toute la partie dogmatique du Christianisme.

D'après lui, c'est donc uniquement une morale que le

---

(1) Léon Tolstoï, *La Loi de l'Amour et la Loi de la Violence*. chap. XVIII, p. 216. DORBON, éd.

Christ serait venu apporter au monde ; or, cette morale, les églises qui prétendent en être les gardiennes, la défigurent et l'obscurcissent, mais, heureusement, Léon Tolstoï a su la voir dans toute sa pureté et il vient nous l'annoncer. Il faut, nous dit-il, renoncer à toute violence, pour pratiquer toujours et dans tous les cas, l'Amour. Cessons de vouloir orgueilleusement calculer l'avenir, cessons de nous préoccuper des autres. Voici d'ailleurs ses propres paroles : « Chacun de nous, sans ce soucier de ce qui résultera de son action pour lui-même et pour les autres, observera dans sa vie propre la loi suprême de l'Amour condamnant toute violence. (1) »

Mais pour comprendre l'étrangeté de cette doctrine, il faut savoir quel sens singulièrement étendu, Léon Tolstoï donne à ce mot de violence : Violence veut dire pour lui Autorité. Il appelle violence, et rejette comme tel, non seulement l'existence d'une force publique, mais l'existence même de l'état et de la loi ; et il pousse si loin l'individualisme anarchiste qu'il repousse toute autorité même morale, tout régulateur des consciences, en disant : « Du jour où les premiers membres des conciles ont placé l'autorité extérieure au-dessus de l'autorité intérieure, c'est-à-dire, ont reconnu les décisions des hommes réunis en conciles plus importantes et plus sacrées que la raison et la conscience, de ce jour a commencé le mensonge qui a perdu des millions d'êtres humains et continue jusqu'à présent son œuvre néfaste. »

Il est curieux que l'on se refuse à comprendre que du jour où l'on croit à la révélation, à la sainteté et à l'existence d'une église catholique, c'est-à-dire universelle, fondée par N. S. J. C. lui-même, il est curieux que l'on se refuse à voir qu'il est logique et *rationnel* de soumettre **sa** *raison* à une autorité infaillible.

Dans l'exposition d'une doctrine où l'horreur de la violence est poussée si loin, l'auteur n'a pas su se défendre d'un genre de violence, intellectuel et résidant seulement dans les idées et non dans les mots : c'est le sectarisme qui consiste à supposer la mauvaise foi chez l'adversaire. « On s'étonne parfois,dit Tolstoï, de voir l'homme défendre certaines maximes étranges, religieuses, politiques, ou scientifiques. Cherche et tu trouveras qu'il défend sa situation.» Mauvais procédé que de supposer toujours le mal.

Tel est, en résumé, la doctrine qui expose le récent

---

(1) Léon Tolstoï, *La Loi de l'Amour et la Loi de la Violence*, chap. XIV, p. 182.

volume qui nous arrive de Russie : « La Loi de l'Amour et la Loi de la Violence.»

***

La première caractéristique de cette morale c'est qu'elle manque de l'élément intellectuel qui est indispensable comme base ; elle est sentie et non pensée. Comme les modernistes, comme tous les agnostiques, Tolstoï prend l'intuition sentimentale comme seul point de départ ; toute donnée qui ne vient point du cœur et de la vie intérieure est rejetée.

L'absence de base et de fondement métaphysique, l'oubli d'une grande partie des données, faussent toute la doctrine, et nous allons montrer qu'elle ne nous apporte ni le Vrai, ni le Bien, ni le Beau, ces trois rayons d'un même soleil, qui est Dieu.

Tolstoï n'a point la prétention de nous conduire au Vrai, il cite même ceux qui discutent « sérieusement la question de la trinité de Dieu, du caractère divin du Christ, de la Rédemption, des Sacrements, etc... » comme des gens qui s'occupent de questions parfaitement oiseuses et inutiles. Comme le positivisme, il rejette donc toute théologie et toute métaphysique ; car il ne comprendrait pas que l'on discutât sur l'existence de Dieu plutôt que sur la Trinité ; pour lui une seule question existe : comment agir, et il ne comprend pas qu'on ne peut traiter cette question, qui est toute la morale, avant de s'être assuré des bases métaphysiques.

Comme il ne croit pas à la Vérité dans le sens métaphysique du mot, notre auteur ne voit pas l'injustice que l'on commet en la mettant sur le même plan que l'erreur. C'est cependant un fait évident, pour peu que l'on raisonne, que, si toute conscience sincère, fût-elle erronée, a des droits au respect, l'erreur par elle-même n'en a aucun, tandis que la Vérité a droit au respect, à l'amour au dévouement de tout homme. Et il est important de savoir s'il l'on respecte l'erreur, ou la sincérité de ceux qui y croient; car cette distinction n'est pas sans conséquence.

L'oubli de toute la métaphysique, la méconnaissance de la Vérité et de ses droits, devait évidemment fausser toute la morale de Léon Tolstoï.

Tout d'abord, il oublie tout ce qui suppose la connaissance de la Vérité, la reconnaissance de ses droits ; c'est-à-dire le culte, la prière même, et d'autre part les lois positives, bases nécessaires d'un état social.

Quand il s'élève contre cette conception de la répression pénale que l'on appelle la *vindicte publique*, nous sommes avec lui ; nous ne croyons pas qu'au point de vue chrétien,

une société puisse se venger ; pas plus qu'un individu, elle n'a ce droit. Mais si, dans le double but de tenter l'amélioration du coupable, et de se protéger, une société, c'est-à-dire un organisme vivant, qui comme tel a le droit de légitime défense, fait usage de la force publique, nous disons que cette société n'a fait que son devoir qui est de veiller à la conservation des hommes qui la composent, et de s'efforcer à refaire l'éducation morale des récalcitrants. Car il faut résister au mal non par la violence, mais quelquefois par la force, par amour du Bien, et aussi par amour pour les égarés, qu'il est bon de soustraire aux emprises néfastes, pour les soumettre à l'influence d'une religion moralisatrice.

Quant à l'Esthétique, recherche du Beau, Tolstoï semble avoir pris à cœur d'y démontrer l'absurdité de sa philosophie. Je fais allusion à une brochure, sans doute de peu d'importance dans l'œuvre de l'écrivain russe, où il était dit que l'Art devait se mettre à la portée des moujicks, et s'occuper spécialement de je ne sais quelles charades, proverbes et choses de ce genre à la fois amusantes et moralisatrices. Une philosophie qui aboutit, comme conséquence esthétique, à vouloir abaisser l'Art vers les hommes, au lieu d'élever les hommes vers l'Art, est nécessairement fausse sur d'autres points, car dans le domaine des recherches intellectuelles, tout est lié, et une erreur ne va jamais seule, sans correspondance sur les divers plans de la métaphysique, de la morale et de l'esthétique.

*
* *

Nous venons de voir quelles étaient les erreurs et les contradictions de Léon Tolstoï, jugé du point de vue d'une saine et juste critique ; mais ce serait manquer de bienveillance que de s'arrêter là et de ne point faire ressortir ce qu'il y a de bon et de juste dans l'œuvre de l'écrivain russe.

Tolstoï est une âme qui a de nobles aspirations ; mais la raison n'étant point chez lui à la hauteur du cœur, il ne sait où en trouver la réalisation, et ce sera la conclusion de cette étude, de montrer que tout ce qu'il y a de bon et de juste dans son œuvre se trouve déjà dans le catholicisme.

Certes, c'est un noble désir que celui de voir disparaître la violence, que celui de voir l'Amour régler seul les relations entre les hommes ; mais ne désirons point pour autant la suppression de la loi, travaillons plutôt à la faire librement accepter par tous.

Même en supposant une bonne volonté universelle — à laquelle il pourra toujours y avoir des exceptions puisque

les hommes sont libres, même en faisant cette incroyable supposition, il faut bien tenir compte du fait que l'homme se trompe souvent ; « *errare humanum est* » ; notre pauvre raison abandonnée à elle-même ne nous mène ni bien loin ni bien sûrement ; aussi, plus il y aura d'amour sur terre, moins on usera de la force, et plus on sentira le besoin d'une autorité morale qui puisse équitablement diriger la conscience et les actions des hommes, qui soutienne notre raison défaillante par la certitude de la révélation surnaturelle.

Un homme qui a bien autrement que Tolstoï le sens des nécessités sociales, Marc Sangnier, proclame ainsi dans un de ses discours le besoin social auquel correspond l'église catholique : « Je considère, dit-il, que le pouvoir de l'Eglise est tellement indispensable que si je n'étais pas catholique, je crois que j'inventerais quelque chose qui, tant bien que mal, remplacerait l'Eglise, et qui serait une règle absolue et universelle de justice placée au-dessus des contingences. »

C'est dans cette vaste société des croyants que se réalise le rêve de Tolstoï : là, rien n'est basé sur la force, un ordre parfait y règne, maintenu seulement par la libre adhésion à la Foi et à l'Amour ; là, tout porte l'homme à vivre suivant l'Evangile ; et il faut le dire, toutes les affirmations de Tolstoï prétendant que l'Eglise défigure l'Evangile — il n'y a que des affirmations, il n'y a point de critique appuyée de textes et de faits — toutes ces affirmations sont absolument dénuées de fondement ; bien au contraire, c'est lui Tolstoï qui rejette dans l'ombre tous les textes qui affirment la divinité dn Christ, l'établissement et l'unité de la véritable Eglise et du vrai culte ; et cela fait peut-être la moitié de l'Evangile.

Qu'il faille pardonner les injures et souffrir patiemment les mauvais traitements, Tolstoï ne nous l'apprend pas, nous l'avons appris au catéchisme ; et ce que nous y avons appris aussi, c'est que la société de l'Amour, l'Eglise, n'est point une société inorganique et que bien au contraire son divin fondateur à, lui-même, pris soin de poser pour elle les premiers fondements d'une admirable organisation. Aussi depuis qu'elle existe, les plus grands saints et les plus grands génies se sont fait ses apologistes ; et Tolstoï, qui aime à rappeler le souvenir des premiers chrétiens et des premiers Pères, pourrait se convaincre, par une simple lecture, que leur enseignement, bien loin de ressembler au sien, a ouvert la voie où marche toujours la doctrine de l'Eglise.

Il est certain que l'Eglise est composée d'hommes et que tout homme est pécheur ; mais il est facile de distinguer

l'élément humain toujours misérable et l'élément divin infaillible et glorieux.

Etant donné que l'homme, tant qu'il sera sur terre, sera toujours sujet au péché, l'Eglise est la société idéale et parfaite, pour réaliser, ici-bas, tout l'Amour possible.

Mais alors, comment se fait-il donc qu'un homme dont le cœur est chrétien, ne vienne pas à elle, et même s'emploie, aussi activement qu'il est en lui, à la combattre, et à la rendre odieuse à tous ceux qui aiment le Christ ?

A cela nous avons déjà répondu que, chez Tolstoï, l'intelligence n'était pas à la hauteur du cœur, c'est là la cause de toutes ses utopies ; mais il y a une autre raison et voici le moment d'en parler.

Tolstoï est russe et quand il parle de l'église, c'est souvent l'église russe qu'il met en cause. Or cette église, dite orthodoxe, est une église schismatique, séparée de Rome depuis le schisme de Photius. Il s'est passé pour elle, ce qui s'est passé pour tous les schismes : elle ne s'est révoltée contre Rome que pour tomber sous la tyranie du pouvoir temporel. Surtout depuis Pierre le Grand, qui en a remanié l'organisation, trop indépendante à son gré, elle est, en fait, sous la coupe des Tsars. Cette situation tyranique et anormale est la cause de l'horreur que professeur beaucoups d'intellectuels russes, et pour l'Eglise et pour l'Etat. Si l'on se rappelle qu'en France même, le fait que, non l'Eglise catholique, mais le clergé français a fait trop complètement cause commune avec le gouvernement, ce que l'on a appelé l'alliance du trône et de l'autel, si l'on se rappelle que ce seul fait, bien que passager, a jeté, aux yeux du peuple, un discrédit tenace sur l'Eglise catholique, bien à tort d'ailleurs ; l'on comprendra alors ce que l'on peut penser de l'Eglise et de l'Etat, dans un pays où le prêtre n'est qu'un fonctionnaire, et où la couronne et la tiare reposent sur la même tête.

Voilà ce que Tolstoï a sans cesse sous les yeux ; quant au catholicisme, ses écrits prouvent qu'il le suppose sans le connaître, et qu'il n'a jamais soupçonné que l'Eglise catholique était la seule force capable d'obliger le pouvoir civil à reconnaître les droits de la conscience.

Pour lui, l'Eglise est une institution qui façonne les consciences suivant les besoins de l'état, et c'est là une double oppression spirituelle et temporelle. Cela est vrai des églises nationales qui se sont séparées du Catholicisme, mais cela est faux du Catholicisme qui a toujours conservé son indépendance vis-à-vis des pouvoirs temporels, précisément parce qu'il n'est pas national, mais catholique, c'est-à-dire universel.

C'est là que sont réalisées toutes les aspirations de Tolstoï

dans tout ce qu'elles ont d'harmonique : l'ordre y règne sans violence, par une autorité librement acceptée ; l'amour relie les frères, par delà les frontières nationales. En un mot c'est la société idéale, où les imperfections des hommes sont les seules dissonances ; il ne tient qu'à eux de les diminuer ; mais elles ne peuvent jamais ébranler l'Eglise elle-même intémérable et immuable, à laquelle veille le Christ.

Disons en terminant — à l'honneur de Tolstoï — que c'est déjà beau d'avoir des aspirations morales aussi chrétiennes, nous pouvons même dire aussi catholiques ; et que malgré son illogisme, notre écrivain eût peut être trouvé la vérité avec son cœur s'il avait été plus à même de connaître le catholicisme, et s'il avait échappé à l'orgueil de ne point vouloir d'autorité infaillible, et de n'admettre que sa raison pour guide. Il y a peu d'écrivains à qui l'on puisse faire pareil éloge, même ainsi mitigé, à une époque assez païenne, égoïste et brutale pour se mettre à la remorque d'un Nietzche.

De ce fait même que les uns reprochent à l'Eglise trop de sévérité, les autres trop d'indulgence, que d'un côté on la trouve anarchiste, de l'autre étatiste, ressort la sublime sagesse de cette Eglise si attaquée qui, laissant les folies et les outrances humaines à droite et à gauche, a toujours su et saura toujours tenir son cap vers celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ».

CARL DE CRISENOY.

La Morale de l'Action française

(*Fin*)

2° A propos du texte de Robain :

a) Vraiment ! Et en quoi ai-je *inventé* une formule qu'on peut lire dans l'*Action Française* et qui est très consistante avec ses doctrines. *b*) Je me suis assez expliqué sur les « coups bienfaisants » et « la nécessité sans moralité », pour n'avoir pas besoin d'insister ici. *c*) « Cette trahison ne trahit que des traîtres, et trahir ces Dreyfus c'est sauver la Patrie »... Justement et voilà bien « les bons traîtres » ! Voler les voleurs ce n'est plus voler. Avec « les bons traîtres » nous pourrons avoir « les bons escrocs », « les bons assassins » etc.

3° A propos du texte de M. de Vesins :

a) Je l'avais trouvé dans l'*Express du Midi* du 8 décembre 1907 et l'on rapportait cette phrase, avec quelques autres, entre guillemets. Le lecteur ne devait-il pas conclure que l'on citait les termes mêmes de l'orateur sinon de son manuscrit ? — *b*) Autoriser par son silence l'achat des consciences, les faux appelés « irrégularités », les bonnes trahisons, n'est-ce pas autoriser des injustices en faveur de l'intérêt national ? Nous retrouverons d'ailleurs une autre théorie, celle-là « exégétique », de M. de Vesins... Elle est imprimée dans l'*Action Française*, et nous doutons qu'il ait interrogé, avant de l'exposer, ses conseillers ecclésiastiques.

9° Doctrines catholiques à propos du " par tous les moyens ", de " la violence " et de " la sédition "

1° *La fin ne justifie jamais l'emploi d'un mauvais moyen en soi* — « Si par mon mensonge, la vérité de Dieu éclate davantage pour sa gloire, pourquoi après cela suis-je moi-même condamné comme pécheur ? Et pourquoi ne ferions-nous pas le mal afin qu'il en arrive le bien, comme la calomnie nous en accuse et comme quelques-uns prétendent

que nous l'enseignons ? Ceux-là leur condamnation est juste (1). » A l'occasion de ce texte, le grand théologien Cajetan observe qu'on ne peut commettre le plus petit péché véniel, même pour éviter les plus graves péchés mortels.

2° *Les violences matérielles contre un individu ne sont permises que dans le cas de légitime défense*, dont voici les limites : l'agression doit être injuste, c'est-à-dire contraire à la loi naturelle ou positive — elle doit être actuelle, et constituer un danger personnel immédiat — la défense doit être proportionnée à l'agression.

3° *Les violences matérielles contre les autorités politiques, même usant mal de leur pouvoir, ne sont approuvées — ni par l'Evangile. — ni par les apôtres, — ni par la Tradition chrétienne.* — Un prélat romain assez autorisé, Mgr Benigni directeur, assure-t on, de *la Correspondance de Rome*, va lui-même traiter ces trois points, en un style légèrement amphigourique.

a) *Doctrine évangélique.* — « Le principe de donner à César ce qui est à César, implique non seulement le devoir de payer le tribut, mais encore le respect et l'obéissance aux lois, fondement pratique de l'ordre social. Et que la doctrine impose l'obéissance aux bonnes lois même des mauvais princes et magistrats, et une obéissance à la loi parce qu'émanant de l'autorité bien que sans mérite personnel, on le déduit sans peine de l'enseignement connu : (Matth. XXIII, 2, 3) : « Sur la chaire de Moïse (*autorité*) se sont assis les scribes et les pharisiens (*mauvais magistrats*) ; pourtant tout ce qu'ils vous disent (*exercice de l'autorité*) observez-le et faites-le (*obéissance à l'autorité*) ; mais ne faites pas ce qu'ils font (*ne pas tenir compte de la conduite personnelle du magistrat*).

« Une conséquence pratique de cette doctrine est la défense pour les chrétiens d'opposer la force privée à la force publique exécutrice d'un ordre, même injuste, de l'autorité. Aussi Jésus blâme-t-il Pierre pour l'acte de violence contre un des exécuteurs de son arrêt au jardin des olives (Matth. XXVI, 52).

« La fuite était permise pour éviter la persécution. L'Evangile nous raconte plusieurs fois non seulement que Jésus se cachait de ses ennemis, son heure n'étant pas venue (Jean, VIII, 59), mais que lui-même l'enseigna aux apôtres : « Quand on vous poursuivra dans cette ville fuyez dans une autre » (Matth X, 23). Rien là que de légitime, tant au point de vue du droit naturel de mettre honnête-

(1) St Paul, aux Romains, III, v. 7, 9.

ment en sûreté sa propre vie, qu'en raison d'une intuition sociale qui vise à empêcher une conduite criminelle de la part de l'autorité, conduite qui est toujours cause d'un dommage au moins moral pour la société (1). »

b) *Doctrine apostolique.* — « Du principe chrétien qui rend religieusement morale (et par cela supérieurement civile) la fidèle sonmission politique, St Paul donne une exposition magistrale dans un passage connu de son épître aux Romains. Il y parle en même temps du respect et de l'obéissance aux lois et de la passivité économico-sociale ou tributaire (Rom. XIII, 1. 7)..... Dieu a disposé que la communauté sociale, la cité, soit dirigée par quelques personnes investies d'une autorité qui vient d'en Haut puisqu'elle réalise l'ordre voulu par lui. La révolte contre l'autorité civile est donc une révolte contre l'ordre social voulu par Dieu. Voilà l'obligation « de conscience », de la fidélité politique qui va de l'honneur à rendre jusqu'au tribut à payer, c'est-à-dire qui consiste dans la reconnaissance morale et matérielle de l'autorité.

« Conséquent avec ce principe, l'apôtre des nations écrit à Tite pour les fidèles : « Rappelle-leur de se soumettre aux magistrats et aux puissances ; qu'ils soient obéissants et disposés à toute bonne œuvre » (Tit. III. 1) il avait demandé à Timothée de faire prier pour les autorités, afin qu'elles remplissent dignement le devoir de justice et de civilisation que l'ordre de Dieu leur a assigné (I Timoth. II. 1. 2). Le prince des apôtres n'est pas moins explicite que Paul et affirme l'obligation religieuse des fidèles à l'obéissance politique (I Pet. II 13, 17) En cet endroit Pierre enseigne qu'on doit se soumettre à ceux qui sont revêtus de l'autorité politique, en vertu du principe d'autorité, sans distinction de bonne ou de mauvaise personne investie du pouvoir, « à tout homme créé » ; ce qui signifie toute créature humaine revêtue du pouvoir. Et il faut être obéissants non par flatterie ou opportunisme à la manière des courtisans, mais comme des hommes libres qui usent honnêtement de la liberté, librement (par conviction et conscience) soumis à l'autorité et à l'ordre social.., La limite de l'obéissance à l'autorité humaine est la disposition même de Dieu qui défend de faire ce qui est contraire à sa loi (Acte V 29). Quant aux persécutions, Jésus au Jardin blâmant Pierre, avait montré qu'il n'était pas permis d'opposer la force privée à la force publique, même exécutant d'injustes violences, et l'apocalypse de Jean enseigne aux chrétiens à ne pas opposer la violence aux autorités persé-

(1) Mgr. Benigni. Storia Sociale della Chiesa, p. 21-22

cutrices, répétant presque les paroles du Rédempteur « qui fait mourir par l'épée, doit mourir par l'épée : là se trouve la patience et la foi des saints » (Apoc. XIII. 10).

« St Paul par son exemple indique les moyens permis de se soustraire aux persécutions : la fuite, la défense devant les tribunaux, l'appel. Cf. *Actes* XII, XXIV, XXV ; 11) (1).

c) *Doctrine patristique.* — « La doctrine claire et rigoureuse de la base-limite posée par l'ordre de Dieu au devoir politique de fidélité et d'obéissance, telle que nous l'avons dans l'enseignement du Christ et des apôtres, est commentée sans aucune interruption par les Pères préconstantiniens. Ceux qui diffèrent le plus par le caractère et l'ambiance, concordent absolument dans cette idée fondamentale de la doctrine sociologique de l'Eglise. Voyons-en les traits principaux.

« Clément de Rome, dans la lettre de cette église à celle de Corinthe, s'adressant à Dieu écrivait : « Nous sommes soumis à ton nom tout puissant et magnifique, et aux princes et aux préfets sur la terre. Toi seigneur tu leur as donné le pouvoir de régner par ta force magnanime et incomparable ; aussi connaissant la gloire et l'honneur que tu leur donnes, nous nous soumettons à eux et n'allons pas contre ta volonté ; accorde-leur, seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité ; qu'ils puissent donc se servir sans pécher de l'autorité que tu leur as donnée (2) ».Polycarpe de Smyrne écrivait aux Philippiens : « Priez aussi pour les rois,les puissants et les magistrats et pour nos persécuteurs et nos ennemis (3) ». Justin le Philosophe dans son *Apologie* disait aux païens du gouvernement ; « Nous nous empressons les premiers à payer les droits et les taxes à ceux que vous en avez chargés, comme Dieu nous l'a enseigné... » Irénée de Lyon, dans son livre contre les hérésies, écrit : « Les puissances existantes sont ordonnées de Dieu. C'est par sa volonté que sont établis encore les rois capables pour ceux que dans leur temps, ils gouvernent (4) » — Mêmes doctrines dans Théophile d'Antioche, Minutius Félix — Tertullien du chapitre XXVII à XXXVIII de sa fameuse *Apologétique* (où il réfute la calomnie païenne représentant les chrétiens comme ennemis de l'empire), démontre magistralement que la seule limite de l'obéissance chrétienne est l'opposition de la loi humaine à la loi divine très évidemment supérieure, et cela même dans l'intérêt de

(1) *Storia sociale della Chiesa*, p. 38, 40.
(2) Cor. LX, LXI.
(3) Apol. XVII.
(4) Contra her, X, XXII, 3,

l'empereur et de l'empire... Cyprien et Origène n'ont pas un autre enseignement. Comme l'observait, même en son temps, Tillemont (1), les actes authentiques des martyrs nous expriment constamment leur respect envers l'autorité en général et l'empereur en particulier. Certaines tirades contre César et ses officiers sont presque toujours un indice de la fausseté d'un document de ce genre, écrit plus tard quand le souvenir de l'époque païenne s'était brouillé et faussé.

« De tous ces témoignages il ressort nettement que. — les chrétiens de la période romano-païenne, reconnaissaient comme obligation de conscience, la base-limite de la soumission politique, conformément à ce qu'avaient enseigné le Christ et les apôtres — à propos de cette doctrine et de la pratique qui en résultait, il n'existait pas (au moins dans la grande masse chrétienne) des controverses, ainsi qu'il apparaît du ton absolu, général et axiomatique des déclarations des Pères et des martyrologes que nous avons rapportées. Cette obligation de fidélité et de soumission politique est considérée par les chrétiens au sens social le plus élevé, c'est-à-dire, non comme l'opportunisme d'un simple intérêt de parti, mais comme nne condition nécessaire pour assurer la paix et la civilisation dans l'État et la société... (3)

« La rébellion, c'est-à-dire la résistance violente contre la persécution légale, était interdite aux chrétiens; en général la défense fut observée ; les très rares et très secondaires exceptions confirment la règle de tant de milliers de martyrs qui sans résistance se laissèrent conduire devant l'inique tribunal et à l'inique supplice... Peut-être y eut-il quelques chrétiens qui manifestèrent leur mépris envers les décrets impérieux de persécution. Lactance nous a conservé la mémoire de l'un d'eux, à propos de l'Edit de persécution que Dioclétien fit afficher à Nicomédie. » Cet édit, observe ce Père, un chrétien non pas selon la règle mais très courageusement — etsi non recte, magno tamen animo — le déchira et le mit en pièces (4). »

Bossuet exprimait donc exactement le vrai christianisme quand il écrivait : « Dans les protestations que *les chrétiens persécutés* adressaient aux empereurs, tout y est soumis, tout y est modeste : la vérité de Dieu y est dite avec liberté, *mais les discours sont si éloignés des termes séditieux*, qu'en-

(1) Mémoires pour servir à l'histoire des six premiers siècles t. V
(2) Phil. XII.
(3) *Storia sociale della chiesa,* p. 164, 172.
(4) *Storia sociale della chiesa,* p. 248, 249.

core aujourd'hui on ne peut les lire sans se sentir porté à l'obéissance (1) ».

Conséquente avec son passé, l'Eglise a condamné le tyrannicide et a toujours prêché la soumission de ses enfants aux pouvoirs civils ; elle ne paraît pas avoir autorisé la révolte violente. Le Concile de Constance dans sa session 15, a proscrit comme hérétique la proposition suivante : Un vassal ou sujet quelconque peut et doit, licitement et méritoirement, tuer quel tyran que ce soit ; il peut même se servir à cet effet, d'embûches secrètes, caresses trompeuses ou d'adulations, nonobstant tout serment ou pacte quelconque fait avec le tyran, et sans attendre la sentence ou l'ordre d'aucun juge. (2) »

Mais St Thomas, dira-t-on, l'oubliez-vous ? M. Maurras, sur les indications de l'un de ses théologiens, n'a-t-il pas un jour, coiffé du bonnet doctoral, invoqué le texte suivant pour sa défense ? « A la troisième objection il faut répondre que le régime tyrannique n'est pas juste, car il n'est pas ordonné au bien commun mais au bien privé de celui qui gouverne. Aussi la perturbation de ce régime n'est pas une sédition, sauf sans doute le cas où l'on troublerait avec si peu d'ordre le régime du tyran que la multitude soumise subirait un détriment plus grand de la perturbation qui s'en suivrait que du régime du tyran ; c'est bien plutôt le tyran qui est séditieux. (3) »

a) Observons que St Thomas ne proclama jamais que « le cas de nécessité n'était pas le cas de moralité » — *b*) Le meurtre, l'achat des femmes et des consciences, ne rentrent pas dans les moyens proposés par le docteur angélique — *c*) En des articles précédents, qu'on n'a garde de citer, il a insisté sur l'injustice et la culpabilité de la sédition et il est facile de voir même dans le texte allégué de quelles garanties il l'entoure : 1° il s'agit de « perturbatio regiminis » qui n'implique pas nécessairement de violence. — 2° Ce trouble « perturbatio » doit être réglé, avoir des chances de succès. Sinon à cause des inconvénients, vaudrait mieux y renoncer — *d*) Remarque capitale : Pour saint Thomas, comme pour la plupart des scolastiques, le pouvoir est radicalement dans le peuple qui peut donc en cas d'abus retirer ce qu'il a donné. Il faut en prendre son parti, les grands scolastiques sont de sages démo-

---

(1) Politique tirée de *l'Ecriture Sainte*, L. VI ; art. 1, Prop. VI.
(2) Cf. Denziger. *Enchiridion*.
(3) S. Th. 2 a 2 ae. 9, 42.

crates (1). Voici ce que leur maître dit dans son *De Regimine Principum c. VI* : « Il semble que c'est plutôt par l'autorité publique qu'on doive s'opposer à la tyrannie des princes et non par l'entreprise privée de quelques particuliers. Parce que d'abord *si une société a le droit de se donner un roi, elle a également celui de le déposer ou de tempérer son pouvoir s'il en use d'une manière tyrannique. Et il ne faut pas croire que cette société là se montre déloyale en chassant un tyran alors même qu'elle se serait soumise à lui pour toujours* (etiamsi eidem in perpetuo se ante subjecerat), car en ne se conduisant pas en prince fidèle dans le gouvernement de la multitude, comme l'exige le devoir de roi, *il a mérité que ses sujets brisent le pacte d'obéissance.* » Ainsi les mouvements de révolte ne sont pas laissés à l'arbitraire de quelques-uns (proesumptione privata) mais à une autorité publique constituée (auctoritate privata) qui devient le légitime organe du peuple. Et Suarez qui admettait lui aussi que la multitude était le canal du pouvoir politique, pose ces cinq conditions pour autoriser les révoltes : « 1° Que la tyrannie et l'injustice soient publiques et manifestes ; 2° que le roi légitime gouverne tyranniquement et qu'il n'y ait aucun autre moyen pour se défendre si ce n'est de chasser et de déposer le roi ; 3° qu'il n'y ait pas de plus grand danger pour le peuple ; 4° Il faut qu'il y ait puissance légitime de toute la nation, il faut une assemblée publique et générale de toutes les villes et des hommes considérables (*publico et communi consilio civitatum et procerum*) ; 5° il faut enfin que le Souverain Pontife ne s'y oppose pas (2). » — *e*) En tout cas, depuis l'apparition des gouvernements représentatifs on n'est plus, semble t-il, dans l'hypothèse de saint Thomas. « Aujourd'hui, dit M. Tanquerey (3), où l'exercice de l'autorité suprême se trouve surtout dans l'Assemblée législative, dont les membres sont élus par le suffrage des citoyens, le moyen le plus efficace pour secouer la tyrannie n'est pas la sédition ni la révolte, ni le tyrannicide, mais la prévoyante et continuelle *entente*

---

(1) Cette constatation est loin, comme on pense, d'agréer à Dom Besse. « Les huguenots, dit-il, n'ont pas été les seuls précurseurs de 1789. La théorie démocratique existait avant eux. Les philosophes du Moyen Age en avaient demandé le secret à Aristote. D'après eux, la souveraineté appartiendrait en droit à la multitude qui de fait en a confié l'exercice au souverain. Cette démocratie ne quittait guère, il est vrai, les régions sereines de la métaphysique. La souveraineté nationale dans la pensée des scholastiques, n'était qu'une construction juridique, un signe algébrique (!) nécessaire à l'établissement d'un système. » *Gazette de France*, 30 novembre 1907.

(2) *Suarez Defensio Fidei*, lib. IV, c. IV. Cité par M. P. Vulliaud.

(3) *Synopsis theologiæ moralis*, vol. II, p. 157.

des bons citoyens, qui s'emploient de toute leur force à choisir les hommes honnêtes et intègres qui dans l'Assemblée législative sont capables de donner et de protéger la vraie liberté. De nos jours en effet, *les suffrages des citoyens* ont plus de force que n'importe quelles armes; mais le suffrage de chacun a peu d'efficacité si les bons ne s'unissent dans un commun dessein (1). »

Nous ne méconnaissons pas cependant le rôle de la force dans les affaires humaines. Nous le savons. Elle peut se mettre au service du droit. On la trouve plus ou moins mêlée à toutes les transformations sociales, brisant les vieilles gangues qui empêchent le mieux-être de s'épanouir. Mais étant aveugle elle ne doit que prêter sa main à la raison et à l'idée. Elle ne crée pas le droit problématique naissant de la prospérité sociale, elle l'accompagne et lui fraie un chemin pour qu'il se réalise. Beaucoup de révolutions ont été un effort d'adaptation à une justice meilleure. Elles furent quelquefois accompagnées de violence. Il serait cependant inexact de dire qu'elle est toujours nécessaire. Elle l'est quand le droit ne triomphe pas pacifiquement dans les consciences. Alors elle se trouve comme amenée à creuser le lit où il s'avance sans obstacles. Si le sens du droit et du devoir ne vit pas, au moins confusément, au fond des âmes les violences sont stériles. Elles ne créent rien politiquement ou socialement, elles détruisent. (2)

***

Arrêtons ici ce travail. Il nous restera à examiner les rapports de *l'Action Française* avec la Religion. M. Moreau s'est avancé dans ce chemin avec une imperturbable audace. Nous l'y suivrons. Mais nous croyons en avoir assez dit pour que l'on soit convaincu des dangers que crée à des esprits jeunes et sans défense une atmosphère si lourdement païenne. Nous les signalons à ceux qui ont charge d'âmes et aussi aux journalistes qui s'attribuent la mission délicate de pourchasser l'erreur, en particulier à M. Duguet de « l'Univers » et à MM. Franc et Charles de « la Croix ». Qui pourra nous expliquer leur silence en une question d'une telle gravité... ? Si la politique est ce que la définissent ces messieurs de l'*Action Française*, à quoi bon nous dire chrétiens et catholiques... ? Le pire qui puisse nous

(1) Saint Thomas n'est pas opposé aux formes représentatives. A ses yeux le meilleur gouvernement, qu'il suppose d'origine populaire, est une monarchie tempérée ou une république sagement équilibrée. Cf. Zeiller. l'*Idée de l'Etat dans Saint Thomas d'Aquin*, chez Alcan, Paris.

(2) Cf. Paul de Rousiers. *Les doctrines de Violence*. Science sociale, sept. 1910.

arriver est de scandaliser les consciences droites par nos partialités, nos connivences avec « les hommes nés de la chair. » Ne pas combattre le paganisme, sous quelque forme qu'il s'exprime ou paraître l'approuver par nos silences, est plus qu'une faiblesse. Invoquer, souvent inconsciemment, des intérêts temporels pour laisser mourir le Christ dans les cœurs, est-ce d'un disciple de celui qui a dit : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? Ne réservons pas toutes nos duretés et nos intransigeances aux erreurs des petits, de ceux qui sont moins forts par l'argent ou par l'audace.

A. LUGAN.

L'Ame des Cathédrales

Quel est l'artiste qui, accomplissant un pieux pèlerinage à un de ces puissants chefs-d'œuvre que sont les cathédrales, quel est l'artiste qui n'a pas souffert d'être troublé dans sa méditation, par le passage de ces voyageurs qui, depuis quelques années surtout, parcourent tous les sanctuaires de l'art sans rien comprendre de leur âme et à seule fin de pouvoir dire qu'ils ont visité tel ou tel monument? Mais après le passage de ces hordes barbares et lorsque le bruit de leurs pas s'est tu, si l'on aperçoit soudain la silhouette d'un visiteur se livrant au recueillement du lieu, alors on éprouve une grande joie à sentir que l'on n'est pas seul à comprendre.

C'est l'impression que nous avons éprouvée, lorsque, après avoir pèleriné au Mont Saint-Michel et visité l'abbaye au milieu d'un bruyant troupeau de touristes, nous avons lu le livre de Beatrix Rodès, *l'Ame des cathédrales* (1).

« Je suis ici en pèlerin, dit au début de son volume Madame Béatrix Rodès, en pèlerin qui demande aux sanctuaires qu'il visite un peu de l'âme de l'époque qui les a édifiés, un peu de l'énigme de leur genèse, un peu de la paix qu'ils ont gardée à travers les âges.

Je voudrais respirer ce qu'il reste de l'atmosphère mystique du moyen âge, de ce moyen âge qui m'était toujours apparu comme une période d'incubation et qui se peuple soudain pour moi d'êtres doués de génie puissant, animés d'une foi capable de dominer les plus hardies spéculations de la pensée et qui réalisèrent les actions et les œuvres les plus étonnantes. »

L'ancienne église des Dominicaines de Colmar, les ca-

(1) Un vol in-12 chez Perrin, éd. avec préface de Edouard Schuré.

thédrales de Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Trèves et de Cologne, tels sont les lieux où Béatrix Rodès vient respirer l'atmosphère mystique du moyen âge. Dans tous ces sanctuaires, une femme mystérieuse, sorte de personnification de l'âme de la cathédrale, lui apparaît et vient lui dévoiler la pensée exprimée par ces pierres.

Au couvent des Dominicaines de Colmar elle lui explique. d'une façon très intéressante, la grandeur de la vie monacale et la pensée mystique du moyen âge : l'asservissement du corps à l'esprit.

« Cette heure est caractérisée par une singulière « rentrée en soi ». Tout prend une attitude concentrée, presque rigide, qui ne témoigne pas seulement de l'inhabileté des Primitifs, mais de leur recherche d'une forme moins extérieure, d'un art où s'étale le moins possible ce qui peut plaire au regard, satisfaire les sens...

Partout règne une pénombre mystérieuse où errent des silhouettes étroitement drapées, fuyant le bruit, la lumière trop vive du dehors, pour entrevoir celle du dedans... Heure incompréhensible et semblable à la mort, pour beaucoup, heure de contemplation qui permettra à une foule d'âmes de se retrouver dans le silence et la méditation.

Rien n'existe alors, pour des milliers d'hommes et de femmes qui se retirent dans les monastères, que le désir de s'unir le plus intimement qu'ils peuvent au souffle qui passe et que plusieurs expriment. On se recueille dans les couvents ; on y étudie ; on y pense. Toute la scholastique s'y élabore ; la forte discipline de l'esprit qui raisonne trempe les intelligences. Un besoin d'ordre, d'unité naît chez les êtres d'élite et l'on voit ces êtres se détacher des masses, s'isoler, attirer à eux ceux qui éprouvent la nécessité de travailler avec suite et avec fruit vers un idéal, pour un but. Et il ne s'agira pas de s'enfermer, de se dérober aux luttes et aux horreurs du présent ; il s'agira de s'arracher à ce présent pour lui venir en aide, pour lui insuffler des énergies neuves, pour construire, avec les meilleurs éléments qui le composent, une société nouvelle, une époque parfaitement elle-même qui aura sa mentalité, son style propres... L'impulsion chrétienne a fait un tel chemin dans certaines âmes que ces âmes sont arrivées à un degré de lucidité, de conscience, inconnu à la foule. Ils regardent autour d'eux, ces êtres conducteurs ; ils voient les conséquences des instincts déchaînés, les ravages du désordre ; ils plongent en eux et ils sentent une force à laquelle rien ne correspond de ce qui les environne, mais une force si grande qu'ils la sentent capable de lutter avec celles qui sévissent dans le monde et de les asservir...

Cependant, eux-mêmes, sont pris dans le tourbillon de l'époque ; ils sont pétris pour ainsi dire de la même pâte que ceux qui sont encore la majorité et ils constatent la désharmonie immense entre ce qui s'éveille en eux et ce qu'ils seraient obligés de vivre en obéissant aux exigences de leur sens. C'est pourquoi naît en eux cet irrésistible besoin d'humilier, de mater leur corps. Leur volonté est assez puissante pour se rendre maîtresse absolue de tout ce qui est la nature humaine inférieure. Il y a disproportion telle entre leurs corps où languissent les voluptés antiques, où menacent de s'imposer les ardeurs barbares et ce qui s'épanouit dans leur âme, qu'ils ne voient d'autre moyen de faire triompher le principe nouveau, ce principe tout intime et caché qui est le premier fruit de l'impulsion chrétienne, que de lui soumettre tout, de lui sacrifier avec une fougue, une ténacité, sans pareilles, honneurs, privilèges, plaisirs, affections. Ils savent que tous les éléments qui sèment la désorganisation, des maux innombrables, autour d'eux, sont aussi en eux, actifs dans les fibres de leur chair et ils comprennent que pour discipliner les autres, il faut qu'il commencent par se discipliner eux-mêmes, par s'astreindre à une règle. La soif de servir, dans le sens le plus élevé du mot, les dominera entièrement. »

A la cathédrale de Strasbourg, « en face de ce rêve commun réalisé, de cette entité de pierre, imprégnée de l'âme d'une époque et lui survivant, de cette vision grandiose et poignante, de ce geste hardi et sûr vers ce qui est la somme de beauté, de lumière et de bien qu'on appelle Dieu, » Béatrix Rodès conçoit dans la flèche l'expression des mystiques du XIV[e] et du XV[e] siècle. A Spire c'est la « grandeur impériale qu'elle voit dans la cathédrale, à Mayence le pouvoir temporel de l'église, à Trèves la cathédrale « synthétise les mentalités romaine, barbare, chrétienne primitive et catholique », enfin à Cologne devant cette œuvre commencée au treizième siècle et terminée au dix-neuvième, la femme mystérieuse, qu'elle a retrouvée tout le long de son voyage, lui dit :

« Cette cathédrale, telle que nous l'admirons, telle que nous la sentons vivre maintenant, c'est une semence généreuse du moyen-âge, éclose enfin, c'est un rayon de son âme, projeté jusqu'à nous et corporifié par une génération qui cherche encore le style que le sentiment du divin fera naître en elle ».

Après avoir terminé ce volume très joliment écrit, rempli de descriptions d'une poèsie très évocatrice et d'aperçus intéressants, l'on regrette que l'auteur n'ait pas davantage approfondi l'âme de ces cathédrales. *L'âme des cathédrales* est un titre splendide et un magnifique sujet que Béatrix

Rodès est loin, à notre avis, d'avoir rempli, car elle n'a fait qu'entrevoir l'âme des cathédrales à travers leurs physionomies extérieures.

De même que l on ne peut connaître l'âme d'un être humain en quelques heures, de même, pour saisir la pensée d'une cathédrale, il faut vivre près d'elle des jours et des jours. Sans doute Béatrix Rodès a compris le caractère spécial de chacune de ces cathédrales allemandes, mais dans une cathédrale, chaque ligne, chaque ornement est une pensée ou un symbole. Connaître la symbolique des églises est donc indispensable pour les pénétrer.

Pour bien comprendre une cathédrale il faut la contempler en artiste en symboliste et en mystique.

Béatrix Rodès a certes visité ces sanctuaires en artiste, les descriptions qu'elle nous en fait et les impressions qu'elle en a rapportées nous le prouvent. Elle a omis le point de vue symbolique, ce qui est fort compréhensible étant donné le petit nombre d'écrivains qui ont traduit ce poème sublime et ce traité de théologie qu'est la cathédrale. Quant au point de vue Mystique, Béatrix Rodès qui n'est pas catholique, mais qui, cependant, possède un esprit assez large pour parler du catholicisme avec respect et en reconnaître les beautés, n'a pas senti vibrer en elle toute la foi des grands architectes, car elle ne s'est pas agenouillée dans la cathédrale.

« J'assistai à une grand'messe dans la cathédrale de Trèves. J'étais debout dans la nef comble, étranger parmi les fidèles dont je n'imitais pas les attitudes, et toute mon attention était aiguillée vers le chœur, peuplé de centaines de séminaristes en surplis blancs, disposés à droite et à gauche et échelonnés de chaque côté de l'autel ; j'apercevais le collet mauve et la chaîne d'or de l'archevêque de Trèves, incliné ; le prêtre officiant et son acolyte étaient tournés vers le tabernacle.... Des voix d'adolescents, limpides, nettes, dépouillées, s'élevèrent en une unité parfaite, l'encens exhala ses fumées évocatrices qui s'étendirent comme un voile mourant sur le scintillement de l'ostensoir.. Je découvris soudain que le spectacle que je contemplais prenait un sens nouveau pour moi. J'étais indépendant de ce décor imposant, de cet appareil somptueux que j'admirais ; cependant, j'attendais.... Qui est-ce qui murmurait près de moi, en moi ?

— Regarde avec les yeux de ton âme. Ce que tu vas éprouver, tu l'éprouverais, en ce moment même, dans la plus humble chapelle de montagne .. Regarde avec les yeux de ton âme ! Jouis de cette harmonie, de cette splendeur, mais vois-y l'expression d'une ordonnance et d'une vérité sublimes !

Un silence profond, solennel, plana. L'orgue et les chants se turent. Les prêtres, la foule immense étaient prosternés.

Je compris la grandeur et la force de la messe. Réellement sentie, célébrée dans toute sa pureté, elle devient le drame symbolique le plus émouvant et la cérémonie la plus belle qui aient été réalisés exotériquement. Elle prend l'être entier, satisfait toutes ses exigences esthétiques... »

Comme on le voit Béatrix Rodès conçoit la beauté du sacrifice de la messe, autant que peut la concevoir quelqu'un qui ne croit pas à la présence réelle.

Mais quel est au fond l'âme véritable de la cathédrale, sans qui ce corps splendide n'aurait jamais existé, quel est le grand inspirateur de l'œuvre ? N'est-ce pas Jésus-Christ, le Verbe incarné présent réellement dans la Sainte Hostie renfermée dans le tabernacle ? N'est-ce pas pour lui que l'on a bâti ce sanctuaire ? N'est-ce pas pénétré de cette foi que l'on a sculpté ces pierres ? Et de quelle tristesse se revêt cette maison lorsque le maître n'y est plus, comme ce corps semble mort lorsque l'âme s'est échappée ? Qui n'a ressenti cette impression dans une église désaffectée, à la Sainte-Chapelle comme dans l'église abbatiale du Mont Saint-Michel.

Oui ! l'âme du sanctuaire est bien le Verbe, qui chaque matin descend sur l'autel pour s'incarner dans le pain eucharistique ; c'est là le thème sublime que chantent différemment ces symphonies de pierre et que seul le croyant peut comprendre. L'artiste et le symboliste peuvent sentir la beauté de lignes et déchiffrer les symboles, ils ne peuvent qu'entrevoir l'Ame véritable de la Cathédrale, car pour la pénétrer, il faut, en mystique, s'agenouiller et prier.

Pierre de CRISENOY.

LA PHILOSOPHIE D'UNE CONDAMNATION

Sur la lettre de S. S. Pie X à l'Episcopat français contre le « Sillon »

« Il vaut mieux servir le Saint-Siège que de lui plaire.
Foisset à son ami Montalembert.

Toute la presse, catholique ou non, a commenté l'Encyclique papale portant la condamnation du « Sillon ». Cette Encyclique n'est en réalité qu'une lettre du Souverain Pontife à l'Episcopat, et l'*Osservatore romano*, en réponse au *Temps*, a fait remarquer, le coup porté, qu'il ne s'agit pas d'une condamnation, mais d'une censure. Officiellement, le « Sillon » ne serait donc que censuré, pour l'opinion il est condamné. C'est que le vulgaire est peu subtil aux nuances variées des secrétaireries d'Etat. On doit l'en excuser, puisque les évêques eux-mêmes adhérant au St-Siège n'ont retenu de l'acte pontifical que son sens de condamnation.

Notons qu'une rude simplicité du langage conviendrait mieux à notre temps.

L'esprit public a été tumultueusement agité par la décision qui a été irrévérencieusement sans doute, mais avec joie, acceptée par les phalanges anticatholiques. *La Lanterne*, *l'Action*, *la Petite République*, *l'Aurore* ont témoigné, avec une bruyante allégresse, que Pie X devenait, malgré lui, un précieux collaborateur pour l'œuvre que le parti laïcisant poursuit. Le document romain s'offre à nos yeux comme un objet éminemment propre à la réflexion. Sa singularité frappe aussitôt celui auquel les études historiques sont familières. Sa portée dépasse le mouvement silloniste. « C'est un événement intellectuel et moral de ré-

percussion inflnie », dit l'*Action Française* du 30 août 1910.

La parole du St-Siège proférée, nous avons interrogé l'Histoire ; aucun événement ne s'est présenté à notre mémoire comme identique à celui qui vient de se dérouler à la surprise de tous... excepté toutefois des politiques qui attendaient impatiemment un arrêt dont ils seraient les seuls ouvriers responsables, si le Pape ne les avait point couverts de sa signature (1).

Nous avons donc interrogé l'histoire. L'événement d'hier et qui gardera une longue actualité, reste inédit. Que ce soit Origène, persécuté par la jalousie intolérante de son évêque Démétrius : des voix généreuses s'élèvent de toutes parts en faveur de ce catéchiste, incomparable brillant de la couronne de l'Eglise et le pouvoir suprême réserve ses foudres. Que ce soit Luther : la Papauté bienveillante mande l'hérésiarque saxon pour sa justification et le pardon latin. Rome a brûlé le prophète Savonarole ; mais Savonarole, Verbe de ce Seigneur qui est aussi la « colère de Dieu », devait subir le sort des prophètes. Un pape simoniaque, d'après la bulle de son successeur, ne pouvait se soustraire aux effets d'une parole accusatrice qu'en l'étouffant. Et cependant la doctrine du martyr florentin n'encourut pas seulement une censure, même du vivant de l'inexorable roi des Etats de l'Eglise, Alexandre VI. Fénelon eut quelques unes de ses *Maximes* condamées, mais la renommée apprit aussitôt qu'il avait péché « par excès » et le tribunal de l'Index dédaigna l'incessante pression de Bossuet pour apporter la sagesse convenable aux arrêts de l'Eglise. Ici, pour le « Sillon » la procédure a été différemment conduite. Son président, M. Marc Sangnier a publié ses discours qui ont enthousiasmé des foules et la congrégation protectrice de la pureté des dogmes n'a point fait connaître de blâme. Lorsque des évêques dénoncèrent avec sévérité le « Sillon » son président sollicita avec respect que ces docteurs voulussent bien lui signaler les points où l'orthodoxie aurait été froissée. Leur devoir était de répondre en termes précis : c'est là que l'enseignement de l'Eglise a été blessé. Les princes de l'Eglise n'y condescendirent pas.

En face d'une inertie doctorale, tandis que l'influence

---

(1) Des journaux réactionnaires, comme l'*Action française* (8 sept.) insistent sur ce fait que la lettre de Pie X, à propos du « Sillon » serait un document de Léon XIII rédigé par le Pape et signé par lui. Se seraient-ils avisés, en prenant cette défense préalable, qu'on soutînt le contraire?

du « Sillon » grandit de plus en plus en répandant chaque jour de nouveaux et consolants bienfaits, une action sourde d'intrigues plus acharnées se poursuit âprement. Les courriers se succèdent au palais pontifical, apportant les dossiers de calomnies, les rapports falsificateurs des paroles sillonistes. Un homme bien informé nous en écrivait le nombre. La hâte des ennemis du « Sillon » s'accentue. Enfin, le St-Siège brise l'effort de longues et laborieuses années au moment où les résultats allaient en prouver l'apostolique virilité.

A vouloir chercher des rapprochements historiques' quelques-uns songeront peut-être à l'affaire de l'*Avenir*. ici et là, les personnes furent épargnées, comme s'exprime la jurisprudence ecclésiastique pour introduire des degrés dans la rigueur de ses jugements. Néanmoins, il faudra bien abandonner l'espoir de trouver que le cas de M. Marc Sangnier rappelle celui des rédacteurs de l'*Avenir*. Ceux-ci étaient des doctrinaires, le « Sillon » n'avait pas de doctrine, et nous entendons par ce mot de doctrine religieuse et philosophique. Ce groupement d'une ardeur zélée pour le catholicisme s'appuyait uniquement sur lui pour entrer seulement dans la voie des applications morales, sociales et économiques de la religion catholique.

Au cours d'une belle conférence sur la délicate question des dernières « Directions pontificales », nous avons surpris que M. Sangnier devait être rompu aux finesses du langage théologique. Mais il ne dogmatisait pas. Ses conférences n'étaient point contradictoires sur des sujets de Religion. Savait-il que la discipline défend les joutes théologiques populaires ? Etait-ce seulement de sa part un motif de prudence qui l'inspirait à se confiner sur le terrain des questions permises ? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, il n'était point doctrinaire comme nous l'avons dit.

Les rédacteurs de l'*Avenir* soutenaient des idées répréhensibles, quant à la thèse, les chefs du « Sillon » n'avaient d'autre ambition que de croire selon Rome et d'agir conformément à l'esprit d'un livre qui ne doit pas être seulement l'objet de l'adhésion intellectuelle, l'Evangile.

La récente condamnation garde ainsi un caractère complet de cas inédit. Inédit, parce que les ouvrages où se trouvent les principes sillonistes n'ont pas été censurés, parce qu'à toute demande sur les points faibles de ses affirmations M. Sangnier n'avait pas été renseigné positivement. Qui l'a prévenu : en morale vous blessez *ici* la doctrine de l'Eglise, en économie vous blessez *ici* la doctrine de l'Eglise, en politique vous blessez *ici* la doctrine de l'Eglise ? Qui lui a dit : vous usurpez sur les droits

de l'Eglise, vous dérogez à ses prescriptions ? Personne. C'était impossible.

Pour ceux qui ont entendu cet orateur qui a, par son talent, imposé l'admiration même à ses adversaires irréductibles, aucun doute n'était permis sur la conduite qu'il tiendrait vis-à-vis de Rome. Le Président du « Sillon » avait, en maintes occasions, montré sa déférence scrupuleuse à l'égard des représentants de l'Eglise. Rien n'était plus transparent que sa loyauté qu'on voyait jusqu'à sa racine profonde. Pour lui, exprimer la vérité de sa foi, c'était atteindre littérairement un sublime qui dissipait les sentiments négateurs. Nul illuminisme de la pensée, M. Sangnier pratiquait la docilité de la foi. Nul désordre de sentiment, mais richesse du cœur. Tel du moins jugeront ceux, et ceux-là seuls, qui ont lu sans prévention ses ouvrages et entendu ses discours.

Si notre but était de dire ce que valait le « Sillon » nous pourrions facilement apporter des témoignages nombreux en sa faveur, s'il est toujours vrai qu'on juge de l'arbre à ses fruits. Nous révélerions ce que plusieurs de ses amis nous ont confié, qu'il a amené au catholicisme pratique plus de gens que n'ont pu le faire des générations de prêtres. Mais sa valeur religieuse n'est pas la cause de nos propos.

Alors, M. Sangnier s'est soumis à la condamnation du « Sillon ». Il aurait pu sans doute, en quittant le plan mystique où la souffrance pour l'injustice est un motif d'acquérir des vertus, discuter sur le bien fondé d'une sentence qui ne frappait que de fictives erreurs. Nous savons bien que des hommes d'une casuistique facétieuse ont imaginé une sorte d'infaillibilité qu'ils appellent *l'infaillibilité légale* et qui est à respecter, malgré sa nouveauté, autant que l'autre infaillibilité, — la vraie, — celle en matière de foi et de mœurs. Elle entraînerait à s'incliner devant la censure des erreurs imaginaires. Les fautes cependant n'en resteraient pas moins imaginaires. Et c'est bien le cas pour le « Sillon ». Le fait d'avoir condamné des doctrines étrangères à ce mouvement ne constitue pas une moindre étrangeté que la manière dont on les a condamnées.

Elle reste vraie cette réflexion de M. de Narfon : Ainsi qu'on l'a vu par la lettre aux archevêques et évêques, français le souverain pontife vient de condamner les erreurs que les adversaires du Sillon ont coutume d'attribuer au Sillon.

M. Sangnier aurait pu en appeler du pape mal instruit au pape mieux informé. Et devant la rigueur de juges qui ne se démentent jamais en appeler du tribunal romain au trône où règne l'éternelle justice de Dieu. Les gens qui

s'indignent de ce qu'une injustice puisse se commettre chez ceux qui ont pourtant la mission de peser du côté de la miséricorde, et ceux qui n'ont pas une opinion humiliée en considération de sa haute et solennelle origine auraient, semble-t-il, préféré que le président du Sillon plaidât devant la conscience universelle pour l'innocence de sa cause qui est celle de ses partisans.

Il aurait pu s'autoriser de ce que l'Eglise est capable de se tromper et citer le témoignage du pape innocent III pour légitimer une attitude que la plupart de ses ennemis aurait perfidement transformé en révolte (1). M. Sangnier a suivi la conduite que lui dictait sa conscience. Souhaitons que son acte d'obéissance impose silence à ses critiques les plus acerbes qui se trouvent fâcheusement dans les rangs de ce Catholicisme qui aurait dû le soutenir et qui l'a renié.

Les questions sociales, politiques et économiques touchent au domaine de la religion, dira-t-on, et c'est pourquoi l'autorité ecclésiastique conserve le droit de censure, mais à notre tour nous penserons que par le côté où elles ne touchent pas à la Religion ces questions restent sur le terrain de la libre critique et nous y rencontrons les directions des papes elles-mêmes en matière politique ou sociale. Les actes de la papauté n'échappent pas à l'examen. A vouloir étendre l'infaillibilité ne l'exposons pas au ridicule. Les royalistes, au fait, ont assez appris aux républicains que les encycliques de Léon XIII n'étaient point des ordres imprescriptibles. Nous pouvons ainsi, selon un droit incontestable, lire d'un œil purement humain des documents qui sont quelquefois chargés de faiblesse humaine et prévoir leurs conséquences.

Que le lecteur veuille bien nous croire, c'est une opinion personnelle que j'exprime en ce lieu n'engageant aucune autre responsabilité. Nous n'avons pas été conseillé d'écrire ces lignes. D'ailleurs n'ayant jamais appartenu à des groupements sillonistes, comment pourrions-nous défendre une cause qui n'est pas directement la nôtre dans une Revue que nous avons eu le souci de garder indépendante ? Les actes publics se livrent d'eux-mêmes à la publicité des jugements. Enfin, s'il ne s'était agi que du « Sillon » malgré le caractère particulier d'une décision

(1) « Le jugement de l'Eglise suit parfois l'opinion qui trompe souvent et est elle-même trompée, c'est pourquoi il arrive de temps à autre qu'un homme lié par la décision de l'Eglise soit ensuite rendu à la liberté et que la sentence de l'Eglise enchaîne celui qui est libre aux yeux de Dieu. » Innocent III.

qui n'a pas été assez mûrie, nous n'eussions peut-être pas parlé, étant donnée surtout la conduite des fidèles de ce mouvement. Condamnés, les sillonistes seuls avaient qualité pour présenter leurs justifications.

De la lettre du pape découle un ordre de réflexions qui intéressent la mentalité générale, puisque qu'elle dépasse absolument comme le reconnaît la *Correspondance de Rome* la question spéciale du « Sillon ».

Au sujet de la décision pontificale en elle-même, nous eussions compris que la discipline romaine, par un arrêt dont elle aurait gardé la responsabilité, ait publiquement fait connaître au « Sillon » l'inopportunité de son mouvement politique et social. Nous eussions compris que le Saint-Siège ait nettement déclaré que le « Sillon », quoiqu'il s'agitât dans la sphère des questions permises, n'avait pas l'encouragement positif de ceux qui restent les gardiens de l'ordre s'ils oublient qu'en même temps ils doivent être les promoteurs de la liberté même civile ou tout au moins ses défenseurs, s'ils tempèrent leur zèle pour secouer les chaînes du nouvel esclavage, forgées par un état social qui s'appelle servitude pour un si grand nombre encore et qui se détourne de l'Eglise parce qu'elle ne prend pas le souci de les délivrer.

Comment la postérité jugera-t-elle un acte dont la signature a été évidemment ravie par la calomnie et l'intrigue. Elle s'étonnera de ce qu'un mouvement bénéfique ait pu être arrêté sur des dénonciations. Car enfin, si l'impartialité reste le partage de celui qui ne décide, non pas sur des rapports étrangers, mais seulement sur les pièces officielles, on pourra défier quelque partisan que ce soit de la lettre d'un Pontife qui a cédé à l'impulsion de politiques coupables ou insensés de prouver que les affirmations condamnées, — de grossières erreurs à coup sûr — sont des affirmations sillonistes.

L'autorité ne doit pas être blessée, et certes les textes conservent la leur.

Nous rappellerons déjà que la lettre Papale contient une erreur positive, puisqu'il s'agit d'une citation. Nous ferons même remarquer que le document pontifical qui a daigné marquer quelques sources de référence s'en est abstenu pour celle-ci. Il s'agit de cette phrase que le Saint-Père attribue au « Sillon » où il est dit que l'Eglise ne saurait à aucun titre être bénéficiaire des sympathies que son action pourra susciter. Mais si cette déclaration ne se trouve dans aucun manifeste officiel du « Sillon », elle se trouve dans *Le Bulletin de la Semaine* du 20 juillet 1910, qui n'est pas un organe silloniste.

Parmi les reproches qui semblent bien quelquefois corres-

pondre à ceux d'une brochure où un journaliste prit des évêques pour collaborateurs, on est assurément surpris, on l'est d'autant plusque la juridiction religieuse tire un orgueil souvent raisonnable de sa longanime impartialité, que Rome n'ait point reculé devant les déclarations les plus déconcertantes. Nous pensons à cette conception d'un « Christ défiguré et diminué » où les enseignements sillonistes auraient sombré. Si tels avaient été les doctrines du mouvement condamné quelle reconnaissance nous aurions eue aux rédacteurs de la lettre pontificale, à ses partisans, d'illustrer leur accusation d'une citation ?

Dire que le « Sillon » poursuivait le « nivellement des classes » n'est-ce point montrer la méconnaissance qu'on en a ou l'incompréhension qu'on s'en est fait? Mais quelle plus entière stupéfaction sera celle de l'historien futur qui verra qu'une autorité, déjà ingrate envers de bons ouvriers ait déclaré par surcroit, que le but assigné par l'œuvre était la fondation d'une Religion ! Il sera peu facile aux générations suivantes où se trouveront des juges de retrouver dans les théories officielles du « Sillon » celles que le document romain lui prête trop facilement. Et force sera bien de se demander à quelle source d'informations empoisonnées on a puisé lorsque seront lues les déclarations exactement opposées — ce que chacun peut analyser dès ce jour — aux tristes accusations sous lesquelles le « Sillon » a été flétri. Lorsque Léon XIII se trompait en affirmant dans une Encyclique que la *Somme* de saint Thomas d'Aquin avait été placée sur l'autel à côté de l'Evangile, il n'était que fautif d'être accessible aux légendes intéressées, mais lorsque Pie X prête à un groupement quelques folles idées dont il est innocent, nous sommes amenés à regretter que le mensonge audacieux puisse avoir assez d'énergie, pour entraîner l'approbation d'un Souverain Pontife (1).

C'est ici le moment de se rappeler la parole de Montalembert : l'Eglise commence à être dupe, elle prend peu à peu des airs de complice, elle finit toujours par être vic-

(1) Nous devons souscrire à cette juste remarque du *Temps* (30 août) : « Le pape les accuse (les sillonistes) d'inféoder al religion à un parti politique, à la démocratie. Le reproche est d'autant plus piquant qu'il leur fait ensuite grief « de rester inactif dans le conflit contemporain entre l'Eglise et la politique sectaire. En bon français, cela veut dire qu'ils ne sont pas assez réactionnaires. C'est à peu près ce que récemment la *Correspondance de Rome* écrivait à M. de Mun, coupable de préférer, après tout, M. Briand à M. Combes. Au train dont les choses vont à Rome, on peut se demander : A quand la condamnation de M. de Mun ?»

time. Assurément le moment en est venu, car, en négligeant le fait essentiel de la lettre papale, c'est-à-dire d'avoir rendu sa sentence imméritée, nous voyons clairement que des influences rusées ont capté des confiances ingénues ou soustraites aux leçons de l'histoire. Chaque jour, nous a rapporté quelqu'un chargé d'une mission au Vatican, des personnages se bercent de cette illusion, pourtant démentie par les faits, qu'un parti de réaction puissante opérait la conquête du pays de France. C'est en cela que l'Eglise est dupée.

La lettre de Pie X a soin de rappeler la doctrine qui rend à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, cette doctrine qui distingue en un mot le spirituel du temporel. ou pour mieux parler encore qui entend ne point inféoder la société des âmes à une forme gouvernementale. Sans doute, mais pourquoi restreindrions-nous la clairvoyance de notre esprit? Il semble bien que s'il y a le Pape et les gens qui rayonnent autour du Pape, on saisit qu'il y a de même l'enseignement traditionnel de l'Eglise et les tendances actuelles de ceux qui dirigent sa politique

Et, précisément, à l'heure où la société laïque, lassée des sectarismes, aspire à l'apaisement, où dégoûté de la lutte des partis, le gouvernement cherche une assise générale dans la représentation des esprits modérés, la Papauté incline aux alliances qu'elle sera demain la première à rejeter. Elle nous parle de nos « grands monarques » comme si l'Eglise n'avait pas eu à souffrir de ces monarques qu'elle semble juger aujourd'hui avec indulgence, ne se souvenant plus du soufflet gallican que le successeur de Pierre reçut à Anagni, comme si Rome n'avait pas dû protester contre la hauteur des Rois. Elle soupire en songeant à l'époque où « l'Eglise et l'Etat » s'étaient heureusement concertés pour le bonheur des peuples. Et c'est ici que Rome semble se faire la complice de ce petit nombre qui oublie, dans la plus vaine des agitations, l'amertume de ses déceptions et l'impuissance de son prosélytisme.

La Révolution a passé par là, s'écrie la Papauté. Oui ! La Révolution a commencé une œuvre qu'il est inutile de regretter car, sous l'action de la Providence, la succession des jours en achèvera le couronnement. Mais notre raison se trouble à constater que le Saint-Siège ne soit pas le premier à canaliser un courant que des forces, aussi formidables soient-elles, essayeront inutilement de remonter. L'Eglise « n'a pas à se dégager du passé » affirme le document pontifical. Il suffirait, ajoute le pouvoir romain, « de reprendre, avec le concours des vrais ouvriers de la restauration sociale, les organismes brisés par la Révolution et de les adapter, dans le même esprit chrétien qui les

a inspirés, au nouveau milieu créé par l'évolution matérielle de la société contemporaine ; car les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires, ni novateurs, mais traditionnalistes. » Et c'est Rome, tenant ce langage empreint d'illusions qui méprise sous le nom de chimère les tentatives de combler l'abîme entre le catholicisme et le parti qui n'a gardé de la Révolution, obscurément chrétienne, que le sens laïque et destructeur.

Qu'est-ce donc à dire, que veut signifier la Papauté par ce mot de *traditionnalistes* ? Qu'elle l'explique, ne lui laissant point cette imprécision que sa censure a tant reproché au mot *libéral*, qui a servi de ralliement à de fidèles serviteurs que Rome et la France catholique devraient mieux honorer (1). Faudra-t-il en venir à reprocher sévèrement au catholicisme de n'avoir de reconnaissance que pour les artisans de ses défaites temporelles, c'est-à-dire les hommes qui sous prétexte de combattre pour les intérêts religieux ont un égal soin pour les intérêts profanes qui assure la domination ?

A faire entendre qu'aujourd'hui la politique du Saint Siège, sans inféodation assurément, s'harmonise avec les propagateurs de certaines idées royalistes, nous tenons à prouver la justesse de nos vues. Les récentes « directions pontificales » furent, ne se le rappelle-t-on pas, accueillies par les monarchistes comme favorables à leurs doctrines ; la lettre pontificale contre le « Sillon » ne fut pas moins reçue avec empressement par les mêmes hommes ?

Ecoutons les réflexions de la *Correspondance nationale*, organe officiel du duc d'Orléans, observons avec curiosité comment une plume monarchiste peut tourner à son profit un raisonnement. » Nous savons, dit ce journal, qu'uniquement préoccupée du salut des âmes, l'Eglise s'accommode des régimes les plus divers ; qu'elle s'entend aussi bien avec les monarchies qu'avec les républiques ; qu'aux unes et aux autres elle demande simplement la justice pour tous et le respect de ses propres droits ».

« Mais, en fait, où sont aujourd'hui en France « les vrais ouvriers de la restauration nationale » ?

« Où sont « les traditionnalistes » dignes de ce nom » ?

« Comment ne pas reconnaître que seule la doctrine royaliste répond aux conditions fixées par Pie X ? »

« Comment ne pas mettre tout notre espoir dans l'accord de l'universelle vérité religieuse et de notre vérité politique pour le salut de la patrie ? »

---

(1) Le Catholicisme a honoré Louis Veuillot en mettant son buste à l'église Sacré-Cœur de Montmartre, mais le centenaire de Montalembert est passé inaperçu.

C'est là ce qu'au pays où la logique est un sens naturel on appelle ne point inféoder la religion à un particularisme politique ! En tout cas nous ne sommes pas dans l'erreur en surprenant la sympathie de Rome pour les partisans d'une Royauté. Naturellement, les gens de l'*Action française* ont reçu la lettre de Pie X comme un appui à leur propagande politique.

Si l'on continuait la lecture des nombreux journaux qui ont analysé l'acte du Saint Siège, il serait commode de saisir que les réactionnaires et les adeptes d'une politique anti-religieuse ont accepté avec joie un document qui met, à leurs yeux, les ennemis de l'Eglise irréductiblement en face de ceux qui, à notre avis, la compromettent, en rejetant les hommes qui dirigeaient leurs efforts en vue d'harmonieuses solutions des conflits.

Causons histoire. Pareille tactique s'est déjà vue. Il faut se rappeler l'âge où luttait l'*Univers* et le *Monde* contre le *Correspondant*, Louis Veuillot et ses lieutenants contre Montalembert et ses amis, l'intransigeance contre la conciliation.

Nous nous souvenons de l'attitude d'évêques français sous le règne d'un Napoléon III qui avait lâché cinq millions à ce clergé assez complaisant pour le remercier en le comparant à Constantin, à Charlemagne et à Saint-Louis. L'heure devait bientôt sonner pour que l'Eglise devînt victime. Nous nous souvenons que des évêques s'ingéraient dans les élections pour que ce grand libéral de Montalembert ne fût pas nommé.

Victime l'Eglise le fût durement. Elle le fut d'autant plus que l'épiscopat français refusa toujours les offres que la troisième République lui présenta pour réparer les crimes du Césarisme.

Au congrès de Malines, l'orateur le plus éloquent de l'époque indiqua devant le monde entier la cause des luttes et proposa le moyen de les abolir. Des princes de l'Eglise, des théologiens renommés assurèrent Montalembert qu'il n'avait rien dit qui ne fût orthodoxe. Il a été de même pour M. Sangnier. Des évêques, non des moindres quand on les juge en dehors des préventions politiques, affirmèrent l'orthodoxie du « Sillon ». Cependant un pape, Pie IX, qui avait pensé que « le ciel venait de payer à la France la dette de l'Eglise, le jour où la France avait été enchaînée par un parjure céda aux instances d'évêques ou de « pieux laïques » qui aiment lécher la main qui dompte. Ici et là même aventure et malgré que Pie IX ait réfléchi que la condamnation de Montalembert ferait encore plus de plaisir à certains catholiques qu'aux protestants, il la censura. Toutefois, Rome mit plus de discrétion à blâmer le héros de

Malines que M. Marc Sangnier, Montalembert fut admonesté secrètement avec cette affection qu'on devrait toujours avoir pour les hommes qui ont sacrifié leurs intérêts personnels à ceux de l'Eglise (1).

Nous revenons à cette époque où l'absolutisme se mesura avec le libertarisme. En jetant cette opinion nous n'avons pas le ridicule de nous ériger en censeur de l'enseignement dogmatique de l'Eglise qui reste étranger au débat. Nous sommes en ce moment des politiques et non des théologiens, comme dirait Montesquieu, et il est toujours permis, du moins nous le croyons encore, de faire quelques observations personnelles sur les tendances politiques de ceux qui dirigent l'Eglise. Or, qu'ils l'aient voulu ou non, la lettre pontificale est désormais fixée comme le symbole de l'antagonisme entre les partisans de ce vieil état social dont ils profitaient avec avantage et les ouvriers d'un dynamisme violent. L'œuvre pacificatrice des Ballanche, des Ozanam, des Lacordaire, des Montalembert, et de tous ceux qui acceptèrent la Révolution comme un fait nécessairement accompli ainsi qu'une aurore sociale, est, non pas détruite mais interrompue.

La puissance romaine sut un jour, mais ce jour sa propre cause était en jeu, donner aux principes de la Révolution française en ce qu'ils ont de général, la sanction de sa souveraine autorité. Evénement inouï ! Elle a permis qu'un prêtre, honorant sous le nom de martyrs des rebelles à l'absolutisme royal, glorifiât cette Liberté, cette Egalité, cette Fraternité, qui doit progressivement germer maintenant que le sang expiateur a lavé les crimes de ceux qui avaient méconnu cette devise chrétienne semée dans les champs labourés par un fer impérial.

On n'a pas craint, reproche Pie X « de faire entre l'Evangile et la Révolution des rapprochements blasphématoires » mais Pie IX n'a-t-il pas concédé qu'un Père Ventura donnât le plus solennel, le plus enthousiaste, le plus audacieux modèle de l'apothéose des principes révolutionnaires et la plus implacable, la plus impitoyable flétrissure aux pouvoirs qui se reposent dans la cruauté d'une injuste inertie sociale ou qui se plaisent dans l'iniquité de l'oppression.

Nous avons ce jour où l'Eglise enterrait glorieusement les victimes de la répression autrichienne, nous avons vu que l'Eglise savait embrasser la Révolution et nous aurions cru Rome malhabile aux politiques tortueuses.

---

(1) M. Marc Sangnier n'a pas connu officiellement la condamnation du « Sillon ». C'est par la *Croix* qu'il l'a apprise

Nicomède rappelait au roi Prusias, son père, ce conseil d'Annibal

D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

Il s'agissait de Rome païenne. Mais si la crainte de Rome catholique s'épuise dans le monde à mesure que se réduit le cercle où ses foudres peuvent encore atteindre, les hommes religieux seront-ils contraints d'assez peu estimer une mère qui se forge elle-même des fers en s'alliant aux partis actuels qui ambitionnent de gouverner avec la seule coercition.

Pie IX, salué comme le Pontife de la Révolution, eut, lui, au moins, l'excuse du danger couru. Chateaubriand se demandait pourquoi l'Italie — le monde dirons-nous mieux, — n'aurait pas le Pape de la Liberté comme la Beauté eut le sien en la personne de Léon X, mais l'assassinat du ministre Rossi en donne la raison, et nous comprenons qu'une politique pontificale d'abord souriante aux aspirations modernes ait été sollicité par de funestes influences pour se retourner contre ces mêmes aspirations. Dès lors, nos pères entendirent ces tristes formules émises dans la circulation des idées par un ordre trop fameux : « Il n'y a pas de liberté saine, toute liberté est un délire ». Dès lors, ils eurent à se prononcer contre les prédications guerrières de ce journal, l'*Univers*, qui fit un tort irréparable à la Religion, et à la bravade de catholiques intolérants ils opposèrent qu'« avec une telle doctrine il n'y avait plus qu'à sortir du catholicisme ». Pie X, en écoutant de fâcheux avis, augmentera l'impopularité du clergé et favorisera l'apostasie dont Rome se plaint sans essayer de l'arrêter, autrement que par de vains désirs et des larmes inféconds.

Le libéralisme théologique et politique est condamnable et il a été justement condamné, mais les fulminations pontificales ont atteint les esprits qui étaient libéraux et toutefois purs de venin hétérodoxe. Quelle a été pourtant la conséquence d'une ancienne attitude dont l'autoritarisme fut exaspéré par l'arrogance de ses partisans ? Les faits parlent assez haut.

Toutes les tendances libérales proscrites et officiel, lement vaincues n'en ont pas moins été victorieuses par leur empire sur les opinions. Et depuis, sous Léon XIII les hommes qui se prétendent mieux aptes que les autres à expliquer les « Directions pontificales », à influencer les courants d'idées, nous ont trop convoqués au baptême des principes de 89. Lavés de leur souillure par les Inquisiteurs de la Foi romaine, ce ne sont plus de « faux dogmes » et nous les acceptons parce que les peuples savent qu'ils ne

trouveront pas le bonheur social dans les organisations à jamais déchues sous l'action des révolutions justicières.

Il ne faut pas s'y tromper, en effet, frappante est l'erreur de ceux qui provoquent les retours d'autoritarisme. On pourrait prouver par l'histoire de tous les peuples que la Société accomplit son évolution vers une fin où tous les hommes, comme disait il y a vingt siècles Pierre, le premier Pape, seront Pontifes-Rois. Au pouvoir suprême, à l'auguste souverain des souverains qu'une ère de revendications temporelles enchaîne à Rome de diriger une évolution qui, par un motif divin, conduit les hommes vers les âges de plénitude. Toute tentative animée d'esprit théocratique suscitera de fatales et déplorables représailles, car, pour le dire avec ce même religieux qui célébra les noces de la Papauté avec la civilisation moderne, le Père Ventura, si l'Eglise ne marche pas avec la Société, la société marchera en dehors de l'Eglise, malgré l'Eglise, contre l'Eglise.

Rome, si elle écoute les conseils intéressés de ses ambitieux courtisans, semble aujourd'hui rester indifférente aux paroles de ses ennemis. On lui promet des triomphes politiques prochains qu'elle s'assure de la valeur formidable des éléments qui s'y opposeront, que le Saint-Siège daigne aussi estimer avec la bienveillance qui sera la récompense du zèle les sentiments des hommes qui lui restent attachés par un volontaire vasselage pour le religieusement servir, gardant sa hauteur pour les esclaves qui ne cherchent qu'à lui plaire.

Plaise à Dieu que Rome, toujours jeune par son dogme éternel, ne s'appuie pas sur les soutiens d'une idole qui n'en reste pas moins décrépite, malgré les clameurs des Réactionnaires.

Paul VULLIAUD.

BIBLIOGRAPHIE

LES ROMANS

HENRI MÉNABRÉA : *Le Muletier et son Mulet* (Bernard Grasset). — RENÉE LAFONT : *L'Appel de la Mer* (Vers et Prose). — GASTON PICARD : *Plus rouge que les livres rouges* (Revue Mauve). — BLANCHE SAHUQUÉ ; *L'Amour découronné* (Sansot). — ANDRÉ DOILE : *Epis glanés* (Daragon). — E.-A. DE MOLINA : *Les Noëls d'un Malchanceux* (Daragon),

Le Muletier et son mulet. — C'est, dans un décor de montagne, l'histoire un peu longue des démêlés du muletier Astanac et de son mulet Iseran. Astanac, poussé à bout par les caprices et les révoltes d'Iseran, finit par le pousser dans un précipice.

L'Auteur a su évoquer la poésie des montagnes et ses descriptions écrites avec grand soin sont agréables à lire ; je regrette néanmoins que l'action se passe dans le milieu militaire, qui gâte un peu l'atmosphère montagnarde.

Dans le même volume je signalerai : *Une halte de vagabonds* ; tous ceux qui aiment les grandes routes, retrouveront, dans cette nouvelle, des impressions qui leur sont chères.

L'Appel de la Mer. — Robert Lermont a brutalement signifié à Marcelle Dambreuse la rupture de leur liaison. Quelque temps après, revenu mourant d'un voyage en Espagne, il lui écrit pour la supplier de venir près de lui ; Marcelle, qui n'a jamais cessé de l'aimer accourt et il meurt entre ses bras. La malheureuse jeune femme ne peut l'oublier, et, seule dans la vie, son père mort, elle va de désillusions en désillusions, et se noie volontairement avec le chien que son amant lui avait confié.

Ce Roman, un peu languissant, contient cependant des bonnes pages ; la souffrance de l'incrédule Marcelle y est bien étudiée. Pourtant l'Auteur ne semble pas avoir vu que son récit prouve, une fois de plus, que tous ceux qui recherchent une joie sans véritable idéal, sont voués au désespoir.

Plus rouge que les lèvres rouges. — Les deux contes de M. Gaston Picard, *la Senora Chierra* et *Plus rouge que les lèvres rouges* sont écrits d'une manière très colorée, et nous sortent du milieu ordinaire des romans.

La Senora Chierra, cette femme sortie on ne sait d'où, qui se joue d'un grand seigneur et d'un poète pour finalement épouser le jeune homme qu'elle aime, est un type d'Espagnole bien réussi.

Avec la princesse Mandarine l'Auteur nous mène dans un monde fantaisiste, et nous fait assister à la mort de don Luiz et du juif Isaac, qui se tuent désespérés de n'avoir pu trouver quelque chose de plus rouge que les lèvres de la princesse, condition nécessaire pour l'épouser. Mais le page de Mandarine Tireli, vient avouer son amour, et ses joues rougissent tant qu'elles deviennent plus rouges que les lèvres de la princesse !

Cette nouvelle avec son allure de conte de fée plaira.

L'Amour découronné. — La forme épistolaire, surtout quand elle dure tout le long d'un roman est un peu fatigante; d'ailleurs, dans ce roman, l'action est presque nulle; l'Auteur nous y expose ses idées sur l'Art soit théâtral dans les lettres de l'actrice Nadine Evrart, soit pictural dans celles du peintre Claude Morin. On y trouvera une tendance très certainement idéaliste, Les intrigues sur le jeu des acteurs et sur le Théâtre français sont très justes ; mais je crois que la routine s'opposera longtemps à laisser les acteurs mettre plus de sobriété dans leur jeu. Il faut également féliciter l'Auteur de son admiration pour les peintures de la Renaissance. Cependant je m'étonne de voir mettre sur le même plan les portraits du Vinci, de Botticelli et ceux d'André del Sarto.

Epis glanés. — Je ne partage pas toutes les idées de M. André Dollé, je n'ai pas aimé *son épisode de la prise de Constantine*, car je n'approuve pas la colonisation ; mais je suis pleinement d'accord avec lui quand il stigmatise dans *la Victime* les mœurs de certains bourgeois, qui ne regardent pas à briser la vie d'une femme pour épouser une riche héritière, et j'approuve Marcel qui ne veut pas faire de Jeanne : « Une victime de nos mœurs, de nos habitudes, de nos préjugés, de notre égoïsme et de notre orgueil d'hommes. »

Je suis toujours heureux quand je rencontre un écrivain qui ose s'attaquer aux préjugés mondains sans toucher à la vraie morale, qui n'a rien de commun avec les idées des Pharisiens modernes.

Les Noëls d'un Malchanceux. — Triste histoire que celle de ce malchanceux. M. de Molina nous fait parcourir toute sa vie, dans un style rapide et incisif. Nous assistons à sa triste existence, quand il souffre, enfant, dans l'épouvantable internat, nous le voyons homme peiner pour gagner sa vie. Son unique bonheur, un amour partagé est gâté par la préoccupation de vivre et quand, enfin, un héritage le délivre de ses soucis, il est trop tard, sa femme, malade de privations meurt bientôt et seul il traîne sa lamentable existence, loin de son unique ami ; il appelle la mort qui vient enfin.

Une émotion très saine se dégage de cet ouvrage profondément humain, la poignante impression de souffrance qu'il suscite ne laissera indifférent personne parmi ceux qui savent ce que c'est que souffrir vraiment.

La symphonie fantastique, qui fait suite à ce récit, m'a beau-

coup plu, on sent chez l'auteur une âme de poète et de musicien.

Je crains, cependant, que le lecteur, sans culture musicale, ne la comprenne pas bien ; mais il est vrai que tout artiste est musicien à un degré suffisant pour en sentir la réelle beauté.

JEAN CHANDEUIL.

PAUL DÉROULÈDE. — Qui vive ? France ! « Quand même » Notes et Discours (Bloud).

La personnalité de Déroulède est bien connue en France et même en Europe. Officier en 1870, il se consacra après la défaite à préparer une revanche, qui lui semblait indispensable ; puis, s'apercevant que la politique de la France s'orientait d'autres côtés, et que le gouvernement, résolu à garder la paix, se préoccupait plutôt de questions sociales, il se lança ardemment dans la mêlée, prêchant le plébiscite, panacée universelle à tous les maux de la France. Son but n'avait pas changé, il voulait un gouvernement capable de faire la revanche. Ce désir l'entraîna successivement dans les singulières aventures du boulangisme et du nationalisme, et finit par l'amener devant la Haute-Cour qui l'envoya en exil pour dix ans.

Telle est la carrière que nous retracent ces discours vivants et vibrants.

Ce qu'il faut y louer, c'est une ardente conviction, un dévouement absolu et sincère, une droite et belle franchise ; mais, par contre, le patriotisme élevé à la hauteur d'une religion nous choque vivement, surtout de la part d'un catholique. Quant à cette revanche qui apparaît à Déroulède comme le premier devoir, elle ne nous semble pas indispensable au relèvement d'une nation qui a besoin de secouer le poids du matérialisme officiel, bien plus que le souvenir d'une défaite d'où son territoire est sorti diminué, mais son honneur grandi ; car nous n'hésiterons pas à dire que nous sommes fier de la France en 70, de sa noblesse dans la défaite, tandis qu'allemand nous serions honteux de l'Allemagne injustement triomphante, et de ce grossier matérialisme qui ose proclamer que la Force prime le Droit.

La Victoire n'est belle que quand elle est JUSTE, la défaite est honteuse que quand elle est lâche ou méritée par quelqu'injuste empiètement.

On voit d'ailleurs, maintenant, les Alsaciens-Lorains réclamer l'autonomie.

Nous ne pouvons suivre davantage Paul Déroulède, dans ses réclamations plébiscitaires, car sa république verserait rapidement dans le Césarisme, c'est-à-dire dans la dictature militaire, le plus odieux de tous les gouvernements.

Il nous semble plutôt que le premier travail qui s'impose si l'on veut rendre à la France la force de remplir sa mission, c'est de lui refaire une âme ; et cette âme ne pourra exister que lorsque les cris de faim seront apaisés ; et puis la France ne peut être qu'idéaliste, un patriotisme étroit et égoïste lui fut toujours inconnu.

Et pour être grande, pour être idéaliste, il lui faut aller pui-

ser au foyer éternel du catholicisme, et le premier devoir d'un catholique et d'un français, nous semble-t-il, c'est de la mettre sur le chemin qui monte au Calvaire.

CARL DE CRISENOY.

LES REVUES

PHILOSOPHIE

M. Manoel Gahisto explique dans *les Rubriques nouvelles* la doctrine de l'Hexagramme, que construisit Michel Savigny. L'Hexagrammisme a pour base le dualisme de la matière et de la vie. Force et matière naissent de deux propriétés inverses de l'od.

Mais il faut lire le résumé de M. Gahisto pour comprendre pourquoi la sensibilité est tout bonnement un atome sphérique échancré.

—

M. Giulio Buonamici termine dans *Ultra* son étude sur Paracelse. Il écrit que la philosophie de Paracelse est intimement liée à la religion et il le prouve par les phrases d'invocation au Christ que prodigue dans ses livres le médecin philosophe.

A cette époque, de telles phrases étaient simplement pour les livres d'occultisme une assurance contre le bûcher. La même revue réédite le très rare *épitome de morale arienne* du colonel Olcott et qui est fait de citations des livres sacrés de l'Inde.

—

Le nouveau numéro des *Feuillets de la rosace* contient la quatrième partie d'une histoire de la Rose + Croix, L'auteur s'y montre bien documenté. Le prochain numéro nous apprendra s'il est aussi bien renseigné sur la fin de la Rose + Croix et ses causes.

—

Le Mercure de France du 1er septembre donne un article de M. Franck Delage sur l'art des troglodytes. Cet article nous montre l'importance des decouvertes qui furent faites récemment dans les cavernes du Périgord, des Pyrénées et de l'Espagne. Les dessins de l'âge quaternaire ont une valeur artistique inattendue et nos ancêtres préhistoriques, semblent déjà très loin du singe. Dans leurs œuvres on peut voir déjà « une action magique, première forme d'une religion qui n'avait pour but que des satisfactions physiques acquises par un asservissement mystérieux de la nature à l'homme ».

LITTÉRATURE

L'art libre consacre son dernier numéro à Paul Claudel. Un poème de Paul Claudel précède cet hommage. Des articles très compréhensifs suivent.

—

Mercure de France. Dans le numéro du 16 août, des vers de M. Francis Latouche ; dans le numéro du 1er septembre un article de Henri Guilbeaux sur le poète allemand Richard Dehmel et une nouvelle de M. Tascher de la Pagerie qui peint d'une façon réaliste les mœurs de certains fonctionnaires coloniaux.

—

Aux derniers sommaires de *Pan*, *la littérature à personnages et la peinture des caractères*, par Georges Polti ; un *croquis parisien* de Léon Deffoux ; la fin de l'article de Jean de Roig sur Rops ; un dialogue sur la mort de R. Canudo ; des vers de MM. Georges Duhumel et de Schneeberger.

—

Le Beffroi publie un poème d'un poète mort, Amédée Prouvost. C'est une belle page de douleur ; *le Feu* donne une jolie nouvelle polynésienne de Julien Ochsé, *Propos* donne un curieux poème signé Enn Noweïri.

FERNAND DIVOIRE.

REÇU : La Chronique des lettres françaises, Luce et Ombra, La Raison catholique, L'Echo du Merveilleux, L'Occident, Les Loups, L'Art libre, La Société Nouvelle, Les Rubriques nouvelles, Le Voile d'Isis, L'Amitié de France, La Renaissance contemporaine, L'Hexagramme, La Revue du Spiritualisme moderne, La Revue des Lettres et des Arts, La Chronique de la Presse, L'Action Française, Le Spectateur, etc., etc.

Nous avons reçu les livres suivants dont nous rendrons compte :

E. M. DE VOGUÉ : *Les Routes* (Bloud).
E. PILON : *Dans les jardins* (Sansot).
A. GUIARD : *La Fonction du Poète* (Bloud).
J. L. BOILLIN : *Le Secret des grands écrivains* (H. Falque).
A GUIARD : *Virgile et V. Hugo* (Bloud).
A. MITHOUARD : *Les Marches de l'Occident* (Stock).
A. BARRAU et E. LEMÉ : *E. Gaucher* (Hors-commerce)
G. MARTELLIÈRE : *L'amour chez les classiques et les romantiques* : (Daragon).
FABRE D'OLIVET : *Histoire philosophique du genre humain* (Chacornac, *éditeur*).
SÉDIR : *Bréviaire mystique* (Chacornac).
SÉDIR : *Les Rêves* (Librairie du XXe siècle).
EM. GELBHARD : *Les jardins de l'histoire* (Bloud).
A. BAUDRILLART : *L'enseignement catholique dans la France contemporaine* (Bloud).
P. LEBESGUE : *Outre-Terre* (Phalange).
L. VINTRAS : *La Fille des Dieux* (Publ. encyclop. et littér.).
G. BOISSY et D. FOLACCI : *Les plus beaux poèmes de l'amour* (A. FAYARD).
H. RYNER : *Vive le Roi*. — *Les Esclaves* (Cab. du Pamphlétaire).

M. Tavera : *Le rivage* (Beffroi).
C. G. Amiot : *L'approche du soir* (Plon-Nourrit).
E. Verhaeren : *Les Rythmes souverains* (Mercure de France).
Sophus Claussen : *De Thulé à Ecbatane* poèmes traduit du danois par G. Ch. Cros. (*Vers en prose*, éd.)
Maurice Largeris : *Le Jardin Mystique* (Librairie de l'Art indépendant).
G. J. Gros : *Les yeux pleins de larmes* (Art libre).
F. Richard : *Le Christ* (Plon).
P. de Chevremont : *Images blanches et noires* (Rev. des Poètes).
Renée Vivien : *Haillons* (E. Sansot).
Renée Vivien : *Le Vent des Vaisseaux* (E. Sansot).
J. Chuzewille : *La Route poudroie* (Crès).
*** *Les Flèches du jour* (Daragon).
Henry Marx : *Les Heures ferventes* (Gastein-Serge).
Noel Nouet : *Les Etoiles entre les feuilles* (Revue du Temps prés.).
Dominique Combette : *Présence* (Rev. du Temps prés.).
A. de Riberolles : *La Ronde des Idées* (Rev. des Poëtes).
J. Billiet : *Introduction à la vie solitaire* (Art libre).
R. Vallet : *Premiers frissons* (G. Vasseur).
M. Boué de Villiers : *Poèmes héroïques* (Rev. franç.).
O. Clary : *Quelques lames de la mer sauvage* (Pan).
Ch. de Saint-Cyr : *Matines* (M. Rivière).
S Kassens : *Les Chants du Naadir* (Daragon).
F. Pagan : *Chez les Barbares* (Ann. de la Jeunesse laïque).
L. Krémer : *Le tribut d'airain* (H. Falque).
P. Blandin et Y. Sthel : *L'âme des Chimères* (Daragon).
M. Rogniat : *Péchés de jeunesse* (E. Sansot).
F. Ezhere : *Dans la nuit*.
F. E. Michelet : *Le Cœur d'Alcyone* (Libr. Hermét).
Mena d'Albola : *Le Signe double* (Œuvre d'art. intern.).

INFORMATIONS

SOUS PRESSE

LA CRISE ORGANIQUE

de l'Eglise en France

par Paul VULLIAUD

Chez **Bernard Grasset**, Editeur.

ORPHÉE

PAR

ANGE POLITIEN

Traduction par CONSTANTIN NICOLANO-FARATI

L'*Orphée* d'Ange Politien est, dans les temps modernes, le premier essai de poésie dramatique. Le poète composa sa pièce en deux jours, il avait dix-huit ans. C'est à l'occasion des fêtes données en l'honneur du Cardinal François de Gonzague que ce drame fut composé en l'an 1472. Envoyé à Bologne comme légat du pape, il visitait Mantoue, accompagné par une suite où se trouvaient les deux Pic de la Mirandole et Ange Politien.

Nous avons pensé que la traduction, faite par notre ami Nicolano, que nous publions, viendrait à propos puisque nous assistons peu à peu au succès d'une rénovation théâtrale.

De son vrai nom, Politien s'appelait Ange Bassi. Il est né en 1454, en Toscane, à Monte-Pulciano qui se dit en latin *Mons Politianus*. Il eut pour maître un des Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, Andronic de Thessalonique.

Ses connaissances en grec et en latin devaient bientôt lui valoir d'être appelé par Laurent de Médicis à la cour de Florence. Son protecteur lui conféra un canonicat, puis il lui donna comme élève ce prince qui donna son nom au siècle où il vécut : Léon X.

Ange Politien a été l'objet de maintes calomnies. Diverses légendes, les unes sur sa mort, les autres sur sa piété, ont été propagées par les ennemis des Médicis qui reprochèrent aux humanistes de s'être attachés à leur bienfaiteur. Les protestants ont souvent répété ces mensonges que les historiens même catholiques ont accueilli sans réfléchir qu'ils venaient d'une source suspecte. Mais Politien mourut à quarante ans du chagrin que lui causa la révolution qui chassa de Florence les Médicis. D'autre part, il est faux que cet humaniste ait osé dire qu'il n'avait lu qu'une fois les écritures saintes et qu'il l'avait regretté. Le recueil de ses lettres a été publié. On peut lire, dans celle qu'il écrivit à Jérôme Donat, qu'il se plaint au contraire des occupations nombreuses auxquelles les uns et les autres l'astreignent. Il est si infortuné qu' « à peine ai-je le temps, dit-il, de réciter l'office divin par partie. »

P. V.

ORPHÉE

PERSONNAGES

MERCURE.
UN PATRE
MOPSUS, *vieux pâtre*
ARISTÉE, *jeune pâtre*
TIRCIS, *serviteur d'Aristée*
ORPHÉE
UN AUTRE PATRE
PLUTON
MINOS
PROSERPINE
EURYDICE
UNE FURIE
UNE BACCHANTE
CHŒUR DE BACCHANTES

MERCURE *annonce la fête*

Silence. Ecoutez. Il fut autrefois un pâtre
Fls d'Apollon, nommé Aristée.
Il aima d'une si brûlante ardeur
Eurydice qui fut l'épouse d'Orphée,
Qu'un jour la suivant par amour,
Il fut cause de son cruel et déplorable destin ;
Pendant qu'elle fuyait au bord de l'eau,
Un serpent la piqua ; elle tomba morte.

Orphée par son chant la ramena de l'Enfer ;
Mais ne put observer la loi donnée :
L'infortuné se retourna :
Aussitôt elle lui fut de nouveau ravie.
Désormais il ne voulut plus aimer de femme ;
Et ce fut par les femmes que la mort lui fut donnée.

UN PATRE *continue, et dit :*

Soyez attentifs, amis, heureux augure ;
Du ciel Mercure vient sur la terre.

MOPSUS

As-tu vu mon petit veau blanc,
Qui a une tache noire sur le front :
Deux de ses pieds sont roux, ainsi qu'un genou et le flanc ?

ARISTÉE

Mon cher Mopsus, il n'est venu aucun troupeau
Auprès de cette fontaine ce matin,
Mais j'ai bien entendu mugir là-bas derrière la montagne.

Va, Tircis, et vois un peu si tu l'entends.
Cependant toi, Mopsus, tu resteras ici avec moi.
Car je veux que tu écoutes un moment mes plaintes.

Hier je vis dans cette grotte ombragée
Une nymphe plus belle que Diane,
Qu'un jeune amoureux avait près de lui.
Quand je vis sa beauté plus qu'humaine
Soudain mon cœur palpita dans ma poitrine,
Et je devins fou d'amour.

A tel point, Mopsus, que je ne ressens plus aucun plaisir ;
Mais toujours je pleure, la nourriture m'est odieuse,
Et sans jamais dormir je reste sur ma couche.

MOPSUS

O mon Aristée, cette flamme amoureuse
Si tu ne fuis pas l'effort de l'éteindre vite,
Bientôt tu verras toute ta paix troublée.

L'amour,sache-le,ne m'est pas chose nouvelle ;
Je sais combien on le maîtrise mal, quand il est ancien :
Guéris vite, maintenant que le remède agit.

Si tu te soumets, Aristée, à sa dure loi ;
Bientôt te sortiront de la tête, les abeilles et les jardins,
Les vignes et les blés,les pâturages,les bergeries et les troupeaux.

ARISTÉE

Mopsus, tu dis ces choses aux morts :
Ainsi ne dépense pas avec moi de telles paroles,
Afin que le vent ne les emporte.

Aristée aime, et ne veut pas cesser d'aimer ;
Il ne cherche pas à guérir de si doux chagrins
Celui là loue l'amour qui en souffre bien.

Si justement tu cèdes à mes désirs,
De grâce tire le chalumeau de ta poche,
Et nous chanterons sous les feuillages ombreux,
Car je sais que le chant attire ma Nymphe.

CHANSON

Ecoutez, ô forêts, mes douces paroles
Puisque ma Nymphe ne veut pas les entendre.

La belle Nymphe est sourde à maplainte,

Et le son de notre flûte ne l'inquiète pas.
C'est pourquoi mon troupeau à cornes en gémit,
Et ne veut ni baigner son museau dans l'eau pure,
Ni toucher à l'herbe tendre,

Ecoutez, ô forêts, mes douces paroles.

Pendant que le troupeau s'inquiète du pâtre,
La Nymphe ne se soucie pas de son amoureux
La belle Nymphe au cœur de pierre,
Oh ! plutôt de fer, plutôt de diamant :
Elle fuit toujours devant moi
Comme l'agneau a l'habitude de fuir le loup.

Ecoutez, ô forêts, mes douces paroles

Dis-lui, ô mon chalumeau, comment
La beauté passe avec les années :
Et dis-lui comment le temps la détruit,
Et que les jours écoulés ne reviennent jamais :
Dis-lui qu'elle sache employer ses belles formes,
Il n'y a pas toujours des roses et des violettes.

Ecoutez, ô forêts, mes douces paroles.

Portez, ô vents, ces vers harmonieux
Aux oreilles de ma Nymphe :
Dites-lui combien de larmes je versai pour elle,
Et priez-la qu'elle ne soit pas cruelle :
Dites-lui que ma vie s'en va,
Et se fond comme le givre au soleil.
Ecoutez, ô forêts, mes douces paroles ;
Puisque ma nymphe ne veut pas entendre.

MOPSUS, *répond et dit ainsi :*

Ni l'agréable murmure
Des eaux fraîches qui tombent d'une roche,
Ni le vent léger qui souffle
A travers les cimes des pins frémissants
Ne sont aussi doux que tes rimes,
Tes rimes qui retentissent partout ;
Si elle les entend, elle viendra comme une petite chienne.
Mais voici Tircis qui descend de la montagne.

MOPSUS, *continue ensuite :*

Et le jeune veau ? l'as-tu retrouvé ?

TIRCIS *répond :*

Oh oui, mais j'ai failli lui couper le cou ;
Car un peu plus il m'éventrait ;
Il courut sur moi en voulant me heurter.
Cependant je l'ai ramené à l'étable,
Et je puis bien te dire qu'il a la panse pleine.
Je puis te dire aussi que dans un champ
Il a tellement rempli son ventre qu'il en crève.

Mais j'ai vu une gentille demoiselle
Qui allait cueillir des fleurs sur la montagne.
Je ne crois pas que Vénus soit plus belle
Plus gracieuse dans son attitude, et qu'elle ait le front plus fier ;
Elle parle, elle chante avec un si doux accent,
Qu'elle ramènerait les fleuves vers leurs sources :
Son visage est de neige et de roses, la tête est d'or,
Elle est toute seulette avec son vêtement blanc.

ARISTÉE *dit* :

Reste. Mopsus, je veux la suivre ;
Parce que c'est celle dont je t'ai parlé.

MOPSUS

Prends garde, Aristée, qu'une trop grande hardiesse
Ne te conduise dans quelque triste lieu.

ARISTÉE

Oh ! il me faut mourir en ce jour,
Oh ! essayer quelle force peut avoir mon destin
Reste, Mopsus, près de cette source ;
Car je veux aller la retrouver sur la montagne.

MOPSUS, *dit ainsi* :

O Tircis, que te semble-t-il de ton cher maître ?
Vois-tu combien il est en dehors du bon sens.
Tu devrais cependant lui dire parfois
Quelle honte est pour lui cet amour.

TIRCIS *répond* :

O Mopsus, il sied au serviteur d'obéir ;
Celui-là est fou qui commande à son maître.
Je sais qu'il est bien plus sage que nous :
A moi il me suffit de garder les vaches et les bœufs.

ARISTÉE *dit ainsi à* EURYDICE *qui fuit* :

Ne me fuis pas, ô jeune fille :
Car je te suis tant affectionné :
Et je t'aime plus que la vie et l'âme.
Ecoute, ô belle nymphe,
Ecoute ce que je dis :
Ne fuis pas, ô nymphe ; car j'ai tant d'amour pour toi.
Je ne suis ici ni loup ni ours ;
Mais je suis ton amoureux.
Ralentis donc ta course rapide.
Puisque la prière est vaine
Et que tu t'éloignes sans cesse,
Il faut que je te suive.
Prête-moi, amour, prête-moi tes ailes.

ORPHÉE *chante sur la montagne avec sa lyre les vers latins suivants, composés à propos de* MESSIRE BRACCIO UGOLINO, *acteur du personnage d'*ORPHÉE, *et en l'honneur du* CARDINAL DE MANTOUE.

O toi qui a longtemps modulé mes chants,
Qu'Amour m'enseigna dans ma première jeunesse,
Change avec moi tes cadences,
Et dis, ô lyre, un chant nouveau.

Non pas celui qui attirerait ici les lions hérissés ;
Mais celui qui rassérène le front de ton seigneur,
Et enlève ses soucis et charme
Profondément ses doctes oreilles.

De droit il réclame nos chants.
Car le premier il honore les poètes et la lyre,
Sur sa chevelure sacrée resplendit
Le chapeau de pourpre.

UN BERGER *annonce à* ORPHÉE *la mort d'*EURYDICE.

Je t'apporte, Orphée, une cruelle nouvelle,
Ta nymphe si belle est morte.
Elle fuyait Aristée, qui en était amoureux :
Mais quand elle fut arrivée sur le rivage,
Elle fut piquée au pied par un serpent venimeux et maudit
Qui se trouvait parmi les herbes et les fleurs,
Et la morsure fut si forte et si cruelle,
Que sa vie et sa course furent finies d'un seul coup.

ORPHÉE *se lamente sur la mort d'*EURYDICE

Pleurons donc, ô lyre inconsolée,
Car le chant accoutumé ne convient plus ;
Pleurons, tant que le ciel tourne sur les pôles,
Et que Philomène cède à notre plainte.
O ciel, ô terre, ô mer, ô sort cruel !
Eurydice ma belle, ô ma vie,
Sans toi je ne peux plus vivre.
Il me faut aller aux portes du Tartare ;
Et essayer si là on obtient pitié.
Peut-être fléchirons-nous le dur destin
Avec des vers pleins de larmes, ô ma douce lyre.
Peut-être que la mort deviendra miséricordieuse ;
Autrefois en chantant nous avons ému la pierre,
Nous avons réuni ensemble la biche et le tigre,
Attiré les forêts, et retourné les fleuves.

ORPHÉE *en chantant arrive à l'Enfer.*

Pitié, pitié, pour le pauvre amoureux,
Que la pitié vous saisisse, ô Esprits infernaux.
L'Amour seul m'a conduit jusqu'ici ;
Avec ses ailes j'ai volé en ces lieux
Retiens, Cerbère, retiens ta fureur,

Car lorsque tu entendras toutes mes douleurs,
Non seulement toi, tu pleureras avec moi,
Mais quiconque se trouve ici-bas dans le monde aveugle.
Il ne faut pour moi, ô Furies, mugir,
Il ne faut pas hérisser tant de serpents,
Si vous saviez mes douleurs amères,
Vous vous joindriez à mes plaintes.
Laissez passer ce pauvre malheureux,
Qui a le ciel pour ennemi et tous les éléments ;
Qui vient pour demander grâce à la Mort.
Ouvrez-lui donc les portes de fer.

PLUTON *émerveillé dit ainsi :*

Qui est celui qui émeut l'abîme
Avec une si plaintive mélodie sur sa douce lyre ?
Je vois la roue d'Ixion immobile ;
Sisyphe assis sur sa pierre ;
Et les Bélides debout avec leur urne vide ;
L'eau cesse de reculer devant Tantale ;
Je vois Cerbère aux trois bouches attentif,
Et les furies calmer leur lamentation.

MINOS *dit à* PLUTON.

Celui-ci vient contre les lois du Destin,
Qui n'envoient pas ici-bas de vivants.
Peut-être, ô Pluton, apporte-t-il avec des pièges cachés
Quelque tromperie pour t'enlever ton empire.
Ceux qui sont entrés pareillement,
Comme celui-ci, par la porte que nul ne passe deux fois.
Le firent toujours pour ta honte et ta perte.
Sois prudent, ô Pluton, ici couve une tromperie.

ORPHÉE *à genoux dit ainsi à* PLUTON ·

O roi de toutes ces foules
Qui ont perdu la lumière d'en haut ;
Vous vers qui descend ce que les éléments,
Ce que la nature produit sous le ciel ;
Ecoutez la cause de mes plaintes.
L'amour miséricordieux a guidé mes pas.
Je ne suis pas ce chemin pour enchaîner Cerbère,
Mais seulement pour mon épouse.
Un serpent caché entre les herbes et les fleurs
Me ravit mon épouse ainsi que mon cœur.
C'est pourquoi je passe ma vie en une peine amère
Je ne puis plus résister à la douleur.
Mais si vous gardez en vous quelque souvenir
De votre ancien et célèbre amour,
Si vous avez encore à la pensée cet enlèvement d'autrefois,
Rendez-moi ma belle Eurydice.
Toute chose à la fin retourne vers vous ;
Toute vie mortelle retombe ici-bas :

Tout ce qu'éclaire le croissant de la lune
Doit arriver vers vos contrées.
Qui plus ou moins séjourne parmi ceux de là-haut,
Doit chercher ces routes.
De nos pas c'est le point extrême.
Puis vous possédez sur nous le règne le plus long.
Ainsi ma nymphe est réservée pour vous
Quand la nature lui donnera la mort.
Maintenant vous avez coupé avec la faux cruelle
La vigne tendre et le raisin vert.
Quel est celui qui moissonne la semence en herbe,
Et n'attend pas qu'elle soit mûre ?
Rendez-moi donc mon espérance :
Je n'implore pas de vous un don ; c'est un prêt.
Je vous en conjure par les eaux troubles
Du marais du Styx et de l'Achéron,
Par le Chaos d'où sortit le monde entier,
Par la retentissante ardeur du Phlégeton,
Par la pomme, ô Reine, qui te plut jadis
Quand tu laissas pour la première fois notre horizon
Et si pourtant le sort unique me la refuse,
Je ne veux plus retourner là-haut ; mais je demande la mort.

PROSERPINE *à Pluton dit ainsi* :

Je ne croyais pas, ô mon doux époux,
Que la pitié vînt jamais dans ce royaume.
Maintenant je la vois régner dans notre cour,
Et je m'en sens le cœur tout rempli :
Ce ne sont pas seulement les condamnés, mais la Mort,
Je les vois pleurer sur sa cruelle infortune.
Que ta dure loi fléchisse pour lui,
Pour son chant, pour son amour, pour ses justes prières.

PLUTON *répond à Orphée et dit ainsi* :

Je te la remets ; mais avec ces conditions :
Elle te suivra par le chemin obscur,
Et tu ne verras son visage
Que lorsqu'elle sera revenue parmi les vivants.
Donc retiens, Orphée, ton grand désir ;
Sinon elle te sera aussitôt ravie.
Je suis content d'incliner
La puissance de mon sceptre devant une si douce lyre.

ORPHÉE *en s'en retournant, aprés avoir reconquis Eurydice chante certains vers joyeux qui sont d'Ovide* (AMOR, LIB. 2, ELEG. 12), *arrangés pour la circonstance.*

Entourez mes tempes, lauriers triomphants.
Nous avons vaincu : Eurydice m'est rendue et la vie avec elle.
Ceci est une victoire digne du triomphe le plus grand
Viens ici, ô triomphe conquis par mon amour.

EURYDICE *se lamente avec Orphée parce qu'elle lui a été enlevée de force.*

Hélas, c'est le trop grand amour
Qui nous a séparés.
Voici que je te suis enlevée très violemment,
Désormais je ne suis plus à toi.
Je tends bien les bras vers toi ; mais c'est en vain,
Car on m'entraîne en arrière, mon Orphée, adieu.

ORPHÉE *suivant Eurydice dit ainsi* :

Hélas, m'es-tu ravie,
Eurydice ma belle ? oh ma fureur,
Oh cruel Destin, oh ciel ennemi, oh Mort !
Oh trop infortuné est notre amour !
(*Orphée veut retourner de nouveau à Pluton*).

UNE FURIE *s'y oppose et dit ainsi :*

Ne va pas plus avant ; arrête tes pas ;
Et désormais plains-toi, toi-même.
Vaines sont tes paroles :
Vaine est ta plainte et ta douleur, ta loi est fixée.

ORPHÉE *se plaint de son sort.*

Quel sera maintenant le chant assez lamentable
Qui puisse égaler la douleur de ma grande perte ?
O comment pourrai-je jamais verser tant de larmes,
Pour pleurer toujours mon mortel chagrin ?
Je resterai triste et inconsolé dans ma plainte
Tant que les dieux me tiendront en vie.
Et puisque si cruelle est ma destinée,
Jamais je ne veux plus aimer aucune femme.
Que personne ne me parle plus de femme
Puisqu'elle est morte celle qui eut mon cœur.
Que celui qui veut avoir affaire à mes discours
Ne m'entretienne plus d'amour féminin.
Qu'il est malheureux l'homme qui pour une femme veut changer.
Ou qui pour elle se réjouit ou s'attriste,
Qui pour elle se dépouille de sa liberté
Ou croit à ses semblants ou à ses paroles !
Car elle est toujours plus légère qu'une feuille au vent :
Et mille fois en un jour elle veut et ne veut plus.
Elle suit celui qui la fuit : à qui la veut elle se dérobe ;
Elle va et vient comme le flot à la rive.

UNE BACCHANTE *indignée invite ses compagnes à la mort d'Orphée*

Voici celui qui méprise notre amour,
Oh, oh, mes sœurs, oh, oh, donnons-lui la mort.
Toi lance-lui le thyrse ; et toi casse cette branche ;
Toi prends une pierre ou du feu, et jette bien fort :

Toi cours, et arrache cette plante qui est là.
Oh, oh, faisons que ce triste porte sa peine.
Oh, oh, arrachons-lui le cœur de la poitrine.
Qu'il meure le scélérat, qu'il meure, qu'il meure.

LA BACCHANTE *revient avec la tête d'Orphée et dit* :

Oh, oh, il est mort le scélérat !
Evoé Bacchus, je te rends grâces
Dans tout le bois nous l'avons déchiré en lambeaux,
Tellement que chaque rejeton est abreuvé de son sang.
Membre par membre nous l'avons lacéré
Et avec un cruel outrage nous l'avons mis en nombreux morceaux.
Qu'il vienne maintenant et maudisse les noces légitimes.
Evoé Bacchus, accepte cette victime

CHŒUR DES BACCHANTES

Que chacun te suive, Bacchus ;
Bacchus, Bacchus, évohé...
Qui veut boire, qui veut boire,
Vienne boire, vienne ici.
Vous absorbez comme l'entonnoir.
Moi aussi je veux boire
Il y a encore du vin pour toi
Laisse-moi boire la première.
Que chacun te suive, Bacchus
J'ai déjà vidé ma corne.
Donne-moi un peu le tonneau par ici
Cette montagne tourne autour de moi ;
Et mon cerveau s'égare.
Que chacune courre çà et là.
Comme on me voit faire.
Que chacun te suive, Bacchus
Déjà je me meurs de sommeil.
Suis-je donc ivre oui ou non ?
Je ne puis plus tenir droite sur mes pieds
Vous êtes ivres, et je le vois.
Que chacune fasse comme je fais
Que chacune boive comme moi.
Que chacun te suive, Bacchus.
Que chacune crie, Bacchus, Bacchus.
Et ensuite répande du vin à terre ;
Puis avec des cris nous tomberons épuisées.
Bois toi, et toi, et toi.
Je ne puis danser davantage.
Que chacune crie, Evohé :
Que chacun te suive, Bacchus.
Bacchus, Bacchus, évohé.

ANGE POLITIEN.

(Traduction de *C. Nicolano-Farati*).

Léon XIII et les Partis politiques

Lorsque Pie IX mourut le 7 février 1878, la situation de l'Eglise était loin d'être prospère en France, comme d'ailleurs en Allemagne et en Italie. Le clergé, peu populaire à la chute de l'Empire, parce qu'il semblait avoir fait cause commune avec le despotisme, avait beaucoup souffert pendant la commune. La République, dans ses débuts, ne sembla pas mal disposée, les nominations d'évêques se firent dans une entente à peu près parfaite entre les deux pouvoirs ; mais cela ne devait pas durer, en partie par la faute de certains catholiques. En effet l'*Univers* faisait une telle campagne pour le pouvoir temporel, qu'il risquait d'amener la guerre avec l'Italie. Les jésuites approuvaient et soutenaient eux-mêmes les thèses les plus excessives, par exemple « le droit souverain de l'Eglise sur l'Etat. » (1) Mgr Pie faisait cause commune avec eux. Mais ce qui était encore plus grave, c'est que l'on croyait le sort de l'Eglise de France lié à celui de la monarchie, qui, après avoir semblé devoir triompher, paraissait n'avoir plus grande chance de succès, à la suite de l'affaire du Drapeau.

Mgr Guilbert, évêque de Gap, avait vu le danger ; il reprochait à « certains journaux, soi-disant catholiques avant tout, d'attacher à leur catholicisme un drapeau de parti. » Il reconnaissait qu'un prêtre peut « préférer la République à la Monarchie ou la Monarchie à la République. » (2) Mais Mgr Nardi, ancien attaché d'ambassade, lui répondait en affirmant d'après les témoignages de Pie II, de Pie VI et de saint Thomas que la monarchie est la meilleure forme

(1) Etudes. Les doctrines du parti ultramontain (juillet, 1876). Maintenant, au contraire, ils affirment qu'il faut tenir compte de ce que l'unité religieuse n'existe plus en France et par suite que la « paix publique n'est possible qu'à la condition d'une tolérance mutuelle ».
(Et. du 20 août 1906).

(2) L'Eglise de France sous la 3me République T. I. (R. P. Lecanuet).

de gouvernement et qu'il faut absolument croire cela. On voit quelle arme une telle affirmation devenait dans les mains des anticléricaux. Elle montre qu'il y avait nécessité de séparer nettement la cause de l'Eglise de celle du parti monarchiste, d'autant que, dans les faits, les catholiques s'étaient compromis dans la tentative du 16 mai, que le peuple avait prise pour un essai de restauration monarchique. (1) Et la France avait affirmé son attachement à la République en renvoyant 320 Républicains à la Chambre.

Le maréchal de Mac-Mahon était encore Président de la République lorsque le 20 février 1878, le cardinal Pecci, candidat des cardinaux français, fut élu Pape et prit le nom de Léon XIII.

Les anticléricaux préparaient la revanche du 16 mai, ils virent une occasion dans le centenaire de Voltaire : le Conseil Municipal de Paris vota 10.000 fr. et se chargea d'organiser les fêtes. Ce fut Mgr Dupanloup qui fit le plus pour empêcher cette manifestation. Déjà très malade il revient d'Hyères et fait paraître dans *la Défense* ces *dix lettres au Conseil Municipal de Paris* dont le cardinal Guibert disait : « Elles sont le Rosbach de Voltaire. » (2) L'effet en fut tel que la manifestation nationale n'eut pas lieu et que tout se borna à une fête oratoire dans un théâtre.

La persécution allait commencer, Gambetta en avait déjà dressé le programme, et le 30 janvier (1879) le maréchal de Mac-Mahon donnait sa démission. (3)

Les jésuites furent les premières victimes, le fameux article 7 de la loi sur l'enseignement déclarait : « Nul n'est admis à diriger un établissement d'enseignement public ou privé, de quelque ordre qu'il soit, ni à y donner l'enseignement, s'il appartient à une congrégation non autorisée. »

Il fut repoussé au Sénat ; les deux décrets du 29 mars 1880 furent la revanche des anticléricaux. La société de Jésus devait se dissoudre dans les trois mois et les autres congrégations demander l'autorisation. L'effet fut immense ; 400 magistrats donnèrent leur démission. Le gouvernement fit faire des démarches à Rome : « On a essayé de séparer la Compagnie des autres ordres, disait Léon XIII au provincial des jésuites de Paris dans une audience privée, on a fait des démarches dans ce sens, mais tout a échoué. Le

(1) M. de Meaux affirme que l'on n'avait songé qu'à établir une république conservatrice.

(2) L'Eglise de France sous la 3me République par le R. P. Lecanuet (Gigord) t. II p. 11.

(3) Nous ne pouvons entrer dans les détails de la guerre religieuse, nous prions le lecteur de se reporter à l'excellent ouvrage du R. P. Lecanuet, où nous avons pris de nombreux documents.

St-Siège a été très ferme. Il faut se défendre énergiquement. » (1)

Cependant lorsque Léon XIII vit les jésuites irrémédiablement condamnés, il songea à sauver les autres. Dans ce but il fit remettre aux cardinaux Guibert et de Bonnechose une déclaration destinée à être signée par les Congrégations et remise au Ministère des Cultes. Il y était dit entre autres choses que : « Pour faire cesser tout malentendu, les congrégations dont il s'agit ne font pas de difficultés de protester de leur respect et de leur soumission à l'égard des institutions de leur pays. »

La plupart des supérieurs signèrent, quelquefois à contrecœur. Cependant : « quelques-uns résistèrent et il est remarquable que ce furent les ultramontains les plus ardents, ceux qui dans la moindre parole sortie des lèvres de Pie IX, voyaient toujours une inspiration céleste. » (2) Ce qui fut encore plus grave, c'est que la Déclaration qui devait rester secrète fut publiée par la *Guyenne*, journal légitimiste de Bordeaux : « je n'admets pas, écrivit à ce sujet Mgr Lavigerie à Mgr Bourret, qu'un parti honnête ravive par une trahison comme celle de la *Guyenne*, une persécution qui peut faire ses affaires, mais non celles de l'Eglise et des âmes. » (3) Ce fait montre déjà les obstacles qui vont s'opposer à l'œuvre pacificatrice de Léon XIII et qui contribuèrent à faire échouer ce premier essai de conciliation. M.de Freycinet qui avait défendu les religieux démissionne et les décrets sont brutalement exécutés, malgré la résistance des catholiques. Puis Jules Ferry (4) vient au pouvoir, et les lois scolaires se succèdent,les Loges veulent enever l'Ecole à l'Eglise.

Les élections allaient avoir lieu le 21 août et le 4 sept. (1881),la plupart des catholiques se plaçaient nettement sur le terrain monarchique, cependant : « Quelques évêques, plus perspicaces, s'aperçoivent bien que le pays, malgré tout, s'oriente vers la République. Ils voudraient dégager l'Eglise de certaines alliances politiques qu'ils jugent dangereuses. Mais les journaux d'extrême droite les traitent de renégats et dénoncent leurs moindres démarches. C'est ainsi que Mgr. Guilbert, évêque d'Amiens, est contraint de se défendre contre les insinuations de M. Cornély, directeur du « Clairon », et de lui écrire : « Je n'ai jamais eu

(1) R.P. Lecanuet (11,61).
(2) R.P. Lecanuet p. 74.
(3) Mgr Baunard. Le Cardinal Lavigerie II, p. 60.
(4) Il est à remarquer que Jules Ferry était positiviste, c. à d. de la même école philosophique que certain parti moderne, qui se prétend le meilleur défenseur de l'Eglise.

d'autre but que de dégager la religion de vos misérables intérêts de parti et de vos passions politiques où vous l'avez trop souvent compromise et continuez de la compromettre (1) ».

Les élections confirmèrent l'opinion de Mgr. Guilbert, 467 républicains furent élus contre une centaine de monarchistes.

La persécution recommença sous le ministère Paul Bert ; Léon XIII qui sentait le Concordat menacé déconseilla la résistance violente. L'attitude conciliante du nonce Mgr. Czacki lui attirait les inimitiés des intransigeants. La situation était très difficile lorsque Mgr. di Rende lui succéda : d'une part le clergé que le pouvoir ne cessait de persécuter, n'aimait pas la République ; d'autre part les Républicains reprochaient au clergé de s'être inféodé à un parti politique hostile à la République et c'était le prétexte de la persécution. Léon XIII sentait bien que le pays voulait la République, il se rendait compte qu'en se liant au parti monarchique l'Eglise de France marchait à la défaite, et il s'efforçait de faire comprendre aux catholiques que le seul moyen de rendre à la Religion sa place en France était d'accepter résolument le régime établi.

D'ailleurs l'année 1883 vit le parti légitimiste se diviser : le comte de Chambord meurt le 24 août 1883, le comte de Paris semble trop libéral aux intransigeants (2), ils vont vers le duc d'Anjou, fils de don Carlos ; c'est dire à quel point leurs idées sont rétrogrades.

« Les antilibéraux, dit Mgr. d'Hulst dans *le Monde*, menacent sans cesse la société contemporaine de la soumettre prochainement au régime du XIIIe siècle. A quoi peuvent servir ces menaces vaines, que jamais aucun catholique au pouvoir ne pourrait et ne voudrait appliquer ? (3).

La lutte se poursuivit par la laïcisation des hôpitaux et la loi du Divorce, qui fut votée le 24 juin 1884 ; elle avait été rejetée auparavant, s'il faut en croire M. Delbidour, l'encyclique *Arranum Divinæ Sapientiæ*, sur l'indissolubilité du mariage n'avait pas été étrangère à cet échec de M. Naquet.

Léon XIII garde la même attitude, il n'attaque pas le régime, mais il flétrit les lois antireligieuses : il s'en prend à la secte elle-même qui les inspire et attaque la Franc-Maçonnerie avec plus d'énergie que Pie IX lui-même.

---

(1) R. P. Lecannet, p. 132.

(2) Beaucoup de légitimistes n'aiment pas les d'Orléans, descendants d'un régicide et d'un usurpateur.

(3) *Le Monde* du 2 septembre 1884.

L'encyclique *Humanum Genus*, du 20 avril 1884, constitue un véritable acte d'accusation contre elle (1) ».

La longanimité de Léon XIII commence à créer une atmosphère d'apaisement. MM. Andrieux et de Pressensé, Jules Ferry lui-même semblent vouloir aller vers la paix. Une heureuse détente se manifeste.

***

Les élections de 1885 se préparaient; il était nécessaire de modifier le ton de certains journaux qui soutenaient les thèses les plus intransigeantes.

M. des Houx, (2) directeur du *Journal de Rome*, ayant attaqué Mgr Galimberti fut censuré officiellement par l'*Osservatore Romano* ; le cardinal Pitra prit parti pour M. des Houx, il fut blâmé par Léon XIII lui-même (3) et se soumit. Mgr Lavigerie publia, sur les conseils du Pape, une lettre sur les élections déclarant que les prêtres ne doivent pas s'occuper de politique. Un certain nombre d'évêques y adhérèrent parmi lesquels le cardinal Guibert et Mgr Perraud.

Le premier tour de scrutin cause une grande surprise : 127 républicains sont élus, contre 173 conservateurs; mais au second tour, la forme du gouvernement est plébiscitée, les conservateurs écrasés; la nouvelle Chambre se compose de 383 républicains contre 201 conservateurs. La majorité se venge de sa peur en supprimant le traitement de 200 prêtres, sur de simples dénonciations.

Ce fut cette même année, que M. de Mun songea à fonder un parti catholique sous le nom de l'*Union catholique*, parti non seulement politique,mais aussi social ; cependant beaucoup de catholiques tels que MM. Chesnelong et Keller lui ayant refusé leur concours sur les désirs de Léon XIII, M. de Mun ne donna pas suite à son projet. Il importe à ce sujet de relever un fait intéressant, un royaliste combattit le projet de M. de Mun en ces termes : « Que parle-t-on de créer un parti catholique, ce parti existe depuis longtemps et il a fait ses preuves : c'est le parti royaliste » (4) Cela ne démontre-t-il pas la nécessité de rappeler que l'Eglise ne doit s'inféoder à aucune forme de gouvernement? Léon XIII le fit magistralement dans son Encyclique *Immortale Dei*, du 19 nov. 1885.

Dans cette lettre sur la constitution chrétienne des Etats,

(1) R. P. Lecanuet, p. 220.
(2) Depuis, rédacteur au *Matin*.
(3) Lettre au cardinal Guibert, Arch. de Paris. (*Lettres Apost. de Léon XIII*, VII, 63).
(4) R. P. Lecanuet, p. 309.

le Pape enseigne que « la souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique », qu' « il n'est pas plus permis de mépriser le pouvoir légitime, quelle que soit la personne en qui il réside, que de résister à la volonté de Dieu; or, ceux qui lui résistent courent d'eux-mêmes à leur perte. *Qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre établi par Dieu, et ceux qui lui résistent s'attirent à eux-mêmes la damnation* (1). Ainsi donc, secouer l'obéissance et révolutionner la société par le moyen de la sédition, c'est un crime de lèse-majesté, non seulement humaine, mais divine (2). »

En outre, Léon XIII condamne la séparation des deux pouvoirs, tout en rappelant qu'ils sont distincts, il proteste contre les empiétements du pouvoir temporel, qui prétend trancher les *questions mixtes* sans se préoccuper de l'Eglise. Il expose la véritable doctrine de l'Eglise sur le libéralisme : il condamne, en thèse, la liberté de penser, d'écrire ; car la vérité a seule droit à la liberté ; mais il constate qu'il est faux d'accuser l'Eglise d'être l'ennemie, soit d'une juste tolérance, soit d'une saine et légitime liberté.

En effet « si l'Eglise juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs d'Etat, qui, en vue d'un bien à atteindre ou d'un mal à empêcher, tolèrent dans la pratique que ces divers cultes aient chacun leur place dans l'Etat. — C'est d'ailleurs la coutume de l'Eglise de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit forcé d'embrasser la foi catholique contre son gré, car, ainsi que l'observe sagement saint Augustin, l'*homme ne peut croire que de plein gré* » (3).

Enfin Léon XIII fait un devoir aux journalistes de ne pas « suspecter la foi » de ceux qui ne pensent pas comme eux au point de vue politique ; il les rappelle à la charité.

Les intransigeants qui interprétaient le *Syllabus* d'une manière sectaire. ne furent pas satisfaits de cette Encyclique. Mgr Thomas, archevêque de Rouen, ayant dans un congrès, commenté l'Encyclique, d'une façon un peu hasardée, Mgr Freppel proteste, interdit publiquement à l'*Union de l'Ouest* de publier le discours de Rouen et défère à Rome quelques propositions. « L'affaire ne traîne pas, en effet. Dans les premiers jours de janvier, un monitoire est adressé à Mgr Freppel, par l'intermédiaire de la

(1) *Ep. aux Rom.*, v. 2.
(2) *Lettres apost. de Léon XIII*, t. II, p. 21.
(3) *Lettres apost.*, p. 43, T. II.

nonciature, le blâmant vivement d'avoir dénoncé en public un de ses collègues, supérieur à lui dans l'ordre hiérarchique. » (1)

Quant à Mgr Thomas il saisit la première occasion pour expliquer l'Encyclique d'une manière plus rigoureuse. (2)

***

M. Grévy avait été réélu le 28 décembre 1885 ; la nouvelle chambre poursuivit l'œuvre de déchristianisation en laïcisant le personnel enseignant, cependant les catholiques y répondirent en créant de nombreuses écoles libres.

C'est en avril 1886 que parut la *France juive* d'Edouard Drumont ; ce livre, qui dénonçait « la plus effroyable exploitation financière que jamais le monde ait contemplée », effraya Barbey d'Aurevilly, qui prédit (il ne se trompait pas) que cet ouvrage séparerait la France en deux. Il faut aussi signaler la tentative de M. Raoul Duval qui voulait fonder une « droite républicaine » ; mais Eug. Veuillot traita d'hybrides, de chimériques, de déclassés, les ralliés et M. Duval ne réussit pas.

Le 2 décembre, à la suite de l'affaire Wilson, M. Grévy donna sa démission ; et le 3 décembre M. Sadi Carnot était élu ; il fit part à Léon XIII de son avènement et le Pape le félicita.

Ce fut le 1er janvier 1888 que la messe jubilaire du Pontife fut célébrée à Saint-Pierre. Le 8 janvier M. de Bréhaine, ambassadeur, présenta au Pape les vœux du Président. Léon XIII publia bientôt après (le 20 juin) son Encyclique sur la liberté humaine : « La liberté, bien excellent de la nature et apanage exclusif des êtres doués d'intelligence ou de raison, confère à l'homme une dignité en vertu de laquelle il est mis *entre les mains de son conseil* et devient le maître de ses actes. » (3) Malheureusement beaucoup entendent par liberté « ce qui n'est qu'une pure et absurde licence. » Et Léon XIII condamne la liberté de culte, la liberté de la presse (4), la liberté d'enseignement, la liberté de conscience. Il faut l'entendre dans ce sens que l'homme n'a pas le droit de penser ce qu'il veut ; mais que sa pensée doit refléter la vérité, que l'erreur n'a pas les mêmes droits que la vérité, enfin qu'il est absurde d'au-

(1) R. P. Lecanuet, T. II, p. 321.
(2) Mgr Thomas fut, plus tard, élevé au cardinalat.
(3) *Lettres apost.*, T. II, p. 173.
(4) Il est curieux de remarquer que récemment certains journaux soi-disant catholiques se sont réclamés de cette liberté, condamnée par l'Eglise, en faveur d'un diffamateur.

toriser n'importe qui à *tout* écrire ou à *tout* enseigner (1). Enfin Léon XIII censure le Libéralisme ; il y a trois sortes de libéralistes condamnables.

Les premiers refusent à Dieu toute obéissance.

Les seconds reconnaissent Dieu, mais repoussent les règles de foi et de morale qui dépassent l'ordre de la nature, souvent ils réclament la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Les troisièmes enlèvent à l'Eglise son caractère de « société parfaite » et veulent qu'elle soit mise sous la dépendance et la domination de l'Etat.

Enfin il y en a qui ne sont pas condamnables, ceux qui « estiment qu'il faut amener l'Eglise à céder aux circonstances,obtenir qu'elle se prête et s'accommode à ce que réclame la prudence du jour dans le gouvernement des sociétés. Opinion honnête si on l'entend d'une certaine manière équitable d'agir, qui soit conforme à la vérité et à la justice, à savoir : que l'Eglise, en vue d'un grand bien à espérer, se montre indulgente et concède aux circonstances du temps ce qu'elle peut concéder sans violer la sainteté de sa misson. » (2)

L'*Univers* voulut voir dans cette Encyclique l'écrasement du libéralisme sous toutes ses formes, mais le *Correspondant* lui répondit victorieusement dans un article sur le Pape et la liberté (3).

*
* *

L'affaire Wilson avait déconsidéré la République et le ministère Floquet mécontentait les catholiques en laïcisant de nombreuses écoles.

Cet état de choses fit le succès du boulangisme.

Le général Boulanger ne paraissait cependant pas devoir inspirer grande confiance. Cet aventurier, qui avait comme formule *les curés sac au dos* fut néanmoins reçu comme un libérateur. Les gens qui attendent toujours *le Sauveur* se précipitèrent à sa suite, la duchesse d'Uzès mit à sa dispositien trois millions avec l'approbation du comte de Paris et on est étonné de voir parmi les boulangistes des hommes comme Mrs de Mun, de Mackau, Arthur Meyer ; car on rencontre dans le comité national du général, MM. Naquet, Laguerre, Vénérable d'une loge, Mayer, directeur de la *Lanterne*.

Le général,qui avait été nommé plusieurs fois député en

---

(1) Les « droits de l'homme » ne reconnaissent à personne le droit de *Tout* écrire.

(2) *Lettres apost.*, T. II, p. 211.

(3) Correspondant, 25 juillet 1888.

Province, dans le Nord avait obtenu 173.000 voix, le 9 avril. A Paris, le 27 janvier 1889, il en a 244.000. On lui conseille de marcher sur l'Elysée, mais il part à Royat avec Mme X.

Les catholiques lui ayant demandé quelques gages, il déclare qu'il « apporte la pacification religieuse par le respect absolu de toutes les croyances et de toutes les opinions... »

Aussitôt il est violemment pris à partie par les journaux de gauche. Mais M. Tirard a succédé à M. Floquet et M. Constans a le portefeuille de l'Intérieur ; la ligue des Patriotes est dissoute et le général, accusé de complot, s'enfuit. On comprend que les élections de 1889 qui suivirent cet aventure ne pouvaient qu'être funestes à la droite. Heureusement les évêques avaient observé la plus grande réserve, quoique la loi militaire eût été votée. 359 Républicains furent élus contre 210 Opposants ; 22 Boulangistes seulement passèrent au premier tour. « La comédie est terminée » écrit le *Figaro*. — « Oui, soupire la *Gazette de France*, mais elle a fait perdre 43 sièges à la droite ».

Les monarchistes s'etaient trompés sur Boulanger :

« Le général Boulanger ne nous avait pas trompés, écrit Arthur Meyer dans un récent article sur le boulangisme ; nous nous étions trompés sur lui. Le boulangisme, c'est du bonapartisme qui ne réussit pas (1) ». Le résultat pratique de cette aventure fut la désorganisation du parti royaliste : L'*Univers* déclare que « c'est l'évidence même, ce pays veut la République (2) », le marquis de Castellane propose de se rallier à la République, Jacques Piou, d'améliorer la République, et il fonde la droite constitutionnelle avec MM. de Jouffroy, de Moustier, Loreau, etc... Certains royalistes comme le duc de Broglie ne voulant pas entendre parler de ralliement, il en résulte une scission (3).

Cependant des deux côtés on est las de la guerre. M. Spuller multiplie, dans la *République Française*, les exhortations à l'apaisement. Jules Ferry déclare qu'il désire la paix religieuse. Pourtant la cause de la religion semble encore liée à celle du parti monarchiste, discrédité par sa participation au boulangisme : « Il faut donc que le clergé cesse d'inféoder la cause de la religion à celle des anciens partis ; il faut qu'il reconnaisse loyalement la République (4) » C'est pourquoi Léon XIII fait appeler Mgr

(1) *Gaulois* du 27 septembre 1910.
(2) 7 février 1890.
(3) Le reproche fait à Léon XIII d'avoir désorganisé le parti royaliste tombe devant ces faits.
(4) R. P. Lecanuet, p. 386.

Lavigerie à Rome et lui demande de susciter un mouvement en faveur du ralliement. Le cardinal, offrant un banquet le 27 octobre 1890 à l'Etat-Major de l'escadre de la Méditerranée, saisit l'occasion et prononce un toast, où il proclame que « lorsque la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée, que la forme d'un gouvernement n'a rien en soi de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes qui seuls peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées ; lorsqu'il faut, pour arracher son pays aux abîmes qui le menacent, l'adhésion sans arrière-pensée à cette forme de gouvernement, le moment vient de déclarer enfin l'épreuve faite, et, pour mettre un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent, ordonnent à chacun de nous de sacrifier pour le salut de la patrie. » Puis le cardinal ordonne à la fanfare des Apostoliques de jouer la *Marseillaise*.

Naturellement, aussitôt ce fait connu, les journaux d'extrême droite attaquent violemment l'archevêque d'Alger ; certains vont même jusqu'à l'insulte ; ils se refusent à croire que le Pape approuve le cardinal Lavigerie. Cependant « *Le Moniteur de Rome*, l'organe officieux du Vatican, a approuvé nettement le discours d'Alger : « Le clergé français, a-t-il écrit, a trop souvent été accusé d'être le clergé d'un parti. Quand ce prétexte sera brisé dans les mains des ennemis ou des indifférents, comme une arme mise au rebut, la lutte ne sera-t-elle pas plus facile ou plus fructueuse ?(1) ».

Mgr Richard ayant exhorté les catholiques à s'unir, l'Union de la France chrétienne est constituée, elle comprend dans son comité MM. Chesnelong et Keller, le baron de Mackau, le comte de Mun et M. d'Herbelot. Mais ces personnages politiques étaient trop connus comme appartenant au parti monarchique.

« Les fondateurs de l'*Union de la France chrétienne* ne réussiront pas, écrivait dans le *Matin* (2) M. Jules Delafosse, parce qu'ils personnifient aux yeux du vulgaire le royalisme et le cléricalisme unis, et que le parti, de quelque nom qu'il s'appelle, qui traîne ces deux boulets, n'arrivera jamais premier dans la course électorale ». Le but du Pape, qui avait cependant béni l'*Union*, le 23 mai 1891, n'était donc pas atteint, cependant Léon XIII n'intervint pas, délaissant cette année-là le terrain politique pour le terrain social.

---

(1) R. P. Lecanuet, p. 400.
(2) 3 septembre, intéressant à comparer avec des articles plus récents du même auteur.

*
* *

La question sociale ne rentre pas dans le cadre de cet article, mais elle est tellement liée à la question politique qu'il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Il y avait déjà longtemps que l'*Association catholique* avait été fondée par Messieurs de Mun et de la Tour du Pin (1). Mais l'*Association* n'obtenait pas le succès qu'elle méritait, cela tenait à plusieurs causes. D'abord leurs idées sociales étaient un peu vagues. « Durant dix ans, dit M. Goyau (2), les créateurs de l'Œuvre ont vécu de ces deux idées : l'une trop précise, *la Contre-Révolution* au nom du Syllabus ; l'autre trop vague, la *Corporation*. Ces deux formules semblaient être des formules de réaction, non des devises de progrès »

D'un autre côté les catholiques étaient « un peu pires que nuls vis-à-vis de la question sociale » (3), par suite ils considéraient MM. de Mun et de la Tour du Pin comme des novateurs dangereux ; leur reprochant spécialement d'admettre l'intervention de l'Etat dans les questions ouvrières, ils allaient jusqu'à les traiter de socialistes.

Il importait donc d'exposer la doctrine de l'Eglise sur la question sociale, Léon XIII le fit magistralement dans son encyclique « *Rerum novarum* ». Il serait trop long d'analyser cette admirable lettre dans son entier ; notons seulement que le Pape y condamne d'une part le socialisme, d'autre part « l'usure dévorante » qui a comme résultat de maintenir certains ouvriers dans « un état de misère imméritée ». Léon XIII admet comme remède l'intervention de l'Etat et préconise les syndicats, les associations mixtes ou non et surtout l'action religieuse parmi le peuple qu'il nomme « Démocratie chrétienne ».

Cette encyclique fut la cause de l'extension du mouvement social catholique, elle restera comme un monument achevé de la Doctrine.

*
* *

Un incident allait venir contrecarer l'esssai d'apaisement tenté par Léon XIII.

L'encyclique « *Rerum novarum* » avait donné l'idée d'organiser un grand pélerinage d'ouvriers à Rome. A partir du 17 septembre les pèlerins, qui devaient être vingt mille commencèrent à arriver à Rome ; un

---

(1) Il convient de saluer en ces hommes dévoués les pionniers de l'Ecole sociale catholique.
(2) Le Pape, les catholiques et la question sociale.
(3) Expression de M. de la Tour du Pin.

jeune homme visitant le tombeau de Victor Emmanuel eut la malheureuse idée d'ajouter à son nom, sur le registre placé à cet effet, ces trois mots : « Vive le Pape ». Aussitôt des gens, apostés à l'avance, prétendirent que les Français avaient insulté le roi et écrit sur le registre : A bas l'Italie. La foule s'ameuta et les pélerins durent quitter Rome. Sur ce, M. Fallières, ministre des cultes, invita les évêques à ne plus organiser de pélerinages, Mgr Gouthe-Soulard répondit par une lettre violente « qu'il est impossible de ne pas trouver incorrecte (1) ». Il est poursuivi, condamné ; et, naturellement les journaux sectaires, de droite comme de gauche exploitent, à qui mieux mieux, ce conflit. Une déclaration des cardinaux français, qui parut le 21 janvier 1892 n'arrangea pas les choses ; rédigée par Mgr d'Hulst et elle rappelait en termes cinglants les lois de persécution, et parlait trop légèremen t de la rupture du Concordat, rupture que craignait tant Léon XIII ; en conséquence elle fut mal reçue par les républicains, d'un autre côté le comte de Paris protesta car elle conseillait « l'acceptation franche et loyale des institutions politiques. » Mais, malgré tout, la politique d'apaisement progressait, M. Spuller la soutenait toujours, des ecclésiastiques comme le P. Maumus écrivaient pour montrer, au nom des grands théologiens, qu'il n'y avait aucune incompatibilité théorique entre l'Eglise et la République, enfin Léon XIII déclarait le 14 Février 1892 à M. Ernest Judet qu' « il était d'avis que tous les citoyens doivent se réunir sur le terrain légal. Chacun peut garder ses préférences intimes ; mais, dans le domaine de l'action, il n'y a que le gouvernement que la France s'est donné (2) ».

Enfin le 16 Février paraît l'Encyclique aux Français, encyclique si souvent mal comprise par les uns ou par les autres. Le Pontife commence cette lettre, écrite dans notre langue, en dénonçant les « coupables attaques qui conspirent à la ruine des mœurs, de la religion et même des intérêts politiques sagement compris ». Il fait un devoir aux catholiques français d'assurer la conservation de la religion, et repousse la calomnie de ceux qui déclarent que l'Eglise veut s'assurer *une domination politique sur l'Etat* » ; il en montre l'ancienneté, « la lutte, en substance est toujours la même » ; donc les catholiques ne doivent pas se laisser déconcerter ; mais il doivent s'unir. Il importe de faire cesser les divergences politiques des Français sur la conduite à tenir envers la République actuelle ;

(1) R. P. Lecanuet p. 479.
(2) *Petit Journal*, 14 Février 1892.

c'est cette question que Léon XIII désire traiter « avec la clarté réclamée par la gravité du sujet, en partant des principes et en descendant aux conséquences pratiques.

En principe, les diverses formes politiques : empires, monarchies, républiques, sont bonnes ; et dans l'ordre spéculatif « les catholiques, comme tous les citoyens, ont pleine liberté de préférer une forme de gouvernement à l'autre, précisément en vertu de ce qu'aucune de ces formes sociales ne s'oppose, par elle-même, aux données de la saine raison, ni aux maximes de la doctrine chrétienne ».

Dans la pratique, chaque peuple possède une forme politique qui lui est propre, tous les individus sont tenus d'accepter ces gouvernements : « l'Eglise, gardienne de la plus vraie et de la plus haute notion sur la souveraineté politique, puisqu'elle la fait dériver de Dieu, a toujours réprouvé les doctrines et toujours condamné les hommes rebelles à l'autorité légitime. Et cela, dans le temps même où les dépositaires du pouvoir en abusaient contre Elle. » (1).

Cependant, l'Eglise seule possède une forme immuable ; dans les sociétés purement humaines, des crises violentes éclatent, l'anarchie vient à dominer : « une *nécessité sociale* s'impose à la nation : elle doit sans retard pourvoir à elle-même. » Ceci justifie « la création et l'existence de nouveaux gouvernements »... En d'autres termes, dans toute hypothèse, le pouvoir civil, considéré comme tel, est de Dieu et toujours de Dieu : « *Car il n'y a point de pouvoir si ce n'est de Dieu* » (2).

Par conséquent, lorsque les nouveaux gouvernements sont constitués, « les accepter n'est pas seulement permis, mais réclamé, voire même imposé par la nécessité du bien social qui les a faits et les maintient. D'autant plus que l'insurrection attise la haine entre citoyens, provoque les guerres civiles et peut rejeter la nation dans le chaos de l'anarchie » (3)...

... « Une telle attitude est la plus sûre et la plus salutaire ligne de conduite pour tous les Français, dans leurs relations civiles avec la République, qui est le gouvernement actuel de leur nation ».

Si l'on objecte que la République fait de mauvaises lois, il faut répondre par la distinction entre les *Pouvoirs constitués* et la *Législation* ; en effet, avec une excellente forme de gouvernement la législation peut être détestable, elle peut d'autre part être excellente lorsque la forme est très impar-

(1) *Lettres apost. de Léon XIII*, t. VII, p. 117.
(2) *Ep. aux Rom.* (XIII, 1).
(3) *Lettres apost. de Léon XIII*. (VII, 118).

faite. Ce sont donc les mauvaises lois qu'il faut combattre avec énergie et non la forme même du gouvernement.

Enfin le Pontife recommande aux catholiques de ne pas provoquer la rupture du *Concordat* et condamne l'absurde théorie de la séparation qui « équivaut à séparer la législation humaine de la législation chrétienne et divine ; il espère que ces éclaircissements faciliteront la pacification des esprits ».

***

Cette encyclique, qui a été si souvent reprochée à Léon XIII, était cependant indispensable. Le Pape avait bien vu que le pays voulait la République « certains catholiques, disait-il à Mgr Fulbert-Petit, archevêque de Besançon, veulent détruire la République ; et moi je prévois que, s'ils continuent, c'est la République qui va les détruire » (1). Il fallait donc, à tout prix que l'on cesse d'inféoder l'Eglise à un parti politique. Le lecteur a pu constater que Léon XIII n'avait nullement l'idée d'obliger les royalistes à se déclarer partisans de la République, il voulut seulement rappeler que la doctrine catholique a toujours fait un devoir aux chrétiens de respecter le pouvoir établi et qu'elle a toujours condamné la sédition. Les monarchistes pouvaient-ils continuer leur propagande ? Evidemment c'était aller contre le désir du Pape qui souhaitait voir accepter la République, néanmoins, il ne semble pas y voir là matière à condamnation, pourvu qu'ils cessent d'injurier, comme c'était l'habitude de quelques-uns, le Pouvoir constitué, qu'ils ne cherchent plus à inféoder la Religion à leur parti, et qu'ils ne prêchent pas l'insurrection toujours condamnée par l'Eglise. Naturellement l'effet produit par l'Encyclique est énorme, on ne tarde pas à attaquer les directions du Pape, des hommes comme Emile Ollivier, comme M. Drumont reprochent à Léon XIII de prêcher la doctrine du « fait accompli ». Cependant *la Croix*, *l'Univers*, *le Monde*, se sont soumis. De part et d'autre il y a des excès, l'*Ami du Clergé* étend trop loin l'infaillibilité, certains prêtres vont jusqu'à refuser l'absolution à des monarchistes.

Au milieu de ces exagérations, on est heureux de lire la lettre écrite par un prélat royaliste ; Mgr de Cabrières, voulant éclairer les fidèles, leur dit que le Pape « ne leur demande pas de rompre, dans le secret de leurs pensées et de leurs cœurs, avec l'attachement intime par lequel beaucoup d'entre eux tiennent aux souvenirs du passé... Ce

(1) R. P. Lecannet p. 514.

qu'il leur demande, c'est de ne pas se constituer à l'état de rebelles et de conspirateurs prêts à l'insurrection ; c'est de ne pas contester la forme actuelle du gouvernement, c'est de voir dans les hommes qui ont été portés à la tête des affaires, moins la personnalité individuelle que le pouvoir lui-même, l'autorité qui est toujours immuable et digne de respect parce que sa source est en Dieu (1). » Mgr de Cabrières avait compris l'Encyclique, malheureusement beaucoup de royalistes ne pensaient pas comme lui.

D'ailleurs, l'affaire des catéchismes vint exacerber les passions. Plusieurs évêques avaient eu l'idée de placer dans les catéchismes une leçon sur les devoirs électoraux. Les radicaux ne manquèrent pas de les dénoncer aux Chambres, le gouvernement s'adressa à Rome, et le Pape, après avoir hésité, résolut de ne pas empêcher la paix religieuse pour une question absolument secondaire. Tous les évêques sauf deux s'inclinèrent, malgré les clameurs des journaux d'extrême droite.

L'Episcopat ayant adhéré à l'Encyclique, Léon XIII publie le 3 mai une lettre aux cardinaux, où il rappelle que les catholiques doivent accepter la République, la respecter, lui être soumis « comme représentant le pouvoir venu de Dieu. » Les directions du Pape portèrent leurs fruits, M. de Mun déclara le 22 mai qu'il allait se placer sur le terrain constitutionnel. L'*Univers* publia d'excellents articles : il remarqua qu'en Angleterre il y avait des républicains, et qu'ils acceptaient la constitution anglaise, parce que telle était la volonté du pays, que les monarchistes français devaient faire de même (2); « Nous croyons qu'il est d'autres procédés de polémique que ceux employés jusqu'ici, déclare-t-il le 5 septembre, que ce n'est pas en criant sans cesse *au commencement de la fin* et *à la chute de la Gueuse* qu'on arrivera à un résultat quelconque, que ce n'était guère le moyen de nous concilier les républicains de les traiter quotidiennement de *voleurs*, de *bandits*, d'*assassins* ; vu qu'il y a, quoi qu'on en dise, des honnêtes gens parmi les républicains, et parmi les persécuteurs, des hommes qui ne l'eussent pas été, si l'on avait usé d'autres procédés à leur égard. » En octobre, de M. de Mackau, ancien chef de la droite,se rallie, il « reconnaît que la grande majorité du pays veut, à l'heure actuelle, le maintien de la République organisée par la constitution de 1875.

La crise du Panama qui éclate au mois de novembre, est un prétexte pour les « réfractaires » à accabler de

(1) 9 avril 1892.
(2) Voir l'*Univers* du 21 août 1892 (Article de M. Descottes).

railleries les ralliés ; nous ne parlerons pas de cette triste affaire, encore présente à toutes les mémoires, remarquons seulement que les irréconciliables déclaraient, une fois de plus, la république perdue.

MM. de Mun, Piou, Etienne Lamy, qui n'avaient pas ces illusions, préparaient activement les élections qui allaient avoir lieu au mois d'août (1893) ; les royalistes ne les secondaient pas ; aussi le résultat ne fut pas très brillant ; 50 ralliés seulement furent nommés ; les monarchistes avaient à Pontivy préféré un radical à M. de Mun qui fut cependant élu quatre mois plus tard à Morlaix. 311 républicains modérés furent élus, et les vaincus furent les radicaux, qui n'étaient plus que 120, et les monarchistes dont 60 seulement furent élus.

Ils en furent exaspérés et allèrent jusqu'à injurier le Saint-Siège : « Le *Soleil* fait appel au bras séculier contre « les vieux renards du Vatican, » qui s'occupent indûment des affaires du pays. — « Que pouvions-nous, ose écrire la *Gazette*, contre la coalition de Rome et du Grand-Orient ? » Et M. Drumont demande où sont les chevaliers français qui auraient encore le gantelet de fer avec lequel Nogaret souffleta Boniface VIII ! » (1)

Cependant la parole pacificatrice de Léon XIII avait réussi à apaiser la France, le nouveau ministère (Casimir Périer) n'était pas sectaire, malgré la loi sur les fabriques, qui, comme le remarqua Mgr Renou, évêque d'Amiens, n'était pas en rapport avec l'émotion qu'elle causa, l'esprit de paix progressait. Le discours de M. Spuller du 3 mars 1894 le prouve.

« Oui, déclare-t-il, dans ces questions religieuses, un principe supérieur doit nous dominer, le principe de tolérance non pas au sens étroit du mot par opposition à la liberté, mais du véritable esprit de tolérance éclairée, humaine, supérieure, qui a son principe non seulement dans la liberté de l'esprit, mais dans la chaleur du cœur. Il est temps de lutter contre tous les fanatismes et contre tous les sectaires. » Cinq années de paix relative suivaient ce discours du ministre des cultes, tel fut le résultat de la politique de Léon XIII.

On a pu voir au cours de cette étude à quel point il est faux d'accuser Léon XIII de diplomatie tortueuse. (2) Son attitude a été très bien caractérisée par Mgr Chapon, dans la belle lettre adressée au R. P. Lecanuet. « Juge suprême des consciences, il savait jusqu'où s'étend la limite des

(1) R. P. Lecanuet, p. 589. Voir ces journaux des 22, 23, 24 août 1893.

(2) Des catholiques ont osé aller jusque-là.

concessions permises et souvent imposées aux pasteurs des peuples. Il savait les faire dans l'intérêt supérieur des âmes, dût-il pour cela affronter certaines critiques sans autorité comme sans clairvoyance. Mais, gardien incorruptible des droits et des traditions de l'Eglise et du Saint-Siège, il sut les revendiquer et les défendre, et prononcer, lui aussi, le « non possumus », quand il le fallait. »

Si l'apaisement n'a pas eu une plus longue durée, il faut s'en prendre aux sectaires de droite et aux sectaires de gauche ; en effet ce sont eux qui, détestant une paix funeste aux pamphlétaires, se jetteront avec joie dans l'affaire Dreyfus et malheureusement beaucoup de catholiques se précipiteront derrière eux dans un mouvement qui aura pour résultat la séparation de l'Eglise et de l'Etat, car l'Eglise finit toujours par être la victime des fautes de ceux qui, au lieu de la servir, se servent d'elle.

Henri de CRISENOY.

FRATERNITÉ

O tragique Israël !... En ce temple mystique,
A travers l'essor éperdu de tes cantiques,
J'écoutais tes plaintes mortelles ;
J'écoutais tes enfants me révéler ton âme
Avec sa passion sans frein, sa sombre flamme,
Avec son attente éternelle.

Et je croyais ouïr des houles de sanglots,
Tout un peuple souffrant appelant son héros
Pour dissiper la nuit profonde...
Un amour désolé s'élançait jusqu'aux cieux...
Puis, soudain, il semblait que la foudre de Dieu
Allait s'écrouler sur le Monde !

O mes frères spirituels ! combien mon être,
Où je ne sais quel Dieu s'efforce en vain de naître,
Avec vous se lamente et prie !
Car sœur de vos désirs et sœur de vos tristesses,
Mon âme sombre est un Israël en détresse
Attendant toujours son Messie !

LES YEUX D'ISRAEL

Sombres yeux de velours, profonds et langoureux,
Où mon âme a senti brûler l'âme hébraïque,
Vous m'évoquez la majesté des Temps bibliques
Et le triste Orient accablé par son Dieu.

Le désert est enclos sous vos lourdes paupières :
Ses mirages dorés vous laissent éblouis...
Vous gardez le reflet sacré de la lumière
Qui faisait exulter l'Eden épanoui.

Un Passé de chimère et de combat demeure
Dans le mystère étincelant de votre nuit ;
Le désir infini du roi David y pleure
Et l'Esprit fulgurant des prophètes y luit.

Grands yeux, puits où mon cœur nostalgique veut boire
Pareil au cerf qui brame après les torrents d'eaux ;
Répandez sur nos Temps froids comme des tombeaux
Votre puissant poème et vos occultes gloires !

EDMÉE DELEBECQUE.

Metchnikoff, philosophe

— Crétin.
— Minus habens.
— Faible d'esprit.
— Rêveur.
— Encroûté.
— Il faut être stupide pour prêter attention à un système aussi inexistant que le vôtre.
— Le vôtre est un tissu de niaiseries qu'il est aujourd'hui tout à fait inutile de réfuter.

Ainsi discutent, à leur ordinaire, les philosophes.

Et rien n'est plus naturel. Le tempérament, l'éducation (ou cette réaction qui, dans certaines âmes, se fait contre une éducation peu appropriée au tempérament), le milieu, les circonstances, parfois un simple accident sentimental tout cela leur a donné une tendance, a ouvert dans leur cerveau une « case ». Ils n'ont point suivi de bonne foi les autres tendances ; les autres cases sont restées fermées.

Par des études « unilatérales », ils se sont fait des certitudes dans lesquelles les certitudes adverses n'entrent en composition pour aucune part équilibrante ou corrective. Ils se sont créé un esprit philosophique particulier ; ils ont leur langage et leurs méthodes de raisonnement propres. Aussi n'entendent-ils pas la langue des autres systèmes. Eussent-ils le désir de pénétrer ceux-ci que le sens même littéral leur en échapperait. Un congolais et un esquimau se comprendraient mieux que deux de ces affirmateurs, s'ils sont ennemis. Un papou de Papouasie et un lolo de Chine pourraient converser par gestes. Deux constructeurs de doctrines étrangers l'un à l'autre, point.

Mais les philosophes ne tiennent généralement guère à converser. Ils combattent. Chacune de leurs tribus habite une île fortifiée. Leurs raisonnements, après les circonstances de leur vie, les ont convaincus. Maintenant, ils peuvent oublier ces raisonnements. Aussi bien la logique n'eût-elle qu'une utilité : leur faire paraître leurs idées si évi-

demment vraies que, en toute loyauté, il leur semble inadmissible qu'elles puissent trouver des incrédules. Ils sont convaincus. Il ne leur reste plus qu'à affirmer.

Peut-être ne sont-ils pas assez cartésiens. Mais Descartes aussi se tenait dans son île fortifiée. Il avait pour principe de ne jamais recevoir pour vraie une chose que *sa méthode* ne lui ait évidemment montré être telle. Et pour les choses que *sa méthode* ne montrait point clairement et distinctement exactes, il affirmait leur négation. Si ce n'est lui, ce sont donc ses disciples.

S'il vous arrivait de trouver dans un système d'idées différent du vôtre précisément l'appoint ou le tempérament qui manque au vôtre, de nourrir votre vérité des aliments qu'elle peut assimiler, ne le dites pas à ces philosophes. Pareille chose ne pourrait même leur venir à l'esprit. Certitude constante dans telle construction théorique (je ne dis point : telle religion), erreur totale dans toutes les autres, voilà leur point de vue.

Mais outre que, par ces procédés empruntés au journalisme de parti, ils rendent agnostiques bien des hommes de bonne volonté, leur besogne n'est point durable. Comme leurs affirmations ne tiennent pas devant un examen logique, les adversaires qu'ils trouvent dans leur temps ou dans la postérité condamnent sans raisonnement leurs systèmes édifiés sans raisonnement. Sans raisonnement non plus, une théorie remplace l'autre. L'autre n'a pas prouvé qu'elle avait raison. Donc elle a tort. Donc celle qui contient le contraire a raison. C'est le jeu des châteaux de cartes.

Exemple : des contemporains de Victor Cousin ont été si fortement convaincus de l'immortalité de l'âme que toutes leurs preuves tiennent en cette phrase : « Il n'est pas concevable qu'il en puisse être autrement. » Et si l'on ne trouvait dans les anciens et dans soi-même d'autres raisons de croire, on devrait douter de l'immortalité. Aujourd'hui les médecins et les psychologues de laboratoire qui font la philosophie nient l'âme : « Il n'est pas concevable, pour un esprit sain, qu'elle puisse exister. »

— Bête brute.

— Superstitieux.

— Faible d'esprit.

— Minus habens.

Metchnikoff, dont je voudrais peser la métaphysique, suit cette méthode traditionnelle, Toute la partie « destructive » de sa philosophie a pour but le même raisonnement : « Il n'est plus convenable, à notre époque de lumière, que... » Et pour la partie constructive... Mais je me suis promis de ne point user de la même méthode, de ne point

réciter, sous une forme plus ou moins académique, les invariables litanies de l'adversaire :

— Crétin.

— Esprit étroit.

— Faible d'esprit.

— Minus habens.

Et je réclamerai seulement, puisque le scepticisme est de mode, le droit de rester sceptique devant la négation.

*
* *

Metchnikoff, savant à qui tous les savants reconnaissent une haute valeur, a publié en 1903 un livre de philosophie : *Etudes sur la nature humaine*. L'ouvrage porte en sous-titre : *Essai de philosophie optimiste*. Dès qu'il fut en librairie, le volume trouva un grand nombre de lecteurs. Le public français et étranger l'accueillit avec enthousiasme. Metchnikoff connut le succès de Gustave Le Bon et de Le Dantec. La philosophie, dit-on alors en bien des endroits, venait de rencontrer la vérité scientifique. Dernièrement encore, une grande revue pria le savant d'écrire un résumé de sa doctrine pour qu'elle fût répandue à nouveau. Et cet article aussi eut du retentissement.

Parler des théories philosophiques de Metchnikoff et, si l'on n'y trouve pas la perfection définitive, les discuter, ce n'est donc point agir comme certains disputeurs qui choisissent dans le camp ennemi l'adversaire le moins sensé pour se donner l'air, en le confondant de triompher de toute l'armée.

*
* *

Dès la première ligne des *Etudes sur la Nature Humaine*, le fond du débat est posé : c'est la réhabilitation de la science, en tant que source de sagesse. On accuse les savants, d'avoir détruit la religion (mais non !) et de laisser l'humanité sans consolation devant des questions morales et philosophiques qui n'ont plus de solution.

Le problème sera de trouver à toutes ces questions une solution scientifique (1).

Eh bien ! c'est fort beau ce courage d'un homme de science qui va fermer une minute la porte du laboratoire, où il injecte à des cobayes diverses cultures microbiennes, pour résoudre toute l'angoisse métaphysique contemporaine et montrer le bonheur à l'humanité affolée par les conditions

(1) Le plan du livre, très clair, est celui ci : il y a dans la nature humaine des désharmonies ; ces désharmonies sont la principale source de nos malheurs ; les tentatives des religions et des philosophies pour les combattre ont été stériles ; la science, elle, peut y pallier.

de plus en plus dures de la vie. Car le lecteur en est averti par le sous-titre de l'ouvrage, il s'agit ici d'un essai de philosophie optimiste.

Courage d'autant plus beau que Metchnikoff se rend très bien compte du malaise actuel.

Il constate même que :

Ce malaise se traduit par le mécontentement des choses existantes, et conduit au pessimisme ou au mysticisme. (page 4, chap. 1er.)

Pessimisme et mysticisme, L'auteur nomme déjà les deux monstres qu'il va combattre. Le pessimisme qui ne cherche pas à convaincre l'homme de l'excellence de la vie ; le mysticisme qui le console de la vie. Or, scientifiquement nous allons le voir, la vie, il s'agit tout bonnement d'y être, avec optimisme.

Nécessairement donc, si l'on veut éloigner l'homme des idées noires et surtout des idées mystiques, on doit lui donner l'amour de ce qui est anti-noir : rose, et anti-mystique : matériel. Quand l'homme sera ainsi, qu'il ne cherchera plus autre chose que cette bonne matière scientifiquement constatable, le problème des fins dernières, le problème moral, le problème métaphysique, tout sera résolu. Ce qu'il faut démontrer.

Et Metchnikoff commence. Il commence par les Grecs, qui se faisaient une haute idée du corps de l'homme. Il les oppose... Non, il ne les oppose encore à personne qu'à de vagues peuples asiatiques (il doit s'agir des Egyptiens) qui coiffaient de symboliques attributs zoologiques les idoles de leurs Panthéons.

Tandis que les peuples asiatiques, qui avaient précédé les Grecs dans la civilisation représentaient leurs dieux le plus souvent sous forme d'êtres fantastiques réunissant des caractères humains avec des traits d'animaux les plus divers, les Hellènes, qui ont créé leurs dieux à leur propre image, leur prêtaient l'aspect des plus beaux représentants de l'espèce humaine. C'est le caractère dominant de la civilisation et de la vie des anciens Grecs. (page 5),

Le culte de la beauté humaine est donc opposé simplement au culte des aspects animaux, des êtres fantastiques dans le genre du Sphinx *grec* ou égyptien et des lammassis assyriens, et non au culte de la beauté angélique, culte auquel l'homme viendra plus tard. Et pour un esprit qui croirait au progrès, (Metchnikoff, p. 22, explique qu'il ne croit point à une loi de progrès universel) il y aurait certainement quelque étonnement à voir l'humanité, après être montée dans son idéal de la bête à l'homme retomber à plus bête que la bête, à l'Ange.

Mais revenons aux Grecs, car c'est chez eux que nous trouverons les premiers éléments rationnels dont on puisse user pour construire une morale « conforme à la nature »,

Il s'est développé, dans le monde antique, sous le nom de Métriopathie, une doctrine ayant pour objet l'étude du but de la vie morale, conforme à la nature. Cette doctrine était adoptée par un grand nombre de philosophes, mais son application à la pratique présentait souvent de très grandes différences. Ainsi, d'après les stoïciens, le bien suprême et le but le plus élevé, ou le bonheur ne pouvaient être trouvés ailleurs que dans une vie conforme à la nature. La conduite devait être mise en harmonie avec la raison universelle etc. (page 7).

Sur cette Métriopathie, que Metchnikoff découvre chez un historien allemand, le dictionnaire grec nous apporte une lumière : μετριοπαθής, qui modère ses passions.

La morale de Metchnikoff va donc être conforme à la morale chrétienne (1). Seulement, alors que pour nous apprendre à modérer nos passions, le christianisme avait recours à des moyens qui ne sont pas *naturels*, ceux que va nous enseigner Metchsikoff auront l'avantage d'être conformes à la nature. A quelle nature ? Toutes les solutions qui ont été données du problème moral étaient toujours conformes à une certaine nature humaine, l'angélique, ou la raisonnable, ou l'animale. Quelle est la nature selon Metchnikoff, là est toute la question. (2)

Des Grecs, nous sautons à la première époque qui peut paraître avoir eu souci de la raison humaine avant notre temps :

Les philosophes français du XVIII siècle, qui cherchaient à substituer des principes purement rationnels aux bases religieuses de la con duite, ont eu aussi recours à la nature humaine. Peu de temps avant la Révolution parut en 3 volumes un traité du baron d'Holbach.

La morale universelle, ou les devoirs de l'homme, fondés sur la nature se plaçant à un point de vue nettement matérialiste et athée, cet écrivain pose comme principe que « pour être universelle, la morale doit être conforme à la nature de l'homme en général, c'est-à-dire fondée sur son essence, sur les propriétés et qualités que l'on trouve constamment dans tous les êtres de son espèce, et par lesquelles on le distingue des autres animaux. ».

Pour être bien établie, la morale suppose la science de la nature humaine. (page 9).

Mais d'Holbach lui-même, dans ce passage, ne définit pas la nature de l'homme, ni son essence, ni ce qui le distingue des *autres* animaux. Au fait, quelle chose *naturelle* le distingue des animaux ?

Le philosophe du XVIII[e] donne à ceux qui veulent s'oc-

(1) Si, bien entendu, le savant adopte pour éthique la métriopathie grecque. Il est juste de dire que ce chapitre I n'est consacré qu'à l'énumération des « opinions sur la nature humaine ». Toutefois, à plusieurs endroits, Metchnikoff montre son admiration pour la conception hellénique de la vie.

(2) La deuxième partie du livre est consacrée à l'examen des religions et des philosophies. Jusque-là l'étude de la nature humaine se bornera à l'énumération de ses désharmonies.

cuper de morale un excellent conseil : résoudre d'abord le problème métaphysique, avoir la science de la nature humaine. La science de notre nature Metchnikoff l'a : il a fait de la dissection et de la biologie. Et il va nous être bien évident, à une page ou à l'autre que la nature humaine est uniquement physiologique... Si elle renfermait une part d'âme, nous n'aurions que faire des conseils d'un physiologiste.

Mais que faut-il faire pour vivre conformément à la nature — c'est-à-dire d'une façon morale — si la nature n'est que biologie ? (1). Faut-il aller nu, sans même une paire de lunettes, renoncer à tous les artifices de la civilisation, ne se nourrir que de lait caillé et habiter dans les arbres? Ce n'était point ainsi que l'on comprenait la vie naturelle à la table de d'Holbach. Et pour Metchnikoff, nous savons qu'il s'alimente de képhir de la marque «Le Ferment» ; nous savons aussi qu'il est du pays des Doukhobors, mais à ce point-là, nous ne le pensons pas. Pour arriver à une chrétienne modération des passions, Metchnikoff ne veut certainement pas employer — mysticisme à part — les moyens des disciples de Tolstoï.

Mais il poursuit sa revue des philosophes qui ont aimé la nature humaine :

Un des champions du grand naturaliste anglais Darwin Georges Seidlitz, s'approcha encore bien plus de la conception antique. Pour lui, la vie morale et rationnelle consiste « dans l'accomplissement de toutes les fonctions du corps à un degré satisfaisant et proportionné (page 10).

Est-ce cette définition que le philosophe scientifique va adopter ? A-t-il tous les éléments rationnels de sa morale naturelle ? Il le laisse deviner, mais il ne le dit pas. Il préfère se retourner de suite contre les ennemis de la nature humaine et par conséquent de la morale antique.

C'est dommage. Divers cas s'étaient déjà présentés à notre esprit et nous eussions aimé savoir comment on pouvait les résoudre à l'aide de ce critérium.

Exemple : Une mère et son fils vivent seuls à la campagne : Comment feront-ils pour accomplir à un degré satisfaisant et proportionné *toutes* les fonctions de leurs corps ? Et si un homme vit seul, mettons dans une île déserte,

---

(1) Un très petit nombre de pages, à la fin du volume, est consacré à l'application à la politique et à la sociologie des principes trouvés par l'auteur. Le problème de la morale individuelle n'est pas effleuré. Les seuls vœux nettement indiqués sont la diminution du luxe, ce développement de la solidarité et la restriction de la liberté. Pour le reste, on est réduit ou à la morale grecque (qui a le gynécée, l'esclavage, etc...) ou aux hypothèses. Mais comment résoudre le problème humain sans fonder une éthique ?

comment fera-t-il pour assurer le jeu de toutes ses fonctions ? Allez-vous, si votre imagination ne trouve point de solution et que les fonctions ne puissent point s'accomplir, laisser cet homme hors de la vie naturelle, c'est-à-dire morale ?

Pourquoi Metchnikoff qui vient de réunir plusieurs des éléments d'une morale conforme à la nature, ne nous dit-il point de suite s'il épouse ceux qu'il cite ? Pourquoi ne le dit-il point dans les autres chapitres de son livre ? Nous saurions, déjà par des digestions régulières et des sommeils proportionnés, l'art, difficile, croyait-on, d'être des personnes morales. Et, pour plus de perfectionnement, nous irions demander aux paysans normands des leçons de mœurs.

*
* *

Eh bien, tandis que les théoriciens rationalistes de toutes les époques cherchaient les fondements de la morale dans la nature humaine qu'ils considéraient comme essentiellement bonne ou même parfaite, beaucoup de doctrines religieuses professaient une opinion tout opposée à ce sujet.

Par ce « Eh bien ! », Metchnikoff, satisfait des rationalistes,se retourne brusquement et fait face aux ennemis de la nature humaine ».

La nature humaine était considérée comme composée de deux éléments hostiles : l'âme et le corps. L'âme seule était digne d'attention, le corps n'étant qu'une source inépuisable de toutes sortes de maux. De là, les flagellations et les mauvais traitements infligés au corps qui ont pris des proportions si étrangères chez tant de peuples. Les fakirs hindous qui se pendent à des crochets, les derviches et les aissaouas musulmans qui s'enfoncent le crâne à coups de massue, les skoptis russes qui se châtrent, et tant d'autres exemples démontrent bien que la perfection de notre nature n'est point envisagée par eux comme base de conduite (page 11).

La nature humaine *était* considérée comme composée d'une âme et d'un corps.

Etait. Sérieusement, le professeur de l'Institut Pasteur ne peut concevoir que des esprits modernes puissent encore trouver dans la nature humaine autre chose qu'un corps. Un homme crédule à ce point, Pasteur par exemple, doit lui sembler manquer d'intelligence ou au moins, s'il s'agit de Pasteur, avoir le cerveau troué d'insondables lacunes.

Et dès lors apparaît la partielle stérilité de cet essai de philosophie optimiste. Il pourra (nous n'en sommes qu'à la page 11) donner un but à la vie de ceux qui sont déjà des matérialistes convaincus. De parti pris, par son dédain de la croyance à l'âme, il renonce à s'adresser à tous ceux, nombreux, qui ne trouvent encore autre chose que des fonctions physiologiques.

Pourtant Metchnikoff pourrait espérer éclairer quelques-

uns de ces cerveaux rétrogades. Mais non, la chose lui paraît si tératologique, si énorme, que jamais le savant ne consentira à perdre du temps à discuter en détail pareilles niaiseries (1). On comprend son état... j'allais dire d'âme, on voit ses raisons. On l'estime d'être sincère. Mais il supprime à sa philosophie, par sa négligence à détruire d'abord les autres philosophies et les religions, toute base solide. Il se contente, et dans tout son livre il se contentera, de dire : « Il est évident (sous-entendu pour moi) que tout cela est impossible. Et maintenant, construisons.

Voilà pourquoi aussi il commet de pareilles témérités de raisonnement, pourquoi de la croyance à l'existence de l'âme il arrive en trois lignes à la flagellation, à la mutilation et aux aïssaouas. On peut très bien, M. Metchnikoff, croire qu'on a une âme immortelle et ne point se nourrir de verre pilé, ni se suspendre tout vif aux crochets du char de Jaggernaut.

Vous dites encore que l'âme et le corps étaient considérés comme éléments hostiles. Comme vous je réserve à plus tard, de dire par qui, vous laissez supposer aux lecteurs disposés à précéder votre pensée que tous ceux qui croient à l'âme ont par le fait même la haine de leur corps.

Vous citez Bouddha qui regarde son propre corps comme *un ennemi* et Sénèque qui dit que l'âme doit lutter contre le corps *indigne*. Et vous en venez alors au catholicisme : « Un dualisme *encore plus* développé... caractérise la conception chrétienne de la nature humaine. »

Les preuves ? Voici :

1° La lutte contre les sens au IV° et V° siècle et l'ascétisme du monde chrétien.

« En Mésopotamie et dans une partie de la Syrie s'est constituée une secte, dénommée les paissants : c'était des gens qui n'avaient pas d'habitations, qui ne mangeaient ni pain, ni légumes, mais erraient dans les montagnes et se nourrissaient avec de l'herbe. La propreté du corps était considérée comme un signe de la corruption de l'âme et parmi les saints étaient surtout prisés ceux qui n'avaient aucun soin de leur corps. Athanase raconte avec délices que saint Antoine, le père des moines, devenu vieux, ne se lavait jamais les pieds » (page 14).

Metchnikoff oublie de dire que les ascètes n'ont jamais été qu'une exception, que jamais la saleté et la continence

(1) La deuxième partie des *Essais sur la Nature humaine* est bien une revue des religions et des philosophies. Mais nous verrons que cette revue n'est pas une discussion simplement, une condamnation.

De la p. 203 à la p. 206, cependant Metchnikoff, explique pour quelles raisons physiologiques la survivance d'une âme consciente lui semble impossible, mais il ne combat point les arguments qui sont donnés par les partisans de l'immortalité.

(qui pour lui se confondent presque) n'ont été conseillées au commun des hommes. Pour les Franciscains, comme pour sainte Thérèse, la propreté était une vertu.

Que les soucis de l'âme puissent porter à négliger le corps, c'est un fait — mais point une doctrine. Les soucis de l'esprit produisent la même chose et souvent l'on voit des savants, absorbés par une recherche, négliger leur corps. Faut il en inférer que la science est une chose nuisible ?

Mais l'auteur, après son exemple de Mésopotamie, un autre et encore l'exemple des skoptysmoscovites, donne une deuxième preuve de la haine du christianisme pour le corps : il cite saint Paul et saint Matthieu.

Saint Matthieu dit en effet (XIX) :

11. Mais il leur dit : *Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seulement à qui il a été donné.*

12. Car il y a des eunuques qui sont nés tels, dès le ventre de la mère ; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes ; et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. *Que celui qui peut comprendre cela, comprenne.*

Et saint Paul (I Ep. aux Corinthiens) :

7. Car je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ; *mais chacun a reçu de Dieu son don particulier l'un d'une manière, et l'autre d'une autre.*

8. Je dis donc à ceux qui ne sont point mariés, et aux veuves, qu'il leur est avantageux de demeurer comme moi.

Que des gens aient mal compris ces phrases détachées, c'est vrai. Mais il n'y a pas pleine bonne foi à tirer d'actes isolés les idées générales d'une doctrine, surtout lorsque les textes qui font loi sont nettement contradictoires.

Dans ces deux citations, saint Paul et saint Matthieu ne conseillent la continence qu'aux élus, qu'à ceux que Dieu lui-même a choisis. Quant aux autres, elle leur serait avantageuse, mais ils n'en seraient pas capables. Qu'ils s'en détournent.

Mais est-il « scientifique » de dire que la continence est avantageuse ? Metchnikoff ne semble pas comprendre « le renoncement à l'instinct de la prolifération ». Féré, qui fut non un biologiste mais un grand spécialiste du système nerveux, trouve la continence toute *naturelle*. Il va beaucoup plus loin que saint Paul. Laissons les savants, qui travaillent sur des faits et non sur des théories préconçues, chercher entre eux ce qui est scientifique. Voici ce qui est la doctrine chrétienne sur ce point.

Saint Paul encore (puisque Metchnikoff le cite) se montre extrêmement raisonnable. Par un reste de barbarie, il demande bien la monogamie. Mais les savants excuseront cette idée bi-millénaire.

Le chapitre même qu'a lu Metchnikoff, le septième de la première épître aux Corinthiens, n'est point vraiment d'un ennemi de la « nature » humaine.

2. Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme, et que chacune ait son mari.
3. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit ; et que la femme en use de même envers son mari.
4. La femme n'est point maîtresse de son propre corps, mais c'est le mari ; de même aussi, le mari n'est point maître de son propre corps, mais c'est la femme.
5. Ne vous privez point l'un ou l'autre de ce que vous vous devez...etc...
9. Mais s'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que de brûler.
17. Mais que chacun suive l'état que Dieu lui a donné en partage, et dans lequel le Seigneur l'a appelé.

Et dans tout le chapitre, le saint continue ces conseils qui montrent tant de connaissance de notre nature. Avez-vous une femme qui ne soit pas chrétienne ? Gardez-la (12). Etes-vous lié avec une femme ? Ne cherchez point à vous en séparer (27). Si vous vous mariez, vous ne pécherez point. Seulement vous aurez des afflictions dans la chair (28), des deuils, des peines, l'orage des passions qui les nierait ?) et c'est pour vous les épargner que je vous dis qu'il serait meilleur de ne point *chercher* de femme. Mais suivez la nature que Dieu vous a donnée.

Dans ce chapitre, saint Paul écrit : *Uxori vir debitum reddat* ; dans le cinquième chapitre de la première épître à Timothée, il dit son vœu : *Volo juniores nubere, filios procreare*. Que les jeunes (veuves) se marient, et qu'elles aient des enfants, qu'elles s'occupent de leur ménage (14) ainsi, elles ne seront pas oisives, elles n'iront pas de maison en maison, désœuvrées, causeuses et curieuses (13). Et même le Saint donne à Thimothée des conseils qui ne sont pas d'un anachorète :

23. Ne continue pas à ne boire que de l'eau ; mais use d'un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions.

Quel philosophe, jamais, fut aussi raisonnable, aussi peu emporté loin de l'homme, par la théorie, que ce saint ?

Saint Paul, oui. Mais les catholiques ?

Les catholiques restent entièrement fidèles à sa parole, entièrement d'accord avec lui. Et l'autorité des autorités, saint Thomas d'Aquin écrit dans la *Somme théologique* (3e part. suppl., quest. 41, art. 4, conclus.) « *Actus matrimonialis semper meritorius est* », l'acte matrimonial est toujours méritoire. Il n'ajoute qu'une restriction : « si ad ipsum homines religionis vel justitiæ virtute inducantur ».

Et le même saint Thomas (1er part., quest. 91, art. 3)

défend le corps de l'homme contre ceux qui ne le trouvent point bien disposé.

Mais Metchnikoff continue. Il cherche à prouver que la mauvaise opinion que les *paissants* de Mésopotamie avaient pour la nature humaine se retrouve dans les derniers manifestes de l'Eglise.

Il trouve ceci :

La mauvaise opinion sur la nature humaine s'est conservée dans l'Eglise catholique même jusqu'à nos jours. Le pape Léon XIII, dans son Encyclique sur la secte maçonnique » la proclame hautement. « La nature humaine — dit-il — ayant été viciée par le péché originel, et à cause de cela étant devenue beaucoup plus portée aux vices qu'à la vertu, il est absolument nécessaire pour arriver à l'honnêteté de réprimer les mouvements tumultueux de l'âme et de soumettre les appétits à la raison. (page 16).

Où est, dans cette phrase de Léon XIII la mauvaise opinion sur la nature humaine ? Il y est dit que notre nature est viciée, qu'elle est moins portée aux vices qu'à la vertu. Est-il devenu de dogme scientifique que l'homme soit un être vertueux, si vertueux que l'éducation lui soit inutile et qu'il lui suffise d'obéir à ses instincts pour arriver à l'honnêteté ? L'Eglise devra-t-elle avoir le rôle de défenseur de la réalité contre des adversaires qui claironnent des arguments de meeting ? Metchnikoff, qui emploie la majeure partie de son livre à montrer dans le corps de l'homme des désharmonies, veut-il enlever au christianisme le droit d'en trouver dans l'âme, alors que, lui, Metchnikoff, nie l'âme et prend contre elle la défense du corps ?

Ou bien vise-t-il la fin de la phrase papale ? Il y est dit que pour arriver à l'honnêteté il faut soumettre les appétits à la raison. Mépris de notre nature ? Je ne vois pas. Metchnikoff admirait beaucoup tout à l'heure la « Métriopathie » des Grecs, il y voyait le culte de la Nature humaine. Et nous avons vu que la métriopathie (de μετριαζω, je modère) est l'art de modérer ses passions. Je ne pense pas qu'il puisse à la fois être excellent de modérer ses passions, et condamnable de soumettre ses appétits à la raison.

Que reste-t-il jusqu'à présent des trois pages que le savant consacre à démontrer que le christianisme est l'ennemi de la nature humaine ? Ceci, que des instincts innés de l'homme (amour de la famille et de la patrie) ne subsistent plus chez *des* chrétiens fanatisés. Un exemple est cité : *On raconte que* l'abbé Siseuss, pour éprouver la vocation d'un homme, lui dit de jeter son fils à la rivière s'il voulait être moine. Il l'en empêcha, lorsque l'homme voulut le faire. (p. 14).

Des chrétiens renoncent à famille et patrie pour se vouer

à un idéal supérieur. Oui. Mais comme saint Paul le dit, ces chrétiens, ces moines, sont des élus qui doivent être véritablement appelés. Les hommes *ne doivent point* chercher à imiter leur vie. Au contraire, le catholicisme a toujours donné comme base à la société la famille et l'amour des hommes.

La Société avant le Christ était-elle plus humanitaire ? Les esclaves, avant le Christ, avaient-ils seulement une « nature » humaine, et qui leur en a reconnu une? La femme, centre de la famille. était elle plus respectée dans sa « nature humaine » ? (Platon ne concevait même pas qu'on puisse avoir pour elle de l'amour). La vie humaine était-elle plus respectée ? Et qui d'autre que l'anti-sociale Eglise a imposé aux chefs et aux rois de gouverner une Société et un troupeau d'esclaves ? L'Eglise ne respectait-elle point le corps de l'homme au point d'en interdire la dissection ? Et les moines ne respectaient-ils point toute vie due au créateur ; osaient-ils viviséquer des bêtes ?

Et d'autres questions viennent encore à l'esprit qui n'est pas convaincu que le christianisme soit l'ennemi de l'homme. Mais Metchnikoff, soit qu'il juge le problème résolu, soit que son érudition ait vidé ses principales preuves, s'arrête au bout de ses trois pages.

Un point.

A la ligne.

Il parle d'Art.

« L'art, dit-il en manière de transition, n'a pas tardé à refléter la conception chrétienne de la nature humaine. »

« La sculpture qui jouait un rôle si prédominant dans le monde antique... commença à décliner rapidement chez les chrétiens. ».

Les artistes cependant s'accordent généralement à juger que la décadence de la sculpture antique a commencé après Phidias, quatre cents ans avant Jésus-Christ. Et ils ont peu d'estime pour la sculpture romaine, minutieuse et sans beauté et qui, de plus, n'a point joué à Rome un rôle si prédominant.

Le lien étroit entre la dépréciation de la nature humaine par la doctrine chrétienne et l'infériorité de l'Art du Moyen Age ne peut être nié. (p. 17).

Boum ! Mais dès le début de cette étude, je me suis promis de ne point employer le procédé de discussion cher à trop de philosophes .

— Crétin.

— Minus habens.

— Esprit étroit... etc...

Lorsqu'il me semble trouver une faute contre la logique

ou l'histoire je la relève. C'est tout. Or ici, il ne s'agit que d'une opinion.

Metchnikoff croit à la grossière et croissante infériorité de l'Art médiéval. C'est son droit et d'ailleurs il s'appuie sur Taine qui lui paraît une grande autorité au point de vue de l'esthétique. Le tombeau de Philippe Pot, les cathédrales (l'architecture est un art) et leurs statues, les vitraux, telle tête pleurante de Christ qui se trouve au Louvre, les tableaux des Primitifs italiens, français et flamands jusqu'à la Renaissance, la musique sacrée et le chant grégorien, l'enluminure, la Sainte-Chapelle, tout cela n'est point conforme à l'esthétique de Metchnikoff, laquelle s'appuie uniquement sur la nature. Il n'y a point là matière à discussion. Des goûts, il est inutile de disputer.

Tout au plus pourrait-on faire remarquer que, les papes ayant fortement favorisé la Renaissance (on leur doit au moins la Sixtine) et que l'art de cette époque s'étant souvent inspiré de la religion et de son ciel, il est peut-être illogique de considérer l'apothéose de l'art renaissant comme un triomphe sur l'art chrétien.

Pour certains arts (peinture) la Renaissance n'a d'ailleurs été que l'éclosion de la longue préparation médiévale. Pour d'autres (architecture) on peut dire que les œuvres de la Renaissance sont inférieures aux œuvres correspondantes du Moyen-Age.

Mais voici une affirmation qui ouvre une question historique. Il s'agit de savoir si elle est conforme aux faits ou non :

La renaissance de l'esprit antique trouve son écho dans la science et pénètre même dans la religion, où la Réforme prend la défense de la nature humaine. Les ouvrages luthériens renouvellent le principe « du développement aussi complet que possible de toutes les forces naturelles » de l'homme, et le regardent comme une des principales destinées de l'humanité. Le célibat obligatoire est aboli et toutes les tendances, conformes aux lois de la nature, ont leur libre cours (page 18).

La Réforme a-t-elle pris la défense de la nature humaine ?

S'il ne s'agit que de l'abolition du célibat des prêtres, la réforme a pris la défense de ce qui dans l'homme paraît scientifiquement constituer sa « nature ». En outre, il est vrai que la lecture de Luther soit agréable à la nature humaine au point qu'elle ferait rougir les singes avariés de l'Institut Pasteur. Cependant la Réforme n'a point ouvert si grandes les écluses des tendances naturelles. Elle a conservé du catholicisme le mariage et la monogamie. La haine luthérienne des « Babylones » dissolues, le rigorisme et la pudibonderie des familles et des peuples protestants

font encore sourire les catholiques. Et Metchnikoff oublie qu'un Monod considère la vie comme une crucifixion.

Un savant doit-il vraiment garder tant d'estime pour les ouvrages luthériens, quand Melanchton décrète « parce que la Sainte Ecriture, l'a dit » que la terre est le centre du monde, et quand Luther déclare que « la raison est la putain du diable » et qu' « il faut la jeter aux latrines » ? Et quand encore l'Eglise a conservé Aristote, rejeté par la Réforme ?

Est-ce cela l'écho dans la science de la renaissance de l'esprit antique ? Les auteurs allemands dans lesquels Metchnikoff prend presque exclusivement toute son érudition philosophique et religieuse ont dû le tromper.

*
* *

Mais ce chapitre d'exposition des *Etudes sur la Nature humaine* se clôt. Après les dix lignes sur le rôle bienfaisant de la Réforme, une page sur les peuples sauvages qui se tatouent et se mutilent de diverses façons et qu'il faut citer « en outre de ceux qui par religion professaient le plus grand mépris pour la nature humaine » parce qu'il est incontestable que ces peuples *aussi* qui s'enfoncent des bouts de bois dans les lèvres « ne s'inclinent pas devant la nature humaine, comme le faisaient les Hellènes cultivés, et cherchent à la modifier d'après leur goût. »

Maintenant, enfin, la question de la nature humaine va être étudiée rationnellement, scientifiquement. Du moins, l'auteur l'annonce. Et l'on va seulement auparavant « jeter un coup d'œil sur le monde organisé en général, dans l'espoir d'établir des points de repère, capable de faciliter la solution » du grand problème. Ce qui sera le chapitre II dont le sommaire nous promet des éclaircissements sur nombre de points, dont :

La fécondation de la vanille ;
Rôle des insectes dans la fécondation des orchidées ;
Mécanisme du transport du pollen des orchidées par les insectes ;
Mœurs des guêpes fouisseuses ;
Insectes lumineux ;
Aberration d'insectes ; etc...

(*à suivre*) FERNAND DIVOIRE.

CHRONIQUES

QUESTIONS RELIGIEUSES

MGR BAUDRILLART : *L'Enseignement catholique dans la France contemporaine.* (Bloud, éd.)

Cet ouvrage est indispensable à ceux qui veulent étudier la question de l'enseignement chrétien depuis le commencement du dernier siècle jusqu'à nos jours. Il se compose de discours réunis sous trois titres : *Le réveil des études ; apologistes et maîtres chrétiens ; Les principes chrétiens dans l'enseignement et l'éducation* ; *nécessité de l'enseignement libre ; — La vie, le rôle et l'œuvre des Universités catholiques.* En dehors du talent avec lequel cette œuvre a été composée, l'*Enseignement catholique dans la France contemporaine* prend une haute importance du fait que son auteur occupe une situation officielle, celle de Recteur à l'Institut catholique de Paris.

Le résultat de ces quarante discours ou études se trouve annoncé dans l'Avant-propos. L'auteur reste « persuadé que le travail d'adaptation scientifique et critique accompli par les catholiques dans les cinquante dernières années était nécessaire et qu'il est bon dans son ensemble. » Mgr Baudrillard laisse ainsi le lecteur sur une parole de confiance.

Il y a grand intérêt à revivre ce tumultueux XIXe siècle qui fut un siècle de lente reconstruction, ce siècle où commença le « renouvellement intellectuel du clergé » et qui, au début, était avant tout un âge d'incrédulité. Les témoignages sont là, ceux de Gratry, de Musset, d'Olivaint, d'autres encore. En cet état de choses, le clergé n'était pas à la hauteur de la tâche. Notre auteur cite, comme supériorités, l'abbé Emery, Mgr de la Luzerne et il ajoute, ce qui nous a profondément étonné, Mgr de Frayssinous. Citer le nom de ce grand Maître de l'Université montre avec évidence à quel niveau l'intellectualité cléricale était tombée. Pendant ce temps, les laïques, Châteaubriant, de Maistre, Bonald, furent les vrais rénovateurs de la pensée chrétienne. Mais dans le monde ecclésiastique les précurseurs se nomment La Mennais, Bautain, Guéranger, Gratry.

Nous assistons alors à la fondation de l'école menaisienne, de l'école de Strasbourg. Elles devaient échouer toutes deux, et cela se conçoit, ajouterons-nous. Des systèmes basés sur la faiblesse de la raison ne pouvaient être solides. Enfin l'élan était donné. Puis nous lisons quelques mots sur l'école de Solesmes, et Mgr Baudrillart nous montre l'idéal du noble et généreux P. Gratry en matière d'études religieuses.

Nous ne suivrons pas l'auteur lorsqu'il indique quelles furent les institutions créées dans le but d'élever le niveau intellectuel du clergé. Le recteur de l'Institut catholique de Paris énumère les résultats acquis et finit son premier chapitre en paroles d'espoir et de satisfaction. Non seulement, il y a un puissant intérêt à revivre ce dernier siècle avec notre guide, mais il faut citer la leçon de libéralisme — et j'espère que les gens pointilleux ne prendront pas ce mot en un sens péjoratif — la leçon de libéralisme que nous donne Mgr Baudrillart. Personne n'ignore qu'il y a quarante ans existait, dit-il, dans l'Eglise en France, un parti intransigeant, qui parlait très haut et qui, fort de la sympathie incontestable du très aimé et très respecté pontife Pie IX, semblait parler au nom de l'Eglise elle-même. Il s'agit de ce parti qui avait pour chef Louis Veuillot. « Ce qu'il y a de terrible maintenant, ajoute le recteur en reproduisant le mot d'un jeune prêtre, c'est qu'on ne laisse personne en repos : si l'on ne déclare pas, à propos d'une brochure sur les sangsues, qu'on se soumet au jugement de l'Eglise mère et maîtresse et que les épreuves ont été corrigées par les théologiens romains, tout est perdu. »

Nous avons reproduit ce mot parce qu'il dépeint une situation qui n'a pas changé. L'intransigeance fleurit toujours. Si elle n'était pas doublée d'une mauvaise foi répugnante il n'y aurait que moindre dommage. Les gens plus papistes que le Pape continuent leurs déloyales menées. Et le malheur des temps veut que, pour s'opposer aux conduites agressives, soit à jamais abolie la fierté des Montalembert. Et pourtant, réfléchirons-nous un instant sur la morale qui se dégage de l'étude de Mgr. Baudrillart ? C'est à des hommes vaincus que l'Eglise doit, en France, sa régénération intellectuelle, les glorieux Lamennais, les trop timides Bautain, et les doux Gratry. Je ne parle pas de Dom Guéranger, car son rôle offrait moins de difficultés par lui-même, s'il était périlleux à cause de ses hautains adversaires, et du reste Mgr Baudrillart en une première rédaction l'avait oublié.

Très attachantes aussi les pages en l'honneur des Normaliens dans l'Eglise. Ce chapitre où quelques noms glorieux alternent avec de plus ignorés a le charme de ces causeries qui ont pour objet les souvenirs d'une famille aimée.

Particulièrement captivante, l'étude sur Frédéric Ozanam, une des plus belles figures du catholicisme. Nous tirons encore ici une leçon utile. Sans violence mais sans faiblesse, Ozanam sut imposer le respect de ses convictions même à ceux qui ne les partageaient point. Il sut être religieux sans sectarisme. Historien, il se proposa d'aimer la vérité et non de se constituer en avocat des partis ecclésiastiques. Quelle ravissante physionomie que celle d'Ozanam ! En étudiant sa vie, en lisant chaque page de ses œuvres, on pense involontairement au mot de St-François de Sales : *Si vis amari, amabilis esto !* Il a pu attirer les esprits vers la Religion que tant de gens rendent insupportable ou niaise par leur prétention à la défendre.

Nous ne suivrons pas Mgr Baudrillard tout au long de ces études sur l'histoire de l'enseignement libre dans nos temps modernes et ses difficultés, sur les hommes, les institutions, les

œuvres qui touchent à l'enseignement catholique. Nous retiendrons seulement que, maintes fois, des situations ont été retracées courageusement telles qu'elles se montrent dans leur gravité. Seulement, à ce sujet, nous nous permettrons de regretter que le recteur de l'Institut catholique n'ait point osé conserver jusqu'au bout son attitude. Il le devait cependant, étant donné l'autorité que lui confère sa fonction, le poids de sa parole. Çà et là il aurait fallu parler avec une brutale franchise, mais l'allusion discrète, un langage enveloppé, l'apologie poussée jusqu'à l'inexactitude remplacent l'exposé des faits dans leur énergique réalité. Une sorte de style académique qui ressemble à un parti-pris de prudence, voile ce que l'histoire impartiale a le devoir de révéler.

Donnons des exemples. Mgr. Baudrillart écrit l'éloge de Mgr d'Hulst. Il dit alors : « Et quand il le fallait, quelle énergie ! Comme il a su, autant qu'il a cru le pouvoir, défendre ses professeurs contre les attaques injustes et les soupçons mal fondés dont leur enseignement s'est parfois trouvé l'objet ! Comme il a compris la liberté dont la science a besoin ! »

Voilà bien un exemple d'apologie poussée jusqu'à l'inexactitude. Les attaques contre certain professeur défendu par Mgr d'Hulst étaient-elle si injustes ? Il s'agit évidemment d'un professeur dont l'enseignement fut critiqué avec une science de premier ordre. Et d'avoir couvert son professeur de sa haute autorité restera une faute de Mgr d'Hulst, une faute dont les conséquences ont été graves.

Quel lecteur comprendra, à moins d'être au courant des choses religieuses, cette phrase où court l'allusion. Il est question de la création de l'Institut catholique de Paris. « Ce projet une réalisation malaisée, ne souriait qu'à demi, il faut bien le reconnaître, au cardinal Guibert qui, par son éducation et par la façon même dont il avait entendu jusqu'alors le ministère épiscopal, était resté un peu étranger aux préoccupations d'ordre intellectuel que dénotait chez un certain nombre de catholiques l'ardent désir qu'ils avaient manifesté de créer des Universités. »

Mais tout s'éclairerait si l'on nous disait que Mgr Guibert était gallican, et si l'on montrait les ravages que le gallicanisme a causés dans l'ordre intellectuel. C'est un droit pour nous de voir la vérité toute nue. Elle devient plus vraie, si l'on peut ainsi parler, lorsque celui qui la présente occupe une fonction officielle.

Nous n'insisterons pas trop sur les quelques imperfections que nous avons pu trouver dans un livre de 700 pages lues les unes après les autres.

Permettons-nous cependant quelques mots sur un sujet grave.

L'Enseignement catholique dans la France Contemporaine contient un long plaidoyer en faveur de l'enseignement libre. Un plaidoyer dont le ton est persuasif. Malheureusement le mal commis par cette école à laquelle Mgr Baudrillart fait allusion au commencement de son livre, l'école intransigeante, est, pour le moment au moins, irréparable. Nos oreilles tintent encore des tristes acclamations lancées par ces

partisans qui cherchèrent la ruine de l'Université pour y substituer leur seule institution. Lorsqu'on supprima les Facultés civiles de théologie, les violents furent enthousiastes : « Tant mieux, disaient-ils, la République nous débarrassera de cette engeance. » Il s'agissait des cardinaux Lavigerie, Bourret, Meignan, Perraud, etc. Il est regrettable que les catholiques ne fassent pas de temps en temps leur examen de conscience. Il est fâcheux que des hommes, autorisés par leur éminente fonction n'établissent pas la part des responsabilités, ne montrent pas, en ajoutant un chapitre au « pourquoi les catholiques ont perdu la bataille » quelles erreurs ils doivent éviter désormais.

Nous n'écrirons pas, nous, ce chapitre. L'esprit de servilité actuel soupçonne vite la qualité des intentions. Dire la vérité dénote aujourd'hui, à ce qu'il paraît, un esprit de révolte. Et cependant comment ne pas céder à rappeler que cette institution canonique obtenue après de longues instances pour les Universités catholiques aurait été conférée à la vieille Sorbonne par le dévouement de Mgr Maret. Le gouvernement lui-même avait sollicité auprès du Saint-Siège l'institution canonique. L'intrigue empêcha les négociations d'aboutir. Et de plus on calomnia Mgr Maret. Les manœuvres de quelques catholiques firent échouer l'œuvre de la restauration de haut enseignement ecclésiastique. Les Victor Cousin, les Villemain, les ministres et les gouvernements voulurent spontanément décider l'autorité ecclésiastique à organiser un enseignement supérieur théologique. Tous les projets furent repoussés. L'autorité ecclésiastique songeait volontiers à cette époque qu'il n'était pas nécessaire d'être grand savant. « Je n'ai pas de grades théologiques et je suis bien évêque » disait-on. Enfin, au style impérieux, vindicatif de la presse catholique a succédé le ton de persuasion et de sollicitation. En lisant l'ouvrage de Mgr Baudrillart, involontairement le souvenir des anciennes attitudes nous est revenu en mémoire, et nous nous attristons d'autant plus du développement de l'esprit irréligieux, car nous en connaissons trop les causes. Aussi reprocherons-nous que les devoirs des catholiques ne soient pas indiqués autrement que par d'inutiles paroles. Il faudrait montrer les conséquences funestes de certaines actions, frapper les esprits par des faits. C'est l'unique moyen de rallier les catholiques à de meilleures disciplines.

Pour le dire sans fard, nous ne partageons pas les jugements de Mgr Baudrillart sur la valeur du mouvement intellectuel au sein du clergé. Il doit savoir mieux que nous que la restauration des études scholastiques n'est qu'un fantôme.

Le recteur regarde autour de lui et cite avec éloges les travaux qui ont la prétention de représenter l'enseignement supérieur catholique, il leur décerne des prix. Mais pour ne point avoir une opinion aussi souriante, il n'y a qu'à opposer à Mgr Baudrillart les résultats des études ecclésiastiques de ces dernières périodes, résultats funestes dont il n'atténue pas lui-même l'importance. Nous croyons fermement que l'heure est venue, d'avoir l'énergique hardiesse, conscient des réalités inavouées, de ne point céder aux indulgentes condescen

dances. L'heure est venue de bâtir sur des fondations plus solides.

PAUL VUILLAUD.

A. LUGAN : *La morale de l'Action française. Réponse à un apologiste*. Broch. in-8°, 90 pages 1 fr. 50 (Bloud, éd. 7, place Saint-Sulpice. Paris VI°).

M. Moreau a essayé de justifier *la morale* des dirigeants même athées, de *l'Action Française*. L'auteur suivant pas à pas l'apologiste, le met en face de ses affirmations et de celles de ses clients. Il n'a aucune peine à montrer leur amoralisme radical. Il consacre plusieurs pages à l'étude de la fameuse devise : « par tous les moyens ». A propos des violences matérielles contre les autorités publiques, il a la bonne fortune de pouvoir laisser à un prélat romain, assez autorisé, Mgr Bénigni, le soin d'exposer la doctrine évangélique, apostolique et patristique. La question de la sédition, d'après St Thomas, est examinée brièvement — Après avoir lu ce livre, où l'on ne relèvera pas une injure, les esprits sincères diront si les doctrines morales de *l'Action Française* sont « équivalentes » à celles du catholicisme et si une atmosphère aussi lourdement païenne ne doit pas, tôt ou tard, étouffer le christianisme vivant de ceux qui la respirent, tout en leur permettant de se proclamer les seuls défenseurs authentiques de la religion nationale ? Ils diront si la dictature que des agnostiques et des athées, unis à quelques naïfs, prétendent exercer sur les catholiques de France, est tolérable. Ce travail a d'abord paru dans les *Entretiens idéalistes*, du 25 janvier au 25 septembre 1910.

SÉDIR. *Bréviaire mystique*. 1 vol. in-8 carré sur papier vergé crème, caractère elzévir, lettres ornées rouge et noir. *Smaline*, reliure parchemin. Tirage à 500 exemplaires numérotés. Prix : 10 francs. (Chacornac, éd. 11, quai Saint-Michel).

Le but que l'auteur a eu la hardiesse de tenter en composant son œuvre a été de donner une suite de méditations s'adressant à tout homme sincère : rationaliste, catholique, panthéiste, luthérien, bouddhiste, parsi ou mahométan. Se plaçant en dehors des différentes confessions, les théologiens décideront si M. Sédir offre des contrariétés à l'orthodoxie. La quatrième partie de l'ouvrage est plus particulièrement intéressante et érudite. Les initiations chinoise, hindoue, musulmane et chrétienne y sont l'objet d'une étude substantielle.

L auteur reste influencé par la tradition chrétienne, et sa manière de la comprendre se rattache à l'initiation rosicrucienne.

POÈMES

Félix Pagan : *Chez les Barbares* (Edition des Annales de la Jeunesse laïque.)

Ce n'est pas sur le terrain de la pensée que nous nous placerons pour juger ces poèmes, mais sur celui de l'Art.

En effet, si M. Pagan avait lancé de violentes invectives contre la société et qu'en même temps il nous eût donné un recueil de beaux vers, nous aurions admiré sans parti pris son talent poétique, quitte à regretter que ce talent n'ait pas servi à des chants de beauté. Encore une fois, et nous tenons à y insister, que M. Pagan se révolte, qu'il stigmatise les vices de la société, qu'il pousse des cris indignés contre l'injustice, qu'il publie des satires contre un état de choses actuel, qu'il nous vante son orgueil. Nous lui accordons tout, même d'écrire les *Châtiments*.

Mais, ce que nous lui demandons en retour, c'est d'exprimer ses sentiments, ses idées et même ses opinions politiques s'il le peut, en poète. Comme nous ne voudrions pas être accusé d'injustice ou de sévérité excessive, il nous faut citer :

Ton temps ignorera nos sots et nos podagres,
Et tu n'entendras pas braire tous les ouagres,
Qu'un cauchemar harcèle ainsi qu'un éperon,
Qui vont pétaradant à tout coup de clairon,
Font feu des quatre pieds, dressant leurs poils de brosse,
Et ne manquent jamais de devenir féroces,
De vous qualifier d'impie et d'assassin
Si l'on n'accepte pas leur idéal malsain
De l'air reconnaissant, ému, tendre et bonasse,
Dont un moine ingurgite un litre de vinasse.

Est ce là, toutes condescendances faites, de la poésie ? Et de semblables vulgarités abondent dans le recueil de M. Pagan.

Que cet auteur lise la *Divine Epopée* d'Alexandre Soumet. Ce livre contient un type d'Antechrist. Il verra comment on peut, dans une donnée qui ne saurait lui déplaire, livrer à l'admiration des hommes un poème sans égal.

Ceci dit pour l'ensemble de l'œuvre publiée par M. F. Pagan. Pour établir la balance des mérites et des défauts, nous reconnaîtrons chez cet auteur les qualités communes aux révoltés et aux anarchistes, et même un certain idéalisme engendré par la vue des iniquités et des souffrances qui ne trouvent pas leur leur compensation dans un monde qui passe.

Paul Boisson : *L'Etoile des Mages* (1 vol. de poèmes, à la Bibliothèque Figuière, 7, rue Corneille à Paris. 3 fr. 50).

M. Paul Boisson continue la tradition des poètes mystiques Ce sont tellement les élans de son âme, — âme d'enfant — qu'il exprime que nous n'avons pas à invoquer le nom des maîtres qui ont précédé le jeune auteur, comme s'il avait voulu seulement s'inspirer d'eux, cherché à imiter une formule d'art. La spontanéité de l'inspiration est incontestable. La pensée est naïve, le vers se déroule avec simplicité. Cette suite de poèmes où s'enclôt un mystère d'amour a le charme d'une musique aux tons de légende. Çà et là, quelques imperfections, sans doute. La délicatesse tombe dans la fragilité. Mais ne tenons pas compte, vis-à-vis des qualités abondantes, des ombres légères. Ces poèmes sont des prières, et des prières réelles. Je veux dire par là que nous ne sentons pas dans l'œuvre de M. P. Boisson, l'homme de lettres, l'auteur; l'intellectuel disparaît derrière son œuvre et ce sont les soupirs d'un cœur tendre qui a cherché dans la foi l'apaisement d'une douleur qui nous trouble d'autant plus que nous la sentons réelle, intime, presque muette sous le mode mineur où elle se cache.

Au point de vue de l'art pur, ce qui mérite à M. Boisson des éloges, c'est de n'avoir point confondu la poésie mystique avec cette commune dévotion qui est l'expression d'une compréhension inférieure de la religion. Sauf quelques vers entachés de banalité, l'*Etoile des Mages* plaira par la blancheur des sentiments et la simplicité de la forme expressive où s'exhalent les parfums d'une âme de primitif.

P. V.

LITTÉRATURE

TANCRÈDE DE VISAN : *Le Guignol lyonnais*, Préface par JULES CLARETIE, (Bibliothèque régionaliste. Bloud et Cie).

Depuis longtemps Guignol méritait une monographie, M. Tancrède de Visan a heureusement comblé cette lacune. Nous prenons l'excellente habitude de fêter le centenaire des grands hommes. Cette année, il s'est agi de célébrer celui d'une simple marionnette, mais d'une marionnette qui est le symbole de toute une âme populaire, de Guignol. En historien consciencieux, M. de Visan remonte aux origines du héros populaire. Mais elles restent incertaines ; on en est toujours réduit aux conjectures, malgré de patientes recherches. Les différentes phases de sa vie nous sont alors retracées jusqu'aux jours d'une gloire définitivement acquise.

La philosophie du théâtre Guignol fait l'objet de deux chapitres. Enfin l'auteur étudie le système dramatique essen-

tiel à ce théâtre, les traditions et le langage. Un chapitre avait été réservé à l'influence de Guignol.

Le livre se complète d'un Index bibliographique déjà très abondant Nous indiquerons le titre d'une pièce qui y manque : *Melina* ou *Bonheur passe richesse* publiée par la *Revue du siècle*. Janvier 1892.

Nous la signalons parce qu'à notre avis elle est parmi les plus intéressantes de ce nouveau répertoire qui essaye de continuer l'ancien théâtre que la parodie, malgré l'intérêt et l'esprit de certaines, a fait décliner rapidement.

Nous indiquerons aussi l'article de Thomas Grimm paru dans le *Petit Journal* du 3 février 1905.

Les qualités dont Guignol est doué feraient de ce type un *conservateur*. Il est bon vivant, spirituel, peu lettré... et avec l'accent. Ce serait une erreur de croire que jouer du bâton est une de ses caractéristiques. Il est au contraire respectueux de l'autorité. Et encore : « Guignol maudit son propriétaire mais, après lui avoir joué de bons tours, il finit toujours par le payer. » Il faut lui pardonner en faveur de tous ces mérites de boire un peu trop. Dans la liste de ces bons éléments qui forment la nature de Guignol, M. Tancrède de Visan a oublié un talent dont pourtant notre sympathique canut est bien fier. Guignol se glorifie d'être bon nageur. C'est une de ses particularités d'aimer faire « un plongeon en Saône ». A moins d'erreur je n'ai point remarqué que M. de Visan ait également révélé une éminente prérogative morale de Guignol, sa serviabilité.

S'il est vrai que Guignol ne joue pas autant du bâton qu'on le croit, généralement, tant mieux ! Mais, M. de Visan n'a-t-il pas idéalisé notre marionnette ? M. Thomas Grimm de son côté déclare que « Guignol est un bon Français de France, insouciant et spirituel, très serviable, un tantinet bambocheur et fort irrespectueux de l'autorité. »

Qui a raison ?

Un officier, le colonel Stoffel, trouvait aussi que « les jeunes Français avec leur goût si fort pour Guignol, sont élevés à l'école de l'indiscipline. » (*Illustration* du 24 mai 1902).

Pour ma part, je crois que Guignol possède des qualités naturelles et familiales, mais je n'affirmerais pas aussi nettement qu'il se soit discipliné dans les cadres de la société. Après tout ne vit-il pas au jour le jour, ne dissipe-t-il pas son gain journalier ? Il est un des meilleurs clients du Mont-de-Piété.

Pour concilier les deux opinions, ne pourrait-on pas avouer que Guignol est aussi complexe, aussi multiple que l'âme humaine ?

Mais, après avoir signalé des divergences de jugements, je me hâte de revenir aux éloges que mérite le *Guignol lyonnais* de M. de Visan. Les lecteurs y apprendront sur les mœurs, le caractère, le langage lyonnais, mille détails intéressants à connaître. Et je finirais en exprimant, avec l'auteur, le vœu qu'on élève une statue à Guignol. Si un tel souhait se réalise pourquoi ne grouperait-on pas autour de lui tous les grands hommes qui l'ont aimé, Lamartine, Nodier, Hugo, George Sand, Banville, Monselet, de Laprade, Clair Tisseur, etc.

P. V.

ESTHÉTIQUE

ADRIEN MITHOUARD : *Les Marches de l'Occident. Venise et Grenade*. (P. V. Sœk édit.).

« Je cherchais ma méthode et ma raison de vivre, écrit M. Adrien Mithouard dans l'épilogue de ce livre. J'entendais n'exclure de ma sympathie aucune des belles œuvres que nos époques et nos pays avaient animées de leur passion spéciale. Encore moins pouvais-je consentir à mêler des conceptions si différentes dans une indifférente admiration. Latins contre Germains, classiques contre romantiques, humanistes contre régionalistes, et le reste, j'étais mal satisfait de ces antithèses. A considérer une plus vaste esthétique et une plus longue histoire, ce me paraissait là des heurts superficiels, et il me sembla vain de m'éterniser à battre ces briquets. Toutes les réactions momentanées n'étaient que des mouvements d'une évolution plus large. Il était quelque chose de plus grand : l'unité de la tradition occidentale.

J'ai vu dans l'Occident un état de notre sensibilité et une tournure de notre intelligence, certifiés par des œuvres, et j'ai tenté de le définir.

J'ai été ému par notre architecture, par nos paysages, par nos coutumes, par nos objets sacrés, par le sourire de nos saints patrimoniaux, monde fier et doux dont la joyeuse ordonnance réclamait toute l'ingénuité de notre instinct ; c'était l'atmosphère de mon pays, et c'est là que j'ai trouvé bon de faire ma prière.

Maitre de ma pensée et sûr de ma force, j'ai voulu alors éprouver l'une et l'autre à Venise, marche byzantine, et dans l'arabe Andalousie. Les plus belles surprises m'y attendaient, hormis celle de me trouver confondu. J'achevai là de me convaincre et de nous définir où l'Occident commence à être disputé à lui même. L'œuvre s'achève avec ce livre.

Venise, Grenade J'allais observer, sur ces frontières,

de quelles atteintes l'Occident s'y meurt et dans quelle dernière crise d'énergie il s'y débat. Les spectacles qu'elles m'ont offerts ne m'ont pas déçu.

Les pays de marche, mais, entre tous, ces deux-ci que je fus voir sont des terres d'héroïsme et de volupté, de déroute et d'enthousiasme.

Deux âmes s'y mélangent et la vie s'y emporte à de significatifs dérèglements. Les caractères y livrent sans mesure leurs saillies et leurs défaillances, et dans un lyrique désordre, deux races y trahissent leurs instincts et leurs origines. »

Tel est le meilleur compte rendu que l'on puisse faire de ce volume idéaliste, où M. Adrien Mithouard nous retrace de curieuses impressions sur Venise et Grenade, émaillées d'intéressantes anecdotes.

A. Barrau et Ed. Lemé : *Emile Gaucher Sculpteur-Statuaire*. (Hors commerce).

Dans cette plaquette, M. Barrau raconte, d'une plume émue, ses souvenirs sur Emile Gaucher sculpteur-statuaire, dont Ed. Lemé dépeint ensuite le tempérament artistique.

P. de C.

LES REVUES.

Philosophie, Religion

La Société Nouvelle publie un article signé Alb. et Alex Mary et intitulé *La légende de Pasteur et l'effondrement du dogme créatiste*. Les auteurs sont partisans de la génération spontanée qui a pour eux le grand avantage de supprimer la création du monde.

Lorsqu'ils discutent les expériences de Pasteur, leurs résultats et ce que Béchamp, l'inventeur de la théorie des microzymas appelait « ses plagiats » il se montre érudit. Ont-ils raison ? Ceci n'est pas tout à fait de ma compétence. Il semble toutefois qu'il néglige certaines expériences pasteuriennes dans lesquelles le liquide n'a pas été bouilli ni le milieu naturel modifié. Ont-ils raison ? Je ne sais. Les théories scientifiques ont aujourd'hui la vie si courte.

Où ils ont tort, c'est lorsque prenant texte des paroles de certains prêtres ils lient la vérité catholique au système de Pasteur.

Très loyalement, ils reconnaissent que Saint-Augustin, Saint-Thomas et nombre des théologiens ont admis la possibilité de la génération spontanée.

Malgré la religiosité de Pasteur, certains voulurent considérer le triomphe de ses doctrines comme une défaite pour le catholicisme. Mais les catholiques s'accommodèrent

des microbes. Aujourd'hui MM. Mary parlent comme si ces animalcules étaient ce qu'il y a de plus sacré dans l'eau du baptême. Et c'est ainsi que la science électorale des anti-cléricaux commet les mêmes erreurs philosophiques que certains esprits trop cléricaux.

***

Dans les *Documents du Progrès* plusieurs articles sur l'Orient philosophique et religieux. Mme Alexandra David expose à nouveau *le modernisme bouddhiste* dont il a été ici parlé contradictoirement et Jungutoory Sriramulu (Rajahmandri) parle d'un nouveau mouvement religieux dans l'Inde. Il s'agit de celui qui fut formulé au parlement Hindou des religions où quinze cents délégués des diverses communautés religieuses de l'Inde étaient réunis. Tous les délégués arrivèrent à trouver un terrain d'entente. Et peut-être verrons-nous dans l'Inde une synthèse religieuse mais la prophétie de M. Sriramulu trouvera bien des sceptiques.

***

Le rôle comique du démon dans les mystères flamands : article d'une érudition très amusante par M. Louis Maeterlinck dans le *Mercure de France* — *le Yoghi*, chronique de Sédir dans le *Voile d'Isis*. — Reçu : *Luce et Ombra*, *Revue du spiritualisme moderne.*

***

Littérature

Des vers : Dans *Les Poèmes*, qui reparaissent, ce paysage de Vincent Muselli :

Sur un soir transparent comme une porcelaine
L'artiste a dessiné cigognes et pigeons :
Entre quatre arbres droits il a tendu la plaine,
Et dans l'émail des lacs incrusté l'or des joncs.

Des roseaux minces et frêles : Un scarabée
Y grimpe ; un bourdon ronge une feuille à l'ovant
Et fier du fin contour qu'accuse encor le vent
Persiste un oiseau bleu sur la tige courbée.

La nuit tombe : sa cendre a défait l'orient ;
Elle remplit l'eau claire et l'azur souriant
Et les formes du jour succombent une à une ;

Mais, blanche, illuminant l'espace essentiel
Au-dessus des marais s'épanouit la lune,
Comme un nénuphar peint sur l'écran noir du ciel.

Dans le *Mercure de France* de parfaits sonnets de M. Ernest Raynaud : *Apothéose de Jean Moréas*. — Dans l'*Occident* un *Hymne aux arbres de la forêt*, par Albert Clouart. — Dans la *Revue des Lettres et des Arts*, *à un ami*, par Georges Duhamel. — Dans l'*Ile sonnante*, la

Jeunesse d'Eloé par le même. — Dans *Pan*, une *Amitié* par Charles Vildrac. — Dans *Schéhérazade* des vers d'Henri Bouvelet et de Lionel Nastorg.

***

Des articles : l'*Art libre* consacre son dernier numéro à Paul Claudel. En épigraphe, sur la couverture, cette phrase de M. Emile Faguet, de l'Académie française : « Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Paul Claudel. » — Dans *l'Amitié de France* M. Georges Duménil pronostique l'avenir de M. E. Rostand. Il conclut : « Nous l'accueillerons avec applaudissement, avec une sincère joie, pour notre plaisir, pour l'édification de ce public mondial qui fait attention à M. Rostand et à travers lui à la France. Et dans le crédit que nous lui faisons, pour témoigner de notre droite intention et de notre bon vouloir, nous protestons que nous considérons tous les poèmes que M. Edmond Rostand a publiés jusqu'ici comme n'existant pas et n'ayant jamais existé. »

Dans *la Revue des Lettres et des Arts*, *Richard Wagner et l'anneau de Nibelungen*, *son influence sur la musique française* — Dans la *Vie intellectuelle*, *le milieu Wallon*, par G. Rancy.

***

Des contes et nouvelles : *Mercure de France* ; trois cartes de Lafcaldio Hearn ; *Les petits renards*, par Rudyard Ripling » — *Pan* : *Repopulation*, par Théo Varlet. — *Le Penseur* : *l'Elixir de Vie*, par Henri Allorge. — *Schéhérazade* : Le crépuscule des fées, par Ossit.

***

Accusé de réception : *Les Rubriques Nouvelles La raison catholique*, *les Loups*, *l'Initiation*, *le Spectateur*, *La Renaissance Contemporaine*, *Les Marches de l'Est*, *la Revue des Poètes*, *Propos*, *le Feu*, *La Revue du Temps présent*, *Le voile d'Isis*, *Les Pages modernes*, *Les actes des poètes*, *La chronique de la Presse*, *l'Action française*, *Ultra* etc. etc.

FERNAND DIVOIRE.

INFORMATION

VIENT DE PARAITRE

La crise organique de l'Eglise en France

PAR

Paul Vulliaud

Les causes de l'état de crise où se trouve le Catholicisme sont en réalité ignorées. Maints auteurs, parmi lesquels des personnages éminents, cherchent l'origine du malaise religieux qu'ils avouent, sans la trouver. Les uns et les autres, d'après leurs opinions politiques, en donnent des motifs extérieurs. Pour beaucoup, le Concordat a jusqu'ici gêné la libre extension de la religion catholique. Mais une telle affirmation ne répond pas à la vérité. On n'a point songé à se demander si les raisons de la crise religieuse, en France, n'étaient pas d'ordre intérieur, organique. C'est ce que prétend et prouve l'auteur de la *Crise organique de l'Eglise en France*, éditée chez Bernard Grasset. (1)

Il importait que la résolution du problème qui trouble en ce moment les meilleurs esprits, et qui repose sur des données historiques, fut livrée à l'appréciation du jugement public.

Pour la majorité des lecteurs, l'ouvrage que nous annonçons sera une révélation.

Si la *Crise religieuse* est engendrée, d'une part, par la méconnaissance des lois promulguées par le Concile de Trente, il était non moins nécessaire de porter l'attention sur la question intellectuelle. Là encore, *La Crise organique de l'Eglise en France* apporte de vives lumières. L'ouvrage dénonce la faiblesse philosophique et théologique de notre âge que prouve une trop grande quantité d'exemples. Mais, en outre, il y est montré que l'enseignement religieux s'est appauvri à l'excès par la privation des qualités rationnelles qui firent la grandeur des écoles du Moyen Age. Notre époque se contente d'une « théologie d'enseignement ». La subjugation actuelle des esprits si contraire à la méthode scholastique a considérablement affaibli les études théologiques.

Si l'auteur de la *Crise organique de l'Eglise en France* juge l'étendue du mal, il croit avoir en même temps donné le remède capable d'amener une renaissance religieuse. Il soumet sa pensée aux gens de réflexion qui ont le désir de ne point s'attarder aux regrets superflus si l'on ne consent pas à reconnaître ses propres erreurs.

L'auteur de cet ouvrage a abordé le problème religieux contemporain avec franchise, croyant avec raison qu'il est nuisible de voiler la réalité des faits. Respecter les préjugés de quelques personnes, adoucir la gravité des choses, en donner des motifs extérieurs, bref, préférer de trompeuses apologies ne balancent pas les motifs d'exposer, au moins en l'effleurant, une situation sous le jour de la vérité.

L'auteur ne s'adresse pas aux lecteurs dont la foi tremblante n'est qu'une pieuse anémie, ni à ceux qui, embarrassés de soucis politiques, préfèrent que la vérité soit cachée.

(1) Un vol. in 16, prix 2 frs.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher

Vulliaud

La renaissance celtique
en Irlande

Nous assistons aujourd'hui au réveil des petites nations. Le monde, loin d'aller vers une unité de plus en plus complète, semble au contraire se diviser, s'individualiser davantage. Nous voyons des peuples vaincus, dégradés, oubliés, soulever la pierre de leur tombe, renaître à la vie manifester leur jeunesse, leur vigueur dans tous les do' maines de l'activité humaine. Parmi ces nations, l'Irlande est celle qui a droit le plus à notre sympathie ; car aucune n'a davantage souffert dans le passé, et aucune aujourd'hui ne travaille mieux à son relèvement, quelque téméraire qu'en paraisse l'entreprise.

L'activité de l'Irlande n'est point confinée dans l'ordre politique ou dans la solution de problèmes économiques et sociaux ; pour une grande part, elle s'exerce dans le domaine de la littérature. L'étude du mouvement littéraire en Irlande est intéressante, mais complexe et délicate ; car dans ce pays, deux langues se trouvent en présence : la langue celtique, autrefois florissante, longtemps persécutée, aujourd'hui faible et renaissante ; — la langue anglaise, langue des vainqueurs qui, après des siècles, est devenue la langue maternelle du plus grand nombre des Irlandais. Quelle est la valeur de chacun des deux mouvements littéraires correspondant à ces deux langues, quel est leur avenir ? C'est ce que nous verrons en étudiant l'œuvre d'un poète irlandais, mais de langue anglaise, W. B. Yeats.

La Renaissance littéraire en Irlande comprend aujourd'hui deux mouvements qui sont très différents et qui parfois même s'opposent l'un à l'autre : un mouvement celtique, un mouvement anglo-irlandais.

Le mouvement celtique est tout récent. Il y a environ 20 ans, l'Irlande, qui venait de voir échouer ses derniers efforts pour reconquérir quelque liberté politique, semblait avoir abandonné tout espoir et se résigner à végéter misérablement dans l'ombre de sa puissante voisine. Son commerce et son industrie étaient ruinés, sa population décimée par la famine et l'émigration. Chaque jour, l'anglicisation faisait de nouveaux progrès, tandis que disparaissait la langue celtique — c'est à peine, en effet, si on la retrouvait dans quelques comtés éloignés où les paysans rougis-

saient de la parler encore. A ce moment quelques patriotes que les désastres de l'Irlande n'avaient point abattus, entreprirent de régénérer leur patrie, de lui donner de nouveau confiance en elle-même, ils travaillèrent à la préparer à des luttes nouvelles :

Instruits par l'expérience, ils pensèrent qu'il était vain d'attendre quelque résultat d'une action parlementaire, qu'il était illusoire d'espérer que les manifestations, hostiles à l'Angleterre, des députés du Parti Irlandais à Westminster pussent concourir efficacement à l'œuvre de rénovation de l'Irlande. Ils formèrent ainsi l'association du *Sinn Fein* (en irlandais : nous-mêmes) qui prétend, sans autres secours que ceux qu'elle peut trouver en elle-même, délivrer l'Irlande de la domination anglaise. Les patriotes comprirent aussi que le relèvement de la patrie ne peut aller sans celui de la langue. Courageusement, ils se mirent à l'œuvre. Ils fondèrent la *Ligue celtique* dont le but est de défendre la langue celtique contre les progrès de l'anglais et de la répandre davantage en tant que langue parlée à travers le pays. Fondée en 1893, la Ligue celtique eut des commencements humbles et difficiles. Aujourd'hui, elle compte des milliers d'adhérents, et son influence a été assez grande pour que l'Angleterre se décide à faire aux Irlandais d'importantes concessions en matière d'instruction. Mais les progrès du celtique ne seraient pas si grands, si les Irlandais n'avaient compris la nécessité de faire de leur langue une langue véritable, une langue moderne. Il faut que le celtique perde son caractère de patois campagnard ; il faut que ses dialectes se fondent en une seule langue : pour cela, il faut que le celtique devienne une langue littéraire. Créer une littérature celtique, tel fut donc un des premiers buts des *Gaelic Leaguers*. Ils l'improvisèrent pour ainsi dire sur le champ.

L'ancienne littérature celtique, qui fut si florissante autrefois, avait disparu dès le commencement du XIX[e] siècle. Les œuvres des écrivains anciens étaient oubliées, seules les légendes des trois grands cycles étaient conservées dans la mémoire des paysans, recueillies par des écrivains irlandais, mais de langue anglaise, et si les manuscrits abondaient, personne ne songeait à les utiliser. Les patriotes celtisants s'efforcèrent tout d'abord de relier leur mouvement à la littérature du passé. Ils désiraient en effet donner à leurs œuvres un caractère foncièrement irlandais ni artificiel, ni superficiel, et ils ne pensaient pas à atteindre ce but sans la connaissance approfondie des anciens monuments littéraires. Tout en s'imprégnant de l'esprit des vieilles sagas d'Irlande, ils concentrèrent leurs efforts sur l'étude du XVIII[e] siècle, qui fut la dernière et la plus grande

époque de la littérature celtique. Les Irlandais commencèrent à connaître la littérature de leur pays. Mais désireux de produire des œuvres qui, bien qu'irlandaises, seraient néanmoins vivantes, modernes, les jeunes écrivains gardèrent leur indépendance à l'égard de ce que le passé leur transmettait. Ils évitèrent avec soin de se cantonner dans un genre spécial, celui de la poésie épique ou narrative, par exemple, comme le firent un peu trop les poètes anglo-irlandais. Leur activité se manifesta dans tous les genres littéraires. Poésie, théâtre, roman, histoire, critique, pamphlet, ils ont essayé de tout avec audace, avec énergie, souvent même avec succès.

Les résultats ne se sont pas fait attendre. La langue est de plus en plus parlée et reprend son rang d'idiome national pour un nombre toujours plus croissant d'Irlandais. On l'écrit de plus en plus aussi. On a fondé des journaux et des revues qui ne paraissent qu'en celtique ; et beaucoup de journaux, rédigés en anglais, consacrent une colonne ou une page à des articles écrits en celtique. On organise partout des *feisanna*, sortes de concours littéraires et l'*Oircachtas* réunit chaque année des milliers d'Irlandais venus pour assister aux grandes joutes littéraires données en l'honneur de la langue celtique.

Si maintenant nous apprécions cette jeune littérature, nous constatons qu'elle est jusqu'ici plus riche en promesses qu'en réalités.

Parmi les nombreux écrivains qui travaillent à la renaissance celtique, certains témoignent d'un réel talent. Le plus connu d'entre eux, le plus estimé aussi, sinon le meilleur est M. *Hyde* dont l'œuvre mérite que l'on s'y arrête un peu.

M. Douglas Hyde est le fondateur et le président de la Ligue celtique ; et à ce titre déjà, par les services qu'il a rendus à son pays, il est l'objet de la sympathie générale.

Conférencier, journaliste, pamphlétaire, M. Hyde, *An Craoichin* (la petite branche), pour l'appeler par son pseudonyme irlandais, est aussi un critique littéraire, un historien, un poète, un dramaturge.

Comme orateur, M. Hyde a la parole douce, persuasive, très simple, mais non dépourvue d'élégance. Personne ne sait mieux s'attirer la sympathie d'un auditoire, personne ne sait mieux lui souffler l'enthousiasme. — Comme poète, tout le monde lui reconnaît des qualités personnelles de grâce et de délicatesse. Il faut y ajouter de la vivacité et même de la passion. De plus, il est extrêmement varié, qualité d'autant plus appréciable en poésie celtique que celle-ci trop souvent est monotone.

Mais le plus grand mérite de M. Douglas Hyde est

d'avoir créé un théâtre celtique. En poésie, en prose, les nouveaux écrivains suivirent rapidement la voie que M. Hyde et ses émules avaient tracée. Ils ne faisaient, de plus, que continuer l'œuvre des anciens écrivains celtiques. L'art dramatique irlandais, au contraire, n'existait pas et n'avait jamais existé. C'est à *An Craoichin*, que revient l'honneur de l'avoir fondé. Il écrivit quelques petites pièces qui nous semblent des bluettes et qui cependant contiennent une grande part d'observation juste et vraie.

Ces pièces sont très simples, mais très originales. La donnée sur laquelle elles reposent est peu de chose, l'intrigue est souvent réduite à rien ; et cependant, elles ne sont pas superficielles, car l'auteur connaît la vie des Celtes, qu'il nous représente sous les aspects les plus divers et les plus curieux. Dans ses pièces, M. Hyde est volontiers poète, c'est-à-dire qu'il se fait l'écho des anciennes légendes répandues dans le peuple. Mais son goût délicat ne le laisse jamais verser dans l'obscurité prétentieuse ou dans un idéalisme de convention. Il est traditionnaliste dans une forte mesure, ce qui se conçoit.

La première pièce que M. Hyde écrivit : *la Corde Tressée* obtint un grand succès auprès du public qui, depuis ce jour, put applaudir fréquemment sur la scène d'un théâtre uniquement irlandais des œuvres celtiques. Cette pièce est intéressante parce qu'elle caractérise le mouvement littéraire celtique contemporain. Le sujet en est simple. On donne une fête chez des paysans.

Survient un barde errant, *Hanrahan*, le Rouge, connu dans tout le pays, qui se met à courtiser *Oona* la jeune fille de la maison, il lui déclare en termes les plus lyriques qu'elle ne dansera qu'avec lui seul ; et sans s'occuper des voisins ni du fiancé d'Oona, il chante à la jeune fille des vers qu'il vient de composer en son honneur. On voudrait bien chasser l'importun, mais on n'ose porter la main sur lui, car Oona en est éprise et l'on redoute *ses* maléfices, la croyance populaire attribuant aux bardes errants une sorte de mauvais œil. On trouve un expédient. On répand le bruit qu'un coche ayant versé, il faut une corde et que personne n'est capable d'en tresser une. Hanrahan, qui, comme tous les bardes, est très vaniteux, déclare qu'il va montrer à ces manants comment il faut s'y prendre. Il tresse si bien que reculant toujours à la façon d'un bon cordier, il passe la porte qu'on lui ferme au nez, et le tour est joué.

Comme on le voit, ce n'est pas là une pièce dramatique et ce n'est pas non plus une comédie véritable. Le sujet est mince et paraîtra même puéril. Et, cependant, la *Corde Tressée* plaît parce qu'on y trouve du naturel, de la sim-

plicité, parce que nous sentons que c'est bien le genre de théâtre qui convient à un public sans éducation dramatique. Il faut en effet à ce public tout neuf des pièces faciles à comprendre, il faut que les sujets soient choisis parmi ceux qui sont les plus capables de l'instruire et de l'intéresser, sujets tirés de la vie des paysans le plus souvent, puisque c'est dans les campagnes que le caractère celtique s'est conservé avec le plus de pureté. Les écrivains iront aussi puiser leur inspiration à la source du passé, car il faut faire connaître ce passé et le faire aimer. Les Irlandais doivent rester fidèles à leurs traditions. On composera des pièces religieuses, car le sentiment religieux est très enraciné dans l'âme irlandaise, et à l'occasion, on empruntera à l'étranger la préoccupation des problèmes sociaux. Mais avant tout, on cherchera à éviter tout ce qui peut avoir une influence dissolvante sur l'esprit irlandais, une influence anticeltique. Les celtisants dirigent leurs efforts contre cette anglicisation qu'ils raillent dans des comédies pétillantes de cet esprit vif et malicieux qui est l'apanage des Celtes. Les protagonistes du mouvement actuel ont donc pris pour but de donner au génie celtique pleine conscience de lui-même et de le faire connaître au monde étranger tel qu'il est. Ce génie, en effet, ne comporte pas seulement l'imagination vive, la sensibilité aiguë, mais encore l'intelligence claire, parfois raisonneuse, toujours alerte et spirituelle.

Le mouvement littéraire celtique actuel est viable, car il repose sur des bases solides ; il s'appuie sur le fond même de la race et sur la tradition. Son œuvre est variée, et elle est vivante. Les écrivains celtisants n'imitent pas servilement les *file* de jadis (poètes) : ils sont soucieux d'être de leur temps, ils ne peuvent encore faire de l'art pour l'art, ils font de la littérature pour instruire, et c'est ce qui explique que le théâtre (qu'il soit historique, religieux ou comique) soit, avec le roman, le genre qu'ils cultivent le plus. Nous avons parlé du théâtre de préférence, parce que la connaissance de l'effort dramatique celtique actuel nous permettra de mieux apprécier un mouvement parallèle, le mouvement dramatique anglo-irlandais dont nous nous occuperons plus tard en étudiant M. Yeats comme dramaturge.

Le second mouvement littéraire irlandais contemporain est de langue anglaise : c'est celui que l'on désigne communément sous le nom d'anglo-irlandais. Quoique de plus ancienne date que le mouvement celtique, il est récent lui aussi, tout au moins sous ses formes actuelles.

D'une façon générale, on peut dire que la littérature anglo irlandaise naquit le jour où disparut l'ancienne litté-

rature celtique. Toutefois cette littérature ne revêt d'abord aucun caractère national, et il semble qu'on aurait tort de regarder comme irlandais, c'est-à-dire comme devant illustrer l'Irlande nationaliste ou tout au moins régionaliste, des écrivains qui peut-être furent Irlandais par la naissance ou le tempérament, mais qui néanmoins furent Anglais et appartiennent à la littérature anglaise.

Il en est de même encore aujourd'hui pour un certain nombre d'écrivains qui, bien qu'Anglais d'éducation, prétendent être irlandais à leur façon. Nous réservons l'appellation d'écrivains anglo-irlandais aux écrivains nationalistes c'est-à-dire antianglais ou encore à ceux qui se préoccupèrent toujours de donner à la littérature irlandaise une place à part, distincte de la littérature anglaise. Réduit à ces limites, le mouvement littéraire anglo-irlandais est encore très vaste. Nous n'y étudierons que la poésie (le théâtre n'ayant pas existé avant M. Yeats). Mais nous laisserons de côté le plus grand nombre des poètes actuels dont l'œuvre ne nous offrirait qu'un intérêt documentaire, pour ne considérer que ceux qui ont élargi le champ de la poésie. Par contre, nous nous arrêterons à l'étude de certains poètes du passé dont l'influence a été considérable sur les poètes d'aujourd'hui et en particulier sur M. Yeats.

Le mouvement anglo-irlandais nationaliste commença à poindre à la fin du XVIIIe siècle avec les chants et les ballades des paysans, des *hedge-school-masters* et des mendiants des rues.

Thomas Moore (1) le premier donna au mouvement une véritable existence. Ses romances lui ont valu le titre de premier poète national de l'Irlande. Ces romances sont cependant très peu irlandaises. Th. Moore eut l'ingénieuse idée de les adapter aux vieilles mélodies conservées dans la mémoire des paysans. Cela fit leur succès, mais elles ne servirent guère qu'à populariser, surtout à l'étranger, une Irlande conventionnelle.

Dès la première partie du XIXe siècle, nous trouvons un mouvement poétique anglo-irlandais nettement constitué. Les poètes sont nombreux, mais très inégaux. Tous ou presque tous offrent un intérêt véritable pour qui se place au point de vue spécial irlandais. Au point de vue littéraire en général, la plupart de ces poètes ne résistent guère à la critique. Très différents, ils ont tous un trait commun, la volonté d'être irlandais, le désir que, tout en écrivant en anglais, tout en étant anglais sous bien des rapports, leurs

(1) 1779-1853.

œuvres aient un caractère original, spécial, qui les différencie des œuvres anglaises.

Trois poètes surtout illustrèrent la poésie anglo-irlandaise.

Sir Samuel Ferguson (1) est le premier d'entre eux. Ferguson arriva au moment où l'Irlande déceltisée laissait tomber dans l'oubli l'héritage littéraire que lui avait légué le passé. Ferguson rechercha, recueillit les vieilles légendes, les anciennes ballades celtiques ; et, bien que ne sachant qu'imparfaitement le celtique, il en traduisit un grand nombre en anglais. Il eut donc le mérite d'avoir conservé dans un moule anglais la tradition celtique.

Ferguson n'est pas un poète lyrique : c'est un collectionneur, un antiquaire. Il a pris pour but de faire revivre les épopées héroïques, et il nous les transmet sans y rien ajouter, en y retranchant le moins possible. Ferguson est un poète épique. Il sait pénétrer l'esprit des poèmes du cycle de Cuhoolin par exemple, bien que parfois chez lui, on ne sente pas assez le Celte.

Ses poèmes sont longs, semblables aux poèmes irlandais. Ils témoignent des qualités réelles d'imagination, de force et de précision. Ferguson s'élève rarement aux hauteurs où conduisent l'enthousiasme et l'exaltation. Mais il a de l'émotion, de la tendresse même. Son style, varié par endroits, est le plus souvent monotone. Des images gracieuses ou brillantes rompent cette monotonie, mais il arrive fréquemment que par leur accumulation et leur concision, elles rendent la lecture de ces poèmes difficile et ennuyeuse.

Parmi les pièces les plus célèbres de Ferguson, nous citerons volontiers : *Deirdre's Lament for the sons of Usuach* et *On the Deat of Thomas Davis.*

Il faut admirer dans le premier de ces poèmes, la façon dont le poète a su peindre cette figure noble entre toutes de Deirdre, une des héroïnes de la légende irlandaise. La pièce est émouvante par sa simplicité, par la passion concentrée, farouche même qui y domine, elle est touchante aussi par la tendresse qui déborde dans des vers comme ceux-ci :

Creusez la tombe ; creusez-la bien profonde,
Je suis malade et je voudrais bien dormir,
Creusez la tombe ; qu'elle soit prête
Pour qu'on m'y dépose sur le corps de mon bien aimé.

Dans « On the Death of Thomas Davis », Ferguson ne traduit plus, n'imite plus ; il laisse libre cours à son imagi-

(1) 1810-1886.

nation. C'est son patriotisme qui lui a dicté ses accents pour pleurer la mort d'un des plus grands poètes de l'Irlande : et c'est à ce poème, à sa dernière strophe surtout que Ferguson doit en grande partie la faveur dont il jouit encore aujourd'hui auprès du peuple irlandais. Tout n'est pas parfait cependant dans ce morceau, il y a des longueurs et quelque platitude, mais il y a une correction, une noblesse grave et émue qui ne sent point l'artifice et que le poète a trouvée dans son cœur.

Une autre tendance se manifeste presque en même temps que celle qu'avait illustrée Ferguson. A côté de la poésie épique, assez impersonnelle, Mangan (1) créa la poésie lyrique, toute personnelle.

Ferguson était un érudit collectionnant les anciens poèmes tombés dans l'oubli ; c'était un honnête homme qui ne se mêla pas de politique, vécut longtemps et fut fait chevalier par la reine en récompense de ses loyaux services. Mangan était un enthousiaste, qui se lança dans le mouvement politique de la « Jeune Irlande » dirigé alors par Mitchell ; il mourut jeune encore, ravagé par ses idées noires et sa passion funeste pour l'alcool. Mangan traduisit les lyriques allemands, particulièrement Bürger, il fit des poèmes orientaux il écrivit des poèmes irlandais d'après le celtique que d'ailleurs il connaissait très imparfaitement. Ses traductions du celtique sont très libres ; ce ne sont pas des traductions, ce sont des adaptations où éclate la personnalité du poète.

Mangan est très en faveur auprès des Irlandais pour avoir écrit *Dark Rosaleen,* sorte d'hymne à l'Irlande. Dark Rosale en est un nom que les anciens poètes irlandais donnaient à leur patrie. Ils comparaient l'Irlande à une belle rose rouge. Un trait domine dans ce poème, — trait commun à tous les poètes irlandais lorsqu'il parlent de leur patrie — c'est une tendresse profonde, un amour d'amant pour cette Irlande que le poète représente comme une jeune reine, et non comme la pauvre vieille femme de la légende et de la tradition.

Mais si ce poème est un des plus beaux que Mangan ait écrits, un de ceux où le lyrisme est le plus pur et le plus émouvant, on aurait cependant tort de le regarder comme caractéristique de la poésie de Mangan, Dark Rosaleen se termine par une sorte d'acte d'espérance et de foi en la grandeur et en la jeunesse de l'Irlande « ... et dans l'Ern le sang coulera à pleins bords,la terre chancellera sous nos pas et les coups de canon, et les cris de guerre éveilleront

(1) 1803-1849.

mainte vallée paisible avant que vous puissiez vous flétrir, avant que vous puissiez mourir

ma belle Rose sombre
ma belle Rose aimée

L'heure du Jugement sonnera bien avant que vous puissiez vous flétrir, que vous puissiez mourir

Ma belle Rose sombre ! »

De tels accents sont rares chez Mangan, qui est le poète de la tristesse. Chez lui, le trait caractéristique, c'est une tristesse profonde, incurable. Dans ses poésies, il ne fait que raconter les souffrances de son âme ; et, lorsqu'il parle des douleurs d'autrui, c'est en réalité les siennes propres qu'il écoute ; il ne souffre avec les autres, il ne souffre avec sa patrie que parce qu'il souffre lui-même.

Parmi les poètes qui appartiennent au groupe dont Mangan est le chef, il faut citer *Callanan* (1). Ce n'est pas que ce poète lyrique eut des qualités spéciales qui le distinguent particulièrement, mais il eut le mérite de nous laisser des traductions de vieux poèmes celtiques. Callanan savait en effet l'irlandais et il voyagea longtemps à travers l'Irlande pour recueillir auprès des paysans les chansons d'autrefois.

Un 3e groupe apparaît enfin avec *Thomas Osborne Davis* (2).

Davis créa la poésie patriotique. Ardemment dévoué à la cause de son pays, il fut un des chefs du parti de la Jeune Irlande. Ce fut lui qui fonda, qui dirigea *The Nation*, le célèbre journal patriote. Il ne devint poète que par occasion. Désireux d'exalter le patriotisme de ses concitoyens, il écrivit des poèmes qu'il publia à la dernière page de son journal. Ses poésies, débordantes d'enthousiasme, passionnèrent les Irlandais dont beaucoup n'achetèrent plus *The Nation* que pour y lire ses poèmes.

Davis est le grand poète national de l'Irlande. Avant lui, la poésie patriotique, ou plus largement encore la poésie nationale n'existait pas. Nous avons bien trouvé chez Ferguson et chez Mangan des accents sublimes d'amour de la partie. Mais des poèmes comme *On the Death of Thomas Davis* et *Dark Rosaleen* sont des exceptions dans leurs œuvres. Le premier, Davis, réagit contre cette coutume généralement adoptée de ne parler de l'Irlande qu'à travers des plaintes et des lamentations. Il comprit qu'on ne relèverait jamais le courage des Irlandais en gémissant

(1) 1793-1839.
(2) 1814-1845.

comme on l'avait fait jusqu'ici sur les malheurs de l'Irlande et sur ses illusions perdues, en pleurant sur la mort des héros disparus depuis des siècles. Davis fit de sa poésie une poésie jeune, enthousiaste, pleine de confiance, d'énergie et de fierté. Il en fit une poésie foncièrement irlandaise : il représenta la vie irlandaise dans des petits tableaux gais, vifs, très pittoresques : il exprima l'esprit irlandais, non pas embrouillé dans les nuages d'un pessimisme mystique, mais dégagé de toute convention, c'est-à-dire tel qu'il est, esprit prompt certes à se décourager, mais prompt à l'enthousiasme, capable de haine comme il est capable de la plus grande tolérance et de l'affection la plus sincère et la plus durable.

Le mouvement de la Jeune Irlande échoua, et les espérances de Davis et des patriotes cette fois encore furent déçues. Mais les poésies patriotiques de Davis avaient façonné l'esprit public irlandais qui, dès lors, ne reconnut l'œuvre d'un écrivain comme irlandaise qu'à la condition d'être, à quelque degré que ce soit, nationale, patriotique.

Tel fut, dans ses traits généraux, le mouvement poétique anglo-irlandais jusqu'en 1850. Après l'échec de la Jeune Irlande, toute l'activité Irlandaise se concentra dans la lutte parlementaire. La littérature, et en particulier la poésie, fut délaissée et dépérit. Ce ne fut qu'après la chute de Parnell, qu'après la ruine du Fénianisme qu'une partie des efforts de l'Irlande se porta de nouveau vers la littérature. Le mouvement littéraire actuel ne date que de 1890, du jour où M. Yeats et ses émules commencèrent à écrire. Ainsi s'explique le nom de « Renaissance » que les nouveaux écrivains ont donné à leur mouvement. En réalité, l'œuvre des poètes actuels se rattache directement à celle des Ferguson, des Mangan et des Davis. Elle a hérité de leur esprit et subi leur influence. La nouvelle école cherche cependant à avoir un caractère propre. Non contente de suivre les voies déjà tracées, elle se propose d'enrichir encore, d'élargir le domaine poétique de l'Irlande. A la poésie narrative, épique, lyrique, patriotique, ils ajoutèrent la poésie religieuse, la poésie mystique.

Lionel Johnson, mort jeune récemment, fut un poète religieux. Les sujets de ses poèmes sont d'inspiration catholique et tirés du monde légendaire des saints et des miracles. Son imagination est toute religieuse et animée par les passions que l'on trouve dans l'histoire de l'Eglise. Il s'efforce d'avoir la foi naïve et simple des paysans ; il essaye de donner à ses poésies l'enthousiasme et le courage de la foi, mais le plus souvent, il est travaillé, recherché ; sa poésie n'est plus simplement religieuse, elle devient mystique.

Une certaine mélancolie, tristesse même, est répandue sur son œuvre à laquelle elle donne un charme étrange.

Avec M. Russell, AE de son nom de plume, nous faisons un pas encore plus avant. M. Russell est un poète et un peintre ; et, aussi bien dans ses poèmes que dans ses tableaux, il est mystique. Quiconque a vu les peintures de M. Russell en a admiré l'étrangeté, la facture à la fois si légère, si floue et cependant si puissante qu'elle obsède la mémoire. Nous éprouvons une impression analogue, en lisant ses vers ; nous y trouvons un panthéisme très vague et très particulier, très subtil. M. Russell pousse le mysticisme au plus haut point, jusqu'au quiétisme, jusqu'à l'extase où il se complaît.

En résumé, l'Irlande contemporaine possède deux mouvements littéraires très différents : un mouvement celtique et un mouvement anglo-irlandais. M. Yeats appartient à ce dernier ; il y occupe une place particulière et prépondérante. En étudiant ses prédécesseurs et ses contemporains, nous avons voulu montrer l'état de la littérature, de la poésie en Irlande. Il nous sera ainsi plus facile de dégager et de comprendre l'originalité de l'œuvre de M. Yeats que nous étudierons en détail. (1)

JEAN MALYE.

---

(1) L'étude de notre collaborateur Jean Malye sur Yeats paraîtra dans un de nos prochains numéros.

Alfred de Musset et la Morale

Voilà un siècle, naissait, au bruit des canons impériaux, cette belle génération romantique qui allait compter parmi elle tant de grands poètes et de grands génies, et devait chasser du temple de l'art, les idoles païennes que le XVII[e] et le XVIII[e] siècle avaient apportées. Grâce à la pieuse coutume aujourd'hui établie, de fêter le centenaire des grands hommes, nous avons vu ces dernières années passer successivement devant nous, les nobles figures de Hugo, Vigny, Barbey d'Aurevilly ; et cela est une œuvre grandement utile que de faire résonner ces noms glorieux des idéalistes de 1830, dans notre monde matérialiste, positiviste et athée.

Hier, c'était le buste de Barbey d'Aurevilly que l'on érigeait dans sa petite ville natale de Saint-Sauveur-le-Vicomte, aujourd'hui l'on fête le centenaire du poëte de la douleur, Alfred de Musset.

A cette occasion, les journaux ouvrent leurs colonnes aux écrivains connus, qui apportent leur jugement sur les différentes œuvres du poëte. Parmi ces jugements, la plupart favorables, il en est qui ne voient dans Musset qu'un jeune libertin désabusé. C'est là ne rien avoir compris à l'auteur des *Nuits* et nous serions tenté de croire que ces gens-là n'ont pas souffert. Pour le comprendre il ne faut sans doute pas le lire comme bien des poëtes modernes tranquillement assis dans un bon fauteuil, en fumant un excellent cigare, tandis que l'on savoure, en dilettante, les vers précieusement enchassés. Mais lorsque la vie, cette grande destructrice de rêve, a détruit l'un des plus précieux de notre âme, — comme la tempête rompt une fleur et l'étend sur la terre, — lorsqu'on a cruellement souffert et que le cœur saigne, alors on peut ouvrir Musset, on est sûr de le comprendre et de trouver en lui, un ami et un frère. Musset est tout le contraire d'un dilettante. Jamais il n'a fait de l'art pour l'art, mais il a passé sa vie à souffrir et à chanter sa douleur, accomplissant l'acte sublime du pélican qu'il a si magnifiquement chanté dans la *Nuit de mai*. Sur le volume de ses œuvres, on aurait pu graver comme frontispice l'oiseau symbolique qui est bien le symbole de Musset. Selon lui, imiter le pélican, voilà la mission du poëte.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps.
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur.
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées.
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

Puisque Musset a si largement ouvert son cœur à la contemplation de toute l'humanité, nous allons, à notre tour, scruter ce cœur meurtri, qui n'est pas seulement celui d'un homme, mais bien comme le type du cœur humain.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance.
Bon comme la pitié, grand comme l'espérance.

Ainsi dépeint-il son propre caractère, en peignant celui de Rolla. Naïf comme un enfant, il le fut toute sa vie, et au milieu des débauches les plus effrénées il garda cette naïveté, cette confiance aveugle, preuve de l'innocence. Musset pur comme l'enfant qui vient de naître, cela peut sembler paradoxal, mais cependant cela fut. « Idéal charmant, disait de lui Barbey d'Aurevilly qui s'y connaissait en hommes, même sous les brûlures des passions qui consument, on dirait un bois de lilas foudroyé » et revenant ailleurs sur cette idée il disait encore : « Hermine de pensée et de cœur jusqu'à sa dernière heure, qui mourut de ses taches encore plus que de ses blessures, pour qu'il fût bien et dûment puni d'avoir, étant hermine, cru qu'on peut se guérir de ses blessures en se roulant dans le ruisseau de feu du vice, comme le bison dans son bourbier. »

Dans son *Rolla*, Musset a exprimé cette même pensée, de l'âme pure qui ne put être souillée par les vices qui l'entourent.

La nature a besoin de leurs sales lignées,
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants, et nourrir ses corbeaux,
Mais quand elle pétrit ses nobles créatures.
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare.
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais ;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du Ciel ne l'entament jamais.

Musset fut un sentimental et non un sensuel, jamais il ne put comprendre le plaisir sans l'amour, pour lui c'était là comme une sorte de sacrilège. Son *Rolla* se termine par ces mots :

Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment tous deux avaient aimé

Et l'on sent que pour lui, ce moment d'amour purifie Rolla de tous ses vices passés. Nous ne dirons certes pas que la morale de Musset soit la vraie, et, cependant, combien est-elle haute à côté de la morale matérialiste, et ne se souvient-on pas en lisant ces deux vers de la parole du Christ : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. »

L'amour voilà pour Musset l'énigme de l'univers et du mouvement des astres.

J'aime ! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
Sombre et dernier soupir que poussera la terre
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Etoile du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées.
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes
Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Mais, de même que l'étoile n'atteindra jamais le soleil, de même Musset ne put atteindre ici-bas son idéal amoureux ; il eut donc beaucoup à souffrir en voyant combien la réalité était loin de son rêve, et il comprit alors que la douleur est la grande initiatrice, qu'elle nous élève au-dessus des matérialités et nous fait comprendre l'existence d'un monde meilleur.

Ah ! Musset donne un grand spectacle au monde. Nourri des doctrines de Voltaire, lui, l'enfant d'un siècle matérialiste et athée, il a souffert, et, brisant les faux raisonnements des philosophes, il s'est précipité dans les bras de son Père éternel et est venu pleurer sur le sein de la Divinité. En vain les encyclopédistes ont, pendant un siècle, accumulé les blocs de leurs sophismes sur le tombeau de l'âme humaine, Musset, nouveau Lazare, a levé la pierre sépulcrale, et est apparu clamant dans son verbe puissant, le cri de l'espérsnce.

« O Dieu, moi qui te parle, dit-il à Byron, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts et cependant je crois à l'espérance et cependant je bénis Dieu. »

Dans *L'Espoir en Dieu* une des œuvres les plus grandioses de la Poésie, Musset a fléchi le genou et a prié.

Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

. . . .

Brise cette route profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouirait dans les cieux

Tu n'entendras que des louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont les anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème.
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

Le Christ tant bafoué par Voltaire, Musset n'y croit pas, mais il le respecte comme une image de Dieu, il vénère son œuvre et semble regretter de ne pas y croire.

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Musset, grand admirateur du Christ, fût peut-être devenu un de ses disciples, s'il avait vécu plus longtemps. En vieillissant le concert tumultueux des passions se serait tu, et il n'est pas impossible que la voix grave et mystérieuse de la foi se soit alors fait entendre dans son âme. Une sœur du Bon Secours qui l'avait soigné pendant une maladie dangereuse, avait pris sur lui une grande influence. « Les exhortations douces, raconte Paul de Musset, produisirent plus d'effet que celles d'un docteur en

théologie : elle en reçut l'assurance et partit contente, en promettant à son malade de prier pour lui. »

« Apparemment la sœur Marceline avait obtenu de son malade la promesse de se livrer à quelque pratique religieuse. En partant, elle lui laissa une plume qu'elle avait brodée avec des fils de soie de diverses couleurs, et sur laquelle on lisait cette devise : *Pensez à vos promesses.* A dix-sept ans de là, cette plume, ainsi qu'une petite amphore en laine tricotée, furent enfermées dans le cercueil du poëte. — C'était une de ses dernières volontés. »

Dussions-nous faire hurler bien des gens, nous ne craindrons pas de dire que l'œuvre de Musset est une œuvre grandement morale. D'abord parce qu'elle montre, comme nous venons de le dire, une âme géniale de poëte, plus puissante que tout le bas philosophisme de Voltaire. Puis, parce qu'il n'est guère possible de trouver ailleurs de plus bel et de plus puissant discours contre le vice et contre le jouisseur, que dans *Rolla* et dans ce passage de *La confession d'un enfant du siècle.*

« La nature elle-même sent reculer autour de toi ses entrailles divines ; les arbres et les roseaux ne te reconnaissent plus ; tu as faussé les lois de ta mère, tu n'es plus le frère des nourrissons, et les oiseaux des champs se taisent en te voyant. Tu es seul ! Prends garde à Dieu ! Tu es seul en face de lui, debout, comme une froide statue, sur le piédestal de ta volonté. La pluie du ciel ne te rafraîchit plus ; elle te mine, elle te travaille. Le vent qui passe ne te donne plus le baiser de la vie, communion sacrée de tout ce qui respire ; il t'ébranle, il te fait chanceler. Chaque femme que tu embrasses prend une étincelle de ta force sans t'en rendre une de la sienne ; tu t'épuises sur des fantômes ; là où tombe une goutte de ta sueur pousse une des plantes sinistres qui croissent au cimetière. Meurs ! tu es l'ennemi de tout ce qui aime ; affaisse-toi sur ta solitude, n'attends pas la vieillesse, ne laisse pas d'enfants sur la terre, ne féconde pas un sang corrompu ; efface-toi comme la fumée, ne prive pas le grain de blé qui pousse d'un rayon de soleil ! »

Enfin l'œuvre de Musset est morale, car ces cris de désespoir et de douleur, arrachés par les trahisons et les désillusions, prouvent la vanité et le peu de solidité de l'amour trop terrestre dont aima Alfred de Musset. Ne le voyait-il pas lui-même lorsqu'il s'écriait :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous sombres caveaux, vous qui savez aimer !

Il nous montre par ses chants que l'amour, cette condition primordiale pour l'union de deux êtres, doit, pour être

durable, s'élever jusqu'à Dieu, le principe de toute chose, et que l'amour égoïste de deux créatures est périssable, tandis que l'amour de deux âmes qui s'unissent pour chanter la gloire du Très Haut résiste même à la mort, pour vivre jusque dans l'éternité.

Pierre de CRISENOY.

Metchnikoff, philosophe (1)

III

« L'humanité, dit Metchnikoff, (2) n'a pas attendu que la science lui révèle les désharmonies de sa nature pour chercher les moyens de les combattre. » C'est vrai.

Et pour combattre ces désharmonies qu'il ignorait, l'homme

a observé les effets des matières ingérées,
a réglé la fonction sexuelle,
a inventé l'immortalité de l'âme.

Comment est née la croyance à l'immortalité de l'âme ? Metchnikoff adopte les théories de Tylor, sur l'*animisme* des peuplades primitives. Il les admet comme démontrées, comme scientifiques ; sinon il ne les adopterait pas, puisque son livre ne doit contenir que des vérités absolument certaines. Et pourtant, sous la plume même de Metchnikoff, ces théories ressemblent beaucoup plus à des hypothèses soumises au calcul des probabilités qu'à un dogme scientifique :

> Lorsqu'on voit un homme mourir, en réalité il ne disparaît pas totalement, mais ne fait que se transformer en un état nouveau. Le cadavre ne vit pas exactement comme nous, mais il continue quand même à vivre d'une façon particulière, quoique analogue. Cette conception devait répondre au besoin de la conservation de la vie, à la peur de la mort, c'est-à-dire de la disparition complète. *Elle n'est autre chose que la foi dans l'immortalité ou la vie future.* (p. 177).

Ici je crains un peu de commenter avant de complètement comprendre. Je ne saisis pas très bien, je l'avoue, le raisonnement qui permet de passer en toute sécurité, de la conception de la transformation *du cadavre* en un état nouveau, à la foi dans l'immortalité *de l'âme*. D'après le contexte (même page) emprunté à Tylor, on voit cependant que la foi dans l'immortalité ou la vie future n'est que le sentiment de la survie, sous une autre forme, *du cadavre*.

La preuve de Tylor, devenue celle de Metchnikoff, est

(1) Voir les *Entretiens Idéalistes* du 25 octobre et du 25 novembre.
(2) *Etudes sur la Nature humaine*, p. 175.

dans la coutume qu'avaient les sauvages d'enterrer leurs parents avec leurs armes, leurs habits et leurs ornements. Ils devaient aussi, dit Tylor, « mettre un cigare dans leur bouche ». De ces usages, il nous reste (p. 181) la coutume de déposer des fleurs sur les tombes de nos morts

Avouerai-je que cette « preuve » paraîtra à certains esprits insuffisante ? Il y a un fait : la coutume de mettre des objets dans les tombes des morts. De ce fait, Tylor tire une hypothèse ; mais le fait ne démontre pas l'explication qui en est donnée.

Rien ne prouve que cette coutume, comme tant d'autres, n'est pas symbolique. Il est même certain que chez les peuples éclairés, comme les Grecs et les Egyptiens, il n'y avait là que figure. C'était *l'image* de la pièce que les Grecs mettaient dans la bouche de leurs morts qui payait à Caron le passage de *l'image* de leurs corps. Et pour l'Egypte, nous savons assez que ses dieux n'étaient point seulement des têtes d'animaux, ni ses hiéroglyphes de petits dessins sans signification.

Et pour les sauvages et les peuples que nous nommons primitifs, connaissons-nous assez leurs origines pour pouvoir *affirmer*, *SCIENTIFIQUEMENT*, que telle ou telle de leurs coutumes leur est venue de telle ou telle façon, pour telle ou telle raison ?

Hypothèse, donc. Et c'est sur cette hypothèse que Metchnikoff va construire la partie négative de son œuvre.

Il admet que la croyance à l'immortalité est générale. Il montre même avec vraiment de la logique, voire de l'érudition, qu'elle existait chez les Juifs et les Chinois. (1)

Il ne s'agit plus maintenant que de montrer qu'elle ne repose sur rien.

Elle disparue, le savant se verrait débarrassé de toute divinité. Plus d'âme, plus de Dieu. Car Dieu, explique Metchnikoff, ce fut d'abord l'ancêtre et il n'y a que des degrés entre les « parents des tribus nègres à peine idéalisés » et les conceptions qui s'élèvent progressivement « jusqu'au Père tout puissant qui a fait le ciel et la terre (le symbole de Nicée) » (p. 193).

Ainsi, l'idée de la vie future ayant « probablement » constitué la base des religions, si on la sape, les religions s'écrouleront.

---

(1) Ici Metchnikoff a amassé une documentation dont, quoi qu'on pense, il faut louer la conscience. De la part d'un homme qui n'a point pour métier, ni peut-être pour habitude, d'étudier la philosophie, il y a là un effort remarquable.

***

L'argument que Metchnikoff produit contre l'âme est, il faut le reconnaître, sérieux. Il peut même troubler un esprit épris avec impartialité de la vérité démontrée.

Metchnikoff dit : Les phénomènes psychiques sont en intime liaison avec le corps. Un léger trouble du cerveau anéantit la conscience (sensation essentielle de la vie psychique personnelle.) La conscience est à la merci d'un anesthésique. Sous le chloroforme, l'homme entre dans un néant absolu, comparable à la mort. Rien ne vient confirmer l'idée de vie, indépendante du fonctionnement des organes. Les maladies mentales confirment au contraire la rentrée de la conscience dans le néant.

Ces faits sont exacts. Ils réduisent à rien « l'argument du sommeil » que longtemps les spiritualistes opposèrent aux matérialistes. On ne peut plus comparer notre sommeil ordinaire à la mort, car la science admet maintenant qu'il n'est qu'un demi-sommeil, pendant lequel nos cellules nerveuses gardent entre leurs ramifications des contacts imparfaits. Le sommeil chloroformique, où les cellules perdent tout contact, peut lui, montrer une analogie avec la mort. Mais comme, ici, il ne subsiste aucune conscience, l'argument se retourne contre les spiritualistes.

Lorsqu'il était en leur faveur, les matérialistes ne lui donnaient aucune valeur. Doit-il, aujourd'hui, suffire à assurer au matérialisme une victoire définitive ? Je ne le pense pas.

Pour montrer qu'il n'anéantit pas l'âme, il ne faut point cependant, à mon avis, se tenir dans l'ignorance de la question, ni dédaigner de réfléchir. Opposer Claude Bernard à Metchnikoff (1) ne prouverait rien, car les théories nerveuses ont pu marcher depuis Claude Bernard.

Porter la question sur son véritable terrain, celui de la raison et de la philosophie, pourrait suffire à la réfutation. Convaincante pour les spiritualistes, cette discussion ne pourrait pas, malheureusement, avoir prise sur les intelligences tournées uniquement vers les faits, fermées à la raison, au calcul des probabilités et à la philosophie. Ce que l'on peut dire sur ce terrain se résume un peu trop, pour ceux qui veulent garder le droit de *refuser d'admettre*, à ceci : « Il est impossible que... »

Il serait légitime de refuser la bataille. L'âme est tellement différente du corps, dit Platon (*Epinomis*), qu'une de

(1) Pour Claude Bernard, le matérialisme absolu est « vide de sens » et Ravaisson écrit : « De *l'idée créatrice* le physiologiste philosophe ne semble pouvoir manquer d'arriver à l'esprit, seul organisateur et créateur. » (Rapport sur la philosophie, p. 128).

ses principales propriétés est de ne point tomber sous les sens, d'être perçue seulement par l'intelligence. Légitime, oui. Suffisant, non.

Il serait légitime encore de forcer le matérialisme à reconnaître que, s'il est parvenu à rendre compte du *comment* de l'intelligence il reste muet devant le *pourquoi*; car il est toujours acculé à une question limite où il ne peut plus reculer le problème. Sans l'âme, sans l'esprit, la physiologie n'explique point la vie, pas plus que, sans l'électricité, les physiciens n'expliquent le fonctionnement de la pile .. Mais l'électricité manifestée meurt avec la pile et l'impuissance du matérialisme n'établit pas positivement la vérité du spiritualisme.

La vie sans raison, sans but aucun, sans éthique fondée sur quoi que ce soit de soutenable, sans espérance même altruiste, voilà quelque chose que des esprits tournés d'une certaine façon, dans une certaine attitude opposée au côté d'où vient ma-notre lumière, peuvent concevoir sans étonnement. On peut essayer de leur montrer un plan, une raison dans tout ce qui est au monde ; de faire voir les composantes de ce plan convergeant, sur terre, vers l'homme ; d'en déduire l'illogisme exceptionnel qu'il y aurait à ce que l'homme seul fût sans orbite... Mais il s'agit là d'arguments de raison, d'arguments par l'absurde et ces raisonnements ne touchent point ceux que l'absurde ne gêne point.

La théorie de Metchnikoff ne faisant que renouveler l'organicisme (vie produite par les organes) que soutint l'école médicale de Paris contre les vitalistes de Montpellier, il serait bon encore de rappeler les arguments qui ont été produits à cette époque. Je le fais d'après Ravaisson :

Arguments de Paul Janet :

1° Le concert, l'ensemble que manifeste la vie humaine ne s'explique pas par le jeu d'organes ou d'organismes séparés ;

2° si les organes expliquent le fonctionnement de la vie, la vie seule explique la formation des organes.

Cela reste entier. On y a ajouté que Büchner, pour expliquer le monde, a été obligé d'adjoindre la « force » (???) à la matière.

Ravaisson a conclu : « Le matérialisme absolu n'a jamais existé et ne saurait jamais exister... C'est l'esprit qui explique tout... Nous jugeons d'après ce type de la perfection que nous portons *en nous*... »

Et nous voyons encore demeurer, inattaquable, la phrase de Leibnitz : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui d'abord ne fût dans les sens, *si ce n'est l'intelligence* elle-même » et, solide, la pensée de Kant : Dans les sens est toute la ma-

tière de nos connaissances, mais c'est l'intelligence qui lui donne la forme.

Si Metchnikoff cherchait à montrer que la conception matérialiste de la vie est la bonne, s'il voulait établir qu'il a la raison et la vérité pour lui, il serait facile de le réfuter en opposant à ses explications ce qu'elles n'expliquent pas. Mais il veut seulement montrer que la conception de ses adversaires est illégitime. Illégitime, parce que l'esprit dépend du corps. Il ne s'agit donc que de légitimer la croyance à l'âme.

***

Il est vrai que le corps agisse sur l'âme et que la conscience (*qui n'est point toute l'âme*) disparaisse lorsque le système nerveux est engourdi par le chloroforme ou une maladie mortelle. Jamais d'ailleurs les spiritualistes n'ont nié cette influence du physique sur le moral.

Mais l'influence des phénomènes spirituels sur le corps est au moins aussi grande que celle du corps sur les manifestations conscientes de l'âme. La réaction est aussi forte que l'action (1).

L'étude de ces phénomènes d'action et de réaction entre le corps et le mental montre qu'il y a hétérogénéité de deux principes, qu'il y a dualisme. C'est la seule conclusion sur laquelle catholiques, athées et protestants tombèrent d'accord au congrès de psychologie de Rome. M. de Santini-Santis, qui le constata alors, fut unanimement applaudi.

Physique et mental se manifestent selon des méthodes absolument différentes et, si ceux qui étudient les cellules du corps se plaisent à y trouver les éléments uniques de la vie, tous les psychologues conçoivent la prééminence de l'esprit sur le corps et connaissent un domaine, le métaphysique, où l'esprit monte à une hauteur que les sens ne sauraient atteindre. Serait-il si injustifié de dire que l'opposition des hommes entre eux pour deux idées qu'ils ont rendues ennemies suffit à démontrer la réalité des deux principes défendus ?

Les raisonnements des spiritualistes, je l'ai dit, sont généralement incompréhensibles, donc sans valeur pour les complets matérialistes. Mais les arguments matérialistes,

---

(1) A ce propos, un psychologue, M. Peillaube, directeur de la *Revue de Philosophie*, citait le cas d'une plaie guérie en douze heures après un événement moral heureux. Cette plaie avait été soignée six mois sans résultat. Les origines d'un cas de cécité que la malade croyait congénital furent trouvées, par l'inspection hypnotique, dans les suites d'une peur. Un traitement hypnotique amena une guérison brusque et définitive.

comme celui de Metchnikoff, sont au fond uniquement des arguments de « point de vue ».

Metchnikoff est parti de ce « point de vue » que la vie spirituelle est une fonction des organes intérieurs du corps. Il devenait donc incapable de concevoir une vie sans corps, une musique sans violon. Rien ne pourrait le convaincre.

Mais si quelqu'un, voulant que ce ne soit pas l'organe qui crée la fonction, mais comme pour toute la physiologie, la fonction (intelligence) qui ait créé ou développé l'organe (cerveau), rien ne peut l'empêcher de voir ainsi le monde humain. Les faits sont explicables aussi de ce point de vue. Que l'on admette avec Aristote que l'âme est la cause efficiente du corps, que c'est elle qui dessine le moule dans lequel les cellules viennent prendre place et fonction, et rien ne saurait réfuter ce « point de vue » dualiste, qui va chercher une cause à l'extérieur.

— Montrez-moi l'âme ?

— L'âme ne se montre pas.

— Alors j'ai le droit de ne pas y croire.

— Et j'ai le droit d'y croire.

— Je ne la vois point.

— Et moi *je la vois*. Et vous, vous voyez ses manifestations, sans les comprendre.

— Querelle stérile.

— Non, car ne la voyant pas, vous prétendez m'empêcher de la voir. Je veux défendre mon droit de penser librement. Et si cette querelle est stérile, c'est-à-dire si elle nous laisse entier, chacun, sur notre royaume, cela me suffira, car j'aurai contre vous sauvegardé ma liberté de voir ce que je sais être et exister. Vous prétendez mettre une certitude palpable dans le calcul des probabilités philosophiques. Je vous montre ici et là des faits que vous n'expliquez point, qui échappent à notre certitude. Je vous dénie le pouvoir de montrer qu'il n'y pas au moins deux natures ou principes dans l'homme. Je reste libre. Et je ne vous ai encore parlé ni du magnétisme ni du spiritisme. Le nœud gordien demeure inentamé par votre coup de sabre simplice. Cela me suffit. Je peux continuer à le dénouer loin de vous, à tenter de le dénouer.

— Pendant le sommeil, où est votre conscience ?

— Quand je dors, il reste au moins en moi cette âme végétative qui assure entre mes organes une coordination, qui veille à ce que je ne meure point.

— Mais la conscience ?

— Vous dites qu'elle a son germe dans les spermies et les ovules (1). Eh bien, les spermies sont là.

(1) Metchnikoff, p. 205.

Et point la conscience. Où est-elle, vous ?

— Morte.

— Et pourtant elle reviendra, quand elle voudra. D'où ? Si vous ne le savez point, si vous ne voulez point croire que l'âme l'avait emportée ailleurs, du moins par votre impuissance à m'expliquer les *pourquois,* m'autorisez-vous à chercher une explication.

— Il faut faire crédit à la Science. Un jour viendra où tout sera expliqué par elle.

— Il faut faire crédit à la Philosophie. Il faut parler son langage si l'on veut la comprendre.

Ainsi pourraient parler les deux adversaires, jusqu'au jour où, en sacrifiant plus aux systématisations oratoires, ils voudront bien échanger fraternellement leurs doutes et leurs certitudes devant le Grand Problème, comme l'aveugle et le paralytique. Ils voudront bien, humblement, préférer ensemble le Mystère à l'Erreur.

En attendant, ceux qui ne voient pas l'âme ne pourront rien pour convaincre ceux qui la voient. C'est une qualité de l'impalpable de ne pouvoir être prouvé autrement que par ses effets, mais aussi de ne pouvoir être nié en toute certitude.

***

Mais Metchnikoff poursuit les religions sur un autre terrain.

Pour pallier aux désharmonies de la nature humaine, les religions n'ont même pas su, avant la science, trouver des règles de cuisine et d'hygiène convenables. « La cuisine religieuse ne présente... qu'un intérêt exclusivement historique. » (p. 208).

La religion s'est aussi occupée de la fonction reproductrice. Exemples : Saint-Paul et les aborigènes des îles Sandwich ; le premier, qui a écrit l'épître aux Corinthiens, les seconds, qui ont un petit dieu en bois, nommé Kapo et destiné à provoquer l'avortement (cf. p. 209).

Sans valeur dans ces deux questions capitales (digestion et sexualité) il ne reste donc aux religions que le problème de la mort (p. 211).

La vie future ne peut être soutenue par aucun argument sérieux, tandis que son absence cadre bien avec tout l'ensemble des connaissances humaines (p. 211).

Ce à quoi il est tout aussi simple de répondre : « L'absence de la vie future ne peut être soutenue par aucun argument sérieux, tandis que sa présence cadre bien avec tout l'ensemble des connaissances humaines ». Car si l'âme et Dieu n'ont point gêné Pasteur, leur absence est fort gênante pour les sciences morales et politiques et peut le de-

venir sur les sommets des sciences physiques où les barrières tombent, où la chimie se mêle à la physique et la physique à ce quelque chose qu'on est bien obligé d'appeler la métaphysique, μετα τα φυσικα, et de laisser aux hommes qui s'occupent de « ce qui est après les choses physiques ».

⁂

Ainsi l'argument de l'inconscience dans le sommeil chloroformique et certaines maladies mentales nous a débarrassé des religions.

Dieu a été lié à la vie future consciente et celle-ci, anéantie par la science, a entraîné Dieu dans le néant (1).

Et maintenant, aux philosophies.

⁂

Nous entrons dans le domaine de la raison. Nous ne rencontrerons pas les arguments mystiques des religions. Nous ne devons plus rencontrer non plus les arguments biologiques de Metchnikoff. Il s'agit d'arguments *rationnels*, nous en sommes avertis (p. 212), nous en aurons donc une discussion *rationnelle*.

Comme il ne s'agit pas ici de vérités révélées par quelque autorité divine, il était nécessaire de les démontrer par des arguments rationnels. Aussi voyons-nous Platon s'ingénier par toutes sortes de spéculations, à nous persuader de l'immortalité de l'âme. Il invoque les idées pythagoriennes de la métempsycose, etc. (p. 214)

On pourrait fort bien nier qu'il ne s'agisse pas, avant tout, chez Platon, de vérités révélées. Le spiritualisme de Platon n'est pas né par génération spontanée. Et le vieux prêtre de race rouge qui parla de l'Atlantide au voyageur grec lui apprit certainement d'autres doctrines qu'il tenait pour vérités révélées. Platon n'a fait que rester dans une tradition. Mais, en effet, il construit sur des arguments rationnels, logiques. Ses principaux arguments, Metchnikoff les résume bien (rétribution, métempsycose, loi des contrastes, ou : « de la mort, sort la vie, comme de la vie, la mort »).

Il les résume bien. Mais il ne les discute pas. Pour quelques arguments, il le pourrait cependant. Mais tout cela lui semble si enfantin, qu'il ne prend même pas la peine d'entrer sur le terrain de « toutes sortes de spéculations. »

---

(1) Il resterait pourtant en dehors du problème psychologique de la survie consciente, quelques questions à résoudre ; par exemple, LA CRÉATION du monde. Mais nous admettons fort bien que le plan du livre soit limité à la nature humaine. Metchnikoff, a seulement tort d'en sortir pour, d'une digression, mettre Dieu à la trappe.

Pas un mot sur l'Existence des Idées ni sur la réminiscence qui donne à l'homme placé dans l'imparfait l'idée du parfait (le biologiste pourrait cependant essayer de mettre cela sur le compte de l'atavisme) ni sur l'invisible unité de la nature de l'âme ni sur l'excellence de cette âme, appelée à la science universelle ; rien, pas un mot de discussion.

Il se contente de répondre :

C'est par des arguments de cette nature que Platon essaye de prouver l'immortalité de l'âme, base fondamentale de sa philosophie. Il fait dire toutes ces choses à son maître Socrate le jour de sa mort. Dans son dialogue il cherche à réfuter toutes sortes d'objections. Mais néanmoins, malgré l'air de certitude qu'il prend en affirmant sa doctrine, on sent de temps en temps la note sceptique qui jaillit de son argumentation et c'est précisément ce qui distingue la philosophie de la religion (p. 215).

Ce scepticisme de Platon est une chose assez nouvelle. On voit mal Platon ayant « la note sceptique » en contant la fin de Socrate, lequel, ayant « passé sa vie à méditer sa mort » buvait la ciguë volontairement, par esprit de sacrifice et par certitude de survivre. Il serait préférable de soulever à nouveau « toutes sortes d'objections » que l'on pourrait discuter. En ne le faisant point on laisse la question en l'état et l'on permet à quelques êtres sensibles au sublime de pleurer à lire le *Phédon* et de « se souvenir », comme dit Platon, de leur âme.

Pour Aristote, qui « admet d'abord l'existence d'une partie de l'âme immortelle », (p. 216) puis se prononce contre l'immortalité platonicienne, pour l'indestructibilité de la raison active et de l'esprit immortel, je ne vois point tant chez lui ce « doute » dont Metchnikoff veut, déjà, montrer les progrès.

Mais l'immortalité d'une partie de l'âme, est-ce une doctrine si opposée au catholicisme ? Et « cette partie » de l'âme est-elle autre chose que sa part divine, l'Esprit ? Il y a là, avant de conclure au doute, des termes à définir, une discussion à ouvrir. Il est dommage que Metchnikoff n'ait point le temps d'approfondir son exposé.

Pourtant si Aristote avait « douté » de l'âme il n'eût point admis qu' « il n'était pas conforme à la raison qu'elle fût mêlée avec le corps », avec quelque chose de corporel (Διο ουδε μεμιχδαι ευλογον αυτον τω σωματι) ; il n'eût point écrit : « Il est nécessaire que ce qui a l'intelligence de tout soit sans mélange, comme dit Anaxagore, afin de dominer (tout), c'est-à-dire afin de connaître (tout) ». (Αναγκη αρα επει παντα νοει, αμιγη ειναι, ωσπερ φησιν Αναξαγορας, ινα κρατη, τουτο δ'εσιν, αιν γνωριζη (1).

(1) Aristote, *De l'âme* (cité par Dutens.)

Mais ni Aristote, ni les Stoïciens, auxquels sont consacrées quatre lignes, n'ont l'honneur d'une discussion.

Et non plus Cicéron. Metchnikoff résume encore fort impartialement les arguments : une nature qui a les attributs de la nôtre n'est point mortelle — le perpétuel mouvement de notre âme ne lui est pas communiqué par une force étrangère et le principe en est en elle — elle est indivisible donc point anéantissable. Il résume et se contente de hausser les épaules « devant l'insuffisance de ces preuves » et les « arguments de cet ordre ».

Comme, après Cicéron, il voit l'idée de l'immortalité de l'âme disparaître de la philosophie et n'exister plus que dans les doctrines religieuses (p. 218), il a sans la moindre fatigue, sans le moindre syllogisme, effacé de l'esprit humain toute la philosophie spiritualiste.

Les arguments de Sénèque sont « plus poétiques que rationnels ». Marc-Aurèle reste résigné devant le mystère naturel de la mort. Et puis...

Et puis la philosophie se tait, jusqu'à Spinoza. Pendant tout ce temps.

« ... Le scepticisme résigné de la philosophie antique a dû s'effacer devant le christianisme avec ses promesses de vie future et d'immortalité. Aussi, pendant des siècles, la philosophie a été noyée dans les flots des sentiments et des idées religieuses et il a fallu recommencer le travail de Sisyphe pour permettre à la raison humaine de ressortir du néant. Nous avons d'autant moins besoin de suivre ici les étapes de cette résurrection qu'elles se réduisent à peu de chose (p. 225). »

Dans ce « peu de chose », Metchnikoff comprend les « arguments laïques » de Plotin, mais sans préciser, sans parler ni de l'idée d'expiation, ni de celle de sanction. On croirait que, docile à une phrase de Plotin, lue peut-être, il ne veut pas « redescendre de l'intelligence à l'examen du raisonnement. » Il ne fait nulle allusion non plus à Porphyre, où pourtant, il trouverait des arguments rationnels dignes de discussion (1).

(1) « Il faut discuter longuement pour démontrer que l'âme est immortelle et à l'abri de la destruction. Mais il n'est pas besoin d'une savante discussion pour établir que, de tout ce que nous possédons, l'âme est ce qui a le plus d'analogie avec Dieu, non seulement à raison de l'activité constante et infatigable qu'elle nous communique, mais encore à cause de l'intelligence dont elle est douée...

« Que l'on songe une bonne fois à l'essence de notre âme, à l'intelligence qui préside en nous, qui provoque souvent des réflexions et des désirs d'une nature si relevée, et l'on sera persuadé de la ressemblance qu'a notre âme avec Dieu. Si l'on fait voir clairement que l'âme est de toutes choses celle qui a le plus de ressemblance avec Dieu, qu'est il besoin d'avoir recours aux autres arguments, pour démontrer son immortalité ? Ne suffit-il pas de mettre en avant cette preuve, qui a une valeur toute particulière, pour convaincre les gens de bonne foi que l'âme

Après Cicéron (1), plus d'immortalité de l'âme. C'est-à-dire que, d'une plume legère, Metchnikoff raye de l'histoire de la philosophie tous ceux qui crurent à l'âme, tous les néo-platoniciens, tous les pythagoriciens :

Apulée et son *Ane d'or*.
Plutarque avec sa fille Asclépigénie.
Ammonius Saccas,
Olympiodore,
Proclus,
David l'Arménien,
Jamblique,
Psellus,
Hypathie,
Amélius,
Adésius,
Eustathe de Cappadoce,
Maxime de Tyr et Maxime d'Ephèse,
Numénius,
le pythagoricien Apollonius de Thyane,
etc... etc .. et Simplicius, et Thémistius, etc...

S'il est vrai que quelques-uns de ces noms sont peu connus, malgré la haute intelligence des philosophes qui les portèrent, ce n'est peut-être pas une raison pour les supprimer de l'histoire du monde. Et, de même, il serait ridicule, dans quelque mille ans, parce que les noms de Metchnikoff et de quelques autres seraient oubliés de la foule, de nier à notre temps une science biologique. Apulée, Plutarque et

---

ne participerait pas aux actes qui conviennent à la divinité, si elle n'avait pas elle-même une nature divine ? Contemplez l'âme, en effet : elle est enfouie dans un corps périssable, dissoluble, dépourvu par lui même d'intelligence, qui n'est qu'un cadavre par lui-même, qui sans cesse tend à se corrompre, à se diviser et à périr ! cependant elle le façonne, l'informe, et elle en tient les parties liées ensemble. Elle fait preuve d'une essence divine, quoiqu'elle soit gênée et entravée par cette carapace mortelle ; que serait-ce donc si, par la pensée, on séparait cet or de la terre qui le couvre ? L'âme ne montrerait-elle pas alors clairement que son essence ne ressemble qu'à celle de Dieu ? Par ce fait que, même dans son xistence terrestre, elle participe à la nature de la divinité, qu'elle continue de l'imiter par ses actes, qu'elle n'est pas dissoute par l'enveloppe mortelle dans laquelle elle se trouve emprisonnée, ne fait-elle pas voir qu'elle est à l'abri de la destruction ?

« L'âme paraît divine par la ressemblance qu'elle a avec l'être qui est indivisible, et mortelle par ses points de contact avec la nature périssable. Selon qu'elle descend ou qu'elle remonte elle a l'air d'être mortelle ou immortelle... »

(Fragment du *Traité de l'âme*, conservé par EUSÈBE, trad. A. PEZZANI.

(1) La phrase exacte de Metchnikoff (p. 218) est : « Le scepticisme dveenant de plus en plus accusé, *l'immortalité de l'âme ne se conserve plus*, dans sa conception naïve et simpliste, *que dans les doctrines religieuses, les systèmes de philosophie s'en débarrassent* plus ou moins, la remplaçant par des idées très vagues d'un ordre panthéiste ».

Numenius ont existé ; ils ont cru à l'âme. On n'a pas le droit lorsque l'on prétend résumer l'histoire de la philosophie, de raisonner comme s'ils n'avaient point existé. Surtout quand on ne prend même pas la peine de mentionner des philosophes qui furent leurs adversaires. Puis, supprimer toute philosophie pendant le règne du christianisme, n'est ni juste, ni adroit.

Ni adroit, parce que l'on pourrait fort bien soutenir que le christianisme étant précisément le triomphe de la philosophie, la plus belle philosophie, il rendait par le fait de son existence les disputes de systèmes beaucoup moins captivantes. Lorsque Justinien ferma les écoles de philosophes, on y faisait vraiment un travail vain et l'on s'y occupait beaucoup plus d'hérésie *chrétienne* que de vraie philosophie. « Après le stoïcisme, dit Ravaisson,... le christianisme parut, révélant, au delà de la vie physique et même de l'intellectuelle, à une profondeur jusqu'alors à peine entrevue, une vie morale, qui devait peu à peu les éclairer de sa lumière, les imprégner de sa force. »

Ni juste, parce que philosophie et christianisme ont *toujours* coexisté. De ce que souvent ces deux lumières se confondirent, il serait faux de tirer que l'une noya l'autre. Je ne nie point que la tyrannie de la Sorbonne ne se soit au Moyen Age exercée en tout autre sens qu'aujourd'hui, ni que les théologiens, en France, et les émirs, dans l'empire maure n'aient persécuté des philosophes. Mais entre Plotin et Spinoza, il y eut quand même, et même en dehors de l'Eglise, des penseurs indépendants, voire des panthéistes et des athées. Il y eut, par exemple, dans l'une ou l'autre de ces catégories :

Boèce,
Cassiodore, qui écrivit sur la nature de l'âme,
Scot Erigène, le philosophe qui a donné le plus de place à la raison,
Bérenger de Tours,
Abélard,
Occam, qui défendit des rois contre des papes.
Avicenne,
Averroès et l'école arabe,
Maïmonide et l'école rabbinique,
Raymond Lulle,
Amaury de Bène, qui tira d'Aristote des déductions athéistes, etc... etc...

Tout le Moyen-Age encore, avec ses péripatéticiens et ses rationalistes, fonda sa philosophie sur les sens et l'expérience, comme Metchnikoff. Et l'idéalisme philosophique, niant les sens et vivant dans la spéculation, commence à Descartes. Et voilà qui est exactement le contraire de ce

qu'écrit Metchnikoff : philosophie (sous-entendu : athée) noyée par la vie future du christianisme et raison humaine (sous-entendu : matérialiste) ressortant peu à peu du néant, par des étapes qui « se réduisent à peu de chose. »

***

Après le règne du christianisme donc, il faut recommencer la philosophie. Et nous venons d'apprendre qu'avant lui la philosophie n'avait rien fait.

Ainsi, après une seconde d'obscurité, qui vaut quelques siècles, l'aperçu cinématographique de l'histoire de la philosophie reprend : à Spinoza. Et Spinoza en effet attache suffisamment l'âme au corps pour que Metchnikoff puisse lui donner la qualité de philosophe. Pour Leibnitz, qui ne fait point naître l'intelligence des sens, son nom n'est pas prononcé. Descartes et Pascal n'ont sans doute point eu d'influence sur la philosophie, car il n'est point question d'eux ; mesure radicale que n'osent se permettre les manuels d'école laïque les plus terribles pour l'obscurantisme.

Mais Metchnikoff a déjà passé le Rhin. Il s'installe en Allemagne, presque définitivement. La philosophie des autres pays n'attire point son attention. Il cite simplement Kant (qui fonde la vie future sur la certitude de la conscience) Fichte, Hegel. Après quoi, il enterre définitivement toute philosophie spiritualiste :

Arrivés à leur dernier point, ces systèmes idéalistes ont amené une réaction considérable et ont provoqué la *négation des formules basées sur de simples spéculations*. Le matérialisme dogmatique est venu les remplacer pour céder à son tour la place au positivisme sceptique ou plutôt à une sorte d'agnosticisme.

Dans ces conditions, *vu l'impossibilité de soutenir l'idée de l'immortalité de l'âme ou d'une vie future sous aucune de ses formes*, la philosophie de la mort s'est réduite à l'idée stoïcienne de la conformité de notre fin avec les lois de la nature et à la nécessité de l'accepter sans aucune protestation; La résignation pleine et entière est devenue par conséquent le dernier mot de la sagesse humaine. (p. 226).

Si je ne craignais de paraître sottement irrespectueux envers un savant, je comparerais volontiers cette « disparition » de la philosophie à un tour de passe-passe indigne de Robert-Houdin. La façon d'opérer en est vraiment trop apparente :

PRENDRE LA PHILOSOPHIE A SON COMMENCEMENT COMME ABSOLUMENT SPIRITUALISTE ; NE TENIR AUCUN COMPTE DE SES ARGUMENTS ET LES DÉDAIGNER TOUS ENSEMBLE SOUS LE VOCABLE DE « SIMPLES SPÉCULATIONS » ; MONTRER, PAR UN CHOIX HABILE DE PHILOSOPHES, LA PHILOSOPHIE LACHANT UNE A UNE TOUTES SES CERTITUDES, ET ESCAMOTER AINSI CEUX DONT LA PRÉSENCE RETARDAIRE POURRAIT ÊTRE GÊNANTE ; ARRIVÉ ENFIN AU PESSIMISME MATÉRIALISTE DE

CERTAINS PHILOSOPHES DU XIXe SIÈCLE, CONCLURE A L'IMPUISSANCE FINALE DE LA PHILOSOPHIE ; FAIRE VOIR AINSI QU'IL ÉTAIT INUTILE DE DISCUTER LES ARGUMENTS, PUISQU'ILS SE SONT EFFACÉS TOUT SEULS, AVEC LE TEMPS. Passez, philosophie.

Or, tout cela est simplement faux d'un bout à l'autre :

Parce que la philosophie à son commencement ne fut pas toujours spiritualiste (1). Pour Gorgias, rien n'existait — ne pouvait être connu — ni communiqué par le discours. L'école d'Abdère était nettement anti-spiritualiste avec Démocrite (460-370 avant J.-C.) et Leucippe, lequel expliquait le monde par le hasard des atomes dans le vide. Plus tard, Epicure faisait mourir l'âme avec le corps : « post mortem nihil est, ipsaque mors nihil. »

Parce que « la négation » n'est en aucun cas une réponse à une « simple spéculation ». En philosophie, Metchnikoff ne pense pas, donc il n'est pas.

Parce que la philosophie n'a au cours de l'histoire lâché aucune de ses certitudes. A toute époque les idées ont trouvé leurs hommes et la métempsycose a été ardemment défendue au XIXe siècle comme le matérialisme l'avait été chez les Grecs. Jamais un des deux grands partis n'a été complètement désarmé.

Parce que le pessimisme n'est pas une invention du XIXe siècle — je ne parle point de l'Orient — et que chez les Grecs eux-mêmes, certains prêchèrent le suicide. Chez les stoïciens, qui vivaient avant Mailænder, le suicide était un acte de liberté qui permettait toujours d'échapper aux maux de cette « chambre enfumée ».

Parce que, en même temps qu'il y avait au siècle dernier des pessimistes, il y avait des spiritualistes. Et que

---

(1) « Ce qui caractérise la science babylonienne, ce fut la tentation d'expliquer l'univers par des principes physiques. La génération spontanée et la transformation progressive des espèces y furent toujours à l'ordre du jour. Une échelle des êtres, depuis le végétal jusqu'à l'homme, s'offrait dès lors naturellement à l'esprit. » Renan, cité par J. L. de Lanessan).

... « Au IXe siècle avant Jésus-Christ, dans la cosmogonie d'Hésiode, le chaos précède « la terre au vaste sein » ; la terre elle-même engendre sans fécondation le ciel « ouranos l'étoilé, égale à elle-même, afin qu'il l'environnât, la couvrît tout entière » et la fécondât. Et de cette fécondation sortirent tous les êtres vivants qui peuplent les continents et les eaux...

« Dans les chants sacrés du Rig-Véda, c'est encore sur la génération que repose la cosmogonie de l'univers, et la théorie de la vie. « La terre est la mère commune, le ciel est le père .. à la fois unis et séparés, éloignés et voisins, toujours jeunes ! Dans cette carrière qu'ils fournissent ensemble, ils se disent : soyons époux ! et aussitôt tous les êtres apparaissent au jour » (J. L. de Lanessan, *la lutte du créationisme et du transformisme dans l'antiquité* in *Athena*).

par conséquent, le spiritualisme ne s'étant pas tout seul effacé du monde, il faut, si l'on veut l'abattre, se donner la peine de le combattre. Vendre sa peau, le croyant mort, est un calcul que l'histoire ne justifie pas.

***

Mais Metchnikoff se juge débarrassé de l'ennemi. Il se contente (p. 27) d'une dernière pierre sur sa tombe : l'immortalité de l'âme est un « produit exotique ». Faut-il rapprocher cela de l'animisme adopté par Metchnikoff (p 177) et qui nous apprend que tous les peuples primitifs croyaient à la survivance ? Ou faut-il simplement commencer avec le savant biologiste une étude approfondie des croyances celtiques ? Mais passons... le Rhin.

Nous y trouverons, guidés par Metchnikoff, des pessimistes : Schopenhauer, Hartmann, Mailændcr et son suicide. Des anti-pessimistes : Hammerling, Max Nordau, lequel nous sera une occasion d'apprendre que « *tous* les systèmes philosophiques ont abandonné sans difficulté la croyance dans la vie future et l'immortalité personnelle » (p. 250), ce qui n'est vraiment pas gentil pour Allan Kardec. Des panthéistes enfin : Gœthe, Schiller.

Metchnikoff cite pourtant encore d'autres philosophes : Mæterlinck, qui « se fait l'écho de la conception pessimiste de la vie de la génération actuelle » (p. 246), Renan, Finot et son « immortalité » des éléments du corps, Guyau et Meyer-Benfey. Et c'est tout, absolument tout.

Comme il n'était point dans son plan de découvrir, par exemple, que tout le XIX[e] siècle fut une réaction spiritualiste, il n'est pas allé chercher dans le rapport de Ravaisson les noms et les idées de Maine de Biran, Lamennais, Renouvier, de Rémusat, Paul Janet, E. Saisset, Jules Simon, Caro, voire Cousin, qui termina sa vie par une correspondance avec l'archevêque de Paris. Il n'y a pas ajouté ceux de Ravaisson lui-même, de Fouillée et de Bergson.

S'étant débarrassé de Dieu en le liant à l'âme, de l'âme en la liant à l'agonisante philosophie spiritualiste et de la philosophie spiritualiste par un escamotage, Metchnikoff n'a plus qu'à conclure. Il le fait en choisissant l'opinion de Guyau et de Meyer-Benfey : résignation des philosophes, absorption des âmes individuelles (on y croit donc ?) dans quelque principe général, non précisé.

Conformément à l'opinion courante qu'être philosophe c'est prendre les choses comme elles sont sans trop s'insurger contre la réalité, l'adage continu de tous les systèmes de philosophie est de s'incliner devant l'inévitable, c'est-à-dire de se résigner en perspective de l'anéantissement (p. 257).

Nulle grandeur dans cette résignation, n'est-ce pas ? de l'impuissance. L'impuissance radicale de la philosophie après l'impuissance radicale des religions. Voilà le terrain déblayé. Ainsi, devant le problème moral, devant le problème des fins dernières de l'homme et du monde, il ne nous reste plus que la Science. C'est notre dernière cartouche. Metchnikoff, à la troisième partie de son ouvrage, va la brûler.

Pour moi, avant de me résigner à la mort des dieux et des philosophies, je veux me souvenir des procédés par quoi l'on pense les avoir assassinés :

1° de simples hypothèses sur l'origine des croyances ;

2° l'escamotage du problème de la création ;

Voilà pour les Dieux.

3° L'histoire faussée d'un bout à l'autre ;

4° L'absence totale de tout raisonnement et la négation pure et simple de tous les raisonnements ;

Voilà pour la philosophie.

Fernand DIVOIRE

(La fin au prochain numéro)

DE PROFUNDIS

Je crie vers vous du fond des misères du monde,
Comme un cadavre obscur dégoûté de sa tombe.

Ouvrez votre douceur, vos charités, vos flammes,
A mes impuretés, mon repentir, mes larmes,
Seigneur ! Seigneur !

Ne considérez pas mes péchés — morne histoire,
Car, si vous les jugez, qui peut vous émouvoir ?

Mais songez que j'attends votre voix dans mon âme,
Et que j'aspire à vous comme l'angoisse au calme ;

Et que j'aspire à vous dans l'effroi, dans la mort,
Comme un guetteur de nuit aspire après l'aurore,
Seigneur ! Seigneur !

Seigneur ! Affranchissez votre peuple d'esclaves ;
Et qu'en votre pardon nos cœurs troubles se lavent,

Afin que, déterrés des ténèbres du monde,
Nous devenions pareils à des rayons qui montent,
Seigneur ! Seigneur !

Pareils à des rayons qui montent vers ton Cœur.

René JACQUET.

Sur les " Coups d'œil Métaphysiques " de Joseph Bernier

Tel est le titre sous lequel M. Bernier nous donne un volume de pensées ; titre pittoresque et exact aussi, car ces aperçus ont les qualités d'unité, de poésie, de premier jet, de profondeur même quelquefois, que peut avoir un coup d'œil ; mais ils ont les défauts de brièveté et de décousu qui différencient le regard jeté en un clin d'œil, du regard long, subtil, et pénétrant qui découvre les liaisons des choses et permet ainsi de forger, avec des anneaux épars, la chaîne logique et suivie de la pensée.

En somme, c'est la vie chrétienne que nous propose comme modèle M. Bernier ; ce sont des notions traditionnelles qu'il veut remettre en honneur ; qu'il en soit félicité.

Ce volume vient à son heure, à une époque de combat : la pensée idéaliste, qui fut longtemps comme oubliée pour l'amour terre à terre du confortable, qui n'eut alors comme tenants que de trop rares chevaliers, s'efforce de soulever la masse d'indifférence où on l'avait enfouie, et enflamme un nombre grandissant de cœurs jeunes et ardents.

Déja les applications purement matérielles de la science n'existent plus, l'intérêt unanime qu'elles ont connu jadis (1). On commence à sentir que tout cela n'est point le bonheur de l'homme.

La bataille, cependant, est à peine engagée, et la victoire est encore lointaine : il faut bien des efforts et bien des combats avant qu'un nouvel état d'esprit, — eut-il

---

(1) Comment nous dira-t-on ? Voyez plutôt les aéroplanes enthousiasmer le monde. Mais n'est-ce pas le côté poétique, légendaire même de la conquête de l'air qui frappe surtout la foule. Les aviateurs réalisent un rêve qui hanta nombre de grands hommes dans l'antiquité et les temps modernes. Faut-il rappeler le mythe d'Icare ; ne suffit-il pas qu'un nom comme celui de Léonard de Vinci figure en tête de la liste des précurseurs pour prouver que ce n'est point là une application purement matérielle de la science ?

Trouvera-t-on un nom de poète ou d'artiste parmi les inventeurs des sonnettes électriques.

triomphé dans les classes intellectuelles, — ne descende éclairer les profondes couches sociales, obscurcies par les ténèbres matérialistes.

Aussi, est-ce comme un renfort et un précieux encouragement que nous saluons le volume de M. Bernier : monter à Dieu par l'intelligence du Vrai, l'admiration du Beau, la pratique du Bien, sur les ailes de la Bonté et de l'Amour; respecter sa propre droiture et la liberté chez autrui, vivre dans le recueillement et l'humilité, pour connaître dès la Terre la Joie et la Paix ; tel est en abrégé le plan des *Coups d'œil métaphysiques* ; mais à côté de cette pensée directrice, de nombreuses vérités se rencontrent sur le chemin ; vérités profondes et grandes quelquefois ; telles ces pensées sur la création :

« La vérité du tableau dérive, en premier lieu, de l'original qu'il retrace : et, de même, celle de la création matérielle réside principalement dans l'invisible qu'elle symbolise. »

« Le sphinx de la création physique dévore lamentablement dans ses sombres antres ceux qui ne devinent pas son secret qui est le symbolisme. »

« Il suffirait que le hasard fût pour que le hasard fût Dieu et qu'il fût un seul instant pour qu'il fût toujours. »

C'est à propos de l'Idéal que nous trouvons peut-être les plus beaux coups de burin ; sa réalité suprême est affirmée plusieurs fois.

Certes, c'est une triste époque que celle où il faut affirmer la réalité de l'idéal ; mais cette notion sublime, une des plus hautes de l'humanité, est en butte aujourd'hui aux négations et aux sarcasmes des matérialistes, des positivistes, et de ces néo-païens qui n'eussent jamais été dignes d'entendre la voix du grand Platon s'élever harmonieusement dans les jardins d'Academus.

Voici, à ce propos, quelques pensées que le grand philosophe idéaliste eût sans doute approuvées :

« En dépit de mille et mille apparences qui semblent contredire cette affirmation, et tel le navigateur dont l'œil, pour la sécurité de la traversée, observe de jour et de nuit la marche des astres, le seul moyen de s'avancer sûrement sur l'élément du « positif », c'est encore de hausser son regard jusqu'aux domaines sublimes des firmaments de l'idéal. »

« Le prix moral des choses ne repose pas tant sur leur réalité propre que sur le rêve d'idéal qu'elles provoquent en nous. »

« L'Idéal est l' « âme » unique de tous les ordres de réalités, qui, sans lui, en effet, ne sont que des cadavres. »

Cette pensée, notre auteur la répète sous une forme poétique, si colorée que nous la citons encore :

« Vie sans « idéal » : brume triste, sombre et glacée ! — Mais que l'astre paraisse : voici, par la transformation magique de ce brouillard, ou l'ouate si douce d'un ciel de lune, ou les pourpres si vives et les jeux de lumière si hardis d'une aurore, ou encore la gamme joyeuse des couleurs et l'arche sublime d'un arc-en-ciel. »

Ce sont là de bonnes paroles ; il est toujours temps de crier : « Haut les yeux, haut les cœurs. » Le *sursum corda* n'est jamais inutile, car tous peuvent élever leurs cœurs, si hauts soient-ils déjà ; mais quand Joseph Prudhomme et Tribulat Bonhomet, dégrisés et cachés, mais n'ayant point changé de cœur, prêchent partout leur hideuse philosophie, et tentent d'étouffer encore le réveil de l'Idéalisme, le *sursum corda* semble deux fois actuel : parce qu'il est éternel d'abord, puis parce qu'il répond particulièrement à l'envahissement des cœurs par les choses terrestres, et surtout l'amour du bien-être, qui est une des caractéristiques de notre époque.

Il y aurait encore beaucoup à citer, s'il fallait passer en revue toutes les vérités traditionnelles que M. Bernier a pensées à nouveau, et qu'il nous présente sous une forme personnelle ; nous en citons seulement quelques-unes :

« L'essence créée n'est pas plus identique à la substance absolue que l'indéfini de l'espace ou des nombres ne ressemble à l'infini métaphysique. »

« La grande tristesse de la vie c'est de sentir que nous la vivons d'ordinaire à sa surface, et que nous descendons trop rarement dans son fond pour en apprécier l'inouïe valeur et pour en mettre en œuvre les infinies ressources ».

« L'énergie de la volonté dans l'œuvre aide beaucoup à la plus grande solidité de l'esprit dans la croyance. »

« On a remporté une grande victoire sur l'erreur, le jour où l'on s'est rendu compte que la vertu est plus vivante que la passion ».

« Rien ne grandit l'âme autant que le sentiment du respect : sous l'espèce d'étreinte intime qu'il produit, l'homme sent se tendre les ressorts de son être. C'est pourquoi il a faim de respecter, il a faim d'admirer. »

« Si Dieu nous a donné des ailes d'aigles, nous n'avons de grâce ni à « marcher », ni à voler à ras de terre. »

En voici une que n'eût pas désavouée Villiers de l'Isle-Adam :

« Les terrains plats doivent trouver que les montagnes sont des singularités, et les glaces polaires que les chaleurs des zones torrides sont des « exagérations. »

« Alliance superbe de l'humilité et de la grandeur : dans toute prière, en même temps qu'on « lève » les yeux, on « fléchit » les genoux : et c'est quand le regard se fixe le plus haut que les genoux se ploient davantage ».

« La valeur des hommes n'est guère différenciée que par leur degré d'inquiétude de l'idéal. »

« Les hiérarchies sociales sont purement viagères et toutes de surface : ce n'est qu'une distribution de rôles en vue d'une pièce à jouer. La pièce finie, tous les acteurs, sauf les responsabilités encourues, se retrouvent sur le pied de l'égalité primordiale. »

« Le fondement de notre paix n'est pas en nous-mêmes, mais dans l'Etre-principe où plongent les racines du nôtre, et dont l'immutabilité glorieuse est l'éternel attribut. »

Voilà de belles et nobles pensées, que l'on peut approuver sans crainte, voilà de grandes qualités dont nous félicitons joyeusement l'auteur de ces « coups d'œil » ; aussi nous sentons-nous très libres, pour parler, maintenant, de ce qui a pu nous étonner ou nous choquer dans le volume en question.

Il est tout d'abord une remarque qui s'impose, nous semble-t-il : dans un livre qui prêche, dans l'ensemble, une doctrine chrétienne, le nom même de N. S. Jésus-Christ ne se trouve pas ; malgré une lecture attentive, nous n'avons pas aperçu la moindre allusion au fait de la Rédemption. Et cela nous a profondément étonnés.

Peut-être nous répondra-t-on que ces « coups d'œil » portent sur la « métaphysique », domaine où la raison seule parle, que, si l'on se base sur la révélation, on entre sur le terrain théologique, et que l'on franchit dès lors les bornes de la pure philosophie et de la pure métaphysique.

Il est bien évident qu'un écrivain croyant dont le but est d'atteindre les rationnalistes, peut et doit leur parler un langage qu'ils comprennent, et lutter avec eux avec les seules armes de la raison ; mais le but de M. Bernier ne semble pas être directement l'apostolat et la propagation de la Foi ; en tous cas, il n'y a pas trace de discussion logique dans son volume ; il procède, au contraire, par affirmations — la forme qu'il a adoptée l'y oblige d'ailleurs, — et il frappe une vérité, comme on frappe une médaille. Il se plaît à parler de vie intérieure, à en faire ressortir les beautés, à vanter la vertu qui nous rapproche de Dieu ; sur ce terrain, on côtoye la Religion ; il est difficile de parler de vie intérieure, sans parler du Christ qui est la source de cette vie, difficile de dire que la vertu nous rapproche de Dieu, sans parler de la Rédemption, qui rend ce rappro-

chement possible, alors que, sans elle, il est rationnellement impossible.

Nous ne voulons pas, cependant, juger, à ce propos, M. Bernier : nous n'avons pas qualité pour le faire, d'autant que nous conjecturons seulement ses croyances positives ; mais nous n'avons pas pensé pouvoir le blesser en disant toute notre pensée, comme nous l'ordonnait la sincérité nécessaire à la critique.

C'est donc simplement un étonnement que nous notons ici, et non un reproche ; d'autres choses nous ont choqué.

Dans le chapitre sur le Gouvernement, à côté de pensées fort belles, quelques-unes semblent détonner par leur exagération, leur ton extrême ; par exemple :

« L'autorité qui impose tient lieu du raisonnement qui ne saurait être encore accepté ou compris. »

« Contre les « raisonneurs » qu'on gouverne, la seule raison à employer,... c'est la force. »

« Le respect absolu de la liberté dans la mesure de son développement est le principe de l'éducation des esprits. Mais, chez l'esclave de ses passions, il n'y a point de liberté à respecter : « fouet » est alors la seule philosophie à faire intervenir. »

« Il y a sur terre des confusions bien tristes ! Mais, dans le gouvernement des hommes, quoi de plus triste que de continuer à exhorter quand le temps d'exhorter est passé, et qu'a sonné, pour les sanctions de l'autorité, l'heure d'intervenir exclusivement ? »

Ne pourrait-on répondre à cette question qu'il est encore bien plus triste de voir intervenir les sanctions hors de propos, et quand le temps d'exhorter n'est pas encore passé ?

En voici une encore qui ne nous satisfait pas pleinement :

« A celui qui nous hait ou nous méprise, ne laissons pas la consolation d'être une cause de souffrance pour nous. A de tels sentiments répondons par cette vengeance, humble et superbe à la fois, d'une pure indifférence. »

Il ne faut avoir d'indifférence que pour la haine et le mépris en eux-mêmes ; mais devons brûler d'amour pour qui nous haït ou nous méprise.

Quelques autres pensées ne nous ont pas semblé parfaifaitement claires et précises, mais c'est là tout à fait l'exception ; d'ailleurs, si nous avons dit toute notre pensée, même dans ses détails, c'est parce que nous avons trouvé que « les coups d'œil métaphysiques » méritaient un jugement sincère, exact et détaillé.

Il nous reste à féliciter notre collaborateur Joseph Serre pour sa belle préface, et à admirer avec lui le style poéti-

que et imagé de M. Bernier : « Voici, un auteur dit à ce propos, M. Serre, qui, rien que par la profondeur et la qualité de son coup d'œil, a su pénétrer la métaphysique d'un tel rayon de grâce et de beauté, donner à la grâce une telle substance métaphysique, et à toutes deux un sens vital si intense, si pratique, qu'on a la sensation d'être ici dans le voisinage de cette unité vivante qui est pensée, splendeur et action tout à la fois, qui est le vrai des philosophes, le beau des poètes, le bien des moralistes, fondus dans l'intime essence de l'âme, triple et une comme Dieu. »

On ne saurait faire un plus bel éloge d'un style ; celui-ci le mérite, parce qu'il est beau, comme sans le vouloir, qu'on n'y sent ni la recherche ni l'effort, mais la forme naturelle de la pensée méditée et approfondie.

Nous souhaitons enfin, s'il nous est permis d'exprimer un goût personnel, que M. Bernier écrive un jour un volume où sa métaphysique sera exposée non plus par les éclairs succesifs des coups d'œil, mais par le majestueux déroulement de sa doctrine.

Alors sans doute, l'absence qui nous a étonnés aurait disparu, puisque la pensée de l'auteur serait exprimée tout entière, et nous croyons, d'après le volume d'aujourd'hui, que ce serait là une belle œuvre à la gloire de la Vérité, c'est-à-dire du Christ et de son Eglise.

CARL DE CRISENOY.

La défense des "Soirées de Saint Pétersbourg" de M. de Maistre par un franc-maçon

En 1822, parut à Paris un recueil de divers articles sous le titre d'*Opuscules théosophiques auxquels on a joint une défense des Soirées de Saint-Pétersbourg*. L'auteur de cet ouvrage signait : un ami de la Sagesse et de la Vérité. Cet ami de deux belles choses assurément était officier et s'appelait Bernard. Il était théosophe, disciple de Jacob Bœhme et de Saint-Martin, de Lodoïck qui était lui-même l'ami de Saint-Martin, de Swedenborg, de Lapoukine, d'Eckartsausen et de quelques autres. En un mot, c'était un « initié ».

Le Journal des Débats ayant le 1er août 1821 rendu compte de l'éclatant ouvrage de M. de Maistre, le théosophe Bernard prit sa plume et composa une *Défense des Soirées de Saint-Pétersbourg*. Mystique, notre auteur avait évolué de je ne sais quel matérialisme au spiritualisme vionnaire. En politique, il se tenait entre les *Ultras* et les *Libéraux* rejetant l'intolérance des uns et la négation religieuse des autres

Dès l'entrée en matière, le théosophe ne nous laisse pas ignorer un seul instant son opinion sur l'article du *Journal des Débats*. Il ne lui avait pas plu ; il en trouvait la critique « imprudente ». Aussi, armé de sa plume, notre militaire songea-t il à venger de suite M. de Maistre. Le commencement de sa réfutation est de ton épique : Je viens défendre un illustre mort...

Après tout, le compte-rendu incriminé exposait les différentes opinions des lecteurs de M. de Maistre, puis le jugeait littérairement.

A ce qu'il semble, en 1821, la société était composée comme elle l'est aujourd'hui, et comme elle l'a été probablement toujours : de ceux pour qui la religion et la politique se confondent, des autres qui demandent la liberté et s'allient avec les incroyants. Quant à lui, le Franc-Maçon Bernard il croyait que l'Evangile doit être la Charte qui garantit tous les droits et tous les intérêts.

Une des raisons quil'inclinèrent à défendre les *Soirées de Saint Pétersbourg* fut la critique « indiscrète » de la théo-

rie des Nombres de M. de Maistre. Pour le rédacteur des *Débats*, l'illustre écrivain appliquait sa théorie des Nombres, et en particulier le Ternaire en développant son « idée par quelques considérations très belles, ensuite par d'autres subtiles, puis enfin par des rapprochements les plus bizarres ». Il avait oublié, comme le lui rappelle le théosophe que « la nature, tous les êtres qui la constituent, tous les faits qu'elle nous présente, ne sont que les résultats variés de l'existence d'une trinité incréée, ou la manifestation des puissances d'un être tri-un ».

Le style de Bernard est souvent mystérieux, ainsi qu'il convient à un disciple de Saint-Martin, mais aussi la pensée est pleine de réticences. Néanmoins l' « ami de la Sagesse et de la Vérité » est animé des meilleurs sentiments évangéliques. Enfin il a confiance dans son époque : « L'incrédulité et la fausse science ne sont point aussi enracinées ni aussi générales qu'on pourrait le craindre d'abord ». Son optimisme lui permet de prophétiser qu'il « s'élèvera de la foule, de sages et hardis défenseurs de la vérité qui concourront avec M. de Maistre à prouver qu'on peut être *pieux* sans être crédule, F.·. M.·. sans être jacobin, *théosophe* ou martiniste sans avoir juré le renversement de l'autel et du trône.»

A juger l'ensemble, le rédacteur des *Débats* et le théosophe Bernard ne jugent pas les *Soirées de Saint-Pétersbourg* au même point de vue. Ainsi le premier dit avec raison que M. de Maistre dans son ouvrage est dépourvu de plan et que l'esprit, le talent, l imagination ne sont point exempts de mélange et de confusion. Il juge encore que « l'esprit abuse souvent de sa fécondité et de sa facilité, pour entasser des argumentations très déliées et des idées très subtiles, qui étonnent d'abord et qui plaisent même, mais qui ne peuvent porter la conviction dans l'esprit ; et pour étayer des vues philosophiques très paradoxales, je dirai même des sentiments religieux quelquefois hasardés, quelquefois outrés, le talent souple, flexible, varié y présente avec beaucoup de charme et d'agrément de grandes et utiles vérités ; mais il y pare aussi de ses prestiges, des pensées peu solides et de véritables sophismes. L'imagination vive et brillante y est sans frein ; elle conduit l'auteur sans règle, elle lui fait franchir toutes les bornes du sujet qu'il traite. »

A ce jugement qui sort peu du domaine littéraire, me semble-t-il, Bernard répond en théosophe On le voit, les critiques ne se plaçaient pas sous le même rapport. Il est probable que si j'avais à juger les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ce qui n'est pas le lieu, je donnerais une troisième opinion. Bernard, tout pénétré de son zèle religieux où il

confond admirativement St-Martin et Swedenborg, quoique le premier ait griffé le second, n'a point compris que le christianisme de de Maistre avait été révélé au Sinaï plutôt qu'au Calvaire.

Les rapports entre les doctrines du comte de Maistre avec celles de ce théosophe, Saint-Martin, qui fut, de son temps, désigné sous le nom de « Philosophe inconnu » ont été remarqués par plusieurs auteurs déjà. L' « ami de la Sagesse et de la Vérité » ne manque point de marquer la ressemblance des deux écrivains. Il va même jusqu'à dire : « On peut assurer même sans crainte de se tromper, que la solution de toutes les questions importantes traitées dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le Gouvernement temporel de la Providence* est puisée dans les principes ou les écrits de M. Saint-Martin. » Il ajoutait du reste aussitôt : « On est loin de penser, au surplus, par cette assertion, porter atteinte à la réputation méritée de M. le comte de Maistre. »

Il est vrai, M. de Maistre eut toujours du penchant pour les théosophes de son temps, c'est-à-dire les Martinistes. Il connaissait leurs doctrines, sinon dans le secret de leur esotérisme, tout au moins assez familièrement pour pouvoir dire « je suis si fort pénétré des livres et des discours de ces hommes-là qu'il ne leur est pas possible de placer dans un écrit quelconque une syllabe que je ne la reconnaisse ».

Les admirateurs de de Maistre ont cherché à justifier ce que Caro et Franck appelaient simplement ses plagiats de Saint Martin. On a de même répondu que son franc-maçonnisme s'était borné à faire partie d'une innocente loge blanche, mais on sait aujourd'hui que l'auteur des Soirées fut même dignitaire pendant le temps qu'il fut affilié aux loges. Grand orateur de la L.·. maîtresse des états du roi de Sardaigne en 1774, il est retrouvé en 1778 grand dignitaire de la « Réforme écossaise », puis visiteur jusqu'en 1789.

En définitive, malgré le penchant que de Maistre avait pour le mysticisme illuminé de Saint Martin pour lequel il eut toujours de la tendresse parce qu'il n'en avait pas percé l'énigme, l'auteur du *Pape* flaira qu'il ne savait pas tout des secrets que son apologiste, le brave Bernard, son défenseur contre les restrictions qu'vaient osé faire les *Débats* sur le génie de M. de Maistre, ne sut pas deviner non plus. Cela arrive souvent aux prophètes et aux clairvoyants de ne pas voir les réalités qui les entourent lorsqu'elles sont protégées par l'obscurité des mots.

Pauvre grand de Maistre ! les factions politiques et cléricales l'ont transformé en prophète. Ce prophète ne sut rien prévoir, pas même juger avec pénétration le Martinisme. Sa fille Thérèse fut plus experte que lui. Elle lui

écrivait : Saint Martin est hérétique. Mais notre « illuminé » lui répondait : « Je le nie formellement et je m'engage à soutenir son orthodoxie sur tous les chefs. Et sur cette hérésie de jugement, de Maistre conseillait à sa fille de renouveler sa lecture de Saint-Martin.

La révélation des documents n'a pas tourné en faveur du de Maistre prophète.

C'est égal, il est curieux de remarquer que les théories de M. de Maistre sur lesquelles se sont toujours appuyés les partisans d'un état social statique et les énergumènes de contre-révolutions ont une telle intimité avec celles qui ont pour auteurs les ennemis de ceux-ci qu'on peut les confondre, et qu'en 1821 les catholiques politiques qui utilisaient les œuvres du théocrate savoyard se rencontraient avec un Franc-Maçon dans une même admiration !

Paul VULLIAUD.

CHRONIQUES

QUESTIONS RELIGIEUSES

FABRE D'OLIVET : *Histoire Philosophique du genre humain.* (Chacornac,éd).

A l'occasion de la publication du second tome de cet ouvrage important de Fabre d'Olivet, nous redirons que nous trouvons dommageable à l'étude de la philosophie de l'histoire qu'on refuse d'admettre, au moins à l'examen, les théories de ce curieux auteur. Il y a, dans la *dissertation introductive* des vues incontestablement géniales. Cette édition très soignée est ornée d'un portrait de l'auteur et, de plus, augmentée d'une *notice bio-bibliographique* par Sédir.

Nous y trouvons des détails sur ce théosophe bizarre. Son œuvre mériterait non pas un simple compte rendu, mais la discussion de ses idées. Peut-être un jour ferons-nous cette étude. Pour l'heure qu'il nous soit permis de dire, contrairement à ce que nous lisons dans la *notice*, que Ballanche n'a pas été influencé par Fabre d'Olivet. Les principes de la doctrine ballanchiste ne sont pas ceux de d'Olivet et ses conclusions sont absolument opposées. Du reste, pour s'en convaincre, nous n'aurons qu'à déclarer que Ballanche voulait donner à son œuvre prise dans son ensemble, le titre d'*Evolution Plébéienne*. Cette désignation exprime suffisamment la pensée du théosophe de Lyon, qui, dans les dernières années de sa vie, inclinait aux doctrines soutenues dans l'*Ere nouvelle* par son disciple Ozanam et par l'abbé Maret qu'il avait décidé à s'engager dans'la voie sacerdotale. Ballanche n'a pas eu le temps d'exprimer ses opinions sociales, mais dans une conversation privée, et nous avons la référence, il formula un credo que nous qualifierions aujourd'hui de socialisme chrétien.

Enfin voici l'opinion de Ballanche sur Fabre d'Olivet :

« Fabre-d'Olivet, dit-il, sur je ne sais quels documents, a fondé toute l'histoire primitive du genre humain actuel sur les débris d'un empire universel, celui de Ram ».

D'autre part, il dit encore : « Sans doute M. Fabre d'Olivet avait pris dans le Ramayana l'idée de cet empire universel de Ram, par lequel il a fait commencer l'histoire de l'humanité ; et cette idée, il voulut l'ajuster à la chronique de Manéthon. Mais ce n'est point ainsi que l'on transforme l'histoire idéale

en histoire positive. Peut-être M. Fabre d'Olivet avait-il des documents scientifiques qu'il se proposait de nous faire connaître plus tard ».

Ceux qui ont lu Ballanche sont rares, et ceux qui l'ont pénétré, encore plns rares. D'après ce jugement, on voit ce que savent les personnes qui ont étudié longuement le philosophe de Lyon : Il se tenait toujours sur la résèrve, agissant avec prudence sans nier la valeur que pouvaient avoir des hommes comme Bœhme et Saint Martin, il garda une attitude timide à leur égard.

Il parle encore, ici ou là, de Fabre d'Olivet, mais nous avons cité ses opinions les plus décisives qui prouvent suffisamment que l'influence de Fabre d'Olivet est une erreur commise par le rédacteur du *Soleil* qui parla de Fabre d'Olivet en juillet 1888 et qu'on ne doit pas accréditer.

Enfin, revenons à dire qu'il y a injustice, malgré l'étrangeté de certaines hypothèses ou la singularité de ses idées religieuses, de ne pas étudier Fabre d'Olivet,

P. V.

Th. de Cauzons : *La magie et la sorcellerie en France*, Tome II, (Dorbon aîné, éd.) 53 ter, Quai des Grands Augustins. Paris. Un fort vol in 8° de 521 pages. Prix 5 fr.

Nous avons déjà parlé de cette histoire de la magie et de la sorcellerie en France, dont le deuxième tome vient de paraître. Nous y retrouvons les mêmes qualités, et surtout celle qui est la plus importante pour un historien, l'impartialité.

Après avoir dit quelques mots de la magie chez les Juifs, chez les Grecs et les Romains, l'auteur étudie la sorcellerie en France, depuis les Gaulois jusqu'en 1431.

Les chapitres de ce tome II sont de la plus haute importance par les sujets traités. Il s'agit du procès des templiers, des épidémies démoniaques du XVe siècle, du procès de Gilles de Rais et de celui de Jeanne d'Arc.

Les documents de l'auteur sont puisés à bonne source et il n'a point ménagé ses recherches. Les procès et les faits historiques sont clairement exposés et, encore une fois, sans parti pris, qualité appréciable dans nn sujet où d'ordinaire les auteurs en apportent peu.

Si M. de Cauzons ignore la Réhabilitation des Templiers tentée il y a quelques années par Jacquot, de Nancy, il conclut, à son exemple, à l'innocence probable des chevaliers de cet ordre.

Notre auteur avoue avec sagesse que dans cet ordre de questions : la sorcellerie et la magie, il est difficile de résoudre toutes les interrogations proposées à l'examen. De ce nombre il en existe une que M. de Cauzons a bien mis en valeur : c'est aux siècles de grandeur intellectuelle que se constate la recrudescence des crimes magiques. C'est un sujet qu'il importerait de traiter à fond. Déjà, M. Foucaux, dans sa belle et savante étude juridique sur la sorcellerie, avait donné quelque solution à ce problème curieux.

Le succès est assuré à l'ouvrage de M. de Cauzons. C'est une sérieuse contribution à l'étude des arts magiques.

P. V.

L. S. FUGAIRON ET BRICAUD ; *Exposition de la religion chrétienne moderne, scientifique et philosophique* (Chacornac, éd. 11, Quai Saint-Michel, Paris).

Nous trouvons dans ce volume la *Constitution et les règlements de l'Eglise chrétienne moderne et néo-gnostique*. Son centre est à Lyon. Le titre de religion chrétienne *moderne* est assurément inquiétant, mais au titre Ier, article premier, de la Constitution nous lisons aussitôt la prétention de continuer la « religion chrétienne délivrée de ses erreurs molochistes et de ses oripeaux antiques et moyenâgeux. »

D'autre part, ce petit volume contient un avis. Il y est dit : « Les personnes qui ont lu attentivement ce petit livre, ont pu se rendre compte dans quel sens nous employons le mot *gnostique*.

« Nous tenons à bien déclarer que notre Eglise *dont le centre est à Lyon*, n'a rien de commun avec le groupement que l'on tente depuis quelques mois d'établir à Paris et *qui a cru devoir se servir du nom même de notre Eglise* pour propager des doctrines qui ne sont pas les nôtres. »

Nous relevons curieusement dans cette note les indices de troubles schismatiques et excommunicatoires. Puis, aussi que le centre de Lyon s'est réservé exclusivement l'emploi de certains vocables. Heureusement que son ambition ne s'étend pas à tous les mots du dictionnaire.

D'autre part, dans une petite feuille préliminaire, nous apprenons que « l'Eglise Gnostique Universelle est large et tolérante, ce qui lui permet d'admettre tous les hommes, de toutes les nationalités, de toutes langues, de toutes races, nés et élevés dans n'importe quelle religion. » Elle aurait dû ajouter... Exceptées les personnes qui emploient le mot de Gnose.

Cette constatation recueillie pour une histoire des petites religions de Paris et d'ailleurs, voyons ce qu'est l'Eglise gnostique. Instruisons-nous de sa Morale. Sur cette matière l'Eglise chrétienne moderne prend assez les intérêts de ses fidèles pour leur donner des conseils même culinaires. On ne saurait être trop parfait ! C'est ainsi que nous devons être végétariens, et nous n'y trouvons aucun inconvénient. Cette sollicitude gastronomique nous rappelle les principes exigés par Péladan pour devenir... Mage. Mais le néognosticisme nous permet de prendre du thé et du café. Enfin, voilà de la tolérance ! Après quoi, on nous fait l'éloge de la polygamie. Les « chrétiens modernes » nous affirment qu'avec la polygamie « l'homme n'a pas besoin d'aller chercher hors du logis ce qu'il y a, trouvant chez lui toutes les jouissances. » La fidélité obtenue par la polygamie, le néo-gnosticisme n'est pas trop exigeant !

Le chapitre *Morale* nous dispensera d'examiner le chapitre *Dogmatique*.

MM. Fugairon et Bricaud citent le nom de Clément d'Alexandre et d'Origène qui furent, eux, en effet, de vrais gnostiques, mais ils seraient bien embarrassés de justifier leurs prétentions de continuer la religion chrétienne en se référant à ces incomparables maîtres.

A parler sérieusement cette manière de néo-gnosticisme est une contrefaçon de la gnose véritable. Mais il faut le dire, pour

être sincère jusqu'au bout, c'est déplorable que la science catholique ait abandonné cette notion de gnose à laquelle il lui faudra bien revenir si elle veut étudier intégralement les origines de la métaphysique chrétienne. Mais l'Ecole d'Alexandrie est aussi inconnue que les croyances des Patagons. Et que dire! dans la seule tentative faite par les Catholiques pour traduire les œuvres complètes des Pères de l'Eglise, celle que dirigea M. de Genoude, nous avons une traduction des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, qui est une dérision.

P. V.

LES ROMANS

EUG. COMBAZ. — *Fragments, Songes et frissons.* (Daragon édit.).

Parmi les « Fragments » de M. Combaz il en est un, intitulé *Une femme, toutes les femmes*, qui attire d'abord l'attention ; il est, en effet, une preuve de la tendance, nettement marquée chez certains auteurs modernes, à revenir vers une compréhension de l'amour plus idéaliste. La phrase suivante en montre l'esprit : « Il est dans la vie de tout homme une heure décisive, celle où celui qui dispose des choses et des êtres, met en sa présence l'entité si longuement attendue, si ardemment désirée ; ou cette rencontre sera la banale aventure, ou il en naîtra les joies les plus pures et les plus fécondes ».

Il y aurait, dans ce recueil, d'autres choses à citer, par exemple : « La mort des gondoles », la « Visite nocturne ». On pourrait cependant reprocher à l'auteur de publier des notes qui ressemblent trop à des articles de journaux, témoin « Sur l'augmentation parlementaire », le « Geste de l'empereur » et La conquête de l'air ».

CH. GUSTAVE AMIOT. — *L'approche du soir.* (Plon-Nourrit, édit.).

M. Amiot déclare, dans sa dédicace, que son récit veut se souvenir de Racine ; cette intention est très louable et en lisant « *L'approche du soir* » on peut constater que l'auteur a réalisé son désir. M. Amiot, en effet, laisse à d'autres le soin d'écrire des romans à thèse selon la formule de M. Bourget, qui plaît tant dans certains milieux ; il se contente de faire vivre devant le lecteur des êtres qui aiment et qui souffrent.

L'amour du philosophe de quarante-sept ans qu'est François Clouet pour Elisabeth Colombin, sa douleur lorsqu'il s'aperçoit que la jeune femme n'a pour lui qu'une affection purement cérébrale et que son amour va d'instinct à un jeune homme, qui n'est autre que le fils adoptif de François, sont de ces thèmes éternellement humains qui intéressent toujours.

On peut regretter que le style ne soit pas plus alerte et que l'œuvre présente quelques longueurs ; par contre les caractères sont vivants et intéressants par cela même qu'ils sortent de l'ordinaire, celui de la sœur de François, bonne mais un peu bornée, sert de repoussoir à ceux des trois héros de l'auteur.

La jalousie du philosophe cause de son injustice à l'égard de son neveu, est finement analysée et, enfin, les entrevues de Marcel et d'Elisabeth sont très dramatiques.

M. Amiot, s'il aime les classiques n'est cependant pas exclusif il qualifie lui-même de « romantique » le jeune homme enthousiaste qu'est Marcel ; on est toujours heureux de rencontrer quelqu'un qui veut ignorer les vaines querelles d'écoles.

Michel Tavera. — *Le Rivage*. (Edit. du Beffroi.)

L'intense poésie de la Corse et, en particulier d'Ajaccio, ont inspiré M. Tavera, c'est dans ce cadre admirable qu'il fait vivre le « naturiste » Rémi de Trélat. L'action à proprement parler existe peu dans ce roman ; l'amour du poète pour Ninia, pour Marguerite et enfin pour Phtisica ne semble jamais bien profond ; Rémi pense trop au « livre à faire » : « Merci, merci Ninia l'aimée ; merci d'avoir compris l'inique, merci des caresses qui deviendront dans mes *livres* autant de jets de volupté. » Et plus loin : « Vie, vie, fleur du Mal, je te ferai une parure de mes sens et de mes chimères, ah! j'exaucerai mes désirs en un *livre* large, doux, fécond, je fleurirai l'agonie de mon imagination d'un jardin de poésie !... »

Cependant il faut reconnaître l'effort très sincère de M. Tavera ; il a un noble souci de l'esthétique, son style, quelquefois trop recherché en témoigne ; d'ailleurs l'auteur possède une sensibilité très fine, le chapitre « Qui parle de la grande pitié pour les souffreteux, chez les naturistes », en est une preuve. Enfin dans cette œuvre la Corse vit intensément ; les pages « qui rapportent une audition des poésies lyriques du rivage Corse » montrent les qualités de poète et d'évocateur que possède M. Tavera.

Jean Chandeuil.

SOCIOLOGIE

Jules Pierre. — *Avec Nietzche à l'assaut du Christianisme. — Exposé des théories de « l'Action française » suivi de leur réfutation, etc. (Imprimerie Pierre Dumont, 3, Rue du Clocher, Limoges.*

Voici un nouveau livre qui reproche à l'Action Française d'être une école de Nietzschéisme, d'Agnosticisme, de Naturalisme, d'Etatisme, et enfin de Religion positiviste.

Il n'y a guère que des citations à peine reliées par quelques lignes explicatives, et ces citations prouvent jusqu'à l'évidence que l'esprit de M. Maurras et de ses amis n'est en rien l'esprit catholique et chrétien ; nous savions déjà à quoi nous en tenir, à ce sujet.

C'est presque devenu un lieu commun que la Vérité et par conséquent le Catholicisme, se trouve au point d'harmonisation des contraires, également distant des solutions extrêmes.

L'Autorité et la Liberté sont deux notions hautes et belles, mais l'Autorité n'est pas la contrainte et la Liberté n'est pas la licence. Un prédicateur, le père Janvier a pu dire en chaire de Notre-Dame, que l'obéissance *passive* n'est une vertu ni humaine ni chrétienne. N'est-ce point d'ailleurs la paraphrase de ce pas-

sage d'une admirable encyclique de Léon XIII : « dès que le droit de commander fait défaut, ou que le commandement est contraire à la raison, à la loi éternelle, à l'autorité de Dieu, alors il est légitime de désobéir, nous voulons dire aux hommes, afin d'obéir à Dieu (1) ». S. S. Pie X défend aussi cette doctrine dans l'encyclique *Gravissimo officio*.

Ceci suffit à nous montrer qu'il peut y avoir sur ce point deux genres d'erreurs opposées : d'un côté, ceux qui ne voient que la Liberté; de l'autre, ceux qui ne voient que l'Autorité.

Les premiers feront de la Liberté, la licence, et tomberont dans le Libéralisme, l'Individualisme, le Rationalisme, le Protestantisme.

Les seconds confondront l'Autorité et la tyrannie, la contrainte, et par opposition aux précédents, nous pouvons nommer leurs erreurs, Etatisme, Socialisme, Traditionnalisme, Fidéisme, Agnosticisme, Déterminisme.

Enfin, il faut ajouter, que certains ont trouvé moyen de rassembler les erreurs des deux écoles, les modernistes, par exemple, qui prennent aux uns l'Individualisme, aux autres l'Agnosticisme et le Déterminisme.

Le volume de M. Jules Pierre, nous montre que l'Action Française parvient au même résultat : l'Agnosticisme et l'Etatisme forment en effet le fond de sa doctrine, et d'un autre côté, elle n'est pas exempte de Libéralisme, ainsi que le démontre la phrase suivante : « Si les préceptes de Jésus-Christ, dépassant les limites de la morale particulière, prédominaient dans le gouvernement, on sent que beaucoup de maux qui nous révoltent à l'heure actuelle ne cesseraient pas d'augmenter (2) ».

Léon XIII dit dans l'Encyclique déjà citée : « D'autres sont un peu moins loin, mais sans être plus conséquents avec eux-mêmes ; selon eux, les lois divines doivent régler la vie et la conduite des particuliers, mais non celle des Etats ; il est permis dans les choses publiques de s'écarter des ordres de Dieu et de légiférer sans en tenir aucun compte ; d'où naît cette conséquence pernicieuse de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Mais l'absurdité de ces opinions se comprend sans peine. Il faut, la nature même le crie, il faut que la société donne aux citoyens les moyens et les facilités de passer leur vie selon l'honnêteté, c'est-à-dire selon les lois de Dieu, puisque Dieu est le principe de toute honnêteté et de toute justice ; il répugnerait donc absolument que l'Etat pût se désintéresser de ces mêmes lois ou même aller contre elles en quoi que ce soit » (3).

Nous avons tenu à bien marquer l'opposition évidente qu'il y a entre les doctrines, car on oublie, en général, ce reproche de libéralisme que mérite cependant l'Action Française. La vigilance bien connue de M. l'Abbé Emmanuel Barbier, directeur de la Critique du Libéralisme, se trouverait-elle, ici, en défaut ?

D'une façon générale on peut dire que M. Maurras et ses amis

---

(1) Léon XIII. Encyclique *Libertas prestantissimum*.
(2) Rob Launay. A F. t. VIII, p. 89. — Cité par J. Pierre. p. 94.
(3) Léon XIII. Encyclique *Libertas prestantissimum*.

tombent dans l'erreur, qui nie la Liberté — le libéralisme en effet n'est pas la Liberté — et qui fait de l'Autorité, la tyrannie, la contrainte, et la force brutale.

Nous ne pouvons citer ici tous les passages concluants que l'on trouve, nombreux dans le volume de M. Jules Pierre ; aussi nous bornerons-nous à en recommander la lecture instructive et facile, à quiconque veut se documenter sur cette question.

Félicitons M. Jules Pierre pour sa courageuse initiative, et aussi pour l'idée originale, qu'il a eue, de réfuter les écrivains d'Action Française, par ceux mêmes dont ils se réclament, et qu'ils appellent leurs maîtres : les de Maistre, les Veuillot, les Bonald, les Le Play, les La Tour du Pin.

En résumé, c'est un bon livre que celui-ci, parce qu'il est propre à faire tomber des équivoques, et à libérer bien des catholiques d'une erreur dangereuse, qui les conduit insensiblement vers Nietzsche, c'est-à-dire vers l'amour de la force en elle-même, ce qui est la bestialité toute pure, et l'antipode de notre divine Religion.

CARL DE CRISENOY.

ESTHÉTIQUE

LÉO ROUANET : *Quatre Dialogues sur la Peinture de Francisco de Hollanda* (H. Champion, édit.)

Les œuvres littéraires du peintre portugais Francisco de Hollande seraient probablement oubliées en dehors du Portugal et de l'Espagne si les *Dialogues sur la Peinture* ne faisaient revivre la grande figure de Michel-Ange.

« Qui a lu ces entretiens, dit M. Rouanet dans une préface fort belle, et d'une émotion profonde, ne l'imagine guère ailleurs que dans la petite église de St-Sylvestre écoutant avec un respect avide la parole du Maître et les répliques de Vittoria Colonna, tâchant de graver en sa mémoire non seulement les idées qu'ils expriment, mais jusqu'à leurs mots, leurs locutions, leurs images familières.

Michel-Ange était alors à l'apogée de son génie et de sa gloire : il avait exécuté la plupart de ses grands travaux ; comme peintre, la voûte de la Sixtine, comme sculpteur, le Moïse, les tombeaux des Médicis. A l'époque même où Francisco recueillait les *Dialogues*, Michel-Ange peignait le Jugement Dernier. Ces Dimanches de St Sylvestre étaient pour son énergie formidable le seul repos de toute une semaine de labeur et de solitude. Les idées qu'il y énonçait, peut-être les avait-il ruminées pendant six jours, dans le silence, sur son échafaudage, en face de son peuple d'élus, de damnés, d'anges, de démons et de saints, sous le regard de sa douce vierge qui se blottit, sous la menace de son Christ qui foudroie. Sa pensée nous a été transmise à l'heure même où bouillonnait en elle la conception la plus colossale que peintre ait jamais osée. »

Au cours de ces *Dialogues*, Michel-Ange parle de son Art « avec une éloquence et une grandeur qu'on ne saurait assez admirer. Sans parler des préceptes qu'il formule au hasard

de la causerie et qui seront pour les artistes l'objet de méditations fructueuses, des morceaux tels que la comparaison des manières flamande et italienne (c'est au nom du plus pur idéalisme qu'il proclame la supériorité de celle-ci) l'énumération des peintures murales qui existaient au XVI[e] siècle en Italie et surtout cette solennelle apologie de la ligne ou dessin comme source et principe de tous les arts, plastiques, décoratifs ou mécaniques, de tels morceaux ont une signification capitale pour qui prétend étudier l'œuvre du Maître. »

C'est donc avec raison que M. Rouanet termine en disant que « cette version nouvelle des *Dialogues* s'adresse à ceux qui sur les traces de Francisco de Hollanda, sont allés demander à l'Italie le secret de son art divin, à ceux qui, sous la voûte de la Chapelle Sixtine, sont restés longtemps muets devant le Jugement Dernier. »

Un magnifique portrait de Michel-Ange, coiffé d'un grand chapeau de feutre orne le volume. Et l'on ne saurait trop féliciter M. Rouanet de son choix. Dans ce profil du grand Florentin, d'une intimité touchante, l'homme apparaît dans toute son humanité, le génie dans toute sa noblesse.

Cette traduction nouvelle est dédiée à deux grands admirateurs de Michel-Ange, deux des plus nobles artistes de ce temps, Elémir Bourges et Armand Point.

Et c'est bien.

Hélie Brasilier.

MUSIQUE

Le concert Séchiari a réuni, pour son second dimanche (le 20 novembre) un public nombreux que le précédent concert avait déterminé à revenir à la salle Marigny.

On sait que la symphonie en ré de César Franck est un chef-d'œuvre. Elle a été exécutée d'une manière plus que satisfaisante. La dernière partie a même été enlevée avec un incomparable brio.

Le petit concerto de M. Hollmann fut l'occasion pour le maître violoncelliste de montrer ses qualités de virtuose, mais son concerto est écrit dans le goût sentimental si fort apprécié il y a trente ans et peu apprécié aujourd'hui surtout après une audition de la symphonie de Franck. On peut lui accorder de n'être plus prétentieux.

Le clou du concert était la sérénade (n° 7) de Mozart qui pourrait s'intituler *petite fantaisie* pour orchestre, car c'est vraiment un morceau de fantaisie très heureusement choisi par M. Séchiari et le premier violon de l'orchestre, M. Bittard, y a fait valoir, dans un final qui n'est que long solo de violon, l'agilité de ses doigts et la sûreté de son coup d'archet.

La *Légende bretonne* de M. Simia est une œuvre colorée, puissante même, peut-être pas très nouvelle, malgré tout intéressante.

La rapsodie n° 1 de Liszt terminait le concert et c'est alors que plusieurs personnes se sont levées pour quitter la salle. M. Séchiari leur a fait comprendre qu'elles eussent à le faire en

silence et assez vivement pour ne pas retarder l'exécution du morceau. Il a cent fois raison de chercher à établir chez lui les traditions de discipline qu'il tient de son maître Lamoureux. La plus grande partie du public lui en saura gré.

Quelle merveille que la rapsodie de Liszt! merveille d'invention et d'une exhubérance qui ne fut dépassée que par celle de Chabrier dont le concert Lamoureux et le concert Colonne ont donné presque simultanément l'ouverture de *Gwendoline*. Cela annonce-t-il la reprise de cette belle œuvre à l'Opéra. Si oui, tant mieux, mais quelle en sera la distribution?

Pourvu que le rôle d'Harald soit confié à un artiste jeune, capable d'y émettre la fougue et la brutalité que voulait Chabrier!

Mais la volonté de Chabrier fut souvent méconnue et aujourd'hui encore la malechance ne l'abandonne pas complètement.

Comœdia a publié un article long et intéressant à propos du départ de M. Fugère de l'Opéra-Comique et tous les rôles repris ou créés par l'éminent artiste y sont énumérés, excepté celui de Pritelli du *Roi malgré lui...* où Fugère détaillait merveilleusement les couplets : « Je suis du pays des gondoles... »

Si amusantes avec leur ritournelle où Chabrier s'est servi d'un motif de Berlioz aussi inattendu qu'adroitement arrangé.

Et M. Fugère ne fut pas seulement l'interprète de Chabrier au théâtre. C'est à lui que fut dédiée la *Pastorale des Cochons roses* qu'il devrait bien nous faire entendre plus souvent.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'espèce d'ostracisme dont sont frappées les œuvres de Chabrier c'est que si ses amis et les professionnels de la musique le proclament à chaque occasion le plus grand des compositeurs de son époque, le public aussi réclame du Chabrier et applaudit à la moindre exhibition de sa musique quand on consent à l'exhiber, Il serait vraiment facile d'être à son égard moins parcimonienx.

La société Haendel vient de donner à Saint-Eustache une audition du *Te Deum* auquel s'ajoutait l'*Alleluia* du *Messie* dont l'exécution a mis M. Raughel au rang des meilleurs chefs d'orchestre de Paris.

Le *Te Deum* ne gagne pas à être chanté dans une église. C'est une œuvre brillante qui,dirigée par M. Raughel dans une salle de concert, au Trocadéro par exemple, paraîtrait empreinte d'une joie religieuse qu'elle contient en effet. Mais, à côté d'un choral de Franck et parallèlement au cérémonial habituel et au plein chant, l'œuvre de Haendel, tout en conservant sa force et son éclat, perd un peu de ses qualités religieuses.

Nous l'entendrons peut-être à nouveau dans le courant de la saison. On nous promet en outre le *Saül* et nous l'attendons avec une confiance absolue dans les destinées de la société et l'énergie de son chef.

Haendel me ramène au concert Séchiari où Mme Povla Frisch a chanté le 4 décembre avec un succès mérité, l'air d'Iole d'*Héraclès*.

Le programme de ce troisième concert surpassa les deux précédents. La symphonie *concertante* de Mozart pour violon et alto fut comme la continuation de la sérénade donnée l'autre

dimanche, la seconde audition plus intéressante que la première comme il convenait.

Une œuvre nouvelle, *Le Cygne de Tuonela*, a été bien accueillie. Le motif principal est exposé par le cor anglais, morceau agréable qui fait désirer de connaître davantage le compositeur finlandais Sibelius.

Quant à l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana, c'est une page de premier ordre mais ce n'est pas seulement au concert que nous devrions l'entendre, c'est à l'Opéra-comique avec l'opéra entier de Smetana qui n'est plus un inconnu et cela nous dédommagerait de l'insuffisante musique de *Macbeth* et de bouffonneries comme le *Mariage de Télémaque* qui n'ont retenu de l'époque d'Offenbach que l'exécrable parodie de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée*.

René Martineau.

LES REVUES.

Au hasard du tas:

Couverture mauve : *Le Mercure de France*. Le numéro du 16 novembre contient un article de M. Fernand Baldensperger sur *Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*. Vigny, soldat, écrivait pour de Maistre, philosophe, cette phrase :

Les armées et la guerre n'auront qu'un temps, car, malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit divine ; il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Mais il y a là le mot « nuées », n'est-ce pas, qui fera plaisir à bien des gens, lesquels s'occupent aussi de littérature.

— Le même numéro a une nouvelle de Kipling ; le n° du 1er décembre a des pages de Tolstoï, naïvement et purement généreuses : *Trois journées*.

Couvertures blanches :

La Nouvelle Revue Française donne (1er décembre) le premier acte de l'*Otage* de Paul Claudel (par quel enfantillage signe-t-il Paul C...?). Claudel suppose que le pape Pie a été tiré des griffes de l'empereur par un royaliste, Coûfontaine ; il est l'otage, au-dessus des partis qu'il refuse de servir. A méditer.

— *La Renaissance contemporaine* : enquête de M. R. A. Fleury sur le problème de la vie après la mort.

Réponse de M. Boutroux :

« Le royaume de Dieu est au dedans de l'Homme. Il consiste dans la justice, dans la paix et dans la joie par le Saint-Esprit. Mais ceci est une croyance, non une connaissance. Certes l'homme, dans sa vie morale et religieuse a pour guide la foi, non la vue. La vie future, elle aussi, est objet de foi ; et, selon cette foi même, qui veut gagner la vie, la perdra. C'est en ne pensant pas à la récompense qu'on la mérite. Ceux qui y pensent la manquent, ou, ce qui revient au même, l'ont immédiatement. Récipiunt mercedem suam, vani vanam. »

De la réponse de M. Rémy de Gourmont :

« La vie (« si le néant la suit ») augmente de prix, au contraire. Nous n'avons que cela. C'est peu de chose et c'est tout. D'ailleurs, ceux qui

comptent sur l'au-delà ne tiennent pas moins que les autres à cette vie présente. Exceptions bien rares. La vie est pour tous bornée par la mort. Au-delà c'est autre chose : non une suite, mais un recommencement.

« Quoi, voulez-vous donc que nos amours n'aient aucun prix parce que nous les oublierons ? Le présent a son mérite, c'est d'être.

« Vous vous placez au moment de la mort. Pourquoi ne pas se placer au moment de la vie ? Les hommes, stupides ou intelligents, ne pensent pas ainsi. Ils font de grandes différences entre les conditions. Sans cela, nulle activité.

« Nous sommes un bout de fil dans un tissu. La terre passera. Oui. Et puis après ? *Mon cerveau n'est pas construit pour s'en préoccuper.*

— *L'Ile sonnante* : de *Nouveaux propos* subversifs de M. Marc Stéphane.

— *Pan* : des notes compréhensives de Guy Lavaud sur André Spire, poète.

— *L'Effort* : Maurice Cahen : *De la situation faite au français et à la littérature française dans les pays scandinaves.*

— *La Revue Catholique et Royaliste*, *La raison catholique*, etc...

Couvertures jaunes :

Les Rubriques nouvelles : Marcel Rieu : *Décor*. Il s'agit d'une course de taureau. Ce tableau, dont l'écriture me plaît :

Des charognes de chevaux gisent de ci de là. Leur éventrement vomit des boyaux rosâtres. L'héroïsme s'est taillé une gloire en plaies béantes aux flancs des taureaux qui meuglent, et voici que palpitent, hyperesthésiées, toutes ces dames, car l'adolescent, ayant d'un doigt ensanglanté fardé ses lèvres, leur sourit.

— *La Revue des Lettres et des Arts ; Revue des Curiosités Révolutionnaires ; La Revue Antimaçonnique* (1er numéro), etc..,

Rouges et brunes :

La Phalange : J. A. Nau : *Cristobal, le Poète* (roman) ; *Les pages Modernes* ; *Le Feu* ; les documents du progrès, etc...

Couvertures vertes :

Nouvelles de la République des Lettres ; *Les Proses* (1er numéro) ; *La Société Nouvelle* (article de Manuel Devaldès sur Han Ryner) ; *Propos* ; etc...

Couvertures bleues et grises :

Les Actes des Poètes ; *l'Occident* : *Le voile d'Isis* ; *la Revue des poètes...*

Et, devant moi, il reste, roses : *l'Echo du Merveilleux* et *le Penseur*... Je crois avoir suffisamment rendu compte.

FERNAND DIVOIRE

Nous recevons à la suite du compte-rendu sur l'Histoire des Rose-Croix paru dans notre dernier numéro la lettre suivante de notre excellent confrère, M. Sédir.

Nice, 14 décembre 1910,

Monsieur et honoré confrère,

Je veux d'abord vous marquer mes sincères remerciements pour la bienveillante critique que vous consacrez à ma petite *Histoire des Rose Croix*. Les lacunes que vous y signalez, outre qu'elles démontrent votre universelle érudition, prouvent aussi qu'on n'épuise jamais un sujet et vos remarques me donnent une leçon de modestie toujours profitable à recevoir.

Toutefois, pour pallier mes négligences, pour répondre aux inquiétudes doctrinales que vous manifestez au sujet de Michel

Maïer, je vous dirai que, si j'ai laissé dans l'ombre le symbolisme rosi-crucien, c'est que Jennings ne fut pas un disciple du tronc central ; et c'est que, par le vent d'intellectualité qui souffle sur l'Europe depuis vingt ans, le symbolisme est une porte trop facilement ouverte aux imaginations fantasques des étudiants de l'Esotérisme. Le symbolisme ne vaut que si le chercheur peut le vérifier par expérience, par vision directe, sur ce plan central où les concepts laissent enfin apercevoir qu'ils sont des Anges du Verbe.

C'est donc pour réagir contre ce goût de métaphysique qui désorbite en ce moment des milliers d'hommes sincères, que j'ai insisté sur ce qui, dans les documents rosi-cruciens rappelle le sens un, vivant, et objectif des paroles de Notre Jésus. Cette génération est mégalocéphale, si j'ose dire : C'est le cœur qu'il faut qu'elle s'agrandisse.

La philosophie des Rose-Croix ? Qu'elle est ondoyante et diverse ! Ou plutôt qu'il y a eu d'usurpateurs de ce titre ! Je ne connais que deux livres qui la contiennent pure, dans son intégrité antédiluvienne, — et complète — dans toutes les branches qui sont au nombre d'une centaine environ. Ces livres sont la *Genèse* et les quatre *Evangiles*. Tous les autres monuments écrits, si leurs auteurs déclarent qu'ils sont Rose-Croix, il est dès lors certain qu'ils ne le sont pas.

Maïer, Fludd, Ekartshausen et tant d'autres furent des disciples extérieurs, même pas des néophytes certains de leur initiation. Rien n'est plus insaisissable que cette doctrine, si ce n'est la personne d'un Frère R. C. Dès 1622, les adeptes qui s'étaient manifestés vingt ans auparavant, étaient déjà rentrés dans leur mystère. En tous cas ce n'est ni en Chine, ni dans l'Inde, ni au Tibet, ni dans les ruines persanes qu'il faut chercher pour les découvrir. Mais ce que j'atteste devant la Vérité, c'est qu'il suffit de réaliser complètement, absolument, la moindre, la plus enfantine des maximes de l'Evangile, pour devenir capable d'entrevoir le mystérieux Hélias-Artiste.

Ceci est même la seule méthode certaine. Car n'a-t-il pas été dit, qu'au jour du jugement, certains, quoique tout brillant de forces et de bonnes œuvres apparentes, quoique portant sur leurs robes le Nom même du Fils de l'Homme, s'entendront dire : « Retirez-vous de ma droite, je ne vous connais pas. » Ainsi, dans ces routes peu fréquentées, la plus extrême prudence est indispensable.

Enfin, cher Monsieur, quant à nos omissions bibliographiques, sans vouloir les excuser, je puis consoler en vous l'érudit, comme je viens d'essayer de rassurer le catholique, — que le Dr Marc-Haven, à qui je dois bon nombre de documents, possède toute prête, je crois même, sous presse, une *Bibliographie* de tous les ouvrages rosi-cruciens : ce sera là un régal pour les savants.

Pardonnez-moi la longueur de ces explications, et prenez ici, mon cher confrère, l'expression de ma haute estime intellectuelle.

SÉDIR.

Le Gérant, P. VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher

Vulliaud

Cinquième Année Soixante-Quinze Centimes 25 Août 1910.

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME VIII N° XLVII

SOMMAIRE

CHRONIQUES :

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Septembre 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME VIII

N° XLVIII

SOMMAIRE



BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte,

PARIS

Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Octobre 1910.*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie



TOME VIII

N° XLIX

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

Cinquième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Décembre 1910*

Les Entretiens Idéalistes

Revue mensuelle d'Art et de Philosophie

TOME VIII



N° LI

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire,
86, Rue Bonaparte

PARIS

SOMMAIRE DU N° XLVIX

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

ADMINISTRATEUR : *Pierre de CRISENOY*

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger........ . **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront;
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

LES ENTRETIENS IDÉALISTES — 25 DÉCEMBRE 1910

LES ENTRETIENS IDÉALISTES — 25 DÉCEMBRE 1910

SOMMAIRE DU N° XLVIII

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

ADMINISTRATEUR : *Pierre de CRISENOY*

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront;
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures, rue Méchain 13.

SOMMAIRE DU N° XLVII

LES ENTRETIENS IDÉALISTES — 25 OC

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN FASCICULES DE 56 PAGES

DIRECTEUR : Paul VULLIAUD

ADMINISTRATEUR : Pierre de CRISENOY

ABONNEMENT ANNUEL :

France.......... **Huit** francs | Etranger......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain 13.